

**LA CULTURE URBAINE DES BALKANS
(XV^e-XIX^e SIECLES)**

3

**LA VILLE DANS LES BALKANS
DEPUIS LA FIN DU MOYEN AGE
JUSQU'AU DEBUT DU XX^e SIECLE**

Redigé par

VERENA HAN

Conseilleur scientifique

et

MARINA ADAMOVIĆ

Assistant – chercheur

Redacteur en chef

NIKOLA TASIĆ, *membre correspondant de l'Academie Serbe des Sciences et des Arts*

Directeur de l'Institut des études balkaniques

et

DUŠICA STOŠIĆ

Directeur du PROEX Agency

Editeur

IVAN NINIĆ

Présenté à la 1^{ère} séance du Conseil scientifique de l'Institut des études balkaniques le 5 janvier 1990

ACADEMIE SERBE DES SCIENCES ET DES ARTS
INSTITUT DES ETUDES BALKANIQUES

EDITIONS SPECIALES 46

PROEX – EXPORT-IMPORT AGENCY

LA CULTURE URBAINE
DES BALKANS
(XV^e–XIX^e SIECLES)

3

LA VILLE DANS LES BALKANS DEPUIS LA FIN DU MOYEN AGE
JUSQU'AU DEBUT DU XX^e SIECLE

RECUEIL D'ETUDES

BELGRADE – PARIS

1991

Recension
RADOVAN SAMARDŽIĆ, *académicien*
prof. dr PAVLE VASIĆ

Ce livre est publié grâce au support financier de la Republička zajednica nauke Srbije

CIP – Каталогизacija у публикацији

Библиотека САНУ, Београд

LA CULTURE URBAINE DES BALKANS (XV^e–XIX^e SIECLES)

LA CULTURE URBAINE DES BALKANS (XV^e–XIX^e SIECLES) / red. Nikola Tasić ... /et al./ . – Beograd : SANU, 1991 . – 3 ; 25 cm . – (Посебна издања Балканолошког института. Српска академија наука и уметности ; књ. 46)

3 : La ville dans les Balkans depuis la fin du Moyen âge jusqu'au début du XX^e siècle : recueil d'études . – 1991 . – 232 p. : ill.

Uporedni naslov na srpskohrvatskom . – Bibliografija uz pojedine radove . – Izvod na srpskohrvatskom

YU ISBN 86-7179-010-X
930.85(497-21) : 316.334.56(497-21)

1. Tasić, Nikola

TABLE DES MATIERES

Préface	7
Desanka Kovačević-Kojić, <i>Les villes médiévales de Serbie et de Bosnie avant et après l'instauration du pouvoir ottoman</i>	9
Nenad Fejić, <i>Les étrangers à Dubrovnik (Raguse) au Moyen Age: conflits et adaptation</i>	17
Nicoară Beldiceanu, <i>L'influence ottomane sur la vie urbaine des Balkans et des principautés roumaines</i>	23
Gilles Veinstein, <i>Villes des provinces centrales, villes des provinces arabes: les facteurs d'unité de la ville ottomane</i>	31
Radovan Samardžić, <i>L'organisation interne des colonies ragusaines en Turquie aux XVI^e et XVII^e siècles</i>	53
Toma Popović, <i>La čarši balkanique aux XVI^e et XVII^e siècles</i>	59
Jovanka Kalić, <i>Les églises latines à l'époque ottomane: Novi Pazar</i>	67
Dušanka Bojanić-Lukač, <i>Les mousallas dans la ville balkanique</i>	73
Olga Zirojević, <i>Prizren, la ville de la continuité</i>	87
Behija Zlatar, <i>Une ville typiquement levantine: Sarajevo au XVI^e siècle</i> ..	95
Sabira Husedžinović, <i>Les vakoufnamas, sources historiques importantes pour la connaissance de la topographie urbaine de Banjaluka du XVI^e au XIX^e siècles</i>	101
Andrej Andrejević , <i>Typologie des hammams turcs en Serbie</i>	133
Pierre Pinon, <i>Essai de définition morphologique de la ville ottomane des XVIII^e–XIX^e siècles</i>	147
Dragoslav Antonijević, <i>Les Tzintzares dans la diaspora</i>	157
Alexandre Popović, <i>Un sujet méconnu: la vie culturelle des musulmans dans les villes balkaniques à l'époque ottomane (remarques méthodologiques)</i>	165
Dorđe S. Kostić, <i>L'image de Belgrade dans les encyclopédies allemandes du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle</i>	177
Nenad Filipović, <i>Quelques particularités de l'institution matrimoniale dans le begovat de Bosnie</i>	183
Jasna Šamić, <i>Les poètes ottomans dans les villes de Bosnie ont-ils écrit une poésie urbaine?</i>	191
Milena Vitković-Žikić, <i>Tanzimat turc et culture urbaine en Serbie du XIX^e siècle</i>	195

Dorđe Janić, <i>Le milieu urbain des régions nouvellement libérées dans la prose serbe jusqu'à l'unification en 1918</i>	205
Zoran Manević, <i>Transformation des villes en Serbie au cours du XIX^e siècle</i>	213
Alexandre Kostov, <i>Le développement de l'économie municipale et la modernisation des grandes villes balkaniques (deuxième moitié du XIX^e siècle – début du XX^e siècle)</i>	217
Bojana Katić, <i>Les petites villes en Serbie: structure démographique et sociale vers le milieu du XIX^e siècle</i>	223
Liste des participants	231

NO. 1 / 1998

Du 24 au 26 octobre 1989 avait lieu à Belgrade le colloque international consacré aux questions des villes dans les Balkans depuis la fin du Moyen âge jusqu'au début du XX siècle. Ce colloque était organisé de concert par l'Institut des études balkaniques de Belgrade et la Maison des Sciences de l'Homme de Paris. Le colloque avait rassemblé une vingtaine de chercheurs provenant de France, Yougoslavie, Bulgarie, Grèce et Albanie. Malheureusement, toutes les communications soutenues ne sont pas incluses dans notre publication, car certains participants, malgré tous nos efforts, n'ont pas fait parvenir leurs contributions. Néanmoins, nous sommes convaincus que ce Recueil d'études signifie un tribut utile aux études des villes dans les Balkans et Proche Orient, servant de base dans le cadre de la future coopération internationale sur des problèmes semblables.

En tous cas, l'Institut des études balkaniques poursuit ses efforts en vue d'inciter les études sur les villes de type levantin, en les publiant dans une série de monographies individuelles ou collectives. Tout cela rend notre publication ouverte pour tous les chercheurs en Yougoslavie et à l'étranger, en leur offrant la possibilité d'y publier les résultats de leurs études dans les grandes langues européennes ou en serbo-croate.

*

Od 24. do 26. oktobra 1989. održan je u Beogradu naučni skup posvećen problemima gradova na Balkanu od kraja srednjeg do početka XX veka. Ovaj skup su zajednički organizovali Balkanološki institut u Beogradu i Maison des Sciences de l'Homme iz Pariza. Na skupu je učestvovalo dvadesetak istraživača iz Francuske, Jugoslavije, Bugarske, Grčke i Albanije. U ovaj Zbornik radova nisu ušli svi pročitani referati, jer neki od učesnika, uprkos svim našim naporima, nisu poslali svoje priloge. Mi i pored toga verujemo da ova knjiga predstavlja koristan doprinos proučavanju gradova na Balkanu i Bliskom istoku i da može značiti osnovu za dalju međunarodnu saradnju na ovim i sličnim pitanjima.

Balkanološki institut u svakom slučaju nastavlja svoje napore da u dužem nizu individualnih i kolektivnih monografija podstiče rad na proučavanju gradova levantskog tipa. Zbog toga ova publikacija ostaje otvorena svim istraživačima, i u Jugoslaviji i izvan nje, da rezultate svoga rada objavljuju u našim sveškama na nekom od velikih evropskih jezika ili na srpskohrvatskom.

LES VILLES MÉDIÉVALES DE SERBIE ET DE BOSNIE AVANT ET APRÈS L'INSTAURATION DU POUVOIR OTTOMAN

La question de la genèse et du développement des agglomérations urbaines en Serbie et en Bosnie au Moyen Age ainsi que leur sort immédiatement après l'instauration du pouvoir ottoman a été souvent l'objet d'études dans l'historiographie yougoslave. Il est nécessaire, cependant, de souligner que dans ces études, c'était le sort d'une ville, d'une région ou d'un type d'agglomération (des mines, par exemple), qui était pris en considération. Nous avons l'intention d'attirer l'attention sur les étapes essentielles de ce processus et ceci sur tout le territoire de la Serbie et de la Bosnie médiévales.

Le développement des agglomérations urbaines en Serbie et en Bosnie au Moyen Age ne s'est pas déroulé dans des conditions identiques et n'était pas uniforme sur tout le territoire.

On peut distinguer une région le long de la côte de Zeta, où les villes ont gardé, en grande partie, leur continuité de vie depuis les temps antiques. Ce sont: Kotor, Bar, Budva, Ulcinj. A l'embouchure de la rivière Bojana se trouvaient le marché de Sveti Srđ et encore un certain nombre de petits marchés, importants pour le commerce avec l'arrière-pays serbe. L'accroissement général du commerce en Méditerranée, d'une part, et surtout l'industrie minière et l'accroissement du commerce en Serbie, de l'autre, ont contribué à l'essor et au développement économique des villes littorales au cours du XIV^e et du XV^e siècle.¹

Au nord de Dubrovnik, à proximité de l'embouchure de la rivière Neretva s'est formé le nouveau marché de Drijeva, qui a été mentionné pour la première fois en 1186 dans la charte de Stefan Nemanja. On y faisait le commerce du sel, des esclaves et des marchandises qui arrivaient par voie de mer et par la vallée de la Neretva. Marché serbe au début, Drijeva est devenu petit à petit l'un des centres économiques les plus importants de la Bosnie médiévale.²

Après l'invasion des Slaves, la vie urbaine à l'intérieur des Balkans, y compris sur le territoire de la Serbie et de la Bosnie médiévales, était complètement détruite. Dans la partie orientale de cette région, on peut constater le renouvellement graduel de certaines anciennes villes romaines (Singidunum – Belgrade; Viminacium – Braničevo; Naissus – Niš; Ulpiana – Lipljan; Skupi – Skopje; Therenda – Prizren; etc). Certaines parmi elles continuaient à se développer en gardant leur caractère urbain (Belgrade, Niš, Skopje, Prizren).³ Cependant, à part l'emplacement et le nom qui étaient les mêmes, on ne peut parler de continuité de vie dans ces villes depuis de l'époque antique.

Avec la conquête des régions byzantines, surtout dans les années trente et quarante du XIV^e siècle, beaucoup de villes de Macédoine passent aux Serbes. À côté de Skopje, important centre commercial dont les foires attiraient les marchands de tous les Balkans, la vie urbaine était développée dans ces villes déjà à l'époque byzantine, surtout le long de la ligne Drač—Ohrid—Bitola—Thessalonique.

La formation des villes à l'intérieur de la Serbie et de la Bosnie est étroitement liée au développement de l'industrie minière. Celle-ci consistait surtout dans l'exploitation de l'argent, puis du plomb, du cuivre, du fer, et en plus, en Serbie, de l'argent aurifère.

A partir du milieu du XIII^e siècle s'ouvrent en Serbie des mines, la plus ancienne étant celle de Brskovo. Une fois commencé, le processus de formation des agglomérations minières se déroule au cours du XIV^e siècle d'une manière très intense (Rudnik, Trepča, Janjevo, Novo Brdo, Plana, Koporići, Željeznik, Crnča, Ostrača, Gluhavica, Livadije, Kovači et Zaplanina). On peut constater le même processus en Bosnie, seulement presque un siècle plus tard, à partir du milieu du XIV^e siècle (Ostružnica, Srebrenica, Fojnica, Kreševo, Busovača, Olovo).⁴

L'importance de l'industrie minière dans la formation des villes serbes et bosniaques est révélée par le fait que même les agglomérations qui n'étaient pas des centres miniers deviennent des centres économiques très prospères, si elles se trouvent à proximité des mines et ont la possibilité de se livrer au commerce de l'argent et des autres produits miniers. C'est le cas de Priština en Serbie, ensuite de Zvornik et de Visoko en Bosnie. Ainsi, l'argent était l'élément le plus important du commerce pratiqué dans la capitale serbe de Belgrade.⁵

L'accroissement général des échanges commerciaux a contribué au progrès des marchés, situés tout le long des principales voies de communication. En Serbie, c'est le cas de Prizren, qui devient l'un des centres d'échanges le plus développé au XIV^e siècle, ensuite Peć, Trgovište, Prijepolje, Vučitrn et Priština.

A partir du milieu du XIV^e siècle, et surtout dans la première moitié du XV^e siècle, dans le bassin de la rivière Drina et de ses affluents apparaissent des marchés qui ne sont au début que des relais de caravanes (Foča, Goražde, Prača, Ustikolina). Cette région revêtait une importance très grande pour le transit entre Dubrovnik et l'intérieur des Balkans, particulièrement l'État serbe. De la même façon que les marchés, dans le bassin de la Drina, se constituent également les suburbiums (villes basses), économiquement actifs, au-dessous des places fortifiées des souverains ou de certains seigneurs féodaux (Višegrad, Borac).⁶

Donc, la formation de la plupart des villes à l'intérieur de la Serbie et de la Bosnie était basée sur l'industrie minière et le commerce. Parmi les villes citées ci-dessus, seule Srebrenica, mine d'argent bien connue en Bosnie, se situe sur le même emplacement que la célèbre agglomération antique (Domavia). Avec le temps, l'artisanat se développait aussi mais les agglomérations urbaines de l'intérieur de la Serbie et de la Bosnie étaient tout d'abord des centres miniers et commerciaux, avant d'être des centres artisanaux.

Deux villes construites selon un plan bien établi, Novi et Brštanik, font exception dans l'histoire des villes bosniaques par la manière dont elles se sont constituées. Pour des raisons politiques, stratégiques et commerciales, Tvrtko I^{er} entreprit de bâtir les forteresses de Novi (actuel Herceg-Novi), dans la baie de Kotor, et de Brštanik, près de l'embouchure de la Neretva, non loin de l'actuel Opuzen.

Alors que Brštanik s'affirmait de plus en plus comme marché du sel, du blé et des esclaves, ce développement fut brusquement interrompu par une décision du gouvernement de Dubrovnik, prise en 1395, intimant aux commerçants ragusains de quitter Brštanik. A partir de la fin du XIV^e siècle, on ne le mentionne plus dans les sources historiques.⁷

A la différence de Brštanik, Novi a pris un nouvel essor dans la première moitié du XV^e siècle. Suivant un plan soigneusement élaboré, herzeg (duc) Stjepan Vukčić Kosača entreprend de transformer Novi en un centre commercial important. Cela est exprimé de la meilleure façon dans un document ragusain où on souligne que herzeg „voleva far del castello la città”.⁸ Il organise tout d'abord le commerce du sel à Sutorina, au pied de Herceg-Novı, la manufacture de tissus et il encourage la venue et l'activité des artisans. Après un grave conflit avec Dubrovnik (1451–1454), l'essor économique de Novi est brisé, mais la ville continue pourtant à se développer.⁹

Dans l'histoire des villes serbes médiévales, Smederevo occupait une place particulière. Le despote Đurađ Branković a fondé la ville de Smederevo, sur la rive du Danube, pour remplacer Belgrade, qu'il était obligé de céder aux Hongrois. Smederevo a été construite entre 1429 et 1430, d'après le plan de la forteresse de Constantinople. La forteresse de Smederevo, la plus grande de la Serbie médiévale, comprenait des fortifications imposantes, des remparts, plusieurs donjons, des édifices militaires, etc. On y a bâti aussi la résidence du despote Đurađ „curia domini despoti” et le siège épiscopal. Ainsi, Smederevo est devenu non seulement la forteresse principale, mais aussi le centre administratif et culturel de la Serbie.¹⁰ A partir des années cinquante du XV^e siècle, Smederevo est aussi le point de départ du commerce pour la Serbie, la Hongrie et la Bosnie et le centre économique le plus important de Serbie.¹¹

Donc, ce sont le roi Tvrtko I^{er} et le seigneur féodal herzeg Stjepan Vukčić Kosača en Bosnie et le despote Đurađ Branković en Serbie, qui ont eu l'initiative dans la formation de nouvelles villes. Leurs motifs étaient de caractère politique, économique et stratégique.

L'historiographie yougoslave récente traite de plus en plus des divers aspects du développement des villes médiévales. Plusieurs monographies consacrées à certaines villes et d'autres études nous permettent de conclure qu'au moment où beaucoup de villes balkaniques se trouvent déjà sous la domination ottomane, les villes de l'intérieur de la Serbie et de la Bosnie atteignent leur apogée. Ainsi, le processus de développement rapide et intensif qui caractérise les villes serbes et bosniaques, trouve sa pleine expression au cours de la première moitié du XV siècle.¹²

Cet essor de la vie urbaine peut être suivi jusqu'aux années cinquante du XV^e siècle. En ce temps-là, les villes du sud de la Serbie commencent, sous la pression des Turcs, à décliner. Il se produit un déplacement du commerce vers les régions du nord et du nord-ouest de la Serbie. Cela s'explique par le fait qu'alors commence une nouvelle étape de l'établissement des Turcs dans les Balkans et qu'ils se préparent à occuper toute la Péninsule balkanique et même à pénétrer dans l'Europe Centrale. En trois décennies environ, ils conquièrent la Serbie (1459), la Bosnie (1463) et la Herzégovine (1482).

L'historiographie traditionnelle présente généralement l'établissement de la domination turque sous des couleurs fort sombres. On traite le sort des villes de la même manière. Quel a été le développement ultérieur des villes, dans ces conditions nouvelles? C'est de ce très important problème de l'historiographie que traite le prof. N. Todorov dans son livre „La ville balkanique aux XV^e–XIX^e”

siècles". Parmi d'autres thèses discutables, il défend la thèse de la décadence complète des villes balkaniques, selon laquelle elles étaient en quelque sorte „fondées à nouveau" par les Turcs. Il s'agit, donc, d'une rupture complète de la continuité avec la vie urbaine des siècles précédents.¹³

En ce qui concerne la Yougoslavie, l'état actuel de l'historiographie ne permet toujours pas au chercheur de prendre appui sur des données solides. Néanmoins, on peut suivre les lignes générales du développement des villes après la conquête turque.

Les villes de Macédoine ont été les premières à subir l'attaque. Les Turcs ont pris Skopje vers la fin de 1391 et le début de 1392. Les registres de recensement nous apprennent que vers le milieu du XV^e siècle, après cinquante ans de domination turque, cette ville a beaucoup changé, étant donné que la population musulmane majoritaire est complètement séparée des habitants nonmusulmans. De nombreuses institutions religieuses, culturelles ou autres, propres à l'islam, sont déjà représentées à Skopje.¹⁴ Vers le milieu du XV^e siècle les musulmans sont déjà majoritaires pas seulement à Skopje, mais aussi à Bitola. Cela s'explique par le fait que ces villes représentent des centres commerciaux et stratégiques fort importants et les Ottomans tiennent à y affirmer leur autorité.¹⁵

Pour un certain temps les Turcs laissent intactes les villes de l'intérieur de la Serbie et de la Bosnie, avec leur population chrétienne, leur organisation et leur aspect extérieur propres. C' étaient surtout les centres miniers qui ont conservé leur caractère particulier.¹⁶

Peu de temps après la Serbie, la Bosnie et l' Herzégovine se sont trouvées divisées en plusieurs sandjaks, unités administratives et militaires de l'Empire ottoman. Elles portaient le nom des villes les plus importantes.¹⁷ Ainsi, le pouvoir ottoman commence à transformer certaines anciennes villes en nouveaux centres administratifs, économiques et religieux.

Entre 1455 et 1459, les villes de Prizren, Vučitrn, plus tard de Priština et Kruševac, sont devenues des chefs-lieux de sandjaks. A la fin du XIV^e et au début du XV^e siècle, Kruševac était le centre administratif de l' État serbe.¹⁸ Grâce à son importance comme ville limitrophe et à sa position sur la route de Constantinople, Smederevo devient chef-lieu de sandjak peu après sa conquête par les Turcs. On y mentionne deux mahallas (quartiers), ce qui est un trait caractéristique des villes musulmanes.¹⁹

Zvornik, considérée comme „clé de la Drina", était une des agglomérations les plus importantes de la Bosnie médiévale. Carrefour des voies en direction de Dubrovnik, de la Serbie et de la Hongrie, Zvornik était chef-lieu de sandjak et avait pour les Ottomans une position de tout premier ordre.²⁰ Chef-lieu d'un sandjak également, Foča était le plus grand marché de la région de la Haute Drina (Gornje Podrinje), car il se trouvait sur la voie importante qui menait de Dubrovnik vers la Serbie et plus loin vers l'intérieur des Balkans. Certaines villes devenaient aussi des centres de diverses autres unités administratives. Ainsi Višegrad était à la fois le siège d'un cadiluk et d'un vilayet.²¹ Plusieurs villes sont devenues des chefs-lieux de cadiluks, unités administratives inférieures aux sandjaks.

Évidemment, les Turcs prenaient pour nouveaux centres administratifs les villes médiévales qui étaient non seulement des centres économiques prospères, mais avaient de plus une position stratégique favorable.

Les sources historiques ne nous permettent pas toujours de fixer le moment où certaines villes commencent à changer, se transformant en cités typiquement

orientales (architecture et institutions islamiques). Les vakoufs étaient un des moyens très importants de cette transformation, mais il y en avait d'autres encore.²² Il est sûr que cette transformation était due d'abord à l'accroissement de la population musulmane. Il faut souligner que, malgré ce fait, il y avait aussi des populations chrétiennes, et que le processus d'islamisation était relativement lent dans ces premiers temps.²³

La question de la transformation des villes anciennes en villes orientales sort du cadre de notre sujet. Nous avons seulement l'intention de traiter quelques aspects de la vie économique qui se sont maintenus sous la domination turque.

Certains Ragusains, dans les années les plus difficiles de la conquête ottomane ne sont pas partis des villes anciennes et ne se sont pas retirés à Dubrovnik. Après une certaine période de rupture et plus précisément à partir de 1470 on a commencé à redonner vie au commerce continental de Raguse et de nouveau les colonies de marchands ragusains florissaient. Cela explique le nombre important de monographies traitant des colonies ragusaines dans certaines villes de Serbie et de Bosnie.²⁴ Cependant, avec le temps, on a déplacé les centres commerciaux et les sièges des colonies ragusaines. De ce fait les centres commerciaux anciens ont perdu de leur importance. Néanmoins les Ragusains ne les abandonnaient pas totalement.

Il faut souligner de même que sous la domination turque les Ragusains organisaient leur commerce presque de la même façon qu'auparavant en Serbie et en Bosnie. Pratiquement on a maintenu les méthodes commerciales et financières déjà connues aux périodes antérieures.²⁵

Plusieurs commerçants indigènes ont même poursuivi l'activité commerciale de Ragusains. A partir du 1463 apparaissent dans les livres de crédit certains noms de commerçants de l'arrière-pays qui prennent des marchandises à crédit. La différence est que le nombre de ceux de Bosnie est plus grand que celui de Serbie. C'est surtout à partir de 1470 que le volume du commerce s'accroît à nouveau et que sa valeur ne cesse d'augmenter jusqu'à la fin du XV^e siècle.²⁶

Ainsi, dans les premières décennies après la conquête turque certains aspects de la vie économique dans les villes serbes et bosniaques se manifestent presque de la même manière qu'auparavant, tout en s'adaptant aux nouvelles conditions. Il y a encore des exemples qui montrent la continuité de la vie urbaine des siècles précédents. Les Turcs, par exemple, adoptent les anciennes lois minières et les taxes instaurées auparavant dans certaines agglomérations minières.²⁷

D'un autre côté, il y a avait des villes fondées par les Turcs comme nouveaux centres administratifs et militaires. Dans ces cas-là aussi les directions de la pénétration et les autres moments stratégiques jouaient un grand rôle. Les vakoufs des gouverneurs et des chefs militaires avaient aussi une importance particulière.

C'est, par exemple le cas de Novi Pazar, près de Trgovište, fondé aux environs de 1460.²⁸ Sarajevo, à proximité immédiate du petit marché médiéval de Tornik, qui n'a eu aucune importance pour le développement de cette nouvelle agglomération, apparaît pour la première fois dans le vakouf de son fondateur, célèbre chef militaire Isa-bey, au début de 1462.²⁹ Ce vakouf consistait en plusieurs édifices, caractéristiques d'une ville orientale: bains publics (hamams), caravan-sérails, bezistans (boutiques), ponts, aqueduc etc. Isa-bey a fait construire la première mosquée à Sarajevo. Peu à peu, Sarajevo, chef-lieu de sandjak, est devenu la principale ville musulmane de l'ouest de la Péninsule balkanique.³⁰

Ainsi, dans les premières années après l'établissement du pouvoir ottoman, la vie urbaine en Serbie et en Bosnie se déroulait plus dans les villes déjà existantes que dans les villes, peu nombreuses, fondées par les Turcs. Donc, on ne peut parler de rupture avec la vie urbaine des siècles précédents.

¹ *Istorija Crne Gore* (Histoire du Monténégro), 1/2, Titograd 1970, 28–46 (S. Ćirković).

² Au XIV^e siècle Drijeva devient un marché réputé pour son commerce florissant: sel, blés venus d'Appulie, vin et esclaves amenés de l'arrière-pays bosniaque. Đ. Tošić, *Trg Drijeva u srednjem vijeku* (Le marché de Drijeva au Moyen Age), Sarajevo 1987, 1–324.

³ S. Ćirković, *Unfulfilled Autonomy: Urban Society in Serbia and Bosnia, Urban Society of Eastern Europe in Premodern Times*, Los Angeles–London 1987, 158–160.

⁴ M. Dinić, *Za istoriju rudarstva u srednjovekovnoj Srbiji i Bosni* (Contributions à l'histoire de l'industrie minière dans la Serbie et la Bosnie du Moyen Age) I–II, Beograd 1955–64; D. Kovačević, *Dans la Serbie et la Bosnie médiévales: Les mines d'or et d'argent*, Annales, économies, sociétés, civilisations 2, 1960, 248–258; S. Ćirković, *The Production of Gold, Silver and Copper in the Central Parts of the Balkans from the 13th to the 16th Century, Precious Metals in the Age of Expansion*, Beiträge zur Wirtschaftsgeschichte, II, Stuttgart 1981, 41–69.

⁵ J. Kalić, *Beograd u srednjem veku*, Beograd 1967; D. Kovačević-Kojić, *Le rôle de l'industrie minière dans le développement des centres économiques en Serbie et en Bosnie, pendant la première moitié du XV^e siècle*, Studia Balcanica, Académie bulgare des sciences, 3, Sofia 1970, 133–138.

⁶ *Istorija srpskog naroda* (Histoire du peuple serbe), I, Beograd 1981, 366–368 (M. Blagojević); D. Kovačević-Kojić, *Gradska naselja srednjovekovne bosanske države* (Les agglomérations urbaines de l'Etat médiéval bosniaque), Sarajevo 1978, 41–45; 86–112.

⁷ D. Kovačević, *Gradska naselja* (Les agglomérations urbaines), 49–51.

⁸ Archives de Dubrovnik: Lettere di Levante XV, fol. 32', 25. II 1450. S. Ćirković, *Herceg Stefan Vukčić-Kosača i njegovo doba* (Herceg Stefan Vukčić-Kosača et son temps), SANU, Beograd 1964, 122.

⁹ S. Ćirković, *Herceg Stefan Vukčić-Kosača i njegovo doba* (Herceg Stefan Vukčić-Kosača et son temps), 127–128. D. Kovačević-Kojić, *Gradska naselja* (Les agglomérations urbaines), 123–125.

¹⁰ S. Ćirković, *Smederevo – prestonica srpske države* (Smederevo – capitale du Despotat serbe), *Oslobođenje gradova u Srbiji od Turaka 1862–1867 god.* (La libération des villes de Serbie de sous la domination turque 1862–1867), SANU, Beograd 1970, 63, 65.

¹¹ D. Kovačević-Kojić, *Dubrovačka naseobina u Smederevu u doba Despotovine* (Colonie ragusaine à Smederevo à l'époque du Despotat), *Oslobođenje gradova u Srbiji od Turaka* (La libération des villes de Serbie de sous la domination turque 1862–1867), SANU, Beograd 1970, 103–120.

¹² Un tel degré d'urbanisation est une preuve importante de l'essor économique, particulièrement du développement de l'exploitation minière et du commerce. Voir la note 4. Sur les liens économiques des Dubrovnik avec son arrière-pays, v. J. Tadić, *Privreda Dubrovnika i srpske zemlje u prvoj polovini XV veka* (L'économie de Dubrovnik et des pays serbes au cours de la première moitié du XV^e siècle), *Zbornik Filozofskog fakulteta X/1*, Beograd 1968, 519–539; D. Kovačević-Kojić, *Gradska naselja* (Les agglomérations urbaines), 145–201; *Istorija srpskog naroda* (Histoire du peuple serbe) II, Beograd 1982, 106–107 (D. Kovačević-Kojić); S. Ćirković-D. Kovačević-Kojić, *L'économie naturelle et la production marchande aux XIII^e–XV^e siècles dans les régions actuelles de la Yougoslavie*, *Bacanica XIII–XIV*, Académie serbe des sciences et des arts, Belgrade 1982–1983, 45–56.

¹³ N. Todorov, *La ville balkanique aux XV^e–XIX^e siècles, développement socio-économique et démographique*, Bucarest 1980, 20–33.

¹⁴ M. Sokoloski, *Le développement de quelques villes dans le Sud des Balkans aux XV^e et XVII^e siècles*, *Balkanica I*, Académie serbe des sciences et des arts, Beograd 1970, 83, 86.

¹⁵ M. Sokoloski, *Le développement de quelques villes*, 88–92, 103–105; A. Stojanovski, *Gradovite na Makedonija od krajot na XIV do XVII vek – demografska prouča-*

vanja, (Les villes de Macédoine de la fin du XIV^e s. jusqu'au XVII^e s. – études démographiques), Skopje 1981, 5–55.

¹⁶ *Istorija naroda Jugoslavije* (Histoire des peuples de Yougoslavie), II, Beograd 1960, 88–97 (B. Đurđev), donne un aperçu général, avec des résultats de l'historiographie, à propos des conséquences de l'instauration de la domination turque. N. Filipović, *Pogled na osmanski feudalizam* (Un aperçu de la féodalité ottomane), Godišnjak IDBiH, IV, Sarajevo 1952, 131, 134, 141–146.

¹⁷ N. Todorov, *La ville balkanique*, 37–38.

¹⁸ O. Zirojević, *Tursko vojno uređenje u Srbiji (1459–1683)* (L'organisation militaire turque en Serbie, 1459–1683), Beograd 1974, 92–95. M. Spremić, *Kruševac u XIV i XV veku* (Kruševac aux XIV^e et XV^e siècles), *Kruševac kroz vekove* (Kruševac à travers les siècles), Kruševac 1972, 9–24.

¹⁹ O. Zirojević, *Smederevo od pada pod tursku vlast do kraja XVI veka* (Smederevo depuis sa conquête par les Turcs jusqu'à la fin du XVI^e siècle), *Oslobođenje gradova u Srbiji od Turaka 1862–1867* (La libération des villes de Serbie de sous la domination turque 1862–1867), Beograd 1970, 196.

²⁰ A. Handžić, *Zvornik u drugoj polovini XV i XVI vijeku* (Zvornik dans la seconde moitié du XV^e siècle et au XVI^e siècle), Godišnjak DIBiH, XVIII, Sarajevo 1970, 141–196.

²¹ H. Šabanović, *Bosanski Pašaluk* (Pašaluk bosniaque), Djela NDBiH XIV, Sarajevo 1959, 46, 126, 157–167.

²² Ainsi, dans les premières années de leur domination, les Turcs ont eu l'intention de transformer le marché de Pljevlja en šehir. D'après le registre (defter) de 1477, ils ont confisqué à Pljevlja les terrains de deux chrétiens pour lesquels ils voulaient bâtir les édifices nécessaires pour une šehir. Ils ont procédé de manière semblable dans certaines autres villes comme, par exemple, Sarajevo, Foča, Rogatica. M. Vasić, *Gradovi pod turskom vlašću* (Les villes sous la domination turque), *Istorija Crne Gore* (Histoire du Monténégro), 3/I, Titograd 1975, 517.

²³ M. Vasić, *Gradovi pod turskom vlašću* (Les villes sous la domination turque), 503–607; N. Todorov, *La ville balkanique*, 12–71, N. Filipović, *Napomene o islamizaciji u Bosni i Hercegovini u XV vijeku* (Remarques sur l'islamisation en Bosnie et Herzégovine au XV^e siècle), Godišnjak ANBiH VII, Sarajevo 1970, 141–167. Voir la note 15.

²⁴ I. Božić, *Dubrovnik i Turska u XIV i XV veku* (Dubrovnik et la Turquie aux XIV^e et XV^e siècles), posebna izdanja SAN, Beograd 1952, 272–289. B. Hrabak, *Dubrovački privrednici u Smederevu u doba Osmanlija* (Dubrovnik Tradespeople in Smederevo during the Osmanlis' era), *Anali Zavoda za povijesne znanosti JAZU*, XVII, Dubrovnik 1979, 175–186. B. Hrabak, *Katoličko stanovništvo u Srbiji 1460–1700* (La population catholique en Serbie), *Naša prošlost*, Kraljevo 1987, 79–80. Voir la note 28.

²⁵ I. Božić, *Dubrovnik i Turska* (Dubrovnik et la Turquie), 272–280. I. Voje, *Kreditna trgovina u srednjovjekovnom Dubrovniku* (Le commerce à crédit à Dubrovnik au Moyen Age), Djela ANUBiH XLIX, Sarajevo 1976, 241–258.

²⁶ I. Božović, *Dubrovnik i Turska* (Dubrovnik et la Turquie), 289–293. I. Voje, *La structure de la classe des marchands en Bosnie et en Serbie pendant la deuxième moitié du XV^e siècle*, Association internationale d'études du Sud-Est européen, Sofia 1969, 627–632. I. Voje, *Kreditna trgovina* (Le commerce à crédit), 241–258.

²⁷ *Kanuni i Kanun-name*, Monumentna turcica I, Orientalni institut, Sarajevo 1957, 14–18. N. Beldiceanu, *Les actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris*, t. II: *Règlements miniers*, 1390–1512, Paris 1964, 211–212.

²⁸ *Novi Pazar i okolina* (Novi Pazar et ses environs), Beograd 1969. B. Hrabak, *Trgovačke i saobraćajne veze Novog Pazara (1461–1521)*, (Les liaisons commerciales et la circulation de Novi Pazar), *Novopazarski zbornik* 4, Novi Pazar 1980, 3–9. B. Hrabak, *Raški pazari u XV i XVI veku* (Les bazars de Rashka aux XV^e et XVI^e siècles), *Naša prošlost* 4, Kraljevo 1989, 106–109.

²⁹ D. Kovačević-Kojić, *O srednjovjekovnom trgu na mjestu današnjeg Sarajeva* (Du marché médiéval qui a précédé au Sarajevo d'aujourd'hui), *Zbornik Filozofskog fakulteta*, XI-1, Beograd 1970, 358–362.

³⁰ N. Filipović, *Neki novi podaci iz ranije istorije Sarajeva pod Turcima* (Quelques nouvelles données sur l'histoire de Sarajevo sous les Turcs), *Pregled*, 7–8, Sarajevo 1953, 67–76.

vanja, (Les villes de Macédoine de la fin du XIV^e s. jusqu'au XVII^e s. – études démographiques), Skopje 1981, 5–55.

¹⁶ *Istorija naroda Jugoslavije* (Histoire des peuples de Yougoslavie), II, Beograd 1960, 88–97 (B. Đurđev), donne un aperçu général, avec des résultats de l'historiographie, à propos des conséquences de l'instauration de la domination turque. N. Filipović, *Pogled na osmanski feudalizam* (Un aperçu de la féodalité ottomane), Godišnjak IDBiH, IV, Sarajevo 1952, 131, 134, 141–146.

¹⁷ N. Todorov, *La ville balkanique*, 37–38.

¹⁸ O. Zirojević, *Tursko vojno uređenje u Srbiji (1459–1683)* (L'organisation militaire turque en Serbie, 1459–1683), Beograd 1974, 92–95. M. Spremić, *Kruševac u XIV i XV veku* (Kruševac aux XIV^e et XV^e siècles), *Kruševac kroz vekove* (Kruševac à travers les siècles), Kruševac 1972, 9–24.

¹⁹ O. Zirojević, *Smederevo od pada pod tursku vlast do kraja XVI veka* (Smederevo depuis sa conquête par les Turcs jusqu'à la fin du XVI^e siècle), *Oslobođenje gradova u Srbiji od Turaka 1862–1867* (La libération des villes de Serbie de sous la domination turque 1862–1867), Beograd 1970, 196.

²⁰ A. Handžić, *Zvornik u drugoj polovini XV i XVI vijeku* (Zvornik dans la seconde moitié du XV^e siècle et au XVI^e siècle), Godišnjak DIBiH, XVIII, Sarajevo 1970, 141–196.

²¹ H. Šabanović, *Bosanski Pašaluk* (Pašaluk bosniaque), Djela NDBiH XIV, Sarajevo 1959, 46, 126, 157–167.

²² Ainsi, dans les premières années de leur domination, les Turcs ont eu l'intention de transformer le marché de Pljevlja en *şehir*. D'après le registre (*defter*) de 1477, ils ont confisqué à Pljevlja les terrains de deux chrétiens pour lesquels ils voulaient bâtir les édifices nécessaires pour un *şehir*. Ils ont procédé de manière semblable dans certaines autres villes comme, par exemple, Sarajevo, Foča, Rogatica. M. Vasić, *Gradovi pod turskom vlašću* (Les villes sous la domination turque), *Istorija Crne Gore* (Histoire du Monténégro), 3/I, Titograd 1975, 517.

²³ M. Vasić, *Gradovi pod turskom vlašću* (Les villes sous la domination turque), 503–607; N. Todorov, *La ville balkanique*, 12–71, N. Filipović, *Napomene o islamizaciji u Bosni i Hercegovini u XV vijeku* (Remarques sur l'islamisation en Bosnie et Herzégovine au XV^e siècle), Godišnjak ANBiH VII, Sarajevo 1970, 141–167. Voir la note 15.

²⁴ I. Božić, *Dubrovnik i Turska u XIV i XV veku* (Dubrovnik et la Turquie aux XIV^e et XV^e siècles), *posebna izdanja SAN*, Beograd 1952, 272–289. B. Hrabak, *Dubrovački privrednici u Smederevu u doba Osmanlija* (Dubrovnik Tradespeople in Smederevo during the Osmanlis' era), *Anali Zavoda za povijesne znanosti JAZU*, XVII, Dubrovnik 1979, 175–186. B. Hrabak, *Katoličko stanovništvo u Srbiji 1460–1700* (La population catholique en Serbie), *Naša prošlost*, Kraljevo 1987, 79–80. Voir la note 28.

²⁵ I. Božić, *Dubrovnik i Turska* (Dubrovnik et la Turquie), 272–280. I. Voje, *Kreditna trgovina u srednjovjekovnom Dubrovniku* (Le commerce à crédit à Dubrovnik au Moyen Age), Djela ANUBiH XLIX, Sarajevo 1976, 241–258.

²⁶ I. Božović, *Dubrovnik i Turska* (Dubrovnik et la Turquie), 289–293. I. Voje, *La structure de la classe des marchands en Bosnie et en Serbie pendant la deuxième moitié du XV^e siècle*, Association internationale d'études du Sud-Est européen, Sofia 1969, 627–632. I. Voje, *Kreditna trgovina* (Le commerce à crédit), 241–258.

²⁷ *Kanuni i Kanun-name*, Monumentna turcica I, Orijentalni institut, Sarajevo 1957, 14–18. N. Beldiceanu, *Les actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris*, t. II: *Règlements miniers*, 1390–1512, Paris 1964, 211–212.

²⁸ *Novi Pazar i okolina* (Novi Pazar et ses environs), Beograd 1969. B. Hrabak, *Trgovačke i saobraćajne veze Novog Pazara (1461–1521)*, (Les liaisons commerciales et la circulation de Novi Pazar), *Novopazarski zbornik* 4, Novi Pazar 1980, 3–9. B. Hrabak, *Raški pazari u XV i XVI veku* (Les bazars de Rashka aux XV^e et XVI^e siècles), *Naša prošlost* 4, Kraljevo 1989, 106–109.

²⁹ D. Kovačević-Kojić, *O srednjovjekovnom trgu na mjestu današnjeg Sarajeva* (Du marché médiéval qui a précédé au Sarajevo d'aujourd'hui), *Zbornik Filozofskog fakulteta*, XI-1, Beograd 1970, 358–362.

³⁰ N. Filipović, *Neki novi podaci iz ranije istorije Sarajeva pod Turcima* (Quelques nouvelles données sur l'histoire de Sarajevo sous les Turcs), *Pregled*, 7–8, Sarajevo 1953, 67–76.

Rezime

Razvoj gradskih naselja u srednjovjekovnoj srpskoj i bosanskoj državi nije se odvijao pod istim uslovima i nije bio jedinstven na čitavoj toj teritoriji. Primorski gradovi duž obale Zete većim dijelom su sačuvali kontinuitet života od antičkih vremena (Kotor, Bar, Budva, Ulcinj). Blizu ušća Neretve formirala su se Drijeva, trg robljem i solju, poznat iz vremena Stefana Nemanje, a od XIV vijeka jedan od najvažnijih ekonomskih centara Bosne.

Poslije invazije Slovena, gradski život u unutrašnjosti Balkana bio je u potpunosti uništen. U istočnom dijelu ove regije može se konstatovati postepeno obnavljanje izvjesnih starih antičkih gradova (Beograd, Niš, Skoplje, Prizren). Međutim, osim istog mjesta i imena, ovi gradovi nisu sačuvali kontinuitet života iz antičke epohe.

Razvoj rudarstva, posebno proizvodnje plemenitih metala, podstakao je formiranje rudarskih naselja u Srbiji od sredine XIII vijeka (Brskovo, Trepča, Novo Brdo, Janjevo, Kopaonički rudnici, Rudnik), a i u Bosni jedno stoljeće docnije (Ostružnica, Srebrenica, Fojnica, Kreševo, Olovo). Čak i naselja u blizini rudnika, zbog mogućnosti trgovine rudarskim proizvodima, postaju vrlo napredni ekonomski centri (Priština i Vučitrn u Srbiji, Zvornik, Visoko i Prača u Bosni). Opšti razvoj trgovine doprinjeo je formiranju i napretku trgova kao i privredno aktivnih podgrađa, naročito na glavnim putevima (Prizren, Peć, Trgovište, Priština, Prijepolje, a u Podrinju – Foča, Gorazde, Podvišegrad, Podborač, itd). Planski podignuti gradovi su Novi i Brštanik u Bosni (Tvrtko I) i Smederevo u Srbiji (despot Đurađ Branković).

Proces brzog i intenzivnog razvoja, karakterističan za srpske i bosanske gradove, dolazi do punog izražaja tokom prve polovine XV vijeka. Ovakvo snažan uspon gradskog života može se pratiti sve do pedesetih godina istoga stoljeća. Uskoro su Turci uspostavili svoju vlast, pa se u vezi s tim javljaju teze o potpunom prekidu gradskog života iz prethodnog vremena. Čak ima gledišta da je sada razvoj gradova sasvim nov proces, vezan za dolazak Turaka.

Međutim, Turci su poslije podjele Srbije, Bosne i Hercegovine u više sandžaka, za njihova sjedišta uzeli upravo srednjovjekovne gradove koji su i prije bili napredni ekonomski centri, a pored toga imali i povoljan strateški položaj (Prizren, Vučitrn, Priština, Kruševac, Smederevo, Zvornik, Foča). Stari gradovi su postali centri i drugih administrativnih jedinica kao što su kadiluci i vilajeti.

Pored toga, nastavljaju se mnogi, već poznati oblici privrednog života, uz prilagođavanje novim uslovima. Tako se, poslije izvjesnog prekida, naročito od 1470. godine, obnavljaju kolonije dubrovačkih trgovaca. Njihova trgovina je bila organizovana na već poznat način. I mnogi domaći trgovci nastavili su trgovačku aktivnost. Isto tako, Turci su preuzeli rudarske zakone i dažbine ustanovljene još od ranije u pojedinim rudarskim naseljima.

U svakom slučaju, u prvim godinama otomanske vlasti, gradski život u Srbiji i Bosni odvijao se više u već postojećim gradovima nego u onim malobrojnim, što su ih osnovali Turci (Sarajevo, Nova Varoš). Zbog toga se ne može govoriti o potpunom prekidu života u gradovima iz vremena srednjovjekovne srpske i bosanske države.

LES ÉTRANGERS À DUBROVNIK (RAGUSE) AU MOYEN AGE: CONFLITS ET ADAPTATION

Avant d'aborder notre sujet, peut-être faudrait-il répondre à une question moins simple qu'elle ne le paraît au premier coup d'oeil: qui étaient ces étrangers à Dubrovnik au Moyen Age, dont nous cherchons à connaître le sort? Tous ceux, pourrait-on répondre, en suivant des critères purement normatifs, qui n'étaient pas d'origine ragusaine, ou, pour être plus précis, qui ne jouissaient pas du privilège, soit d'appartenir à la noblesse urbaine (au patriciat), comme citoyens du Conseil (Cives de Consilio), rare privilège qui n'était octroyé qu'aux plus illustres étrangers, et qui donnait accès au Conseil Majeur, et par conséquent au gouvernement de la République, soit de jouir du droit de citoyenneté ordinaire, ou de résidence (*habitor*), privilège octroyé le plus souvent aux résidents étrangers qui avaient vécu de nombreuses années à Dubrovnik et qui avaient participé de ce fait à son développement économique et social.

Cependant, une telle définition est insuffisante, non seulement parce que l'aspect normatif de l'octroi de la citoyenneté ragusaine est modeste (trois décrets généraux seulement subsistent parmi les décisions des trois Conseils, ayant trait à ce problème), mais aussi et surtout parce que la citoyenneté ragusaine était, lorsqu'il s'agissait des citoyens de plein droit, membres du Conseil Majeur, très souvent honorifique, octroyée aux princes étrangers qui ne visitaient la ville que très rarement, et dont il fallait attirer les grâces.

Or, étaient-ils vraiment étrangers, tous ces Vénitiens, Génois, Toscans et Catalans, ces voyageurs originaires de tous les pays d'Europe, même lorsqu'ils ne jouissaient pas de la pleine citoyenneté ragusaine, ces gens qui exerçaient à Dubrovnik la même activité artisanale, commerciale ou autre, que dans leur ville natale, s'y établissaient pour de longues années, y faisaient fortune, s'y mariaient, et y mouraient, souvent entourés d'une nombreuse progéniture?

Malgré de grandes différences régionales dans le monde méditerranéen, la pratique gouvernementale était souvent organisée suivant les mêmes principes, ainsi que la pratique économique, comme en témoignent les registres des Conseils urbains, des notaires publics ou privés, composés suivant les mêmes règles, les mêmes formules et parfois dans la même langue, le latin médiéval, commun aux offices notariaux de la Catalogne au Levant.

Parmi ces étrangers, certains ne réussissaient pas à s'adapter, leurs affaires tournaient mal, et ils entraient en conflit avec leur entourage quotidien. Il faut souligner, que du point de vue de l'heuristique, pour l'époque que nous étudions (le Bas Moyen Age) il est difficile de délimiter nettement les sources qui

concernent le problème des conflits et de l'adaptation dans la société ragusaine. „L'Etat, comme une bonne affaire”, l'heureuse formule de Roberto Sabatino Lopez appliquée à Gênes, convient parfaitement à Dubrovnik. „Une République de marchands, par les marchands et pour les marchands”. Ces données innombrables que l'on trouve dans les livres des notaires, contrats de crédit, d'achat et de vente, de divers types de sociétés, d'assurances, se prêtent parfaitement à toutes sortes de quantification et d'élaboration statistique, sur de longues années, parfois sur tout un siècle. Même les conflits de propriété, mobilière et immobilière, les séquestres sans nombre, les sentences de tribunaux civils, mettent en relief *l'homo oeconomicus ragusain au détriment* de tous ses autres aspects. La rationalité même de ces conflits concernant la propriété, leur relative simplicité et leur netteté font qu'ils se prêtent mieux à l'étude de l'histoire économique (des succès et des revers du commerce et des commerçants), qu'à l'histoire des conflits, des crimes, de la délinquance et de leurs origines souvent irrationnelles et passionnelles.

Bien que Dubrovnik ne fut menacé ni de graves complots aristocratiques comme Venise, ni de vagues de fond populaires comme Barcelone au XV^e siècle, sous cette apparence d'équilibre et de paix sociale, la ville n'était pas à l'abri de la violence.

Nous avons donc favorisé, dans ce bref aperçu, quelques exemples de conflits, dûs au comportement irrationnel, ou du moins inadapté au milieu, dont les acteurs et les victimes étaient des étrangers. Les récits de ces comportements, conservés dans certaines catégories d'archives de Dubrovnik (Lamenta, criminalia, maleficiorum etc.), figés dans cette langue artificielle des notaires que personne ne parlait, et qui souvent n'était pas comprise de ceux dont elle rapportait les crimes et les méfaits, gardent cependant pour le lecteur d'aujourd'hui l'étrange fraîcheur de la vie. Les rixes, qui commençaient souvent par l'échange d'injures (reprises mot à mot par le notaire), et se terminaient „*cum effusione sanguinis*”, étaient un spectacle presque quotidien dans les rues, dans les lieux publics et même dans les demeures privées.

Le jour de Noël 1405, le Barcelonais Simon Vallis fut attaqué à coups de corde nue (*cum una corda nuda*) dans les rues de la ville „*cum effusione sanguinis*”: violence gratuite, car ni la victime qui porta plainte ni les témoins n'en donnent les raisons.¹

François Poncio, un des plus importants hommes d'affaires catalans à Dubrovnik, qui investit en dix années, de 1425 à 1435, plus de 12 000 ducats dans les prêts aux Ragusains, et dont le bilan dans la ville est nettement positif, porta le 6 février 1434 plainte contre un marin de Kotor à Dubrovnik „*qui dictus Radissa marinarius percussit dictum Francischum cum quatuor percussionibus super facie et de pluri iniuriatus fuit sibi multis verbis iniuriosis*” (car le dit marin Radissa frappa le dit François de quatre coups au visage, et en plus il lui adressa plusieurs paroles injurieuses).²

Parfois le plaignant et le notaire dressent l'inventaire de ces „*verba iniuriosa*”, comme dans le cas de Jean Brul, représentant d'une puissante famille commerçante du même nom de Tortose, comprenant son père, son oncle et son frère, auquel un certain Radan Cikušić adressa le 26 mai 1436, près du palais des rec-teurs, la menace suivante: „*ego faciam quod tu de hac civitate vadas sine naso*” (à peu près, je ferai de mon mieux pour que tu quittes cette ville sans nez), et non content de cette menace, il ajouta „*ego interficiam te*” (je te tuerai).³

Les livres ragusains contiennent bon nombre d'exemples de ces violences gratuites, dont les victimes étaient recrutées parmi les représentants de

presque toutes les communautés étrangères. Parfois la victime était choisie à bon escient, parce qu'elle appartenait à une communauté étrangère persécutée. Bien qu'au XIV^e et XV^e siècles, à la différence des siècles suivants, Dubrovnik ne fût pas le théâtre de persécutions des rares membres de la communauté juive, des cas individuels sont rapportés dans les plaintes.

Jacob le Catalan de Manfredonia, fut attaqué le 22 septembre 1422 devant sa maison dans la ville, par Radoje le barbier qui lui adressa les paroles suivantes: „*Deus det tibi maligni sero*”. Et le notaire d'ajouter: „*et iniuriatus fuit sibi, dicens Judeus a nihilo ego te castigabo et voluit sibi dare de coltello*”.⁴ Le même Jacob, accusé par ses ennemis de mener une vie libertine à Raguse, fut attiré dans un guet-apens dans la maison du Ragusain François Tudizic et menacé de recevoir „*tantas bastonatas quantas poteris portare*”.⁵ Jacob accusa ses détracteurs devant la cour, qui condamna François à un mois de prison, et interdit au Catalan les sorties nocturnes „*a tercio sono campane de sero, usque ad avemaria de die*”.⁶

Les Ragusains appliquaient rarement la vengeance collective. Les représailles individuelles à l'égard des marchands et des artisans n'étaient pas conseillées non plus, car elles risquaient d'aliéner la communauté entière. Les étrangers pourtant, étaient parfois frappés par la vengeance d'Etat. Ainsi, lorsque les corsaires au service de Galceran de Requesens, regent de Catalogne au nom du roi Alphonse, interceptèrent deux navires ragusains au large de la Sicile, la justice frappa au hasard et sequestra les biens de tous les marchands catalans qui ne disposaient pas de sauf-conduits, jusqu'au paiement des dommages subis par les marchands ragusains. Qui pire est, un des marchands dût voyager en Catalogne pour intervenir en faveur des équipages emprisonnés.⁷

Les individus convaincus de délinquance s'exposaient soit à la justice officielle, soit à la vengeance publique: des deux, la justice officielle était certainement la moins arbitraire et la moins sévère.

En 1312, Donatello de Venise fut accusé, avec deux autres complices, d'avoir pris part au meurtre d'un Ragusain à Dubrovnik. Il fut pourtant acquitté du crime et condamné seulement à payer une amende pour port d'armes, „*post terciam campanam*”.⁸

L'année suivante, le même Donatello fut accusé d'avoir endommagé le jardin d'un couvent à Dubrovnik, mais il fut de nouveau acquitté.⁹ En 1393, l'équipage d'un navire vénitien déclencha, dans le port de Dubrovnik une bagarre avec les membres de l'équipage d'un navire grecque de Corfou, et plusieurs membres des deux équipages furent blessés „*cum ferris et fustibus, cum sanguinis effusione*”.¹⁰

Cependant, lorsque les étrangers se permettaient de contrarier les décisions prises par les trois Conseils, ils s'exposaient à des sanctions sévères. Ainsi, quand le Catalan Jean Brul essaya d'avertir, en brandissant son manteau, une nave catalane qui s'appretait à entrer dans le port, que les Ragusains se préparaient à la confisquer, il fut condamné avec un compatriote, à un mois de prison, car, estimaient les membres du Conseil Mineur „On ne pouvait tolérer que le gouvernement et les simples particuliers de Dubrovnik, qui traitaient si bien ces deux personnages, fussent si mal rétribués”.¹¹

Parfois la colère populaire précédait la justice et frappait les coupables dans toute sa rigueur. Ainsi, en juin 1449, une poignée de femmes ragusaines, menées par l'épouse d'un certain Radmilo, frappèrent à la porte du marchand Antoine Brull de Tortose, et comme personne ne répondait, elles entrèrent de force, visitèrent toutes les pièces „*clamando et dicendo quod in dicta domo erat unum*

bordellum". Au sortir de la maison, l'épouse du dit Radmilo rencontra l'épouse du marchand Catalan „*et cepit ipsam pro capillis et verberavit malo modo ap-pelando ipsam meretricem et ruffianam*".¹²

Toutes ces injures et ces bagarres dans les rues, les lieux publics et les demeures privées de Dubrovnik, dont nous n'avons cité que quelques exemples, n'entamaient en rien l'équilibre fondamental de la commune ragusaine. Les conditions de cet équilibre se trouvaient ailleurs, dans la puissance économique de la ville, dans son rôle d'intermédiaire entre différents marchés du monde méditerranéen et balkanique.

Ces exemples rapportés de dérèglement social et moral ne semblent pas avoir compromis non plus la position des étrangers qui en étaient acteurs ou victimes. Les crimes et les contraventions étaient énumérés dans les livres des lamenta, maleficiorum, criminalia etc. mais ils étaient soigneusement contrebalancés par de bonnes affaires rapportées dans les séries „économiques” des archives.

L'épouse d'Antoine Brull avait été attaqué par les femmes ragusaines, pour les raisons que l'on vient de voir, son époux n'en était pas moins un des plus grands commerçants étrangers à Dubrovnik, accepté par la Commune et protégé par le roi Alphonse, qui le traitait, dans une lettre adressée aux Ragusains de: „*vir nobilis fidelisque noster dilectus*”.¹³ Marc Pelegrini de Valence, homme d'affaires qui exerçait avec son frère les fonctions de consul des Aragonais à Dubrovnik en 1458, fut plus tard jeté en prison où il passa six mois „*pro facto inhonestorum actuum quos commisit in monasterio Sancti Simeonis*”.¹⁴

Il est vrai que les activités réprouvées, exercées par les compatriotes de certains étrangers à Dubrovnik, en dehors de la ville (en particulier la piraterie), finirent par ternir l'image de la communauté entière aux yeux des Ragusains. Le cas des Catalans est typique à cet égard. L'image de marque collective des Catalans à la fin du Moyen Age est illustrée par l'épisode suivant: l'équipage d'une nave de Kotor, probablement venitienne, débarquant dans l'île ragusaine de Lopud en 1451, parlait catalan pour effrayer les habitants.¹⁵ Cette image de marque défavorable ne réussit pourtant pas à compromettre les affaires individuelles des Catalans à Dubrovnik!

Permettez-moi, en guise de conclusion, d'exprimer quelques impressions qui se dégagent de l'étude sur la situation des étrangers, de leurs conflits et de leur adaptation au milieu ragusain. Premièrement, s'il fallait reconstituer le portrait idéal d'un étranger à Dubrovnik à la fin du Moyen Age, en se servant parallèlement des données des séries „économiques” et des séries „judiciaires” nous aurions de la peine à dresser un portrait cohérent.

Deuxièmement, le premier facteur d'intégration et d'adaptation au milieu était la richesse. Un rapport direct peut être établi entre la durée du séjour de divers étrangers à Dubrovnik et l'ampleur de leurs affaires dans la ville.

Troisièmement presque aucun rapport n'existe entre la richesse de ces étrangers et leur „bienséance”, leur „respectabilité”, dans le sens qu'on attribuait à ces qualités au siècle passé et au début du nôtre. „L'âpre saveur de la vie”, bien qu'elle disparût plus tôt que dans les villes de l'Europe septentrionale, n'était pas inconnue des hommes du monde méditerranéen. Elle était la fidèle compagne des étrangers, aussi bien à Dubrovnik, que dans leur ville natale.

- ¹ HAD (Historijski arhiv Dubrovnik – Archives historiques de Dubrovnik), *Lamenta de Intus I*, 58'.
- ² HAD, *Lamenta de Intus et de Foris II*, 119.
- ³ HAD, *Liber Maleficiorum VII*, 99'.
- ⁴ HAD, *Lamenta de Intus III*, 131.
- ⁵ HAD, *Lamenta de Intus III*, 23–24'.
- ⁶ *Idem*.
- ⁷ Nenad Fejić, *Les Espagnols à Dubrovnik (Raguse) au Moyen Age*, Belgrade 1988.
- ⁸ Bariša Krekić, *Crime and Violence in the Venetian Levant: a few XIVth century Cases, Dubrovnik, Italy and the Balkans*, Variorum Reprint, London 1980, XIII, 128.
- ⁹ *Idem*.
- ¹⁰ *Idem*.
- ¹¹ HAD, *Consilium Minus IV*, 54.
- ¹² HAD, *Lamenta de Intus XI*, 209.
- ¹³ ACA (Archivo de la Corona de Aragon), Registre 2528, 160'.
- ¹⁴ HAD, *Consilium Rogatorum XVI*, 45'.
- ¹⁵ Nicola Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV siècle*, II, Paris 1899, 458.

STRANCI U DUBROVNIKU U SREDNJEM VEKU: SUKOB I PRILAGOĐAVANJA

R e z i m e

Na osnovu srednjovekovne građe Historijskog arhiva u Dubrovniku, autor razmatra položaj stranaca u tom gradu u XIV i XV veku. Tradicionalnoj definiciji, u kojoj su najveći obziri pridavani pravnim činocima, (primanje građanstva, članstvo u gradskim većima itd.), autor suprotstavlja konkretne primere učešća stranaca u svim oblicima urbanog života, bez obzira na njihov formalni status. Najveću pažnju posvećuje problemima adaptacije stranaca koji provode u gradu svoj radni i životni vek. Mada su, najčešće kao trgovci i zanatlije, obavljali iste aktivnosti kao i gradsko stanovništvo Dubrovnika, do brojnih sukoba sa ovim poslednjim dolazilo je zbog razlika u jeziku, veroispovesti, običajima itd. Te razlike vodile su pojedine strance i u delinkvenciju, a sudski zapisi koji o tome svedoče otkrivaju nam ne samo pravne već i društvene, moralne i druge obzire dubrovačke građanske sredine srednjega veka.

L'INFLUENCE OTTOMANE SUR LA VIE URBAINE DES BALKANS ET DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

I. – Cette enquête comprend plusieurs volets: des point de repères chronologiques sur la conquête, un aperçu sur la pénétration turque et sur son implantation dans l'Europe du Sud-Est, ainsi que des remarques sur la vie urbaine avant l'arrivée des Ottomans. Un certain nombre de vocables que nous avons réunis témoigneront enfin du rôle des nouveaux conquérants dans les villes des Balkans et dans les principautés roumaines.

Les vocables sont cités sous leur forme ottomane. Ils montreront l'empreinte apposée par les sujets du Grand Seigneur dans le domaine de la maison, de l'art culinaire, de l'habillement et d'autres aspects de la vie urbaine. Soulignons que le même mot est attesté la plupart du temps dans plusieurs langues du Sud-Est européen, rarement dans une seule.¹ Pour étayer notre démonstration et faciliter la consultation, un vocabulaire accompagnera cette enquête; les termes sont translittérés suivant les normes de la *Revue des études islamiques*.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il faut reconnaître que nous entreprenons une recherche en marge de nos préoccupations habituelles. Dans les publications antérieures, notre enquête est toujours partie d'une documentation écrite, provenant de la chancellerie ottomane. Cette fois-ci le point de départ est constitué par le vocabulaire des langues en usage chez les peuples qui ont connu soit directement, soit indirectement l'autorité du Grand Seigneur.

Il va de soi que les Ottomans ont apporté un vocabulaire d'origine turque, mais on oublie qu'ils ont été aussi une courroie de transmission pour les vocables de souche persane et arabe. A titre exceptionnel on trouvera aussi des mots d'autres provenances, tel que le grec ou le slave. Sur les 141 termes que nous avons réunis, 46,08% sont par exemple d'origine persano-arabe, mais cet aspect du problème ne concerne pas notre enquête. Nous nous intéresserons seulement aux mots véhiculés par les conquérants turcs, quelque soit leur origine. Dans le vocabulaire qui accompagne cette recherche, le lecteur trouvera toutefois des indications sur la provenance des mots.

Cette étude ne doit pas faire croire que les emprunts se sont fait seulement de l'ottoman vers les langues balkaniques ou le roumain. L'influence s'est exercée aussi dans le sens inverse. L'ottoman manquant d'un vocabulaire spécifique dans certains domaines, a puisé abondamment à d'autres langues. Pour la technique minière et navale, par exemple, nous constatons des emprunts à l'allemand,² à l'italien ou au grec,³ rarement aux langues slaves des Balkans. Mais ceci sort également du cadre de notre étude. Pour cette recherche

nous avons fait appel aux dictionnaires de diverses langues qui nous étaient accessibles.⁴

II. – Après l'occupation de Gallipoli en 1354 par Süleymân, le fils d'Orhan et la prise d'Andrinople par des Turcs d'autre obédience en 1369,⁵ les sultans ottomans ont étendu leur pouvoir en suivant les trois grandes axes routières balkaniques: la *via Egnatia* vers l'ouest, la grande voie militaire Andrinople–Sofia–Belgrade vers le nord–ouest et la route Vardar–Morava qui prend son départ à Thessalonique. A la fin du XIV^e siècle, l'autorité de la Porte s'exerce directement ou indirectement sur une bonne partie des Balkans.⁶ Au même moment la principauté de la Valachie nord-danubienne qu'on appelle Jara Românească, paye à la Porte un tribut sous forme de présent. La défaite infligée au prince Vlad l'Empaleur par Mehmed II (1462) renforce les liens de vassalité, et facilite l'ingérence des Turcs dans les affaires du pays.⁷ La Moldavie dont les structures militaires sont fondées sur une paysannerie libre et une vie urbaine assez importante, ne verse de tribut que par intermittence à partir de 1456. C'est seulement en 1538 que le sultan parvient à imposer un traité permettant une forte ingérence ottomane dans les affaires du pays.⁸

III. – Que peut-on dire de la vie urbaine des Balkans et des principautés roumaines avant la conquête ottomane? Constantinople vivote sous les derniers Paléologues qui sont plus occupés à se disputer au sujet de l'Union des Eglises qu'à faire face aux attaques de la Porte. La seule activité économique importante est l'apanage des colons originaires des cités marchandes de la péninsule italienne. A Thessalonique la situation n'est pas meilleure. En revanche, dans les pays serbes, Raguse gagne en importance, mais toute une série de villes connaissent également une activité notable grâce à leurs richesses minières remises en valeur par l'arrivée des colons « saxons » appelés par le roi Uroš (1243–1276).⁹ Dans les pays bulgares en revanche, la situation n'est guère brillante et au nord du Danube, la vie urbaine est également terne. Une exception forment les villes marchandes de Kilia et Cetatea-Albă, en Moldavie¹⁰ et de Brăila, en Valachie,¹¹ toutes les trois étant situées au carrefour d'importantes routes commerciales.

Résumons-nous; les Ottomans à leur arrivée dans l'Europe orientale ne trouvèrent guère de vie urbaine bien enracinée. Les invasions avaient détruit les traditions remontant à la civilisation romaine et byzantine. Raguse, les villes minières serbes ou les cités marchandes roumaines sont des créations tardives et forment des exceptions. Pour mieux saisir les causes de l'influence ottomane sur la vie urbaine, il faut souligner le fait qu'à la fin du XVI^e siècle, la population musulmane ne représente que 27,4% environ du peuplement des Balkans, tandis qu'en milieu urbain les musulmans sont légèrement supérieur aux chrétiens.¹² Les registres de recensement conservés aux Archives d'Istanbul ne laissent subsister le moindre doute là-dessus.

IV § 1. – En ce qui concerne la pénétration du vocabulaire ottoman dans les langues du sud–est européen, notre exposé débutera par la maison. Une construction c'est un *bina*. Elle comprend des *oda*, une ou plusieurs sont meublées de *yataq*. Une chambre peut avoir un *şahnişin*. Des *penğere* pourvues de *ğam* laissent passer la lumière; bien entendu la fenêtre est pourvue d'un *pervâz*. L'*oda* a naturellement un *ţavan* ou un *bağdâdî* et un *döşeme*, ainsi qu'un *şoba*, un *oğaq* et un *boğa*; parfois un *tandur* assure un meilleur confort. L'ameublement comprend un *dolâb*, un *şanduş*, un *sepet*. Dans les maisons des personnes jouissant d'une certaine aisance on trouve, probablement, un *beştahta* pour y garder argent et bijoux. Le *döşeme* sera couvert de *kilim*. Des *yataq* pourvus de *men-*

dir, de *çarşaf* et de *yorgan* ne manqueront pas. Parfois on ajoute un *sofa*. Une maison peut également disposer d'un *şofra* pour les repas. Un *kepeng* permet de descendre à la cave et un *čeşme* assure l'approvisionnement en eau. Pour la toilette, des *leğan* trouvent leur place dans toute maison. Une résidence d'une certaine importance est connue sous le nom de *qonaq*.¹³ Autour d'une maison de maître, surtout d'un *qonaq*, on peut trouver quelques '*aqarāt*. Les maisons peuvent être construites en *keremid* ou en *kerpiç* avec une charpente en *kereste*. La riche terminologie concernant l'habitation est le témoignage de la forte influence du monde ottoman sur une composante essentielle de la vie urbaine.¹⁴

IV § 2. — L'art culinaire¹⁵ se ressent fortement de l'influence ottomane. Il est probable que le prestige de la cour impériale a contribué à sa diffusion dans la province. Des règlements relatifs au contrôle des prix, émis entre le 17–26 juin 1502 pour Constantinople, Andrinople et Brousse, mentionnent dans les trois villes des restaurants, des gargotes et des pâtisseries.¹⁶ Parmi les plats, le législateur énumère le *yahni*, le *çorba* ou les rôtis à la poêle.¹⁷ Un règlement du 19 mars–27 avril 1512 signale des restaurants à Serrès.¹⁸ Il est fort probable que toute ville d'une certaine importance compte un bon nombre de restaurants et de pâtisseries. Dans ces conditions l'influence de la cuisine ottomane sur celle du Sud–Est européen n'a pas de quoi surprendre.

Voici un échantillon de ce vocabulaire; sur le *sofra* les *muşāfir* trouvent des *meze*. Ceux-ci comprennent au moins du *pastırma*, des *yalançi dolma*, des *midye*, du *şuğruq*, une salade de *bādliğān* et, bien entendu, du *tarama*. Parmi les *zarzavāt*, la maîtresse de maison n'oubliera pas les *bamya*, les *enginār* ou un *yahni* de *fasuliye*. Le *güveç*, le *musaqqa*, le *çullama* peuvent également faire partie du menu. N'oublions pas les *köfte*, les *sarma* ou *dolma*, ces derniers fierté de toute bonne ménagère. L'étouffé de viande, la *qapama*, a aussi ses amateurs. Certains plats seront accompagnés de *yoğurt* ou de *ğāğiq*. Dans les maisons riches, les *turfanda* feront le bonheur des *muşāfir*. Après une table trop bien arrosée un *tuzlama* est apprécié par les *muşāfir* qui ont abusé d'un bon cru, surtout en fin d'un *külhān*. La pâtisserie sera à l'honneur pour terminer un repas: *baqlava*, divers sortes de *qātāyif*, du *helva* et dans des rares occasions, du *pelte* ou du *şerbet*. Le *qahve* (avec ou sans *şeker*) fait finalement son entrée à partir du règne de Selim II (1566–1574). Enfin, les *muşāfir*, finissent par se parfumer les mains avec de l'*öd ağağı*.

Sur toute table préparée pour un *ziyāfet*, la maîtresse de maison place des *fağfür*, éventuellement des *çinī* et des *tāqim* qui comprennent des *çatal*. Pour la préparation des plats, la cuisine est équipée des *tenğere*, de *tepsi*, de *qazan* et bien sûr d'*ibrīq* pour préparer le café turc (*qahve*). Les *qapaq* ne font pas défaut ainsi qu'un ou deux *küp* pour garder l'eau.

IV § 3. — Les métiers dont les noms sont empruntés à l'ottoman sont en trop grand nombre pour les énumérer dans leur totalité; nous nous limiterons à quelques-uns: *şarraf*, *simsār*, *tellāl* ou *dellāl*, *tulumbağı*, *dülger*, *keresteği*, *tenekeği*, *boyağı*, *yorgançı*, *mendirçi*, *qaşşāb*, *paralağı*, *qazançı*, *ğanbaz*, *hammāl*, *yoğurtçı*, *lambağı*, *börekçi*, *sürügü*, '*arabağı*.¹⁹ N'oublions pas de mentionner les *qalfa* et les *çiraq*. Soulignons que certains noms témoignent du rôle détenu par la domination ottomane dans la vie économique, comme par exemple *şarraf*, *samsār* ou *tellāl*.

IV § 4. — L'habillement n'échappe pas non plus à l'influence ottomane. Voici quelques tissus: *ağlas*, *qadife*, *bürünğük*, *dimi*, *qumāş*, *boğası* et *astar*. Pour les vêtements quelques mots suffiront: *dolama*, *qaftan*, *yelek*, *şalvar*, *çorap*, *qopça*, *çizme*, *papuğ* et *terlik*.

IV § 5. — La terminologie ottomane est également vivante dans la vie quotidienne. Par exemple pour sortir en ville une *çaṅta* est nécessaire et pour le voyage un *ğam* 'andan où placer ses affaires. N'oublions pas les célèbres *boğça* et *torba* remplacées de nos jours par les sacs en plastique. Un *meyhâne* pourvu d'un *tezgâh* joue son rôle aussi bien dans une ville que dans le monde rural. Le *menzil*²⁰ assure les communications interurbaines à l'aide d' 'araba conduits par des *sürügü*.²¹ Des *muşafir* participent à un *ziyâfet*. Des *bekâr* ne manquent point du nombre. Enfin, d'aimables *dudu* parées de *gerdân* et de *ğevher*, couvertes de *sülûmen* et de *qına*²² font des *ma'rifet*, des *nâz* ou des *moft*, mais parfois elles accordent, tout de même, leurs *hâtır*. Mais attention, le *ziyâfet* peut dégénérer dans des *külhân* monstres qui, arrosés de *râqi*, font sortir les *hançer*.²³

VI § 6. — Certains emprunts concernent la ville. Les habitants port leurs courses dans un *dükkân* ou chez le *bakkal*. Le *qaldırım*, là où il en existe, protège leurs chaussures du *çamur*. La ville est divisée en *mahalle* et quelques *meydân* permettent à la population de flaner. Les marchandises sont entreposées dans des *mağaza* et les céréales dans des *anbar* (s). Des terrains vagues, *virân*, feraient aujourd'hui la fortune d'un promoteur. Dans certaines villes on trouve des *darbhâne*.

V. — Pour conclure; cette enquête ne regarde qu'un aspect très limité de l'influence exercée par les Ottomans sur le monde urbain balkanique et nord-danubien. Les termes cités existent, pour la plupart, dans les cinq langues sur lesquelles s'appuie notre recherche, mais quelques vocables ne sont attestés que dans une seule langue. *Bajdadî* fréquent en roumain²⁴ est à peine attesté en grec.²⁵ Les termes 'aqarât et külhân ont également la faveur de Roumains.²⁶ Ces deux mots indiqueraient-ils un penchant de l'aristocratie et des citoyens au luxe et à la débauche? Le vocable 'aqarât témoignerait-il du rôle que jouaient les dépendances dans la mise en valeur des grands domaines? Soulignons que le roumain a emprunté le mot *qonaq* pour désigner surtout la résidence campagnarde du seigneur. Dans l'état actuel de nos connaissances sur l'influence ottomane relative à la vie urbaine une réponse définitive ne peut être donnée: en tout cas son importance ne saurait être ignorée.

Tournons-nous vers les données statistiques. Sur les termes réunis dans le vocabulaire 22% concernent la maison et 28% l'art culinaire et les utensiles de cuisine. Les métiers représentent 15%, l'habillement 11%, la ville 7% et la vie quotidienne 17%. En réalité le nombre des vocables en rapport avec la vie urbaine est de beaucoup supérieur.

Concluons: la persistance de toute une terminologie d'origine ottomane dans le domaine qui nous intéresse, montre que les invasions qui ont ravagé pendant des siècles les Balkans et les deux principautés roumaines, ont éliminé toute trace de civilisation citadine romaine et byzantine et qu'il a fallu l'arrivée des Ottomans pour qu'une vie urbaine y reflorît. Nous ne cachons pas que le résultat de cette investigation est lourd de conséquences et qu'il risque d'être mal reçu. Mais les faits sont là.

¹ Fr. Miklosich, *Die türkischen Elemente in den südost- und osteuropäischen Sprachen*, 4 tomes, Vienne 1884-1890; L. Saineanu, *Influenta orientală asupra limbii și culturii române*, 2 vol., Bucarest 1900. Ce dernier ouvrage remarquable ne se limite pas à l'enregistrement des vocables ottomans entrés en roumain, l'auteur indique aussi pour chaque mot les langues balkaniques où le terme est attesté.

² N. Beldiceanu, *Les actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris*, t. II: *Règlements miniers, 1390-1512*, Paris-La Haye 1964, 282-307, cf. Bibliographie n^o 91, 95, 125, 208, 255b, 260-262, 268.

³ H. et Renée Kahane, A. Tietze, *The Lingua Franca in the Levant, Turkish Nautical Terms of Italian and Greek Origin*, Urbana-Illinois 1958.

⁴ Cf. n. 1.

⁵ Irène Beldiceanu Steinherr, *La conquête d'Andrinople par les Turcs: La pénétration turque en Thrace et la valeur des chroniques ottomanes*, dans *Travaux et Mémoires*, t. I, Paris 1965, 439-461.

⁶ Sur les débuts de l'Etat ottoman et ses conquêtes: Er. Werner, *Die Geburt einer Großmacht-Die Osmanen (1300-1481)*⁴, Weimar 1985.

⁷ M. Guboglu, *Le tribut payé par les principautés roumaines à la Porte*, dans *Revue des études islamiques*, t. XXXVII/1, Paris 1969, 57-59, 62-67. Sur le prince Vlad l'Empaleur: M. Cazacu, *L'histoire du prince Dracula en Europe centrale et orientale (XV^e siècle)*. *Présentation critique, traduction et commentaire*. éd. Ecole Pratique des Hautes Études-IV^e section. Sciences historiques et philologiques, n° V Hautes études médiévales et modernes, n°61, Genève 1988, XIII p. + 217 p + 1 carte + 1 tableau.

⁸ Art. cit. 67-75; N. Beldiceanu, G. Zerva, *Un izvor otoman privitor la campania lui Syleumân legiutorul asupra Moldovei*, dans *Acta historica*, t. I, Rome 1959, 7-16.

⁹ N. Beldiceanu, *Les actes des premiers sultans...*, t. II, 62.

¹⁰ N. Beldiceanu, *Le monde ottoman des Balkans (1402-1566)*. *Institutions, société, économie*, Londres 1976, chap. V et VI; *Idem*, *Kilia et Cetatea-Albă à travers les documents ottomans*, dans *Revue des études islamiques*, t. XXXVI/2, Paris 1968, 215-262; *Idem*, *La Moldavie ottomane à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle*, dans *Revue des études islamiques*, Paris 1969, 239-266 + 1 pl. h. t.

¹¹ L'activité de cette cité marchande se reflète pleinement dans une loi ottomane du XVI^e siècle: Hadiye Tuncer, *Osmanlı imparatorluğunda toprak hukuku, arazi kanunları ve kanun açıklamaları* (Règlement concernant le droit agraire dans l'Empire ottoman), Ankara 1962, 196-200; N. Beldiceanu, *Le monde ottoman des Balkans (1402-1566)*. *Institutions, société, économie*, chap. VII, 95-96, 106-107. Le port de Brăila était fréquenté par des bateaux qui arrivaient de Trébizonde, de Caffa, de Sinob, de Samsun, d'Istanbul et d'autres régions de l'Empire ottoman.

¹² Cf. *Histoire de l'Empire ottoman* (ouvrage collectif édité par R. Mantran), Paris 1989, chap IV (N. Beldiceanu, *L'organisation de l'Empire ottoman*), 134 sq.

¹³ N. Djuvara, *Le pays roumain entre Orient et Occident*, Paris 1989, 340.

¹⁴ N. Djuvara, *op. cit.*, 101 et suiv.

¹⁵ Les personnes qui désirent se documenter sur la cuisine trouveront des informations dans les livres suivants: H. Dengizer, *Yemek kitabı* (Livre de cuisine), Istanbul 1956; Al. O. Teodoreanu, *Gastronomie*, Bucarest 1973.

¹⁶ N. Beldiceanu, *Recherche sur la ville ottomane au XV^e siècle*. Etude et actes, Paris 1973, 191, 199, 224-226, 253, 254.

¹⁷ *Op. cit.*, 191, 199, 224-226.

¹⁸ *Op. cit.*, 267.

¹⁹ N. Djuvara *op. cit.*, 118, 342.

²⁰ *Op. cit.*, 341.

²¹ Cf. *supra* note 13.

²² Pour une description imagée des toilettes et des bijoux portées par les femmes de l'aristocratie: cf. *supra* note 14.

²³ N. Djuvara, *op. cit.*, 340.

²⁴ Fr. Miklosich, *op. cit.*, t. I, 17; L. Saineanu, *op. cit.*, t. II, 34.

²⁵ D. Dimitrakos, *Grand dictionnaires de toute la langue grecque* (en grec), t. IX, (Athènes 1965), s. v.: *μαγδάτι*.

²⁶ Fr. Miklosich, *op. cit.*, t. I, 8; L. Saineanu, *op. cit.*, t. II, 118.

VOCABULAIRE

Vocables arabes (a): 23,91%; vocables arabo-pers. (a-p):0,72%; vocables greco-turcs (g-t):1,44%; vocables persans (p):21,73%; vocables turcs (t):52,17%.¹

anbār	dépot (p)	astar	toile grossière qui servait de
'aqarāt	dépendances,		doublure (a)
	communs (a)	'arabağı	charetier (t)
'araba	charette (t)	ağlas	satin (a)

¹ Les indications étymologiques ont été puisées dans les dictionnaires. Certains termes nécessitent cependant une étude plus approfondie quant à leur origine.

bādliġān	aubergine (p)	ḥāṭīr	complaisance (a)
bāġa	lucarne, cheminée, soupirail (p)	ḥelwā	gâteau fait de farine de sésame et de miel (a)
baġdādī	cloison ou plafond fait de planches (t) enduites de plâtre et peintes	ibrīq	réceptif pour préparer le café turc (a)
bamya	gombo (t)	kepeng	trappe qui ferme un trou pratiqué dans le plancher pour descendre à la cave (t)
baqlava	gâteau feuilleté aux noix et au miel (t)	keremid	brique (t)
baqqāl	épicier (a)	kereste	bois de construction (t)
bekār	célibataire (a)	keresteġi	marchand de bois de construction (t)
beštaḥta	coffret incrusté de nacre et de fils d'argent (p)	kilīm	tapis (p)
binā	construction (a)	köfte	boulettes de hachis, cuites à la graisse ou sur le grill (p)
boġaṣi	tissu peu serré pour doublure (t)	külhān	four pour chauffer le bain. Le terme a fini par prendre le sens de fête dégénérée en débauche (p)
boġċa	baluchon (t)	küp	jarre (t)
bürünġük	voile de gaze (t)	lambaġi	lampiste qui allume les réverbères (t)
ċamur	boue (t)	leġen	cuvette (t)
ċanṭa	sac de cuir (t)	maġaza	dépôt (a)
ċarṣaf	drap de lit (p)	mahalle	quartier (a)
ċatal	fourchette (t)	ma'rifet	manières, chichis (a)
ċerge	tapis (t)	mendir	matelas, paillasse (t)
ċeṣme	fontaine (p)	mendirġi	fabricant de matelas (t)
ċinī	porcelaine (p)	menzil	station, halte pour les diligences (a)
ċiraq	apprenti, domestique, flamb-eau (p)	meydān	place (a)
ċizme	bottes (t)	meyhāne	cabaret (p)
ċorāp	bas (p)	meze	hors d'oeuvre (p)
ċorba	potage (t)	midye	moules (g-t)
ċullama	blanquette (t)	moft	ce qui ne coûte rien, gratis, gratuit, bon marché. En roumain: caprices (p)
darbḥāne	atelier monétaire (a-p)	muṣaāfir	invité, hôte, visiteur (a)
dimī	bure blanche (t)	musaqqa	légumes cuits avec du hachis ou des petits morceaux de viande (a)
dolāb	armoire (p)	nāz	minauderie, grâces (p)
dolama	dolman (t)	oda	chambre (t)
dolma	toute chose remplie, farcie, feuilles de vigne, courges; ya-langī-: feuilles de vigne farcies au riz (t)	öd aġaġi	bois d'aloès (t)
döṣeme	plancher (t)	oġaq	foyer (t)
dudu	mademoiselle (t)	papuġ	babouches (t)
dükkān	boutique (a)	paralaġi	personne qui découpe l'animal abattu (t)
dülger	charpentier (p)	pastırma	viande boucanée (t)
enginār	artichaut (g-t)	pelte	gelée de fruits (p)
faġfūr	porcelaine mais aussi assiette, plat dans les langues qui ont emprunté le terme aux Ottomans (p)	pengere	fenêtre (t)
faṣulye	haricot. Avant l'introduction de cette légumineuse d'Amérique le vocable devait désigner une autre variété de légume (t)	pervāz	chambranle, châssis, appui de fenêtre (t)
ġaġiq	mélange de lait caillé, d'ail et de morceaux de concombre (t)	qadīfe	velours (a)
ġām	verre (p)	qaftan	caftan (t)
ġam'andān	valise (p)	qahve	café (a)
ġanbāz	maquignon (p)	qaldırım	trottoir (t)
gerdān	collier (p)	qalfa	apprenti avancé, commis (t)
ġevher	bijou (a)	qapama	étouffée de viande (t)
ġüveċ	macédoine de légumes, jardinière (t)	qapaq	couvercle (t)
ḥammāl	portefaix (a)		
ḥanċar	poignard (p)		

qaşşâb	boucher (a)	tandur	brasier placé sous la table recouverte d'un tapis pour permettre de se rechauffer (t)
qaţâyıf	différentes espèces de douceurs; pâte fine préparée avec du beurre et du sucre fondu ou une pâte très mince préparée au sucre fondu et recouvert de crème fouettée (a)	taşım	couverts pour la table (t)
qazan	chaudron (t)	taşama	plat préparé avec des oeufs de poisson salés, rogue (t)
qazanğı	chaudronnier (t)	tâva	poêle (t)
qına	henné (a)	taşan	plafond (t)
qonaq	manoir, lieu d'arrêt, résidence de campagne d'un seigneur (t)	tellâl	courtier, mais aussi marchand de vieux habits. On connaît également la forme dellâl (a)
qopça	agrafe (t)	tenekeğı	couvreur (t)
qumaş	drap (a)	tengere	casserole (t)
râqı	sorte d'eau de vie (a)	tepsi	plateau (t)
şahnîşin	sorte de balcon fermé et pourvu de fenêtres (p)	terlik	pantoufle (t)
şalvar	pantalons bouffants (p)	tezgâh	comptoir (p)
şanduc	caisse (a)	torba	sac (t)
şarma	viande hachée enveloppée dans des feuilles de choux ou de vignes (t)	tulumbağı	pompier (t)
şarrâf	changeur (a)	turfanda	primeur (t)
şeker	sucre (a)	taşlama	potage de légumes très salé et de tripes (t)
sepet	corbeille (t)	viran	terrain vague ou couvert de ruines (p)
şerbet	pâte onctueuse à base de sucre et d'un parfum tel que fruit, vanille, etc. (a)	yağni	ragoût de viande et de divers légumes, haricots secs ou pommes de terre (t)
simsâr	courtier (a)	yataq	lit (t)
şoba	poêle (t)	yelek	gilet (t)
şofa	sofa, lit de repos (a)	yoğurt	lait caillé; -ğı: producteur et vendeur de lait caillé (t)
şofra	table pour servir les repas (t)	yorğan	couverture (t)
şuğuc	sorte de saucisse séchée (t)	zarzavât	légumes (p)
şülmen	fard (t)	ziyâfet	festin, banquet (a)
sürüğü	postillon (t)		

OTOMANSKI UTICAJ NA ŽIVOT U GRADOVIMA BALKANA I RUMUNSKIH KNEŽEVINA

R e z i m e

Autor je istakao da Turci prilikom osvajanja jugoistočne Evrope nisu naišli na razvijen život u gradovima. Ranijim invazijama bile su uništene tradicije rimske i vizantijske gradske civilizacije. Dubrovnik i kasno nastali srpski rudarski i trgovački centri čine izuzetke. Da bi bile razumljive posledice osmanskih uticaja na život u gradovima Balkana i rumunskih kneževina, istaknuta je činjenica da, npr. krajem XVI veka muslimani čine otprilike 27,4 % balkanske populacije uopšte, dok registri u Carigradskom arhivu svedoče da su u gradskim centrima bili brojčano jači od hrišćana.

Na osnovu grupe sakupljenih turskih reči (141 odrednica, v. prilog), autor je ukazao na posledice dolaska novih osvajača koje su se takođe odrazile u leksici balkanskih gradova i gradskih centara u rumunskim kneževinama (Vlaška, Moldavija). Rečnikom, priloženim uz studiju, obuhvaćeni su termini – još i danas u upotrebi, vezani za kuću-dom (22%), kuhinarstvo i kuhinjski pribor (28%), zanate (15%), odevanje – tkanine i delove odeće (11%), gradski život uopšte (7%) i život svakodnevnice (17%). Transkripcija termina izvedena je prema normama *Revue des études islamiques*. Uz reči su oznake o njihovom poreklu.

VILLES DES PROVINCES CENTRALES, VILLES DES PROVINCES ARABES: LES FACTEURS D'UNITÉ DE LA VILLE OTTOMANE

Du fait de la durée de l'Empire ottoman, de son extension et de la variété de ses composantes, on peut se demander s'il est permis de parler d'une ville ottomane et en quel sens.

Les facteurs de diversité viennent en effet aussitôt à l'esprit. L'empire commence à se constituer au XIV^e siècle et il survivra jusqu'au XX^e: même si nous nous en tenons ici à la période de son histoire antérieure au XIX^e siècle et à la diffusion massive des modèles urbains occidentaux, qu'y aurait-il de commun entre la Bursa des premiers sultans et, par exemple, l'Istanbul ou la Salonique du XVIII^e siècle?

De même, les conditions naturelles, climatiques notamment, auxquelles les hommes ont eu à faire, à travers les régions d'un aussi vaste empire, sont fort différentes.

D'autre part, même si se retrouve partout le vieux socle romano-byzantin, il est, à l'arrivée des Ottomans, plus ou moins massif et plus ou moins recouvert de strates postérieures. Dans ces conditions, les villes dont ces derniers ont héritées – leurs créations absolues étant en nombre restreint – relevaient de traditions politiques et culturelles hétérogènes, même si la question se pose de déterminer dans quelle mesure celles-ci étaient encore vivaces à l'époque de la conquête turque. L'imprégnation islamique, en particulier, était très inégale selon les contrées. De ce point de vue, trois ensembles sont à distinguer: les pays du Machrek et du Maghreb où l'influence arabo-musulmane avait précédé de plusieurs siècles l'apparition des Ottomans et qui constituaient le cœur même du monde musulman, pratiquement depuis son origine; une large partie de l'Asie mineure: l'est, le centre et le sud, où la présence musulmane était également antérieure à la conquête ottomane, mais nettement moins ancienne, et s'était d'autre part installée sous l'égide de dynasties, les Seljoukides et les Ilkhanides, non plus arabes, mais fortement iranisées. Enfin, dans le reste de l'Asie mineure, comme dans les Balkans et une partie de l'Europe centrale, c'est la conquête turque elle-même qui avait apporté l'islam en imposant sa domination à des populations ethniquement et politiquement très divisées mais qui, sur le plan religieux, avaient appartenu jusque là aux sphères byzantine et, dans une moindre mesure, latine.

Au surplus, ces éléments divers rattachés à l'Empire ottoman étaient loin de connaître un même statut au sein de cet ensemble. A cet égard, les provinces directement incorporées à l'empire, soumises au régime commun, et dépendant

rigoureuxment de l'autorité centrale, s'opposaient à d'autres où l'emprise était plus limitée, voire même réduite à une suzeraineté plus ou moins nominale. Or, il est à supposer que, selon les cas, le degré d'« ottomanisation » des villes n'était pas le même.

Dans ces conditions, il existait assurément de grandes différences entre les villes de l'Empire ottoman. Certaines d'entre elles, ayant trait au plan, à l'habitat, à la parure monumentale, sautent encore aux yeux du visiteur d'aujourd'hui. Il est clair, par exemple, que Tunis et Sarajevo, Damas et Edirne, même en s'en tenant aux aspects traditionnels, ne sont pas réductibles les unes aux autres. Pour autant, il reste encore difficile actuellement, faute d'analyses précises, d'aller au-delà des impressions pour établir avec sûreté les distinctions et définir une typologie rigoureuse: les résultats que présente Pierre Pinon dans le cadre du présent colloque gardent un caractère pionnier.

De toutes façons, aussi frappantes que puissent être certaines disparités physiques, elles ne donnent pas le dernier mot: l'étude urbaine fait bien évidemment entrer dans son programme tout un complexe de phénomènes situés sur différents plans dont la traduction matérielle est plus ou moins palpable et qui, même quand ils sont analogues en plusieurs lieux, peuvent y connaître des expressions formelles variables. Dans ces conditions, on est en droit de rechercher si, au-delà de divergences spectaculaires, l'ensemble des villes ottomanes, qu'elles soient arabes, anatoliennes ou balkaniques, ne présentent pas, à divers niveaux, un certain nombre de traits communs, que ceux-ci tiennent à l'appartenance à une même construction étatique, à l'impact plus ou moins direct des us et coutumes d'un même régime, s'exerçant autoritairement ou seulement par l'exemple, ou plus généralement, à la coexistence en une même époque, baignée d'un « air du temps », aux racines plus délicates à démêler.

C'est sur ces points communs, ou du moins sur quelquesuns d'entre eux, que nous voudrions mettre l'accent. Pour les faire ressortir, deux démarches se sont imposées à nous: à la fois rechercher ce qui dans les conditions créées par la constitution de l'empire et les pratiques de l'Etat ottoman a pu influencer sur la vie urbaine dans son ensemble, et comparer la ville ottomane, telle qu'elle se dégage de ce faisceau d'éléments partagés, avec une autre entité élaborée et discutée par la recherche historique: la cité musulmane en général. Nous nous référons sur ce point à des articles comme ceux de G. E. von Grunebaum ou G. et W. Marçais qui ont rencontré un large écho en soutenant que l'islam, comme corps doctrinal et comme culture, déterminait un modèle spécifique de ville, qu'il existait par conséquent une ville musulmane, dont ces auteurs cherchaient à définir le concept et les structures. Il est à noter d'ailleurs que nombre d'historiens balkaniques emboîtent le pas des premiers lorsqu'ils font valoir qu'avec l'implantation de la domination turque dans leurs pays respectifs, telle ville ancienne perd totalement ou partiellement sa nature antérieure pour devenir à un degré plus ou moins poussé ce qu'ils appelleront une ville « orientale » ou « levantine », renvoyant ainsi à cette même notion de ville musulmane dont l'unité et la spécificité sont postulées, fût-ce avec un certain flou.

Au demeurant, s'il nous paraît éclairant d'apprécier dans quelle mesure la ville ottomane entre dans le cadre défini pour la ville musulmane en général, nous ne pouvons ignorer que la question est quelque peu biaisée: nous devons en effet tenir compte des critiques suscitées par les théoriciens de la ville musulmane, auxquels on a reproché en particulier d'avoir généralisé à partir d'exemples concrets beaucoup trop limités et partiels. De fait, ils ont privilégié dans leur réflexion, les quelques villes qui, pour des raisons diverses sur lesquel-

elles nous reviendrons, étaient les seules à avoir fait l'objet d'études concrètes de leur temps. Or, précisément, il s'agissait pour l'essentiel de villes arabes de l'époque ottomane. En effet, on connaissait beaucoup moins alors – et cela reste vrai dans une large mesure aujourd'hui – d'autres villes de l'islam, qu'elles appartiennent à des périodes plus anciennes ou à des contrées plus lointaines: Afrique noire, péninsule arabique, Asie centrale, Inde, Indonésie.

Dans ces conditions, on est amené à moduler un peu différemment la question en se demandant non seulement ce qui est islamique dans la ville ottomane, mais aussi ce qui est proprement ou plus particulièrement ottoman dans la notion de ville islamique.

Les matériaux de l'étude urbaine

Les villes ottomanes ont d'abord en commun, par rapport à d'autres villes du passé musulman, des conditions d'étude privilégiées. Il est vrai cependant que toutes ne sont pas réunies dans tous les cas et que certaines sont partagées avec des villes non-ottomanes contemporaines.

Alors que des villes plus anciennes n'ont, bien souvent, guère laissé de vestiges ou même de traces, et que les archéologues en sont réduits pour ce qui les concerne à des spéculations fondées sur de minces indices, les villes ottomanes offrent encore fréquemment des restes substantiels, qu'il s'agisse du plan d'ensemble, du parcellaire, des monuments, de l'habitat, de la voirie. Cette situation favorable aux études sur le terrain, est due, bien évidemment, au caractère relativement tardif de la période ottomane, au fait qu'elle a pour ces villes juste précédé ou accompagné les débuts de l'occidentalisation, qu'elle représente le dernier avatar de ce qui apparaît rétrospectivement comme un urbanisme traditionnel. Dans les meilleurs cas, des ensembles complets s'offrent presque intacts à l'analyse. D'ailleurs, des situations analogues existent également pour des créations du monde musulman non-ottoman, relativement proches dans le temps et préservées de l'impact occidental (au Maroc, par exemple).

Il est vrai, néanmoins, que les formes anciennes se sont très inégalement conservées à travers le territoire du défunt empire. A cet égard, les villes les plus importantes sont les plus exposées en raison de leur dynamisme même, aux bouleversements, à la multiplication des constructions nouvelles, au remodelage généralisé.

Mais en dehors de ce qu'on peut considérer comme le mouvement naturel de développement, d'autres facteurs, plus délibérés, contribuent aussi à une disparition rapide du patrimoine ottoman: certains Etats issus de la décomposition de l'empire font preuve d'hostilité ouverte ou du moins d'indifférence marquée à l'égard de tout ce qui peut rappeler leurs anciens maîtres. Cela est particulièrement vrai dans les Balkans où le préjugé national s'accompagne d'un préjugé religieux. Dans ces conditions, des pays comme la Grèce, la Bulgarie, l'Albanie, détruisent ou laissent se dégrader leurs édifices islamiques, surtout ceux dont le caractère religieux est le plus évident, au mépris du respect le plus élémentaire dû à des monuments historiques, quels que soient les sentiments suscités par l'histoire dont ils témoignent. Cet état de fait alarmant conduit à nuancer l'optimisme de départ qu'inspire notre domaine de recherche. Mais cet optimisme est entretenu par ailleurs par l'abondance et la diversité des sources écrites.

Sur ce plan, les villes ottomanes bénéficient d'abord des mêmes types de documents existant pour des époques antérieures, bien que particulièrement nombreuses dans leur cas. Citons les chroniques, le traité de *fiqh*, les manuels de *hisba*, les recueils de *fetva*, les actes de fondation de *vaqf*, les inscriptions monumentales et funéraires. Il s'y ajoute les traités de géographie et les récits parfois illustrés de voyageurs orientaux et européens. Ceux-ci sont d'une particulière richesse dans le cas ottoman, surtout au fur et à mesure qu'on avance dans le temps. Dans la dernière période, aux voyageurs occidentaux de toujours s'ajoutent de véritables missions scientifiques, dont les enquêtes, les relevés, les plans, sont une manne pour l'historien des villes.

Si, pour ce qui précède, l'avantage ottoman est surtout quantitatif, il est qualitatif en ce qui concerne les documents d'archives. Peu de régimes musulmans du passé ont laissé des documents d'archives et ceux-ci sont très fragmentaires. L'Empire ottoman est une éclatante exception sur ce point, puisque les archives ottomanes sont immenses et comparables, au moins par la masse, à celles des grands Etats occidentaux. Or plusieurs des ensembles qui les composent intéressent directement l'histoire urbaine. C'est le cas des ordres du divan consignés dans la vaste série des « registres des affaires importantes » (*mühimme defteri*) ou des actes législatifs émis par le sultan, les *gânunnâme*. Les travaux de B. Cvetkova relatifs aux villes danubiennes ou ceux de N. Beldiceanu sur la ville ottomane au XVe siècle, témoignent du parti qu'on peut tirer de ces règlements en matière d'histoire urbaine.

Mais une place à part doit être faite aux registres de recensement (*tahrir defteri*) établis dans les différentes provinces et consignant pour chacune, l'ensemble des établissements humains (villes, bourgs, villages, hameaux, terres de labours) avec les noms des adultes mâles, mariés ou célibataires, et le détail des recettes fiscales.

Sans entrer ici dans les discussions qu'ont pu susciter les limites, les incertitudes, les obscurités de ces sources, il faut souligner leur exceptionnelle valeur, notamment pour l'étude de la démographie et de la production urbaine. Si elles sont loin de répondre à toutes les attentes du démographe, elles fournissent sur le niveau de peuplement d'une ville donnée des indications incontestablement plus sûres et plus précises que celles provenant, par exemple, des estimations des voyageurs ou des déductions, sur lesquelles nous reviendrons, ingénieusement tirées des « signes urbains » par des archéologues ou géographes en mal de sources démographiques.

Les *tahrir* ottomans ont également l'avantage d'éclairer avec une extrême précision la répartition religieuse du peuplement d'une ville donnée et de fournir au moins des lueurs sur sa composition ethnique. En outre, ils permettent de dépasser le cadre de la monographie isolée, pour atteindre à des panoramas de l'ensemble d'un réseau urbain, au niveau d'une entité géographique plus vaste, de sa répartition territoriale, de sa hiérarchie. Les travaux pionniers de Barkan sur l'empire en général, de Todorov sur les Balkans, de Lewis et Cohen sur le Moyen-Orient, de Faroqhi sur l'Asie mineure, suivis par de nombreuses études régionales, sont significatifs à cet égard. Au surplus, partout où l'on dispose non pas d'un spécimen isolé, mais d'une série plus ou moins riche et étalée dans le temps, il est possible de cerner à travers les *defter* des traits d'évolution.

Pourtant, il faut s'empresse d'ajouter que les villes ottomanes sont très inégalement couvertes par ce type de source pour des raisons qui ne tiennent pas uniquement aux hasards de la conservation des archives: à quelques exceptions près (causées par des conquêtes tardives), les grands recensements classiques se

limitent à la seconde moitié du XVe et au XVIe siècle. Cela ne signifie pas que des dénombremments urbains n'ont pas été effectués aux XVIIe et XVIIIe siècles, mais leur apparition était plus fortuite, leurs principes d'élaboration différents et leur exploitation démographique beaucoup plus hasardeuse. On ne les découvre d'ailleurs que très progressivement, en particulier dans des fonds locaux.

Il faut attendre le XIXe siècle pour qu'une nouvelle vague de grands recensements étatiques, inaugurée par celui de 1831, soit systématiquement menée, sur des bases d'ailleurs différentes, influencé par les méthodes occidentales contemporaines.

Au surplus, les recensements classiques avaient été directement liés au fonctionnement de l'institution du *timâr*, et par conséquent limités aux provinces où elle était appliquée. Dans ces conditions un clivage apparaît entre villes ottomanes ayant bénéficié de recensements aux XVe et XVIe siècles, et villes non recensées. La seconde catégorie inclut un morceau de taille, Istanbul, mais aussi une grande partie des villes arabes, ainsi défavorisées au regard de la recherche historique par rapport aux agglomérations des provinces centrales, anatoliennes et balkaniques. En effet, mis à part la Syrie, la Palestine et une partie de l'Irak, les Ottomans n'ont pas introduit le système du *timâr* dans leurs possessions arabes. Il en résulte que nous sommes privés de recensements « classiques » pour des cités aussi importantes que Bagdad, La Mecque, Médine, Tunis, Alger ou de Caire.

La panoplie documentaire sur les villes ottomanes s'enrichit d'un dernier élément qui en est certainement l'atout majeur: les registres des cadis locaux (*siğillâta-l-mahâkima-š-šar'iyya*). Leur nature et leur valeur tiennent au rôle capital du cadi dans l'administration provinciale ottomane et à la variété de ses fonctions. C'est non seulement un juge habilité à connaître de toutes les affaires civiles et criminelles, relevant de la loi canonique (*šâri'a*) ou de la loi étatique (*qânûn*), mais aussi un notaire officialisant les actes et contrats privés de toutes espèces, et enfin un administrateur à compétence universelle, traitant ou du moins supervisant les affaires les plus diverses, d'ordres fiscal, édilitaire, économique, voire militaire. Dans ces conditions, il était le correspondant attitré de la bureaucratie centrale dans le cadre de sa circonscription et exécutait ou du moins transmettait et de toutes façons consignait les ordres du sultan (*awâmir sultâniyya*) s'y rapportant.

Sur le plan judiciaire, il avait principalement à faire à des plaideurs musulmans; toutefois les affaires « mixtes » opposant musulmans et non-musulmans lui étaient soumises d'office, et il arrivait en outre fréquemment, en vertu de la loi ou d'un libre choix, que des chrétiens ou des juifs lui soumettent leurs causes. D'autre part, si sa circonscription comprenait aussi bien la ville qui en constituait le chef-lieu que les campagnes environnantes, c'est principalement avec les citadins, pour des raisons de proximité et sans doute aussi de niveaux économique et culturel, qu'il était en rapport.

Parmi les sortes de documents contenus dans les *siğill* d'une valeur particulière pour l'étude des bâtiments, de l'urbanisme, l'édilité, de la structure économique et sociale d'une localité, mentionnons les actes de ventes immobilières, les inventaires après décès, les dispositions relatives aux *vaqf*, au fonctionnement des corporations, à la perception des taxes.

Au total, la série de registres de cadis conservée pour une ville donnée constitue un équivalent, *mutatis mutandis*, des archives urbaines occidentales.

Non seulement ces sources complètent de façon inappréciable les données relativement figées et théoriques des *qânûnnâme* et des *tahrir defteri*, en faisant

entrer l'historien dans le concret et le particulier, mais leur couverture géographique et chronologique est beaucoup plus large puisque des *siğill* ont été tenus dans tous les chefs-lieux de *gazâ*, en principe depuis les débuts de l'Empire, jusqu'en 1924, date de suppression des tribunaux de cadis remplacés par des tribunaux dits *asliye* (de toutes façons les nouvelles institutions urbaines mises en place au XIXe siècle avaient donné naissance à des archives d'autre nature dont il n'est pas question ici).

Il est vrai qu'au cours de leur longue histoire, le contenu des registres de cadis s'est peut-être modifié en fonction de l'évolution du rôle de ces juges, à mesure que les rapports entre pouvoir central et pouvoir local se transformaient dans l'empire, bien que cette question ne soit pas encore suffisamment défrichée. Il est vrai aussi, pour revenir à notre thème de départ, que des *siğill* analogues ont existé dans des Etats musulmans autres que l'Empire ottoman (nous en connaissons, par exemple pour l'Asie centrale), même s'il reste à se demander s'ils ont les mêmes caractères et la même valeur documentaire, ce qui dépend de la place du cadi et de ses règles de travail dans le régime concerné.

Contrairement aux registres de recensement, les livres des cadis ont été tenus dans l'ensemble de l'empire ottoman et sans discontinuité chronologique. Ainsi les seules lacunes documentaires tiennent-elles aujourd'hui aux hasards de la conservation et des découvertes: il est probable que tous les *siğill* ayant subsisté n'ont pas encore été mis à jour. Les fonds connus sont néanmoins immenses, en Turquie surtout, mais aussi dans nombre d'autres pays ayant fait partie ou non de l'empire. Les séries relatives à Istanbul, Edirne, Bursa, Salonique, Le Caire, Damas et Alep, par exemple, sont particulièrement fournies. Il n'en demeure pas moins que, dans la plupart des cas, plus on avance dans le temps, plus nombreux sont les spécimens préservés, les périodes anciennes étant les moins représentées: il ne subsiste pratiquement rien pour le XVe siècle, mis à part quelques fragments de la fin de ce siècle se rapportant à Bursa, et le XVIe siècle, à son tour, reste modestement représenté, l'abondance n'arrivant qu'après. Dans ces conditions, une confrontation entre grands recensements de la période classique et *siğill* contemporains n'est que rarement possible.

Un état rapide la recherche

S'il existe d'innombrables publications, anciennes ou récentes, se rattachant d'une manière ou d'une autre, aux différentes villes ottomanes, il reste que ces villes ont été encore peu étudiées *en tant que villes*, dans leurs structures et modes de fonctionnement proprement urbains. Les différentes sortes de sources que nous venons d'évoquer restent en friches pour la plus grande part et les diverses approches nécessaires n'ont été que rarement conjuguées.

Les grandes villes des provinces arabes sont néanmoins à l'heure actuelle relativement mieux loties, même si André Raymond a pu considérer comme « prématurée » la synthèse qu'il leur a consacrée récemment.

Pour des raisons historiques assez claires, ces villes ont été les premières, dès l'époque coloniale, à faire l'objet d'investigations scientifiques, et en particulier d'études de terrain. Il n'est d'ailleurs pas abusif de prétendre que l'« école française » a joué un rôle pionnier en la matière, tant au Maghreb qu'au Moyen Orient. L'attention a d'ailleurs été d'autant plus attirée sur le cadre physique des villes, sur leurs aspects matériels, que les sources écrites, notamment en

matière démographique, faisaient défaut: en effet, les archives ottomanes étaient ignorées par des chercheurs de formation arabisante ou, de toutes façons, leur paraissaient inaccessibles. Comme nous l'avons indiqué, selon les cas, ce silence des archives ottomanes sera partiellement confirmé (pour l'Afrique du nord et une partie des villes du Machrek) ou au contraire levé par la mise à jour des fonds stambouliotes.

Dans ces conditions, les chercheurs se sont proposé d'évaluer le niveau de peuplement et son évolution des villes qu'ils étudiaient en s'inspirant des méthodes mises au point par le grand historien des villes musulmanes espagnoles, Torrès Balbas, en un domaine où il était exclu de bénéficier de données démographiques précises et sûres. Alexandre Lézine et André Raymond, notamment, ont appliqué, adapté et raffiné ces méthodes qui visent à tirer des déductions démographiques de « signes urbains », tels que la surface bâtie et le nombre de maisons qu'elle implique, la superficie des monuments publics, le nombre des hammams, les variations de surface des mosquées à *khotba* ou les déplacements des tanneries.

A l'heure actuelle une nouvelle génération travaillant sur ces villes recourt largement aux sources ottomanes disponibles (André Raymond et ses élèves, Bernard Lewis, Amnon Cohen, Adnan Bakhit, A. Rafeq), tandis que se poursuit, souvent chez les mêmes, la tradition plus ancienne d'étude des réalités matérielles.

Cette conjonction féconde des approches est à peu près inexistante dans les domaines balkanique et anatolien. Mis à part quantité de monographies urbaines ou régionales qui sont en fait des fourre-tout à base d'érudition locale (d'ailleurs fort utiles dans les meilleurs cas), s'inscrivant dans une tradition littéraire séculaire, il me semble que les travaux se divisent en gros en deux catégories bien distinctes:

Les historiens, à la suite de Barkan, ont commencé une exploitation massive, plus ou moins rigoureuse et fine, des données des *tahrir defteri*, relatives à des villes, des régions, des communautés particulières. D'autres ont jeté les bases de l'utilisation des *siğill* de cadis, comme Inalcik pour Bursa au XVe siècle, R. Jennings pour Kayseri au XVIIe siècle, Ö. Ergenç pour Ankara à la fin du XVIe et au début du XVIIe, H. Gerber pour Bursa au XVIIe siècle, N. Todorov pour les villes bulgares au XVIIIe siècle, R. Özdemir pour Ankara au XIXe siècle, etc.

Les mêmes ont généralement porté peu d'attention aux aspects spatiaux et matériels des villes qu'ils étudiaient, comme si l'abondance même des sources écrites à leur disposition les dispensait de cette autre approche, par un phénomène inverse à celui signalé pour les villes arabes.

Parallèlement, toute une autre série d'études urbaines voyait le jour, n'émanant plus d'historiens *stricto sensu*, mais d'ethnologues, d'historiens de l'art et de l'architecture: ces ouvrages s'attachent au contraire aux monuments, à l'habitat, sont abondamment illustrés de photographies, de plans et de relevés, mais ignorent totalement ou presque la documentation écrite, ce qui les rend fragiles sur le plan historique, un certain flou à cet égard favorisant éventuellement des interprétations tendancieuses.

Le fait que les sources ottomanes écrites en caractères arabes et trop rarement publiées en transcriptions ou en traductions, ne soient accessibles qu'aux ottomanisants chevronnés, n'a pu qu'entraîner cette division trop étanche des tâches.

L'ouvrage récent de S. Faroqhi consacré à l'exploitation des *siğill* pour une étude de l'habitat à Ankara et à Kayseri au XVIIe siècle, reste une exception

prometteuse, bien qu'ici encore la familiarité limitée de l'auteur avec les formes traditionnelles de l'habitat anatolien semble avoir parfois gêné son interprétation des documents.

Des facteurs favorables au développement urbain

Un cliché ancien et qui a la vie dure, entretenu et exploité par les détracteurs de la domination ottomane, veut que ce régime ait été contraire à l'urbanisation des régions qu'il tenait sous sa coupe. Dans les pays arabes, on a souligné que les prestigieuses cités historiques du Moyen Orient musulman avaient profondément décliné à l'époque turque. Dans les Balkans, on est allé jusqu'à parler de désurbanisation. De telles affirmations méconnaissent le fait que nombre de cités glorieuses du passé n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes à l'arrivée des conquérants turcs, leur décadence étant due à des causes bien antérieures. Elles ignorent surtout les facteurs favorables à l'urbanisation introduits par la constitution de l'empire, que ceux-ci aient résulté d'une politique délibérée ou de conditions objectives, et laissent dans l'ombre les heureux effets de ces facteurs.

Il est vrai néanmoins que la période ottomane a correspondu beaucoup plus à la revitalisation de villes anciennes qu'à des créations (mais l'empire n'héritait-il pas précisément de territoires dotés depuis l'Antiquité d'un riche réseau urbain?). Il est vrai aussi que les facteurs favorables ont joué inégalement selon les cas: la disparition des entités politiques antérieures et l'insertion de leurs territoires dans un ensemble plus vaste, où des hiérarchies et des orientations nouvelles se mettaient en place, avaient des effets plus ou moins heureux sur telle ville particulière: une ancienne capitale pouvait être ravalée au rang de sous-préfecture, tandis qu'au contraire, la position stratégique d'une obscure bourgade lui valait de devenir chef lieu de *sanğağ*. De même la réorientation des routes de commerce en fonction d'Istanbul pouvait déclasser ou au contraire promouvoir un itinéraire donné. Ces données empiriques devraient interdire toute affirmation trop générale et trop « essentialiste » sur les conséquences urbaines du « joug ottoman. »

L'insertion dans un empire immense et puissant était *a priori* un facteur favorable au développement urbain. Elle apportait d'abord l'ordre et la sécurité internes et externes, condition de la liberté des communications et de la tranquillité des villes. Bien entendu, la solidité de la *pax ottomanica* a varié: le brigandage n'a jamais été totalement résorbé et les zones frontalières sont toujours restées plus exposées aux troubles. D'autre part, l'autorité centrale s'est souvent relâchée à partir de la fin du XVI^e siècle, même si elle a pu être parfois efficacement relayée, sur une échelle plus réduite, par des pouvoirs locaux.

Simultanément, l'empire donnait naissance à un immense marché intérieur, de la Pologne au Yémen, de la Perse au nord de la Hongrie – un marché stimulé par le développement des relations avec l'Occident, mais aussi par la permanence des échanges avec le reste de l'Orient, moins bien connus et souvent sous-estimés. Comme l'a noté Jean Sauvaget:

« Tout sujet du Grand Seigneur (pouvait) désormais circuler de Danube à l'Océan Indien et de la Perse au Maghreb sans cesser d'être soumis aux mêmes lois et à la même organisation administrative, de parler la même langue, d'user de la même monnaie, circonstance favorable à un grand mouvement intérieur d'échange. »

Et André-Raymond de poursuivre: « C'est cet actif mouvement commercial dont l'origine était l'énorme marché de production et de consommation que constituait l'empire, qui explique la croissance des grandes villes arabes (...) »

Les villes ottomanes ont bénéficié par ailleurs de la forte croissance démographique constatée au XVI^e siècle dans l'empire comme dans le reste du monde méditerranéen. Sans doute, cette expansion ne s'est-elle pas maintenue par la suite, bien qu'il soit impossible aujourd'hui de mesurer et de périodiser le recul ultérieur, la démographie ottomane des XVII^e et XVIII^e siècles restant obscure. Mais quel que soit le déclin, il a moins affecté les villes que les campagnes et il n'a de toutes façons pas concerné les grandes villes qui servaient au contraire de refuges en des temps de troubles, de désorganisation des anciens cadres ruraux et de pénurie.

Les effets de ces facteurs étaient accompagnés par l'action expresse du pouvoir en faveur des villes.

Celle-ci se manifestait par les procédures de déportations (*sürgün*) qui répondaient sans doute à des préoccupations politiques, mais visaient en même temps à assurer le peuplement et le dynamisme économique de certaines cités: des éléments professionnellement qualifiés, qu'il s'agisse d'éleveurs, de cultivateurs, d'artisans ou de marchands, d'origine rurale ou citadine, étaient déplacés de force et installés, avec un statut spécifique, dans les centres à développer, la capitale tout particulièrement. Le repeuplement d'Istanbul par Mehmed II, aux lendemains de la conquête de la ville, est l'exemple le plus fameux: des familles musulmanes, chrétienne ou juives, en provenance de diverses parties de l'Anatolie et de la Roumélie, ainsi que des îles grecques et de la Crimée, furent établies dans les maisons et quartiers de l'ancienne Byzance. De même, Selîm Ier ramènera de ses campagnes des artisans des villes persanes et mamloukes.

Il est vrai que dans les cas où ces mesures s'appliquaient à des citadins et non à des ruraux, elles n'aboutissaient pas à un accroissement de la population urbaine globale, mais plutôt à une redistribution de cette dernière au profit de pôles privilégiés.

Bien que de nature toute différente, une autre attitude des sultans ottomans de la fin du XV^e et du XVI^e siècle eut des effets sur l'essor de plusieurs villes, analogues à ceux des déportations: l'accueil fait aux juifs chassés d'Espagne et du Portugal, qui profita largement aux progrès techniques et économiques de l'Empire, et eut un impact décisif, en particulier, sur Istanbul, Salonique ou Safed. L'empire restera d'ailleurs toujours ouvert aux réfugiés de toutes espèces qui joueront, les renégats notamment, un rôle majeur dans son évolution générale et dans celui des ses villes.

Un autre aspect de la politique ottomane fut également de grande conséquence, au-delà cette fois des principaux centres: la fondation d'innombrables legs pieux (*vaqf*) par les sultans et leurs familles, à l'exemple des premiers, par les grands dignitaires, les gouverneurs provinciaux, ou les simples particuliers. Religieuses dans le principe, ces institutions jouaient un rôle décisif dans l'aménagement des villes. Des secteurs entiers pouvaient être remodelés selon un plan d'ensemble, à la suite d'une fondation de grande envergure. Pour emprunter des exemples aussi bien au Machrek qu'aux Balkans, également affectés par cette pratique, mentionnons les fondations de Gâzî Husrev beg, gouverneur de Sarajevo au début du XVI^e siècle, ou de Sinân et Murâd pacha, deux gouverneurs de Damas à la fin du même siècle.

Les legs pieux ne dotaient pas seulement les villes de mosquées, elles les munissaient d'établissements d'enseignement et de bienfaisance et les pourvoyai-

ent des constructions utilitaires dont elles avaient besoin. Ils sont également à l'origine des infrastructures commerciales des centres urbains sur lesquelles nous reviendrons: sur ce point, selon les cas, la période ottomane voit la restauration d'équipements préexistants ou l'apparition de nouveaux, à la fois conséquences et instruments du dynamisme commercial évoqué ci-dessus.

Le pouvoir central manifeste encore son intérêt pour la vie urbaine par une organisation dirigiste de l'approvisionnement des grandes villes, Istanbul étant sur ce point aussi l'objet principal de sa sollicitude.

Les grands traits de la constellation urbaine

Suite à l'action conjuguée des facteurs qui viennent d'être rapidement rappelés, les villes de l'Empire se sont développées très inégalement. Ils ont joué surtout en faveur d'Istanbul, ayant pour résultante l'émergence d'une ville immense, monstrueuse pour l'époque, sans commune mesure avec toutes les autres. Si la capitale est riche au XVI^e siècle, de quelque 500 à 600 000h., il est significatif que les grandes villes venant à sa suite, à une appréciable distance, appartiennent toutes au petit groupe des métropoles historiques du Moyen Orient, ce qui en dit long sur la phagocytose exercée par la capitale sur les provinces centrales d'Anatolie et des Balkans.

Après Istanbul, Le Caire vient avec 150 000h en 1517 (A. Raymond) et 263 000 en 1798; Alep avec 80 000h en 1537 (environ 115 000 en 1683, et 120 000 à la fin du XVIII^e siècle); Damas avec 52 000h au début du XVI^e (90 000 en 1800).

En revanche, en Anatolie, une seule ville importante émerge: Bursa, qui n'a toutefois que 34 930h vers 1520-1530 (Barkan) et qui ne fait, semble-t-il, qu'égaliser Damas au cours du XVI^e (elle atteint 70 686h vers 1571-1580). Elle est suivie au XVI^e siècle par Diyarbakir et Ankara (autour de 30 000h à la fin du siècle), puis par Sivas, Konya et Tokat.

Le plafonnement est encore plus sensible dans les Balkans où la principale ville au XVI^e siècle, Salonique, reste derrière Bursa avec quelque 23 000h, suivie de très près par Edirne (Andrinople), seconde résidence des sultans (avec 22 335h en 1520-1530, et 30 140 en 1571-1580). Viennent ensuite Kefe (Caffa, Feodosoja) au sud de la Crimée (du moins pour le début du XVI^e) et Athènes.

Toutes les autres villes d'Anatolie et des Balkans ont des populations inférieures aux 8-10 000h, et ne sont même, pour nombre d'entre elles, que de très petites agglomérations se distinguant difficilement des gros villages.

Caractères pluri-ethnique et pluriconfessionnel

Une autre conséquence du jeu des facteurs ayant présidé à la constitution des villes ottomanes est le caractère pluriconfessionnel et pluri-ethnique de leur peuplement. La ville ottomane rejoint sur ce point un trait de la ville musulmane en général, notamment au Moyen Orient, cet aspect nous faisant entrer par conséquent dans la discussion annoncée en introduction sur les rapports entre ville ottomane et cité islamique.

Que la ville musulmane ait fréquemment pour propriété de ne pas être peuplée uniquement de musulmans, mais d'admettre au contraire la coexistence d'une variété plus ou moins poussée de communautés diverses, était déjà appa-

ru, notamment dans le Machrek mamlouk au l'Anatolie seljoukide ou ilkhani-de. Or cette situation se poursuit et est même accentuée à l'époque ottomane. La dilatation des relations commerciales, la politique de peuplement des sultans turcs, l'adjonction par ces derniers de nouveaux territoires peuplés de sujets différents, au *dâr ül-islâm*, n'ont pu qu'y contribuer. Dans ces conditions, certaines villes ottomanes présenteront un degré particulièrement élevé de différenciation ethnique et religieuse, chacune des grandes religions se subdivisant à son tour en rites distincts (par exemple à Istanbul, à Antioche ou à Jérusalem). De même le pourcentage des non-musulmans est souvent exceptionnellement fort, ceux-ci étant parfois majoritaires, voire quasi-exclusifs dans des cas extrêmes.

Si au cours du XVI^e siècle, Damas compte 13 à 18% de nonmusulmans, Jérusalem 24%, et Gazza 20%, on rencontre des chiffres nettement plus élevés dans les provinces centrales: Istanbul en contient environ 42% à la même époque; dans les Balkans de la première moitié de XVI^e siècle, Todorov a calculé que sur 84 villes prises en considération, seulement 21 étaient à majorité musulmane (quelques-unes comme Sarajevo et Yeniğ-e-i Qarasu étant même, d'après les *defter*, entièrement musulmanes). Parmi les villes à majorité non-musulmane, onze (dont Athènes) comptaient plus de 90% de non-musulmans, et dans 21, ces derniers représentaient entre 70 et 90% de non-musulmans (75% à Salonique, dont 54% de juifs). Neuf villes ne comportaient même aucune population musulmane.

A la même époque, l'Anatolie est évidemment beaucoup plus fortement islamisée: Bursa ne compte au XVI^e siècle qu'environ 2% de non-musulmans, Konya 3%, et Ankara 11%; mais dans d'autres villes, la présence massive de Grecs, d'Arméniens ou de communautés chrétiennes monophysites, renverse la situation: par exemple, Tokat a 46% de non-musulmans et Sivas 74%.

Sur ce point, les villes maghrébines où seules des communautés juives (et marginalement des esclaves chrétiens) limitent l'homogénéité musulmane, sont à l'écart de la tendance générale.

Le ségrégation par quartier

Conséquence du caractère précédent, l'existence de quartiers plus ou moins homogènes sur les plans ethnique et/ou religieux, plus moins autonomes et repelés sur eux-mêmes, éventuellement coupés du reste de la ville par des murs et des portes, est généralement présentée comme une caractéristique de la ville musulmane; celle-ci n'aurait d'ailleurs fait que s'accroître à l'époque ottomane, en liaison avec la mise en place de l'auto-administration des communautés, le système dit des *millet*. A cet égard, les études disponibles permettent deux constatations qui conduisent à nuancer sensiblement le schéma général.

En ce qui concerne les populations musulmanes, l'urbanisation amène à l'époque ottomane une homogénéisation frappante: la ville agit comme un *melting pot* dans lequel, comme l'avait bien vu Weber, se dissolvent les anciens cliques, qu'ils soient ethniques, tribaux et claniques, ou d'origine géographique. Alors qu'ils étaient encore vivants, selon Ira Lapidus, dans la répartition en quartiers des villes mamloukes et qu'on en retrouve des traces dans les recensements ottomans immédiatement consécutifs à la conquête, les recenseurs ultérieurs prennent la population musulmane d'une ville comme un tout, se parta-

geant entre les quartiers de façon indifférenciée. Dans les villes de Palestine, par exemple, les appellations des quartiers dans les *defter* les plus anciens proviennent de noms d'ethnies ou de tribus, même si, bien entendu, il pouvait s'agir de survivances, ne correspondant plus, au début du XVI^e siècle, à une homogénéité complète des habitants. En revanche, ces appellations ne se retrouvent plus dans les recensements (ceux de Jérusalem ou d'Hébron, par exemple) de la seconde moitié du même siècle: ce sont désormais, ici comme ailleurs dans l'empire, le nom d'une mosquée ou simplement d'un habitant (investi sans doute d'une responsabilité ou d'une notoriété particulières) qui sert à désigner le quartier.

Par ailleurs, les études – encore peu nombreuses – menées sur la base des documents des *siğill*, notamment les actes de vente de maisons, laissent clairement apparaître que des familles de religion et d'ethnie différentes pouvaient voisiner à l'intérieur d'un même quartier. C'est ce qui ressort, par exemple, des travaux de M. Abdelnour pour Alep, S. Faroqhi pour Ankara et Kayseri, ou encore de notre étude sur la communauté juive d'Avlonya (Vlorë en Albanie) dans la seconde moitié du XVI^e siècle.

Il se pourrait donc que l'homogénéisation des quartiers nonmusulmans ait été un phénomène plus partiel et plus progressif qu'on ne l'imagine généralement – ce qui est d'ailleurs aussi le cas de l'élaboration du système des *millet* qu'il est anachronique d'invoquer avant le XIX^e siècle.

Le centre économique urbain

L'existence au centre de la ville, à côté de la grande mosquée, d'un quartier d'affaires, commercial et artisanal, est une autre caractéristique de la ville musulmane. Certains, comme le géographe allemand Eugène Wirth, considèrent même que c'est là sa vraie spécificité, toutes les autres, généralement alléguées, ayant en fait préexisté en Orient à la période islamique. Pourtant les travaux du même auteur ont mis en évidence que cette attribution à l'histoire musulman n'est en fait pleinement légitime que pour l'époque ottomane. Des éléments de ce centre économique sont déjà présents dans les phases antérieures: halles couvertes, rues commerçantes spécialisées sans habitat, caravansérails à cours intérieures, mais sans que l'ensemble ait encore atteint sa forme complète et achevée. Celle-ci exigeait en effet une étape finale dans laquelle les caravansérails, placés jusque là aux portes des villes, sont transférés au centre qui cumule ainsi désormais commerce de détail, artisanat et commerce de gros. Or ces nouveaux complexes ne commencent à apparaître qu'à la fin du XIV^e et au début du XV^e, pour connaître leurs réalisations les plus abouties et leurs expressions monumentales les plus élaborées aux XVI^e–XIX^e siècles. Le phénomène correspond donc précisément à la période ottomane, même s'il déborde le cadre de l'empire, étant également présent dans l'aire safavide contemporaine. Hors de ces deux Etats au contraire, il ne figure dans le même temps que sous des formes rudimentaires ou dégradées.

D'autre part, le centre d'affaires ainsi défini est l'apanage des villes moyennes: les plus grandes villes comme Istanbul ou Le Caire ont un centre moins homogène et l'activité économique est partagée entre plusieurs noyaux. Dans les petites villes, le coeur économique se retrouve, mais sous une forme embryonnaire et partielle.

En revanche, quoi qu'il en soit des facteurs ayant présidé à cette évolution, ils ont joué au même titre dans les provinces arabes et les provinces centrales. Seulement diffère – partiellement au moins – la terminologie appliquée à des réalités identiques: elle est nettement plus iranisée en Anatolie et, par voie de transmission, dans les Balkans.

Le terme de *bâzâr*, appliqué au centre d'affaires, ou celui de *bedesten* (corruption de *bazzistan*) désignant le marché couvert consacré aux marchandises précieuses tenues sous bonne garde, sont communs. Mais d'autres appellations distinguent catégoriquement les provinces centrales des pays arabes: les *han* ou *Kervânsaray* – à la fois entrepôts, auberges pour les voyageurs et les marchands, et lieux de commerce de gros spécialisés – ne reçoivent jamais les dénominations synonymes ailleurs de *qaysariyya*, *funduq*, *wakâla* ou *ukala*. Les boutiques sont appelées *dükkân* et non *hânût*; les rues ou portions de rues spécialisées, bordées par ces boutiques, sont des *çarşı* et non des *suqq*.

Les corporations

L'existence de corporations dans les villes musulmanes anciennes a donné lieu naguère à une vive polémique. Elle a été soutenue par Louis Massignon et par Bernard Lewis dans ses premiers travaux. A leur suite, d'autres auteurs ont vu dans l'organisation corporative une caractéristique de la ville musulmane, voire l'essence même des sociétés islamiques. Ces vues ont été vigoureusement réfutées, notamment par S. M. Stern et Cl. Cahen.

Mais si l'on a pu nier la présence de corporations au sens strict, il n'est évidemment plus question de le faire pour la période ottomane où elles sont clairement attestées à partir de la fin du XVe siècle. Ici encore, par conséquent, on aura prêté à la ville musulmane en général un trait qui ne devient pleinement pertinent qu'à l'époque ottomane.

Pour autant, il ne faut pas considérer que les corporations ottomanes soient nées toute constituées, qu'elles aient présenté dès leur origine, dans leur structure interne et leurs relations avec l'Etat, l'ensemble des caractères dégagés sur la base d'une documentation relativement tardive et partielle, par des historiens comme G. Baer (à propos de l'Egypte) ou Z. Shkodra (à propos de l'Albanie).

Comme l'illustre la monographie de H. Gerber consacrée à Bursa au XVIIe siècle, une analyse minutieuse et dépourvue d'*a priori* des *siğill* des cadis peut être révélatrice à cet égard. Cet auteur constate tout au long du siècle l'absence de la notion de *gedik*: il n'y a pas de *numerus clausus* pour l'admission dans la corporation, tout professionnel pouvant y entrer dès lors qu'il remplit ses obligations, notamment fiscales. De même, les compagnons (*khalfa*) ne sont pas cités comme membres de la corporation. En outre, la terminologie ne se fixe que très progressivement.

On retrouvera d'ailleurs sur ce dernier plan un clivage entre le vocabulaire employé dans les provinces centrales (faisant une place aux mots turcs et persans) et celui des provinces arabes, sans qu'il y ait pourtant unification complète dans aucun des deux cas.

Une autre thèse relative à la ville musulmane – à son tour sujette à controverse – postule l'absence de droit urbain en islam.

Si l'on prend la proposition dans son acception extrême, comme le faisait Jean Sauvaget, et qu'on nie par là toute préoccupation des Etats musulmans en matière urbaine, et l'existence de toute disposition juridique à cet égard, elle n'est guère soutenable. Il est sûr au contraire que des questions comme le régime des rues et des impasses, les conditions d'entretien des immeubles, l'approvisionnement des agglomérations en eau, la préservation des abords des édifices religieux, ont nourri la réflexion des juristes. R. Brunschvig, par exemple, l'a bien montré dans le cas des *faqih* malékites du Maghreb. On retrouverait de même un grand intérêt chez les Ottomans pour l'élaboration et l'application d'un droit en la matière. Les travaux de C. Orhonlu et S. Yerasimos sur l'urbanisme ottoman le suggèrent, et l'examen, de ce point de vue, des registres des cadis ou des *mühimme defteri* ne manqueraient pas d'être édifiant.

En revanche, si l'on veut signifier que la ville ne constitue pas un espace juridique spécifique à l'intérieur du territoire, que les citadins ne jouissent pas d'un statut distinct de celui des ruraux, l'allégation est certainement beaucoup plus fondée, et le cas ottoman en offre même une illustration convaincante.

Les clivages véritables en la matière n'opposent pas citadins et ruraux, mais bien, d'une part musulmans et *zimmî*, d'autre part *re'âyâ* ou simple sujets, et *'askerî*, ou agents de l'Etat au sens large, or ces deux derniers clivages recourent le premier.

Loin que l'« air de la ville » rende « libre » *ipso facto*, le *qânûn* prévoit, par exemple, qu'un paysan installé en ville continue de dépendre, pendant une période de dix ou de vingt ans, selon les lieux du « maître de la terre » (*sâhib-i arz*) auquel il était initialement rattaché.

Si les redevances de tous ordres auxquelles sont soumis les citadins peuvent différer de celles des paysans, ce n'est pas dans la mesure où ils sont citadins mais dans celle où ils exercent des activités différentes. Si, au contraire, des habitants d'une ville se consacrent, comme il arrive couramment, à l'agriculture, ils acquitteront les mêmes capitations, les mêmes droits sur la détention de la terre et la production, que les villageois.

En dernière analyse, seule l'exemption de la *devşirme*, le ramassage des jeunes garçons destinés au service militaire ou administratif du sultan, nous paraît distinguer le sort des chrétiens urbains de celui des chrétiens ruraux.

Des auteurs comme Hadžijahić ont attiré l'attention à juste titre sur l'existence dans l'empire de villes à statuts privilégiés (Sarajevo, par exemple), bénéficiant d'un certain nombre de franchises: exemptions d'impôts ou de services, des déportations; droit de payer forfaitairement les redevance, etc. Mais il faut noter que de tels avantages avaient été acquis au gré des circonstances – éventuellement, dès la conquête, à la suite d'une reddition volontaire sous conditions – et ne correspondaient pas à un régime appliqué systématiquement à l'ensemble des villes en tant que telles. D'ailleurs, des communautés rurales pouvaient aussi bien jouir d'immunités analogues, notamment, en contrepartie de fonctions particulières dans le service de l'Etat (gardiens de défilés, fournisseurs de faucons, valets de chevaux, etc).

Au surplus, cause et conséquence de cette indifférenciation urbaine, les villes sont intégrées au système du *timâr*, leurs revenus fiscaux entrant dans les allocations de bénéfices plus ou moins importants: *hâss*, *ze'âmet* ou *timâr*.

En général les grandes villes sont rattachées à des *hâss* de la Couronne, ou à ceux de sultanes, de vizirs ou de gouverneurs provinciaux, mais des revenus urbains ou même une portion des revenus d'une ville (cette dernière n'étant par conséquent pas respectée dans son intégrité mais faisant l'objet d'un partage entre plusieurs ayants-droit) peuvent également figurer dans les *ze'âmet* de moindres officiers (notamment des *subaşı*) ou même dans des *timâr* de simples *sipâhî*.

Comme l'a souligné N. Todorov, des villes peuvent aussi être constituées en legs pieux (*vaqf*), comme, par exemple, en Thrace orientale, Tekirdağ (Rodosto), Varna ou Ihtiman.

D'ailleurs, la situation d'une ville donnée n'est pas fixe, mais varie au gré de la formation des bénéfiques: Athènes, par exemple, est au début du XVI^e siècle le *timâr* d'un *cadi*; en 1526, elle fait partie des *hâss* du grand vizir Ibrâhîm pacha, et vers 1540, après la chute de ce dernier, des *hâss* de la Couronne.

Enfin, si une ville peut être assignée à plusieurs bénéficiaires, plusieurs villes peuvent être réunies ou accolées à des villages au sein d'une même dotation.

L'intégration des villes au système des prébendes avait pour conséquence la fuite d'une part de sa richesse vers le lieu de résidence du bénéficiaire, et principalement vers la capitale, même si une partie des recettes était consacrée sur place aux soldes des garnisons, ou même à des dépenses « civiles » par le biais des *vaqf*.

Autre conséquence de l'absence de statut juridique, la distinction était souvent peu nette, du moins pour les petites agglomérations (majoritaires, comme nous l'avons vu) entre ville proprement dite (*nefs*, *şehir*, *medîne*), bourg (*qasaba*) et village (*köy*, *qariye*). Les critères de la classification officielle ne sont pas toujours bien intelligibles et d'ailleurs celle-ci peut floter: une même localité, à la même époque, sera désignée différemment dans les pièces administratives. En outre, comme l'ont observé Cohen et Lewis pour la Palestine, des villes aussi fortement consacrées, à nos yeux du moins, par l'histoire et la légende, que Bethléem, Nazareth, Tyre, Jaffa ou Acre, ne sont que des villages au regard du recenseur ottoman du XVI^e siècle.

Absence d'autonomie urbaine

Sur cet autre caractère de la ville musulmane, corrélatif du précédent, un débat s'est instauré. Weber, notamment, au nom de la sociologie politique, ou Sauvaget, en historien, ont souligné l'emprise dans l'islam du pouvoir central sur la ville et, consécutivement, l'absence d'autonomie urbaine et d'organes municipaux. Ultérieurement, d'autres historiens comme Ashtor et Cahen, ont fait valoir que ce qui était imputé à l'essence de l'islam était en fait tributaire des circonstances, et ils ont mis en évidence, pour des villes musulmanes des VIII^e-Xe siècles des éléments d'autonomie urbaine.

Si l'on cherche à apprécier ces conceptions à la lumière du cas ottoman, on est d'abord frappé par le contrôle étroit exercé par le sultan sur sa capitale et sur les villes de l'empire en général.

La conception traditionnelle selon laquelle le maître de la capitale devient le souverain légitime du royaume (le terme de *takh* – désignant à la fois la capitale et le trône) est entièrement en honneur chez les Ottomans. La conquête d'Istanbul érigeant Mehmed II en successeur unique des Césars en offre une illustration

parmi d'autres; de même que le principe dynastique en vertu duquel le premier des fils du sultan défunt à atteindre la capitale est l'héritier désigné du trône.

Nous avons donné plus haut des exemples de l'interventionnisme étatique dans la vie urbaine, à travers les mesures de déportations, les fondations de lieux pieux ou les politiques d'approvisionnement.

Surtout, l'emprise de l'Etat sur les villes se manifeste par le fait que toutes les autorités urbaines émanent du pouvoir central: à Istanbul même, la confusion est complète entre le gouvernement et l'administration municipale: le grand vizir est directement responsable de l'ordre public dans la capitale; il tient une fois par semaine un conseil consacré aux affaires de la ville et, de façon également hebdomadaire, il accomplit une visite des marchés. Selon les zones, la police est placée sous l'autorité de ces chefs de corps que sont l'*aga* des janissaires ou le *bostânġi başı*.

En province, l'autorité urbaine est partagée entre différents types d'agents, poursuivant des carrières distinctes, mais relevant tous de l'Etat: gouverneurs militaires de rang plus ou moins élevé selon la position de la ville dans la hiérarchie provinciale (*beġlerbeġ*, *sanġaqbeġ*, *subaşı*); cadis appartenant au corps des oulémas; intendants des entreprises publiques et des recettes fiscales (*emîn*) dépendant de l'administration financière.

L'Etat nomme également le contrôleur des marchés (*muhtesib*) placé sous la supervision du cadi, ou lui afferme sa charge.

Il faut toutefois souligner que, pour être nommés par l'Etat, ces divers officiers n'en sont pas moins des gestionnaires urbains, et ne pas confondre, comme on a pu le faire, absence d'autonomie des villes et inexistence d'une administration municipale.

Il ne faudrait pas non plus surestimer les effets du centralisme: en fait, même à l'apogée de la puissance de l'Etat, les communautés locales ont des moyens de se faire entendre: elles peuvent adresser des pétitions (*'arz-u hâl*) au *divan* impérial pour faire valoir leurs points de vue et présenter leurs griefs contre les représentants du pouvoir. On voit d'ailleurs les cadis se faire parfois les avocats de leurs administrés, face aux exigences de la Porte. Par ailleurs, les cadis ont l'obligation de consulter en divers domaines, notamment économiques, les notables (*a'yân*) du lieu et « ceux qui savent » (*ehl-i vüqûf*). Les représentants des corporations font partie de ces « experts » et ces organisations jouissent en outre d'une appréciable autonomie interne.

De même, la pratique de l'affermage de recettes fiscales provenant de taxes ou d'exploitations publiques à des « capitalistes locaux » (ce qui était vrai au moins de *muqâta'a* petites ou moyennes, car les grandes échéaient plus probablement à des financiers de la capitale) aboutissait à investir provisoirement ces derniers d'une parcelle de l'autorité étatique.

Enfin, rappelons que les communautés non-musulmanes bénéficiaient d'une autonomie relative sur les plans religieux, judiciaire et culturel. Les juifs constituaient ainsi des *kahal* dont les administrateurs (*parnassim*, *berurim*) étaient élus, de même qu'une autorité assez large était reconnue sur leurs ouailles respectives aux hiérarchies des diverses Eglises chrétiennes. Sans doute, ces éléments d'autonomie ne jouaient-ils pas au niveau de la ville (comme dans le cas des *communes* occidentales-objet de la réflexion d'un Max Weber) mais seulement à celui de différentes composantes hétérogènes. Toutefois, dans les cas, évoqués plus haut, où l'une de ces composantes non-musulmanes était fortement majoritaire, voire exclusive, l'autonomie confessionnelle tendait à l'émergence d'une autonomie urbaine à proprement parler: l'exemple de la Salonique

à dominante juive du XVI^e siècle, qualifiée de *Republica* par le rabbin Almosnino en 1560, est révélateur à cet égard.

Les manifestations d'autonomie ne feront que s'accroître, en développant les formes anciennes et en en acquérant d'autres, sous l'effet de plusieurs traits d'évolution de l'empire, à partir de la fin du XVI^e siècle: affaiblissement du pouvoir central, désorganisation du système administratif provincial, généralisation de l'impôt de répartition. Des pouvoirs locaux apparaissent, qu'il s'agisse de dynasties plus ou moins durables, ou d'oligarchies de notables locaux, musulmans ou chrétiens.

Par un de ces retours de l'histoire musulmane, illustrant la conception cyclique d'Ibn Khaldoun, on voit réapparaître, de façon d'ailleurs officieuse, ces conseils de notables urbains, que le théoricien arabe du XIV^e siècle, désignait du terme de *šūrâ*.

Pour récapituler les conclusions de cette confrontation du cas ottoman à des réflexions antérieures sur la ville musulmane en général, rappelons que plusieurs traits ayant été attribués à la seconde, ne sont apparus pleinement fondés qu'à l'époque ottomane: réunion dans le centre urbain de toutes les fonctions économique, existence de corporations.

D'autres caractères au contraire ne sont pas propres à la ville ottomane, mais se retrouvent dans cette dernière qui s'inscrit à cet égard dans une longue tradition islamique et même pré-islamique: pluriconfessionnalité de la population, ségrégation par quartier, absence de droit spécifique des citoyens et d'autonomie urbaine par rapport au pouvoir central.

En même temps des études de cas rendues possibles par la richesse exceptionnelle des sources, permettent de préciser et de nuancer plus ou moins fortement des affirmations trop catégoriques dans leur abstraction et leur simplisme.

On mesure ainsi combien les études ottomanes, en raison de conditions privilégiées, peuvent éclairer utilement les études islamiques en général, et devraient à ce titre, retenir l'attention de l'ensemble des islamisants.

Enfin, s'il nous a paru possible, d'un certain nombre de points de vue, de prendre la ville ottomane comme un tout, nous appelons de nos vœux l'essor des études sur la morphologie urbaine et l'habitat, qui permettront de cerner plus précisément les différences et d'établir rigoureusement les clivages au sein de l'empire.

La jonction entre l'exploitation des archives et l'étude sur le terrain, entre l'approche spatiale et l'analyse socio-historique, plus avancée dans le cas des villes arabes, doit progresser pour les provinces centrales. On appréciera mieux alors quelles villes de l'empire furent plus spécifiquement ottomanes que les autres.

Références

Dans les lignes qui précèdent, plus apparentées à l'essai de synthèse qu'à l'étude originale, nous nous sommes abstenu de fournir des notes à l'appui d'affirmations nombreuses. Les références qui suivent aideront à retrouver les sources d'allusions plus ou moins directes, sans pour autant prétendre constituer une bibliographie du sujet qui mènerait fort loin.

Abdelnour, A., *Introduction à l'histoire urbaine de la Syrie ottomane (XVI^e-XVIII^e s.)*, Beyrouth 1982.

Ashtor, E., *L'administration urbaine en Syrie médiévale*, Rivista degli Studi Orientali, 1956, 73-128.

Baer, G., *The administrative, economic and social function of the Turkish guilds*, International Journal of Middle East Studies, I, 28–50.

Bakhit, M. A., *The Ottoman Province of Damascus in the Sixteenth Century*, Beyrouth 1982.

Barkan, Ö. L., *Türkiyede imparatorluk devrlerinin büyük nüfus ve arazi tahrirleri ve Hâkana mahsus istatistik defterleri* (Les grands recensements de la population et de la terre en Turquie à l'époque de l'empire et les registres étatiques de statistiques). Istanbul üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası, 1941, II, 1–40, 20–38, 214–228, 242–247.

Idem, *Osmanlı imparatorluğunda bir İskân ve Kolonizasyon metodu olarak Sürgünler* (Les déportations comme méthode de peuplement et de colonisation dans l'Empire ottoman), İktisat Fakültesi Mecmuası, XI, 1–4, 1949–1950, 524–569.

Idem, *XVI asrın başında Rumeli'de nüfusun yayılış tarzını gösterir harita* (Carte de la répartition de la population en Roumélie au début du XVI^e siècle). İktisat Fakültesi Mecmuası, XI, 1–4, 1949–1950, h. t.

Idem, *Essai sur les données statistiques des registres de recensement dans l'Empire ottoman*, Journal of Economic and Social History of the Orient, I, 1958, 9–36.

Beldiceanu, N., *Recherche sur la ville ottomane au XV^e siècle. Etude et Actes*, Paris 1973.

Boudhiba, A. et Chevallier, D., éd., *La ville arabe dans l'Islam*, Tunis 1982.

Brunschvig, R., *Urbanisme médiéval et droit musulman*, Revue des Etudes islamiques, V, 1947.

Cahen, Cl., *Mouvements populaires et autonomisme urbain dans l'Asie musulmane au Moyen Age*, Arabica, 1958, 225–250; 1959, 25–26, 223–265.

Idem, *Ya-t-il eu des corporations professionnelles dans le monde musulman classique? Quelques notes et réflexions*, dans Hourani et Stern, *op. cit.* (cf. *infra*), 51–63.

Çakıroğlu, N., *Keyseri evleri* (Les maisons de Kayseri), Istanbul 1951.

Chevallier, D., éd., *L'espace social de la ville arabe*, Paris 1979.

Cohen, A., et Lewis, B., *Population and revenue in the Towns of Palestine in the Sixteenth Century*, Princeton 1978.

Cvetkova, B. A., *Vie économique de villes et ports balkaniques aux XV^e et XVI^e siècles*. Revue des Etudes islamiques XXXVIII, 2, Paris 1970, 267–355.

Đurđev, B., art. « Bosna », *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., I, 1301–1305.

Éléments sur les centres-villes dans le monde arabe, collection Urbama, n°19, Tours 1988.

Ergenç Ö., *1600–1615 yılları arasında Ankara iktisadi tarihine ait araştırmalar* (Recherches sur l'histoire économique d'Ankara entre 1600 et 1615), Türkiye İktisat Tarihi Semineri, O. Okyar et Ü. Nalbantoğlu, éd., Ankara, 1975, 145–168.

Idem, *XVII. yüzyıl başlarında Ankara'nın yerleşim durumu üzerine bazı bilgiler* (Quelques documents sur l'habitat à Ankara au début du XVII^e), Osmanlı Araştırmaları, I, 1980, 85–108.

Faroqi, S., *Towns and Townsmen of Ottoman Anatolia. Trade, Crafts and Food production in an urban Setting, 1520–1650*, Cambridge 1984.

Idem, *Men of modest substance. House owners and house property in seventeenth-century Ankara and Kayseri*, Cambridge 1987.

Filipović, N., *Neki novi podaci iz ranije istorije Sarajeva pod Turcima*, Pregled, 7–8, Sarajevo 1953, 67–76.

Gerber, H., *Economy and Society in an Ottoman city: Bursa, 1600–1700*, Jérusalem 1988.

Göyünc, N., *XVI. yüzyılda Mardin sancağı* (Le gouvernement de Mardin au XVI^e siècle), Istanbul 1969.

Grunebaum, G. E. von, *The structure of the Muslim town*, dans *Islam, essays in the nature and growth of a cultural tradition*, Londres 1955, 141–158.

Hadžijahić, M., *Die privilegierten Städte zur Zeit des osmanischen Feudalismus. Mit besonderer Berücksichtigung der Privilegien der Stadt Sarajevo*, Südost-Forschungen, XXI, Munich 1961, 130–158.

Hourani, A. H. et Stern, S. M., éd., *The Islamic City*, Oxford 1970.

Inalcik, H., *15. Asır Türkiye İktisadi ve İçtimâi Tarihi Kaynakları* (Les sources de l'histoire économique et sociale de la Turquie au XV^e siècle), İktisat Fakültesi Mecmuası, 15, 1–4, 1953–4, 51–75.

Idem, *The policy of Mehmed II toward the Greek population of Istanbul and the Byzantine buildings of the city*, Dumbarton Oaks Papers, 23/24, Washington 1969, 231–249.

Jennings, R., *Loan and Credit in Early 17th-Century Judicial Records. The Sharia Court of Anatolian Kayseri*, Journal of Economic and Social History of the Orient, (JEHNO) XVI, 2-3, 1973, 168-216.

Idem, *Women in early 17th-Century Ottoman Judicial Records. The Sharia Court of Anatolian Kayseri*, JEHNO, XVIII, 1, 1975, 53-114.

Idem, *Urban population in Anatolia in the Sixteenth Century: a Study of Kayseri, Karaman, Amasya, Trabzon and Erzurum*, International Journal of Middle East Studies, VII, 1, 1976, 21-57.

Johansen, B., *Eigentum Familie und Obrigkeit im Hanafitischen Strafrecht*, Die Welt des Islams, 19, 1979.

Idem, *The All-embracing Town and its Mosques*, Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, 32, 1081.

Karal, E. Z., *Osmanlı imparatorluğunda ilk nüfus sayımı, 1831* (Le premier recensement de la population dans l'Empire ottoman), Ankara 194.

Lapidus, I. M., *Muslim Cities in the later Middle Ages*, Cambridge, Mass., 1967.

Idem, éd., *Middle Eastern Cities*, Berkeley 1969.

Le Tourneau, R., *Fès avant le Protectorat*, Casablanca-Paris 1949.

Idem, *Les villes musulmanes de l'Afrique du nord*, Alger 1957.

Lewis, B., *Islamic Guilds*, Economic History Review, VIII, 1937.

Lezine, A., *Deux villes d'Ifriqiya*, Paris 1971.

Mantran, R., *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Essai d'histoire institutionnelle, économique et sociale*, Paris 1962.

Idem, éd., *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris 1989.

Marçais, G., *La conception des villes dans l'Islam*, Revue d'Alger, II, 1954-1955, 517-533.

Idem, *L'urbanisme musulman dans Mélanges d'Histoire et d'Archéologie de l'occident musulman*. I. Alger 1957, 219-231.

Marçais, W., *L'Islamisme et la vie urbaine dans Articles et Conférences*, Paris 1961, 59-67.

Massignon, L., *Les corps de métiers et la cité islamique*, Revue internationale de Sociologie, 28, 1920.

Idem, art. « Sinf », *Encyclopédie de l'Islam*, 1^{ère} éd., IV, 1935.

Idem, *La futuwwa ou pacte d'honneur artisanal entre les travailleurs musulmans du Moyen Age* dans La Nouvelle Clio, 1952.

Orhonlu, D., *Osmanlı imparatorluğunda Şehircilik ve Ulaşım üzerine Araştırmalar* (Recherches sur l'urbanisme et les communications dans l'Empire ottoman), S. Özbaran, éd., Izmir 1984.

Özdemir, R., *XIX. yüzyılın ilk yarısında Ankara* (Ankara dans la première moitié du XIX^e siècle), Ankara 1986.

Pascual, J. P., *Damas à la fin du XVI^e siècle*, Damas 1983.

Planhol, X. de, *Sur la genèse du Bazar dans Régions, villes et aménagement*. Mélanges jubilaires offerts à Jacqueline Beaujeu-Garnier, Paris 1987, 445-474.

Rafeq, A., *The Province of Damascus, 1723-1783*, Beyrouth 1966.

Raymond, A., *Signes urbains et étude de la population des grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Bulletin d'Etudes orientales, 27, 1974.

Idem, *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris 1985.

Sauvagat, J., *Esquisse d'une histoire de la ville de Damas*, Revue des Etudes islamiques, 4, 1934, 421-480.

Idem, *Alep, Essai sur le développement d'une grande ville syrienne, des origines au milieu du XIX^e siècle*, Paris 1941, 2 vol.

Serjeant, R. B., éd., *The Islamic City*, Paris 1980.

Shkodra, Z., *Esnafet Shqiptare* (Shek, XV-XX) (Les corporations albanaises, XV-XX^e s.), Tirana 1973.

Stern, S. M., *The Constitution of the Islamic City* dans Hourani et Stern, *op. cit.* (cf. supra), 25-50.

Structures sociales et développement culturel des villes sud-est européennes et adriatiques aux XVII^e-XVIII^e siècles. AIESEE, Bucarest 1975.

Todorov, N., *La ville balkanique aux XVe–XIXe siècles. Développement socio-économique et démographique*, Bucarest 1980.

Torrès Balbas, L., *Ciudades Hispano-musulmanas*, (Madrid), s. d., 2 vol.

Idem, *Extension y demografía de las ciudades hispano-musulmanas*, *Studia Islamica*, 3, 1955.

Turan, Ş., *Osmanlı Teşkilatında Hassa Mimarları* (Les architectes publics dans l'organisation ottomane), *Tarih Araştırmaları Dergisi*, I, 1, 1963, 157–202.

Veinstein, G., *Une communauté ottomane: les juifs d'Avlonya (Valona) dans la deuxième moitié du XVIIe siècle dans Gli Ebrei e Venezia, secoli XIV–XVIII*, G. Cozzi éd., Milan 1987, 781–828.

La ville balkanique, XVe–XIXe siècles, *Studia Balcanica*, 3, Sofia 1970.

Weber, M., *La ville*, trad. de Ph. Fritsch, Paris 1982.

Wirth, E., *Zum Problem des Bazars (suq, çarşı). Versuch einer Begriffsbestimmung und Theorie des Traditionellen Wirtschaftszentrums der orientalisches-islamischen Stadt*, *Der Islam*, 1974, 203–260, et 1975, 6–46.

Idem, *Die orientalische Stadt. Ein Ueberblick aufgrund jüngerer Forschungen zur materiellen Kultur*, *Saeculum*, 1975, 45–94.

Yerasimos, St., *La réglemmentation urbaine ottomane (XVIe–XIXe siècles dans Proceedings of the 2nd international meeting on Modern Ottoman Studies and the Turkish Republic* (Leyde, 21–26 avril 1987), E. van Donzel, éd., Leyde, 1989, 1–14.

Zakythinos, D., *La commune grecque dans L'Hellénisme contemporain*, Athènes, 1948.

GRADOVI CENTRALNIH PROVINCIJA, GRADOVI ARAPSKIH PROVINCIJA: ČINIOCI JEDINSTVA TURSKOG GRADA

Rezime

S obzirom na trajanje osmanlijskog Carstva, na njegovo prostranstvo i raznolikost delova, autor se pita da li se uopšte može govoriti o turskom gradu i u kojem smislu. Činioci raznolikosti doista se odmah nameću. Prirodni uslovi, naročito klimatski, u kojima su ljudi živeli na prostranstvu velikog Carstva veoma su različiti. Prilikom dolaska Turaka u regije budućeg Carstva ostaci rimskih i vizantijskih gradova bili su prekriveni masivnim stratimima. Islamska impregnacija bila je nejednaka. Razlikuju se tri celine: Mašrek i Magreb, gde je arapsko-muslimanski uticaj nekoliko vekova prethodio dolasku Turaka; veliki deo Male Azije (istok, centar i jug), gde je prisutnost muslimana bila takođe starija od turskih pobjeda; zatim, preostali deo Male Azije, Balkana i deo srednje Evrope, gde je islam prodro s turskim vojnim pobedama. Ovdje su živeli narodi etnički i politički podeljeni, a po religiji su pripadali vizantijskoj i, u manjoj meri, latinskoj sferi. Takvi uslovi uticali su na velike razlike između gradova Carstva, pa stepeni njihove „turcifikacije“ nisu bili isti. Uprkos razlikama, dosadašnja istraživanja ukazala su na neke više ili manje naglašene zajedničke osobine. Autor je akcente svojih izučavanja usmerio na taj problem. Planom istraživanja obuhvatio je sledeće: ono što je stvoreno u uslovima konstitucije Carstva i utvrđivanjem dužnosti i obaveza turske države, što je moglo uticati na život grada u celini, kao i poređenjima tog grada sa drugom gradskom celinom, istorijski obrađenom i raspravljenom, tj. islamskim gradom uopšte. Trebalo je i naći odgovor na pitanje: šta je islamsko u turskom gradu, ali takođe šta je tursko u islamskom gradu.

Izvori za izučavanje urbane baštine turskih gradova nisu jednako sačuvani. Više faktora je doprinisilo njihovom brzom nestajanju: prirodno starenje, propadanje starijih slojeva najvažnijih gradova zbog dinamike njihovog razvoja. Nakon raspada Carstva oslobođene zemlje iskazivale su na razne načine mržnju ili ravnodušnost prema svemu to bi podsećalo na stare gospodare. To se naročito ispoljilo na Balkanu, što je doprinisilo propadanju spomenika njihove istorije i kulture. Međutim, autor ukazuje na činjenicu da je sačuvana bogata turska arhivska građa, u kojoj daje iscrpan pregled po vrsti i značaju.

Prilikom dosadašnjih izučavanja turskih gradskih centara, oni nisu uzimani u obzir u svojim strukturama i načinu njihovog funkcionisanja. Arhivski izvori ostali su najvećim delom neobrađeni. Međutim, veliki gradovi arapskih provincija duže su bili predmet sveobuhvatnog istraživanja, a još su to i danas, na osnovu sistematskog izučavanja arhivske građe (tzv. „francuska škola“ u Magrebu i na srednjem Istoku), pa rezultati nisu izostali.

Povoljni činioci za urbani razvoj delovali su prema slučajevima. Nestanak nekadašnjih političkih celina i njihovo uklapanje u veće zajednice, gde su se pojavile nove hijerarhije i

orijentacije, uticali su više ili manje srećno na pojedini grad. Stara prestonica mogla se spustiti na stepen niže prefekture, dok je, naprotiv, strateški položaj učinio manje trgovište glavnim mestom sandžaka. Nove smernice trgovačkih puteva u službi Carigrada mogle su deklasirati neki stariji prometni put, a dati punu prednost drugom. Uostalom, i samo uklapanje u jedno prostrano i moćno carstvo bio je povoljan činilac za razvoj nekog grada. Ono je donosilo red, sigurnost i slobodu komuniciranja. Na povoljan razvoj velikih gradova uticala je i živa trgovina na prostranstvu Carstva, a takođe izvan njegovih granica. Turski su gradovi imali i značajan demografski rast. Na ekonomski razvoj gradova uticala je činjenica što su naseljavani raznim zanatlijama, umetnicima, trgovcima, pripadnicima raznih vera, bili su otvoreni izbeglicama bilo odakle su dolazili. Na rast gradova pozitivno su se odrazili vakufi sultana i članova njihovih porodica, vezira, i uopšte uglednih ljudi Carstva.

Carigrad je imao veliku prednost među drugim gradovima u Carstvu, bio je ogroman, bez premca među ostalima. U XVI veku ima 500.000 do 600.000 stanovnika, Kairo tek 150.000, a Solun kao glavni grad Balkana samo 23.000 stanovnika.

Značajke turskih gradova činile su etničke i konfesionalne razlike među njihovim stanovnicima. Primera radi, postotak nemuslimana u nekim gradovima često je velik, ili je, u krajnjim slučajevima, izuzetan. Na osnovu deftera doznalo se da je bilo gradova sa isključivo muslimanskim stanovništvom, kao npr. Sarajevo, ili takvih gde muslimana uopšte nije bilo.

Postojanje kvartova, više ili manje homogenih na planu etnosa i konfesije, ponekad zidom odeljenih od ostalih delova grada, karakteristično je za islamski grad. Urbanizacija u tursko vreme dovela je do čudesne homogenizacije: nestali su stari rascepi, bilo etnički, plemenski ili klanovski. Iz siđila se doznalo, osobito među dokumentima o prodaji kuća, da su porodice, po veri i etnosu različite, živele u istom kvartu. Defteri takođe svedoče da je gradsko stanovništvo uzimano kao celina.

Jedna od karakteristika turskog grada je postojanje poslovnog kvarta uz džamiju u samom centru urbanog naselja. To je njegova prava specifičnost, dok su druge već ranije postojale na Orijentu, u islamskoj epohi: pokrivene tržnice, ulice sa jednom vrstom trgovina, bez kuća za stanovanje, karavanseraji sa unutrašnjim dvorištem, iako kao celovit kompleks tada još nije dosegao svoj potpuni oblik. Ranije smeštene pored gradskih vrata, ove ustanove, preseljene u gradsko središte, dinamično se razvijaju. Ovako definisan gradski poslovni prostor karakterističan je za urbana naselja srednje veličine. Najveći u Carstvu, Carigrad i Kairo nemaju takvo homogeno središte, već je ekonomska aktivnost podeljena na nekoliko gradskih jezgara. U malim gradovima ekonomski centar takođe nije homogen.

Pitanje postojanja enafskih korporacija u starim muslimanskim gradovima nedavno je izazvalo živu polemiku. Ako se i nije priznavalo njihovo postojanje u užem smislu, u turskom periodu ono je jasno dokazano već od kraja XV veka. Ne treba, međutim, smatrati da su korporacije od samog početka bile utvrđene u unutrašnjoj strukturi i svojoj vezi sa državom, već je taj proces tekao postepeno, o čemu svedoči i tok nastajanja stručne terminologije.

Teza o odsutnosti pravnih specifičnosti takođe je bila predmet rasprave u traženju odgovora na pitanje zašto gradsko pravo nije prisutno u islamu. Ako se prihvati ta propozicija kao krajnja i kad se time negira briga muslimanskih država za urbanizam i za pravne norme u tom pogledu, onda se ona ne može održati. Istraživanja su pokazala da briga za gradove u tom smislu nije bila zanemarena. Bilo je gradova koji su uživali izvesne statutarne privilegije (npr. Sarajevo). Gradovi su bili integrisani u sistemu timara, veliki urbani centri su bili vezani za hasove sultana, sultanije, vezira i provincijskih namesnika. Uostalom, stanje jednog grada nije utvrđeno, već se prema okolnostima menja. Atina je, npr. u XVI veku bila timar jednog sudije, zatim deo hasa velikog vezira i na kraju deo sultanovog hasa.

U tursko vreme nije bilo urbane autonomije. Sultan je strogo kontrolisao prestonicu i uopšte gradove Carstva. Gradski autoriteti proizilaze iz centralne vlasti. U provincijama gradska vlast je podeljena na razne agente, a svi su zavisili od države: vojni namesnici, prema položaju grada u provincijskoj hijerarhiji; sudije su pripadale zboru ulema; upravitelji, nadzornici javnih radova, skupljači poreza (emini) zavisili su od finansijske administracije. Ne treba, međutim, preceniti dejstvo centralizma, jer su i lokalne vlasti uspevale da podignu glas. Najzad, treba uzeti u obzir da su i nemuslimanske zajednice u gradu uživale izvesnu autonomiju u pogledu religije, sudstva i kulture. Manifestacije autonomije postaju od kraja XVI veka sve češće, razvijajući stare forme i prihvatajući nove.

Na kraju, osnovne zaključne misli autora u pogledu poređenja osmanlijskog grada sa starim muslimanskim, odnosno islamskim, jesu sledeće: više karakterističnih crta pripisi-

vanih islamskom gradu pojavile su se u punoj meri tek u osmanlijskoj epohi – i to, koncentrisanje svih ekonomskih funkcija u gradskom središtu i postojanje korporacija. S druge strane, neke karakteristične crte nisu svojstvene turskom gradu, već dugovečnoj islamskoj urbanoj tradiciji, štaviše i predislamski konfesionalni pluralizam gradskog stanovništva, odsutnost specifičnog prava građana i gradske autonomije u odnosu na centralnu vlast.

L'ORGANISATION INTERNE DES COLONIES RAGUSAINES EN TURQUIE AUX XVI^e ET XVII^e SIECLÈS

A l'époque moderne, la République Ragusaine doit avant tout être perçue comme un système de plusieurs fonctions agissant de manière synchronisée, obéissant à une énergie créatrice et à une volonté consciente. Ce système s'est formé tout au long d'une période qui s'étend du XIII^e au XV^e siècle. Il a enduré les conquêtes turques sans subir trop de dommages car il a su relier, de manière opportune, le territoire balkanique à la Méditerranée, à une époque où s'y effectuaient de grands déplacements au profit de la domination turque, puis espagnole. Aux XVI^e et XVII^e siècles, le système ragusain fonctionnait à la frontière entre deux mondes, tel un anachronisme historique qui se renouvelait grâce aux espaces qui s'étaient ouverts pendant la formation, l'expansion et l'ascension des grandes monarchies. Ainsi conçu, ce système n'était donc pas un système unique: des organismes étatiques, sociaux et économiques similaires renaissaient en dehors des frontières des grands Etats. Ces régions restaient ou devenaient les carrefours des grandes routes reliant les diverses parties du continent et l'Europe aux pays exotiques.

Considéré dans son ensemble, le système ragusain se composait aux XVI^e et XVII^e siècles, de sa ville métropolitaine, de son port, d'une petite possession territoriale qui, dans une certaine mesure, donnait au patriciat urbain le caractère d'un ordre féodal, de forces maritimes assurant de nombreuses liaisons entre Beyrouth et l'estuaire de la Tamise, de colonies et de comptoirs en Italie, au Proche-Orient, sur les côtes espagnoles, à Bruges et à Southampton. Cependant, la substance vitale du système ragusain reposait sur ses colonies installées dans les villes turques à travers tous les Balkans et dans le Bassin Danubien. Ce vaste cercle, correspondant presque entièrement aux possessions de l'Empire Ottoman en Europe, était relié à la Méditerranée, et, par celle-ci, à l'Europe occidentale, grâce en premier lieu au système du commerce ragusain. Au cours du XVI^e siècle, les Ragusains ont maintenu dans ce secteur, si l'on en croit les archives, un prestige acquis à titre de principaux dominateurs du transit international. A la fin du XVI^e siècle, d'autres systèmes apparurent parallèlement au système ragusain sans que cela diminue son activité commerciale. En Turquie, le système ragusain consistait non seulement en des colonies marchandes installées dans les villes, mais aussi en agences établies dans des localités plus petites. Ce système supposait également un certain type de transport, fixé pour des routes déterminées et l'obligation commune faite à tous les marchands de

régler leurs affaires plus importantes par l'intermédiaire de la ville métropolitaine et de son port. Le gouvernement de Raguse prenait grand soin de ses colonies en Turquie car elles constituaient la base active de l'existence même du système ragusain dans son ensemble. De plus, mutuellement reliées en un réseau unique, ces colonies étaient utiles à d'autres commerçants qui, négociant par l'entremise de Raguse, payaient des taxes à ses organes douaniers.

Le réseau des colonies ragusaines dans les villes turques peut être considéré comme le mieux organisé de toutes les parties extérieures au système que l'on désigne sous le nom de République Ragusaine. Cela tenait avant tout au fait que toutes ces colonies étaient soumises aux mêmes règlements juridiques de leur ville métropolitaine et que la Turquie leur attribuait à toutes une position identique. Le gouvernement ragusain décidait des questions les plus importantes concernant l'état civil de ses sujets qui s'arrêtaient en Turquie, généralement en vertu d'un acte se rapportant à ses ressortissants et émis par les autorités centrales turques. Les Ragusains en Turquie étaient considérés comme une « *raïa* » privilégiée car leur gouvernement, en payant son tribut, reconnaissait le sultan pour souverain et gagnait ainsi sa protection en leur faveur. Sauf quelques rares exceptions, du moins en ce qui concerne la Turquie d'Europe, les marchands ragusains étaient dégrevés du paiement des droits de douane qui, avec le tribut, faisait partie des obligations dues à Constantinople.

Protégés et privilégiés en Turquie grâce aux actes que leur république, en tant que vassale, recevait du sultan, les commerçants ragusains se soumettaient entièrement à la volonté et aux ordonnances de leur gouvernement pour toutes leurs activités et pour le règlement de leurs rapports mutuels. Dans les domaines du droit privé, du droit d'obligations, du droit d'héritage et du droit de famille, les sujets ragusains en Turquie observaient en tout point les lois de leur république ou les normes légales que leur Etat promulguait à leur intention. Dans les rapports de propriété, où les pouvoirs turcs pouvaient en partie maintenir leur ingérence, notamment dans les questions foncières, tous les Ragusains sans exception devaient se comporter conformément aux normes. Tout acte visant à éviter la comparution devant un tribunal turc ou les interventions néfastes des autorités locales était un principe à appliquer autant que possible, même dans les cas de nature pénale. Contrairement aux colonies ragusaines en Italie, où, à seules fins d'adaptation aux régimes de ce pays, on faisait ressortir expressément les différences de position sociale, les sujets qui commerçaient en Turquie étaient désignés par le terme de marchand (*mercante*). Juridiquement, tous étaient traités de la même manière, qu'ils soient d'origine noble ou paysanne servile. Par cette politique, les Ragusains ont protégé le système de leurs colonies en Turquie contre de plus graves endommagements, jusqu'à la guerre catastrophique de 1683-1699. Ce système est donc devenu la base de l'existence de Raguse, non seulement pour les revenus qu'il rapportait, mais parce que, lors de conflits politiques, il était la preuve que la République Ragusaine était utile à la Turquie et également à l'Europe chrétienne.

En Turquie, les Ragusains appelaient leurs colonies des *marchés* (*plazza*) lorsqu'ils voulaient désigner une agglomération ou une communauté d'affaires. Considérant leurs colonies en tant qu'institutions juridiques, ils les appelaient *colonie* (*colona*) ou *commune* (*opština*). Le corps représentant une majorité de marchands telle qu'il pouvait prendre des décisions au nom de l'entière colonie était appelé *assemblée* (*skup*). Ce terme qualifiait à la fois un groupe de personnes qui délibèrent et votent, l'acte de convocation de cette assemblée en tant qu'institution et sa session pendant toute sa durée. Un acte de la colonie belgra-

doise, daté de 1681, débute, par exemple, par les mots suivants: « Vu que nous sommes réunis en ce *skup* pour affaires concernant la *opština* et pour agir dans nos intérêts à tous, Ragusains qui habitons en cette *plazza*... ». A la fin, il est dit que la décision prise au cours de cette assemblée a été inscrite au « livre de la *colona* ».

Les assemblées, en tant qu'institutions, géraient les colonies ragusaines en Turquie, qui regroupaient plusieurs marchands indépendants jouissant d'une relative autonomie dans leurs affaires. Ceux qui, en nombre restreint, s'arrêtaient provisoirement ou pour toujours dans des localités plus petites, économiquement rattachées aux grands centres d'affaires, adhéraient aux assemblées en tant que membres égaux en droits dans lesdits centres. En d'autres termes, l'assemblée disposait, en quelque sorte et jusqu'à un certain point, du pouvoir législatif avec le droit de s'en servir dans la colonie même et dans les localités environnantes directement liées à ses affaires. Dans ces localités, les marchands ragusains, en nombre plus limité, déployaient leur activité commerciale en fonction des besoins et de la politique de la colonie centrale. De cette façon, l'institution de base qui dirigeait directement la colonie en question, organisait le secteur de ses ingérences en accord avec les sphères économiques d'autres colonies semblables: mutuellement reliées entre elles, ces sphères composaient le système du commerce ragusain en Turquie. En agissant conformément aux règlements uniformes du gouvernement de Raguse, les colonies constituaient également un système juridique unique, car l'assemblée de chacune d'entre elles harmonisait son activité avec les actes des autres, en fait selon des décisions du gouvernement.

Le nombre des membres d'une assemblée n'était pas fixé d'avance. A la stricte condition qu'ils prissent part à ses travaux, l'assemblée convoquait tous les marchands présents dans la colonie à ses réunions. Les décisions de l'assemblée engageaient aussi ceux qui, à ce moment-là, se trouvaient en voyage, étaient malades ou venaient à peine de s'installer dans la colonie. Sur le modèle des conseils ragusains, l'assemblée prenait ses décisions à vote secret et à simple majorité. Une fois la décision votée, toutes les personnes présentes prêtaient serment sur l'Évangile en s'engageant à respecter la décision prise et à la mettre en pratique quelle que soit leur opinion personnelle. De même, tous les présents signaient le procès-verbal de la séance et de la décision adoptée. Ainsi légalisé, le procès-verbal était, pour toutes les questions de quelque importance, envoyé au gouvernement de Raguse, afin d'y être approuvé et ratifié.

Dans les colonies plus importantes, aux travaux de l'assemblée participait aussi le chapelain (que les marchands entretenaient en commun pour qu'il se charge de leurs besoins religieux et pour qu'il apprenne à leurs enfants à lire et écrire).

Chacune de ces colonies avait également son chef (*capo di colona*), élu par les assemblées et choisi parmi les membres les plus anciens et les plus en vue de la colonie, puis proposé à l'assentiment du gouvernement de Raguse. Le chef de la colonie organisait la convocation et la session de l'assemblée, en présidait les séances, disposait de l'autorité d'un homme dont la parole avait la primauté. Il donnait des ordres et des directives au chapelain concernant la correspondance, signalait lui-même les actes de moindre importance. En outre, il était le garde du sceau de la colonie, il pouvait mener, après en avoir demandé l'autorisation, des négociations avec les autorités locales turques, et avait le droit d'entretenir une correspondance directe et non contrôlée avec le gouvernement de Raguse.

doise, daté de 1681, débute, par exemple, par les mots suivants: « Vu que nous sommes réunis en ce *skup* pour affaires concernant la *opština* et pour agir dans nos intérêts à tous, Ragusains qui habitons en cette *plazza*... ». A la fin, il est dit que la décision prise au cours de cette assemblée a été inscrite au « livre de la *colona* ».

Les assemblées, en tant qu'institutions, géraient les colonies ragusaines en Turquie, qui regroupaient plusieurs marchands indépendants jouissant d'une relative autonomie dans leurs affaires. Ceux qui, en nombre restreint, s'arrêtaient provisoirement ou pour toujours dans des localités plus petites, économiquement rattachées aux grands centres d'affaires, adhéraient aux assemblées en tant que membres égaux en droits dans lesdits centres. En d'autres termes, l'assemblée disposait, en quelque sorte et jusqu'à un certain point, du pouvoir législatif avec le droit de s'en servir dans la colonie même et dans les localités environnantes directement liées à ses affaires. Dans ces localités, les marchands ragusains, en nombre plus limité, déployaient leur activité commerciale en fonction des besoins et de la politique de la colonie centrale. De cette façon, l'institution de base qui dirigeait directement la colonie en question, organisait le secteur de ses ingérences en accord avec les sphères économiques d'autres colonies semblables: mutuellement reliées entre elles, ces sphères composaient le système du commerce ragusain en Turquie. En agissant conformément aux règlements uniformes du gouvernement de Raguse, les colonies constituaient également un système juridique unique, car l'assemblée de chacune d'entre elles harmonisait son activité avec les actes des autres, en fait selon des décisions du gouvernement.

Le nombre des membres d'une assemblée n'était pas fixé d'avance. A la stricte condition qu'ils prissent part à ses travaux, l'assemblée convoquait tous les marchands présents dans la colonie à ses réunions. Les décisions de l'assemblée engageaient aussi ceux qui, à ce moment-là, se trouvaient en voyage, étaient malades ou venaient à peine de s'installer dans la colonie. Sur le modèle des conseils ragusains, l'assemblée prenait ses décisions à vote secret et à simple majorité. Une fois la décision votée, toutes les personnes présentes prêtaient serment sur l'Évangile en s'engageant à respecter la décision prise et à la mettre en pratique quelle que soit leur opinion personnelle. De même, tous les présents signaient le procès-verbal de la séance et de la décision adoptée. Ainsi légalisé, le procès-verbal était, pour toutes les questions de quelque importance, envoyé au gouvernement de Raguse, afin d'y être approuvé et ratifié.

Dans les colonies plus importantes, aux travaux de l'assemblée participait aussi le chapelain (que les marchands entretenaient en commun pour qu'il se charge de leurs besoins religieux et pour qu'il apprenne à leurs enfants à lire et écrire).

Chacune de ces colonies avait également son chef (*capo di colona*), élu par les assemblées et choisi parmi les membres les plus anciens et les plus en vue de la colonie, puis proposé à l'assentiment du gouvernement de Raguse. Le chef de la colonie organisait la convocation et la session de l'assemblée, en présidait les séances, disposait de l'autorité d'un homme dont la parole avait la primauté. Il donnait des ordres et des directives au chapelain concernant la correspondance, signait lui-même les actes de moindre importance. En outre, il était le garde du sceau de la colonie, il pouvait mener, après en avoir demandé l'autorisation, des négociations avec les autorités locales turques, et avait le droit d'entretenir une correspondance directe et non contrôlée avec le gouvernement de Raguse.

Les actes et les lettres de la colonie étaient vérifiés et scellés par un cachet portant l'inscription et l'effigie gravée de Saint Lazare, patron des marchands ragusains en Turquie. A maintes reprises, le gouvernement de Raguse notifia qu'on ne devait pas lui envoyer de lettres non signées par tous les membres présents à l'assemblée et démunies du sceau. Il entravait ainsi toute aspiration tendant à créer des groupes et des fractions au sein des colonies, empêchait certains particuliers de prendre avec leurs adhérents et complices des décisions unilatérales et de leurrer le gouvernement, en lui faisant accroire que lesdites décisions avaient été prises d'un commun accord au nom de tous.

A partir de la fin du XVI^e siècle, tout particulièrement lorsque le patriciat ragusain a peu à peu cessé de négocier directement avec la Turquie pour céder la place aux couches inférieures de la population, le gouvernement de Raguse s'est mis à renforcer son contrôle sur l'activité des colonies et le travail de leurs membres. Les troubles et les perturbations qui se sont produits au sein du système ragusain, provoqués en grande partie par l'antagonisme de Venise (ouverture du port de Split en 1592), ont entre autres jeté la lumière sur ce système. Les Ragusains ont alors changé de politique, en ayant à l'esprit que la racine la plus solide et la plus résistante de leur existence reposait sur le réseau de leurs colonies en Turquie. Une main ferme pour l'administration des colonies était d'autant plus indispensable que les gens du peuple, devenus marchands à la place des patriciens, acceptaient plus volontiers de s'établir définitivement dans les cités turques et léguaient alors leurs affaires à leurs descendants nés sur place, les rendant ainsi moins réfractaires au milieu environnant. Le patriciat exigeait des membres des couches inférieures de la population de rester conscients de l'unité ragusaine et de se comporter à l'étranger comme dans la République, en d'autres termes, de se soumettre aux normes qu'il s'était lui-même imposé. Cela lui permettait de garder sans cesse les yeux largement ouverts sur tout ce qui se faisait dans la colonie et de pouvoir intervenir rapidement et sévèrement contre toute manifestation qu'il jugeait néfaste. Outre que toutes les décisions de quelque importance prises par les assemblées acquerraient une force légale quand elles étaient approuvées par le gouvernement et que tout procès plus grave était finalement résolu à Raguse même, le droit d'intervention directe et pour ainsi dire souveraine dans les colonies appartenait aux ambassadeurs ragusains accrédités en Turquie. Quand ceux-ci se rendaient à Constantinople, ou quand ils revenaient à Raguse, ils traversaient toute une série de localités habitées par leurs compatriotes, et là, en tant que plénipotentiaires de leur gouvernement, ils examinaient les faits, aplanissaient les conflits et prononçaient même des jugements. Malgré cela, le gouvernement protégeait scrupuleusement l'autorité de l'assemblée de la colonie et freinait les particuliers qui incitaient à la désobéissance et fomentaient des discordes.

Le gouvernement ragusain s'efforçait de protéger et d'éviter que ne soient enfreints les privilèges de ses sujets en Turquie: divisés par leurs querelles, ils auraient mésestimé la compétence de leurs assemblées et de leur gouvernement et se seraient adressés aux autorités turques. Craignant tout précédent nuisible, un homme ayant recours à de tels actes était proclamé traître à la patrie. Il était donc condamné par l'assemblée réunissant tous les membres de la colonie, et chacune de ses démarches se heurtait au boycottage général de la part de tous les Ragusains. S'il persistait néanmoins, le gouvernement l'excluait de sa colonie en lui retirant tous les privilèges dont bénéficiaient les Ragusains en Turquie. Le gouvernement s'évertuait à garder leur position de communautés autonomes à ses colonies marchandes et veillait soigneusement à ce que, conformé-

ment aux bénéfiques généraux accordés aux Ragusains, elles restent affranchies de toute contribution ou corvée qui grévait la population citadine autochtone. Les Ragusains en Turquie n'étaient pas obligés de fournir des voitures, des chars et des bêtes pour l'armée turque; ils étaient dispensés de donner des fourrages, de réparer et de construire les remparts des villes, de construire des ponts et des bacs. Soutenues par leur gouvernement, les colonies s'appliquaient encore plus opiniâtement à conserver ces privilèges, et elles y parvenaient jusqu'à ce qu'éclatent des situations de troubles en Turquie qui l'obligeaient à recourir à de l'argent. Souvent, on accordait même une somme supérieure à la contribution exigée, uniquement pour que les pouvoirs turcs ne soient pas tentés de renouveler leur démarche. Cependant, les colonies étaient plus étroitement attachées à leur gouvernement de Raguse, avant tout parce qu'elles étaient profondément conscientes que leur situation spéciale, et, en définitive, leur sort même, se décidaient à Constantinople: elles n'étaient en somme que le résultat des efforts fondamentaux déployés par les ambassadeurs de leur république à la Porte, en vue de sauvegarder les positions privilégiées et protégées du système ragusain. C'est pourquoi les habitants des colonies adhéraient à ce système poussés également par leurs sentiments patriotiques à l'égard de Raguse, sans tenir compte de leur position politique envers l'oligarchie patricienne.

UNUTRAŠNJA ORGANIZACIJA DUBROVAČKIH KOLONIJA U TURSKOJ U XVI I XVII VEKU

Re z i m e

U modernom vremenu Dubrovačku republiku treba posmatrati, pre svega, kao složen sistem nekolikih funkcija koje su, delujući istovremeno, bile podređene stvaralačkoj energiji i svesnoj odlučnosti ljudi koji su je vodili. Sistem se razvijao postepeno u periodu od XIII do XV veka. Izdržao je bez većih šteta turska osvajanja, jer je omogućio da se na koristan način poveže balkansko područje sa Mediteranom u razdoblju kad su se dešavala velika pomeranja u korist turske, a kasnije i španske vlasti. U XVI i XVII veku dubrovački državni sistem delovao je na granici dvaju svetova, kao istorijski anahronizam koji je obnavljao život, zahvaljujući prostranstvima koja su se otvarala tokom stvaranja, širenja i uspona velikih monarhija. Ovako koncipiran sistem nije bio usamljen: slična državna uređenja, društvena i ekonomska, ponovo se uzdižu, ili što je ređe, osnivaju u tim delovima Evrope, ostajući izvan granica velikih država. Te su regije ostale raskršća velikih puteva, ili su tek kao takve nastajale, povezujući razne delove kontinenta i Evrope sa egzotičnim zemljama.

Vitalna snaga dubrovačkog državnog sistema bile su njegove trgovačke kolonije na Balkanu i u Podunavlju; istovremeno su pokrivalo gotovo sve posede otomanskog Carstva u Evropi, bile su povezane s Mediteranom, a time i sa zapadnom Evropom.

Dubrovačka vlada je posvećivala veliku pažnju svojim kolonijama u Turskoj, jer su bile aktivna baza opstanka dubrovačkog državnog uređenja. Njihova organizacija bila je podložna istim pravnim propisima, važećim za metropolu. Dubrovčani su priznavali sultana za suverena i uživali su njegovu zaštitu. Dubrovačko trgovanje na Balkanu postalo je osnov postojanja same metropole, ali ne samo zbog prihoda koje je donosilo, već zato što je u odnosu na političke sukobe metropola ostajala po strani, što je bilo od koristi kako za samu Tursku, tako i za hrišćansku Evropu.

Autor je pregledno prikazao složen sistem organizacije dubrovačkih kolonija, pravno podložnih zakonskim normama koje su bile na snazi u samom Dubrovniku. Skupovi dubrovačkih trgovaca, kao institucije, predvođene izabranim „capom“, upravljale su kolonijama u Turskoj. Te skupštine, velike ili sa malim brojem članova, bile su međusobno povezane određenim obavezama i dužnostima prema naređenjima dubrovačke vlade, i usklađivanjem svojih akcija.

Krajem XVI veka, kad je dubrovački patricijat postepeno prestao da neposredno trguje sa Turskom, ustupajući mesto predstavnicima nižih slojeva društva, dubrovačka vlada je osnažila nadzor nad aktivnostima kolonija i nad radom njenih članova. Dubrovački

ambasadori akreditovani u Turskoj, osim diplomatskom veštinom na Porti, pomagali su svojoj vladi usputnim posetama oblastima u kojima su delovale dubrovačke kolonije, kontrolisali su njihove aktivnosti, učestvovali u rešavanju sporova, a ponekad izricali i presude.

Dubrovačke kolonije su bile privržene svojoj vladi, pre svega zato što su njihovi članovi bili svesni da svoj izuzetan položaj i, konačno samu svoju sudbinu duguju odlukama donetim u Carigradu: da su same te kolonije samo rezultat nastojanja ambasadora njihove Republike na Porti zasnovanih na želji i nameri da se sačuvaju privilegovane i zaštićene pozicije dubrovačkog državnog sistema. Zato su i stanovnici kolonija bili privrženi takvom sistemu, podsticani takođe patriotskim osećanjima prema Dubrovniku, ne vodeći pri tom računa o svom političkom položaju u odnosu prema patricijskoj oligarhiji.

LA « ČARŠI » BALKANIQUE AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

Le mot perse « *čarši* » désigna tout d'abord un quartier commerçant de la ville, puis une rue ou une place bordée de boutiques et d'ateliers d'artisans. En regard de ce mot, Vuk Karadžić propose les synonymes *bazar* et *marché* ou *place du marché*, soit, textuellement, les mots latin *forum* et allemand *Marktplaz*.

Au cours du XVI^e siècle, ce mot prit peu à peu de nouvelles significations. Les Ragusains l'employaient pour désigner le centre commerçant de la ville. Ainsi, en 1596, le contrat de vente d'une maison et d'une échoppe sises à Belgrade souligne que celles-ci se trouvent « dans la *čarši* ». Mais le même mot était également utilisé pour désigner la « *mahala* » (le quartier) où les Ragusains vivaient et tenaient boutique. Dans le contrat de vente d'une boutique sise à Belgrade, daté du 23 novembre 1599, il est mentionné que celle-ci se situe « dans notre *čarši* » entre les boutiques d'autres Ragusains dont les noms sont distinctement cités. Un autre marchand de Belgrade a vendu le 22 avril 1602 une maison avec boutique limitée au sud « par la *čarši*, c'est-à-dire la place » (*cum ciarsia hoc est platea*). On retrouve encore « la maison et la boutique dans la *čarši*, c'est-à-dire sur la place » dans un contrat de vente daté du 3 mai 1602. Le Français Bartholomeo de Koreis a acheté le 26 juin 1603, à Belgrade, au patricien Džunjo Bunić, une maison, avec une boutique et un jardin, bornée au sud « par la *čarši*, c'est-à-dire par la place de la ville de Belgrade » (*cum ciarsia hoc est cum platea burghi Belgradi*). D'autres contrats citent « la *čarši* de Dubrovnik », « la *čarši* de nos marchands » et, dès le début du XVII^e siècle, on trouve de plus en plus souvent l'expression « la *čarši* latine ».

Ces exemples montrent que la « *čarši* » était le centre d'affaires de la ville. Ce centre était composé d'un plus ou moins grand nombre d'unités parfaitement définies dans les domaines de la politique ottomane, du droit et dans la structure économique, qui portaient aussi le nom de « *čarši* ». C'était là, sans aucun doute, l'une des principales caractéristiques des villes levantines qui les distinguait radicalement des villes d'Europe occidentale. A la base du découpage de la ville en quartiers isolés, il y avait la division confessionnelle de ses habitants qui obtenaient droits et privilèges sur cette même base. Quant aux étrangers, ils vivaient dans des « *mahalas* » séparées.

L'introduction du mot *ciarsia* dans la latinité de Dubrovnik au XVI^e siècle peut s'expliquer par le fait que son sens véritable, lorsqu'il est question d'une ville turque, était plus complet et plus large que le mot *forum*. Les Ragusains n'employèrent jamais ce terme pour désigner le centre commerçant d'une ville

européenne ou chrétienne en général. Les Turcs non plus. Evlija Čelebija remarque qu'à Dubrovnik, « il n'y a pas de *bezistan* et la place et le bazar sont petits par rapport à l'importance de la ville. Les artisans travaillent par milliers chez eux tandis que, dans les boutiques ils ne font qu'acheter ou vendre de la marchandise. Il y a même des femmes et des filles qui vendent sur le bazar. Dans ces pays, cela n'a rien de honteux. » Dans ses descriptions des villes turques, Evlija Čelebija prêta tout particulièrement attention à l'aspect et à la taille de la « *čarši* ». De même que les Ragusains, Čelebija appelle « *čarši* » non seulement le centre commerçant de la ville mais aussi ses différents quartiers. Čelebija décrit la « *čarši* » de Skoplje comme un noyau urbain « composé de deux mille cinq cents échoppes. Il y a là des places et des bazars construits en matériau dur et décorés avec des arcades et des coupoles. Parmi les plus belles, il y a la *čarši bezzaza* (celle des marchands qui vendent des tissus de coton), la *čarši gazzaza* (où ils confectionnent et vendent des soieries), la *čadordži* (où ils fabriquent les tchadors), la *papudži* (haffafa), la *bojadži* et la *tokjadži* (où ils font des calottes) : telles sont les grandes « *čarši* » construites selon un plan. Les rues y sont propres et pavées... Il y un « *bezistan*, qui est tellement beau que les langues et les plumes demeurent incapables de le décrire. Il ressemble à une puissante forteresse avec des portes de fer aux deux entrées et il est surmonté de coupoles. Les marchands d'articles importés qui travaillent dans ce *bezistan* brûlent de l'encens pour leurs visiteurs et les aspergent d'huile de roses ».

Les relations au sein de la « *čarši* » se réduisaient au problème des droits des différentes couches sociales sans tenir compte de leur richesse ou de leur véritable influence économique. « Dans ce *šeher* » (grande ville), note Evlija Čelebija à Belgrade, « il y a 98000 habitants, de la « *raya* » et des citoyens privilégiés (la « *beraya* »). Le reste, ce sont l'armée, les grands seigneurs et les ulémas. A cela, il faut encore ajouter les étrangers – Ragusains, Vénitiens, Florentins, Génois et autres – qui ont fondé leur statut sur les privilèges que leurs Etats respectifs ont obtenus de la Porte; ensuite, il y a les Juifs, les Arméniens, les Perses, les Arabes, les Grecs pour lesquels on a toujours estimé en Turquie qu'ils bénéficiaient de droits plus importants que ceux qu'ils possédaient en réalité. Mais, en dépit du pouvoir, de la richesse ou de l'influence que leur conféraient leurs origines ou leurs liaisons, la « *čarši* » craignait les puissants au pouvoir et cette peur augmentait en même temps que la détérioration de l'ordre dans l'Empire, l'aggravation de la corruption, du rançonnement et du pillage, de l'insécurité des gens et de l'incertitude quant à l'issue des affaires. Les marchands dissimulaient leur richesse derrière un mode de vie modeste et une certaine avarice, sous de méchants habits et un air accablé. Lorsqu'il décrit les habitants de Sarajevo, Evlija Čelebija remarque que « leurs marchands ne mangent qu'une fois par jour. Une fois, un habitant a quitté sa femme parce qu'elle avait donné un bout de pain à un chat pour son déjeuner... » « Ils sont vêtus de drap (*čoha*) usé et portent des chaussures rudimentaires ».

Dans nos régions, la transformation des villes anciennes en villes de type levantin constitue un long processus qui a duré presque tout le XVI^e siècle. La conquête par les Turcs de la Serbie (1459), de la Bosnie et de l'Herzégovine (1463) et du Bassin Danubien (jusqu'à la chute de Budim en 1541 et de Timișoara en 1552) ne modifia pas la nature de l'économie urbaine. A l'époque du mercantilisme, la prospérité économique d'une région dépendait de l'esprit d'initiative des marchands et de leur capacité à s'imposer sur le marché international. Bien que la Turquie n'ait jamais essayé d'introduire un type de production manufacturé, son artisanat, et particulièrement certaines branches de cet artisa-

nat, annérent sur le marché des quantités de produits suffisantes pour satisfaire – quantitativement et qualitativement – les marchés intérieur et étranger. Excepté en Grèce et dans une certaine mesure en Albanie, les marchands du pays ne parvinrent, ni par leurs relations ni par leurs capitaux, à s'emparer du marché de l'exportation dans les autres parties du territoire balkanique. Les Grecs et les Juifs n'eurent jusqu'aux années trente du XVI^e siècle qu'une influence négligeable sur l'exportation globale.

Une telle répartition tenait au fait que la Turquie n'avait pas de loi unique pour tous ses sujets mais une loi particulière ou diverses formes de privilèges pour chaque classe sociale. Il en était de même pour les étrangers. Une organisation commune des affaires entre gens des différentes « *čarši* » n'était pas possible en dehors des relations d'achat et de vente ordinaires. Ainsi, si des Ragusains avaient essayé d'exporter sur le marché italien la marchandise des commerçants locaux venus de Turquie en la présentant comme la leur, ils auraient risqué d'être accusés de contrebande par le pouvoir turc et par le gouvernement de Dubrovnik. La raison en était que, depuis 1521, les Ragusains payaient collectivement une taxe d'exportation sur les produits en provenance de la Turquie – le « *djumruk* » –, sous forme d'une redevance triennale de 8000 ducats, tandis que les autres la payaient individuellement en fonction du type et de la quantité de marchandises qu'ils importaient. Il faut cependant signaler que de telles tentatives n'étaient pas rares. A cause des différences dans le montant du « *djumruk* » qu'ils devaient payer, une association des marchands musulmans et chrétiens ou juifs locaux était difficilement réalisable sans que soit commise l'une des nombreuses infractions qui se trouvaient immanquablement sur leur chemin. Des malentendus pouvaient éclater en raison d'un manque d'informations sur les droits des différents groupes de marchands ou sur les conditions propres à des marchés particuliers. En mai 1528, à Prijepolje, le gérant (*zakupac*) des taxes marchandes, Vuk Radičević de Nikolj pazar, porta plainte contre un marchand de Dubrovnik qui avait exporté 13 quintaux de cire purifiée et n'avait pas payé 3900 aspres « per virtù de detta gabella. »

Afin d'éviter des conflits qui menaçaient toujours de se transformer en émeute populaire ou de s'étendre aux communautés religieuses, les « *čarši* » se spécialisèrent assez tôt dans la production et le négoce de catégories précises d'articles. Cette spécialisation, en tant que solution définitive, ne fut jamais menée à terme; cependant, ses ébauches étaient nettement visibles dès les dernières décennies du XVI^e siècle. Si l'on ne considère que sa fonction de base, la « *čarši* » se divisait en deux parties, l'une commerçante, l'autre productrice, elles-mêmes divisées en quartiers également appelés des « *čarši* ». L'activité de ces différents quartiers était soumise à la forte influence des grands courants du trafic européen et mondial qui se trouvait aux mains des importantes maisons de commerce, des institutions étatiques ou des groupes nationaux particuliers au sein desquels les marchands avaient réussi à regrouper les diverses activités de leurs compatriotes. Toutes ces puissances menaient une concurrence acharnée pour gagner leur place sur le vaste et riche marché balkanique et c'est précisément de cette lutte pour le prestige dans la « *čarši* » que celle-ci reçut son apparence définitive. Dans le monde des affaires, le marché balkanique jouait un rôle économique complet: c'était un marché pour la vente des marchandises manufacturées européennes d'une part, et pour l'achat des matières premières et des produits artisanaux, d'autre part. L'homme d'affaires de la « *čarši* » devait tenir compte de l'ensemble de cette activité commerciale s'il voulait réussir.

Même si les édifices publics turcs – mosquées, hammams, fontaines, « *han* » (auberges) et caravansérails – leur donnaient un aspect extérieur différent de celui des villes européennes et la constante croissance de la population musulmane un air asiatique, le fonctionnement économique des villes ne présentait pas de variantes notables. Les boutiques pleines de précieux tissus d'Europe et d'Asie Mineure, de bijoux et d'armes décorées, ne montraient qu'un aspect du commerce, celui de l'importation. Et ces images que les auteurs européens ont transmises au monde dans leurs récits de voyage changent totalement à la lecture de certains documents d'archives de Dubrovnik ou des registres turcs.

Au cours du XVI^e siècle, les Ragusains exercèrent leur suprématie sur le marché balkanique. Tout d'abord, ils renforcèrent leurs anciens liens commerciaux avec les Etats balkaniques par des accords politiques avec la Porte, puis ils inclurent ce grand territoire dans leur réseau commercial. Leurs colonies marchandes apparurent dans toutes les villes importantes des Balkans. A partir de ces colonies, ils élargirent le réseau de leurs courtiers, agents, colporteurs et producteurs qui achetaient des matières premières ou des produits artisanaux à leur compte.

Les Ragusains étendirent également leur réseau commercial à toutes les grandes villes d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre et de Hollande. Leurs colonies fixées à Venise, Ancône, Bari, Naples, Southampton, Londres, Manchester ou Amsterdam comptaient jusqu'à cent marchands. Afin de remplir complètement leur rôle d'intermédiaires, ils bâtirent une puissante flotte de commerce, la plus importante de son temps.

Dans les « *čarši* » des Balkans, les Ragusains étaient les vendeurs exclusifs de tissus anglais, de « *kariseje* », de drap (*sukno*) londonien, de « *raze* » florentin, de « *kordelja* » espagnole, de « *supremane* » vénitien et autres tissus de soie. Ils détenaient l'exportation du cuir, de la laine, de la cire et des matières premières pour le tannage et la teinture. De fait, c'est sous leur contrôle que se fit, jusqu'aux années soixante-dix du XVI^e siècle, la majeure partie des importations et exportations entre la Turquie et l'Italie. Lorsque les rapports dans la répartition des forces au sein de « *čarši* » se mirent à changer avec le renforcement des nouvelles puissances commerciales, les Ragusains commencèrent, à la fin du XVI^e siècle, à abandonner l'ancienne distribution plus équilibrée des colonies pour se concentrer dans des villes d'où ils pouvaient surveiller le trafic des grandes régions économiques telles que Budim, Belgrade, Sarajevo, Prokuplje, Skoplje, Sofia, Plovdiv et Vidin. Ils se lièrent de plus en plus aux marchands locaux mais, dans l'ensemble, leur participation globale au commerce de la Turquie d'Europe était en constante diminution. Ils ne réussirent à conserver leur monopole que dans l'exportation du cuir de boeuf.

Dans la plupart des pays balkaniques, les Musulmans constituaient une population essentiellement urbaine. Les premiers s'étaient installés dans le cadre d'une garnison militaire, en tant qu'employés administratifs religieux ou de justice ou bien comme « *spahi* », « *zaimi* », ou timariotes (*timari*). Il y avait également quelques artisans, épiciers ou marchands venus tenter leur chance sur ces terres nouvellement conquises. L'islamisation de la population locale des « *čarši* » musulmanes commença à se renforcer et à devenir significative. Dans les registres des « *sandjak* » de Smederevo et Kruševac, jusqu'en 1572, la mention « fils d'Abdullah » était ajoutée à de nombreux noms musulmans, ce qui était la marque distinctive courante pour désigner les convertis. Dans un registre d'Užice de 1516, par exemple, le « *djemat* » des Musulmans compta 168 maisons. Les convertis étaient au nombre de 96, en majorité des artisans. Il y avait

27 chrétiens non mariés, 16 veuves et 95 familles. Cette année-là, Požega comptait 101 familles au total: 88 chrétiennes, 13 musulmanes dont 4 récemment converties. Quatre ans plus tard, en 1529, le « *djemat* » des Musulmans à Užice dénombra 534 familles dont 209 étaient converties depuis peu. A la même époque, le montant de la taxe commerciale est passé de 4.350 à 10.000 aspres. Il y avait alors 71 familles chrétiennes. Le registre de 1572 montre la phase finale du processus: 645 familles musulmanes dont 57 récemment converties et 44 familles chrétiennes. Le montant des taxes commerciales était passé à 21.000 aspres. En 1572, Požega comptait 44 foyers musulmans sans nouveaux convertis et 56 foyers chrétiens possédant un patrimoine.

Quelques villes réussirent malgré tout à éviter une islamisation massive. Rudnik, ville située au centre du bassin minier de Šumadija, où l'élevage bovin était développé, n'a pas connu de changement notable dans sa structure sociale aux XVI^e et XVII^e siècles: en 1516, il y avait 31 foyers musulmans, 682 chrétiens et 2 juifs; en 1560, le « *djemat* » des Musulmans compta 184 maisons musulmanes, 198 foyers chrétiens et 27 tsiganes; en 1572, 131 foyers musulmans et 212 chrétiens. A Rudnik résidait une colonie ragusaine très influente qui exportait la production de cette région sur tout le marché européen.

Le nombre de chrétiens à Rudnik est demeuré prédominant tout au long du XVII^e siècle. Evlija Čelebija a noté que la ville comptait sept « *mahala* », musulmanes et non-musulmanes. « Il y a huit cents maisons recouvertes de planches, onze églises, trois écoles primaires et un hammam obscur. Il y a environ quatre-vingts boutiques. Tous les habitants parlent turc, comme des renégats. Ils portent des habits de drap fin avec des culottes à agrafes, comme les frontaliers, des babouches grossières et des colbacks (*kalpak*) de drap et ils font du commerce. C'est la « *raya* » serbe et bosniaque, riche et très distinguée. »

Les exemples cités sont typiques de l'islamisation des villes sur le territoire s'étendant de la frontière nord de la Serbie à l'est de l'Herzégovine. Le processus d'islamisation toucha plus rapidement les classes urbaines de la population, les marchands et les artisans, car leur statut n'était pas clairement défini d'un point de vue juridique. Assimilés à la « *raya* », les marchands chrétiens pouvaient faire valoir leurs droits en tant qu'héritiers, « *filurdži* » ou « *spahi* », mais en tous les cas, ils avaient des obligations bien définies qui n'avaient aucun rapport avec leur activité. La situation la plus avantageuse revenait à ceux qui avaient un statut valaque, c'est-à-dire aux « *filurdži* ». En réalité, ils subsistaient grâce à leur argent et à leurs liaisons mais la précarité dans laquelle ils se trouvaient limitait leurs activités. Ceux qui réussissaient le mieux pouvaient se rendre individuellement ou par petits groupes à la foire de Lanciano ou de Recanati en Italie ou bien en Valachie en traversant le Danube par le bac.

Ce n'est qu'à la fin du XVI^e siècle, lorsque leur position sociale dans la « *čarši* » fut mieux définie, bien que rien n'ait changé dans leur statut juridique, que les chrétiens purent organiser des exportations sur le marché mondial. Les nouvelles des éternelles défaites des Etats chrétiens en guerre contre la Turquie les désespéraient. Sans véritable organisation, c'est précisément dans les villes que l'Eglise avait le moins d'influence. La suppression de la condition valaque dans tous les « *sandjak* » qui ne se trouvaient pas sur la frontière, dans les années vingt et trente, ne fit qu'accélérer un processus dont les contours étaient déjà nettement visibles. Des milliers de familles d'éleveurs valaques déménagèrent ces années-là vers les frontières nord et ouest de l'Empire. L'islamisation était, semble-t-il, perçue comme un passage du côté des vainqueurs. Il fallait vraiment faire preuve d'une fermeté exceptionnelle pour résister à la tentation.

L'islamisation de la « *čarši* » balkanique ne modifia pas sa réalité économique mais seulement son apparence extérieure. L'orfèvre harmonisa ses décors aux nouvelles lois religieuses mais ses acheteurs étaient toujours des gens du pays. Si l'interdiction faite aux chrétiens de pratiquer certains artisanats suscita leur spécialisation dans des domaines précis, cela empêcha le marché de se développer librement. Il en fut de même avec les marchands. Seuls ceux qui parvinrent à s'introduire dans les affaires des marchands de soie de Dubrovnik ou d'Asie Mineure purent conclure des marchés plus conséquents.

Ce sont les Ragusains qui ont dominé tout le marché balkanique jusqu'à la fin des années soixante-dix. La conversion des marchands locaux n'y changea rien. Les marchands grecs et albanais réussirent à établir des contacts avec leurs colonies dans les ports d'Italie de l'est, de Venise à Hidrunt et de là, avec les marchés d'Italie et d'Europe occidentale, mais leur influence sur le marché balkanique en général demeura insignifiante. Les Grecs parvinrent à se maintenir uniquement comme gérants (*zakupac*) de mines, de « *djumruk* » à certains postes frontaliers et comme agents de change. La situation était identique avec les habitants des bouches de Kotor et les Dalmates. Avec la conquête turque, les habitants de Kotor perdirent leur rôle dans le commerce avec la Serbie malgré quelques réussites individuelles que l'on peut observer tout au long du siècle.

Un véritable changement s'opère avec l'apparition des Juifs et le développement des manufactures européennes ainsi qu'avec la demande croissante des matières premières et des produits artisanaux balkaniques. L'introduction progressive de nouvelles cultures agricoles et l'essor de l'agriculture conduisirent à une augmentation rapide de la population en Turquie et, en conséquence, à la croissance des villes et de la production urbaine.

Au cours de la première moitié du XVI^e siècle, dans les « *čarši* » balkaniques l'importance des Juifs devint de plus en plus évidente. Leurs anciennes colonies s'agrandirent brusquement avec les Séfarades et les Maranis qui, chassés d'Espagne (1492) et du Portugal (1498), trouvèrent un nouvel asile en Turquie. Lors de cette migration, cent mille Juifs environ traversèrent les Balkans et, dans sa première phase, la majorité d'entre eux s'installèrent dans le sud et le sud-est de la péninsule, notamment à Thessalonique et à Tzarigrad où existaient déjà d'importantes colonies de Juifs. De là, suivant la pénétration turque, ils se déplacèrent vers le nord jusqu'à Belgrade et Budim et, jusque dans les années soixante, ils fondèrent des communautés dans presque tous les principaux centres commerciaux de la Turquie d'Europe. Cet Etat, religieusement tolérant, avait accueilli les Juifs en tant que ressortissants pour renforcer les classes marchande et artisanale insuffisamment développées et, au moins jusqu'à un certain point, diminuer sa dépendance à l'égard des puissances commerciales étrangères.

De même que les Ragusains, les marchands juifs travaillaient dans le cadre de leur propre cercle d'affaires européen qui fonctionnait selon des principes déterminés et de leur propre système de relations et d'échanges commerciaux. L'intérêt principal que présentaient les Juifs pour la Turquie en tant que sujets locaux consistait en ce que, à la différence des Ragusains et des Italiens, et plus tard, des Français, des Hollandais et des Anglais, ils n'emportaient pas l'argent qu'ils gagnaient hors du pays et ils développaient l'artisanat et la fabrication d'ouvrages faits à la maison. Dans la vie de la « *čarši* », leur rôle se distingua car ils furent les premiers à menacer la position de monopole des Ragusains pour l'exportation des produits locaux mais également pour l'importation de marchandises en provenance des manufactures italiennes et allemandes.

Ce sont là seulement quelques-uns des aspects les plus importants de l'évolution et de l'activité des « čarši » balkaniques sur lesquels l'auteur a souhaité attirer l'attention.

LES SOURCES ET LA LITTÉRATURE

Les sources publiées. H. Šabanović, *Turski izvori za istoriju Beograda*, I/1, *Katastarski popisi Beograda i okoline 1476–1566*; Idem, Evlija Čelebija, *Putopis*, Sarajevo 1967. A. Aličić, *Turski katastarski popisi nekih područja zapadne Srbije, XV i XVI vek*, I–III, Čačak 1984. J. Tadić, *Dubrovačka arhivska građa o Beogradu*, t. 1, 1521–1571, Beograd 1950. J. Tadić, T. Popović, *Dubrovačka arhivaska građa o Beogradu*, t. 2, 1593–1606, Beograd 1986.

Les sources inédites. Les archives historiques de Dubrovnik. Séries: *Diversa notariae*, *Diversa cancellariae*, *Debita notariae*, *Diversa de Foris*, *Acta Sancte Mariae*, *Acta consilii Rogatorum*, *Acta Minoris Consilii*. Les archives historiques de Zadar, *Stari korčulanski arhiv*. Plusieurs documents individuels provenant des archives de Vienne, Venise, Ancône, Florence, Gênes et Barcelone.

Littérature. (La littérature exhaustive, voir dans les ouvrages cités.) *Istorija Beograda*, I, Beograd 1974. *Istorija Niša*, I, Niš 1983. H. Inaldžik, *Osmansko Carstvo*, Beograd 1974. N. Todorov, *La ville balkanique aux XV^e–XIX^e siècles – développement socio-économique et démographique*, Bucarest 1980. R. Samardžić, *Beograd i Srbija u spisima francuskih savremenika, XVI–XVII vek*, Beograd 1961. Idem, *Beograd pod Turcima*, Beograd 1954.

BALKANSKA ČARŠIJA XVII I XVII VEKA

Rezime

Persijska reč čaršija označavala je najpre trgovačku četvrt grada, a zatim ulicu ili trg sa dućanima, trgovačkim i zanatskim. U Turskoj je ta reč, pored osnovnog, dobila i niz novih značenja. Čaršijom su nazivani i pojedini delovi trgovačke četvrti: „latinska“, „turska“, „srpska“ ili „grčka“ čaršija, zatim „kožarska“, „platnarska“, „oružarska“ čaršija ili čaršija svile, pamuka i sl. Vuk Karadžić navodi kao njene sinonime reči *pazar* i *pijaca*.

Struktura balkanske čaršije, njeni trgovački i zanatski delovi, konfesionalna podela i podela na proizvodnju i promet specijalizovanih artikala, postavljena je tokom XVI veka. U tom razdoblju je zakonima i administrativnim merama utvrđen pravni položaj pojedinih čaršijskih celina i određeni su uslovi poslovanja.

Neke grupe trgovaca su na ovaj način bile privilegisane u odnosu na druge. Hrišćani i Jevreji, trgovci i proizvođači, mogli su da se bave samo određenom vrstom poslova. Stranci su svoj položaj u celini zasnivali na privilegijama koje su dobijali od Porte, ali je njihovo poslovanje u najvećoj meri zavisilo od uloge koju su u određenom trenutku imali u spoljnoj politici Turske.

Prosperitet jedne čaršije zavisio je pre svega od njene povezanosti sa evropskim tržištem. Na tim vezama zasnovan je i stvarni položaj pojedinih konfesionalnih grupa u čaršiji bez obzira na ograničenja koja su im nametali politički i zakonski okviri.

U takvim uslovima nastale su dve glavne grupe poslovnih ljudi u balkanskim čaršijama XVI i XVII veka. Prvu grupu su činili domaći trgovci, muslimani, hrišćani i Jevreji; a drugu, stranci kojima su sve do početka XVII veka dominirali Dubrovčani.

LES ÉGLISES LATINES À L'ÉPOQUE OTTOMANE: NOVI PAZAR

Le titre de ma contribution pourrait, à première vue, prêter à équivoque, donc certains éclaircissements de ma part seraient utiles. Il ne s'agit ni de l'architecture des églises ni de leur valeur artistique, puisque de telles églises catholiques n'existent même pas à Novi Pazar. J'attirerais votre attention sur les phénomènes concernant des églises dites « latines » dans un pays orthodoxe conquis par les Ottomans. En tant que médiéviste j'étudie le sort de la population chrétienne à l'époque turque et ceci sur un exemple concret, celui de Novi Pazar.

Le sujet que je tenterai de présenter n'est qu'un fragment de projet de recherche que je poursuis depuis plus de 18 ans. Il s'agit de l'étude d'une région géographiquement définie qui portait au Moyen âge le nom de « joupa de Ras » et à l'époque turque elle a reçu une appellation nouvelle – Novi Pazar. Délimitée par les montagnes environnantes (Rogozna, Golija) et définie par le cours de la rivière Rachka et de ses confluent, elle représente un laboratoire de recherche fructueux ou bien le décor historique d'un grand drame, selon le point de vue adopté. Car, Novi Pazar est le nom turc de Ras médiéval, malgré certains déplacements du centre vital dans cette région. Le recensement turc de 1468/6 comporte l'information explicite que Novi Pazar est « sheher Ras ». ¹ Il s'est ensuivi que la ville a disparu avec le nom, qui a été intégré à l'appellation de l'Etat serbe – Rassa, Rascia. ² Dante Allighieri lui-même nous sert de témoin aujourd'hui, car il mentionne dans sa « Divine Comédie » « il regno di Rassa », ³ et d'autres auteurs ont également vu la Serbie ainsi. Comment se fait-il que la ville médiévale de Ras ait disparu à jamais à l'époque turque? Quel est donc ce drame qui a fait disparaître la population dont la ville chrétienne de Ras était l'élément essentiel d'intégrité spirituelle et étatique. Je tenterai d'éclaircir aujourd'hui le sort d'une église, qui comporte les éléments d'un phénomène plus étendu. Il s'agit des églises, c'est à dire des vestiges d'églises, que le peuple continue à appeler encore aujourd'hui « latines ». Cette église latine à Novi Pazar est le motif concret qui m'a fait poser certaines questions et présenter la voie méthodologique de notre projet et enfin indiquer le résultat possible de ces recherches.

L'étude de l'époque turque sur le terrain est aujourd'hui indissoluble des recherches de l'époque précédente ou du développement ultérieur. Des civilisations différentes se présentent aujourd'hui en un seul ensemble et c'est à la méthode de délimiter les phénomènes appartenant à un type de société de ceux appartenant à un autre ou bien de distinguer ceux qui, transformés, continuent à

durer. Je ne citerai que quelques questions qui concernent l'église « latine » à Novi Pazar: l'histoire de l'agglomération elle-même à la veille de la conquête turque et durant le règne des Ottomans, l'état de choses préexistant et la situation nouvelle, changements de la structure de la population, zones d'installation des musulmans, rapport ville – faubourgs – villages, repoussement des chrétiens vers des espaces hors de la ville, conditions économiques et éléments de pression, situation de l'église « latine » et le rapport topographique avec le noyau de l'agglomération musulmane etc.

Nous avons collecté les matériaux pour ces recherches suivant le procédé classique de recueillement de toutes les sources historiques depuis les médiévales jusqu'aux contemporaines, mais aussi hors de ces cadres. Nous avons introduit, comme nouveauté, l'étude systématique de la microtoponymie de Novi Pazar et de ses environs. Tous les registres cadastraux, jusqu'aux plus récents, offrent des matériaux excellents étant donné le caractère conservateur du milieu qui reproduit une toponymie plus ancienne, c'est à dire l'image d'une situation lointaine. Ce travail n'a de sens que dans les conditions de comparaison constante des séries d'informations et non dans la découverte du particulier. La disposition des toponymes serbes médiévaux en comparaison avec les appellations turques délimite les zones marquées par la continuité de la population serbe. J'ai surtout en vue les expressions de l'époque pré-turque qui ont perdu leur sens avec le temps (zabel, otes etc.), car la société féodale, où elles avaient une fonction claire, a disparu. Dans la structure de l'espace urbain les changements sont plus profonds que dans celle des milieux ruraux. La microtoponymie permet, et je crois cela important, que chacun des phénomènes soit géographiquement défini: c'est une donnée historique *dans l'espace*, ce qui signifie qu'elle prend automatiquement de nouvelles significations concrètes.

La deuxième nouveauté est celle du travail ininterrompu sur le terrain des historiens et des archéologues. Toutes les informations historiques sont sujettes à vérification. Les paroles d'or des auteurs orientaux, les notes superficielles des voyageurs, le caractère fragmentaire du matériel historique – car nous n'apprenons que par endroits et en fragments quelle fut la transformation de Ras en Novi Pazar – tout cela est confronté aux vestiges matériels visibles des époques données. L'archéologie est donc, pour la première fois chez nous introduite à égalité en tant que discipline historique dans les recherches de la société. Le but n'est donc pas la découverte de monuments attrayants, mais la recherche des traces archéologiques de l'agglomération. *Le sol* est introduit comme source historique importante. Il garde objectivement l'image continue de l'histoire de l'agglomération. La comparaison de cet état de choses au nombre restreint des sources historiques écrites nous permet d'entrevoir l'histoire orageuse de l'église « latine » à Novi Pazar.

L'église latine de Novi Pazar n'a pas survécu aux dévastations que le territoire urbain a subi plus d'une fois. Elle a été démolie et il n'en reste aujourd'hui que la zone de ses fondations, enterrées. Elle se trouvait à quelques centaines de mètres de l'église cathédrale des évêques de Ras au Moyen âge, située sur un promontoire non loin de l'endroit où la rivière Dezevka (au Moyen âge elle s'appelait Pnuca) se jette dans la rivière Rachka. L'église des saints Apôtres Pierre et Paul est plus connue aujourd'hui comme « Petrova crkva » (l'église de Pierre) près de Novi Pazar. C'est une église très ancienne par sa naissance qui repose sur les fondations d'un baptistère du VI^e siècle (il y a même des traces plus anciennes) et elle faisait partie de l'ensemble plus grand du centre religieux paléochrétien.⁴ Selon la tradition byzantine et serbe son passé remonte jusqu'aux

temps apostoliques.⁵ Ce temple de renommée exceptionnelle avait un rôle particulièrement important au moment de la formation de l'Etat serbe: c'est là qu'était « le lieu du trône » à l'époque des premiers Nemanjić.⁶

Compte tenu des critères généraux de l'époque pré-turque en Serbie il est pour ainsi dire impensable qu'une église « latine », c'est à dire catholique, ait pu se trouver à proximité immédiate d'un tel centre religieux. Il n'y a pas d'indication que son nom puisse venir de l'époque romaine. Les fouilles archéologiques ont démontré qu'il s'agit d'une église médiévale serbe, donc orthodoxe, construite au plus tard au début du XIV^e siècle. Le narthex est dégagé, tandis que la partie centrale et l'abside ont péri lors de la construction de la route locale. L'église a été décorée de peintures fresco typiques pour l'époque des Nemanjić (XIV^e siècle). Donc, jusqu'à la conquête turque cela ne pouvait pas être une église catholique. Les fouilles archéologiques ont permis de constater que l'église a dû succomber aux premiers assauts des Ottomans à la fin du XIV^e siècle. L'église a été démolie, des traces d'incendie sont également visibles sur certaines fresques et aux murs. Elle était entourée d'un cimetière orthodoxe et les ensevelissements étaient faits aussi dans l'église même.⁷

L'image de la catastrophe de cette église est complétée par les informations concernant l'église voisine à Dezevo. Les fouilles archéologiques systématiques ont prouvé là aussi que la vague de démolition des églises peut être rattachée à l'époque avant 1413.⁸ Puisque c'est l'histoire de l'agglomération qui est ici examinée à travers l'histoire d'une église concrète, un détail mérite d'être mentionné, à savoir que les ensevelissements sont faits près de l'église démolie et incendiée à Dezevo jusqu'à la moitié du XV^e siècle, date à laquelle même les ensevelissements s'arrêtent. L'extinction du cimetière serbe est le signe incontestable que les gens qui y réunissent leurs morts ont disparu. C'est confirmé par une autre information archéologique de Dezevo: non loin de l'église et du cimetière serbe une agglomération nouvelle s'est formée avec une culture matérielle nettement orientale, importée, qui n'a aucun rapport avec la culture matérielle locale, pré-existante. Les objets découverts témoignent de la prospérité de cette population, de toute évidence musulmane.

Notre église dite « latine » à Novi Pazar, était donc jusqu'à la conquête turque une église orthodoxe. Elle a subi de graves dommages dès la première phase de l'installation des Ottomans. Théoriquement elle aurait pu être reconstruite en raison de son ancienneté – critère que les Turcs, comme nous le savons, respectaient dans leurs décisions sur les demandes du retour du culte. Cependant elle n'a jamais retrouvé sa fonction initiale. A en juger d'après son appellation, qui s'est maintenu jusqu'à nos jours, elle a dû être cédée aux « Latins », c'est à dire aux catholiques pour leur besoins religieux. C'était courant dans d'autres pays conquis des Balkans, comme l'information d'Evliya Çelebi le prouve. En écrivant sur Skoplje vers 1660, il communique ce qui suit: « Les Latins sont assez nombreux, ils se servent des églises serbes pour leurs rites religieux ».⁹ A un autre endroit le même auteur, en présentant Novi Pazar, note qu'il y avait au total sept églises serbes et latines.¹⁰ Il n'y a pas de doute que notre église « latine », située non loin de l'église de Saint Pierre, figurait également dans ce nombre. Autrement dit l'église date du Moyen âge et son appellation actuelle date de l'époque turque. Cette appellation elle-même est une des manifestations de l'anéantissement du vieux Ras, c'est à dire de la communauté que l'église desservait.

La question qui s'impose tout de suite est la suivante: qui sont donc ces « Latins » auxquels l'église a été cédée? L'histoire de Novi Pazar nous a appris que

le plus influent groupe catholique a été celui des gens de Dubrovnik (Raguse). Ils y ont trouvé leur intérêt économique et avec le temps ils ont établi leurs affaires. A l'époque turque ils ont développé un commerce fructueux, ils jouissaient de privilèges et Novi Pazar était attrayant en raison de sa fonction transitaire.¹¹ Les Ragusains disposaient des moyens suffisants leur permettant d'acheter le permis des autorités turques de reconstruire et d'aménager l'église. Si l'histoire du commerce de Raguse, c'est à dire de leur agglomération, nous servait de jalon dans le temps, nous permettant de définir l'époque où notre église a changé de destination, alors ce serait probablement le XVI^e ou la première moitié du XVII^e siècle.

L'exemple de Novi Pazar n'est qu'un exemple parmi toute une série de cas similaires. Un autre exemple est celui de la ville de Prokuplje. Dans cette ville, dont le nom tire son origine de l'église de saint Procope, il y avait une église que le peuple nommait à l'époque moderne « latine ». Les recherches dans le domaine de l'histoire de l'art ont cependant démontré qu'il s'agit d'une église médiévale serbe, décorée de peintures durant la première moitié du XIV^e siècle. Aujourd'hui ces peintures sont considérées comme étant l'oeuvre d'un artiste qui a vécu aux environs de 1340. Ce qui est intéressant c'est qu'en plus de l'appellation « latine » il y a encore une tradition, pour ainsi dire parallèle: certains se rappellent de l'appellation « l'église de Jug-Bogdan », d'après le héros légendaire de la bataille de Kosovo en 1389.¹² En tout cas Prokuplje figure également parmi les villes où les Ragusains se réunissaient comme les documents des Archives de Raguse en témoignent.

Novi Pazar, Prokuplje et Skoplje, trois villes où des églises serbes ont été transformées en catholiques du temps des Ottomans. Les églises de Skoplje et de Prokuplje étaient-elles endommagées et comme telles cédées aux catholiques avec le droit de les reconstruire et de s'en servir, comme ce fut le cas de Novi Pazar, il n'est pas possible de l'affirmer pour le moment. Il est donc difficile d'établir s'il s'agit d'une règle des Ottomans ou d'une pratique dépendant des conditions ou des autorités locales. Pourtant le fait demeure que la population serbe a perdu ces églises. A cette occasion nous n'aborderons pas la question litigieuse des rapports entre le nombre de chrétiens, en l'occurrence des Serbes orthodoxes, et le nombre des églises actives. Le fond historique de ce phénomène est certes intéressant. Le refoulement des chrétiens hors des villes conquises et la croissance parallèle des « mahalas » musulmanes est un processus noté par la littérature spécialisée. A Novi Pazar il est également évident, quoique certains éléments spécifiques demandent encore des recherches.

Si l'histoire des églises serbes à Novi Pazar est prise comme symptôme des changements de structure de l'agglomération, alors il faut faire remarquer que l'évolution de la ville à l'époque turque était particulièrement négative pour la population chrétienne. L'église à Žitni trg (Marché du blé) au centre de la ville a été transformée en mosquée dès l'époque d'Isa-bey, comme Evliya Çelebi le dit, mais la fameuse Altun-alem-mosquée à Jelec-mahala a été élevée, semble-t-il, sur les fondations d'un édifice plus ancien.¹³

L'information d'Evliya Çelebi sur les 7 églises serbes et latines à Novi Pazar manque malheureusement de précision, car il ne fait pas la différence entre les églises catholiques et orthodoxes. Cependant le développement topographique de Novi Pazar mène à la conclusion que la population serbe ne pouvait conserver ses églises qu'à la périphérie de l'agglomération. L'information de Çelebi, datant de la même époque, sur 23 mosquées à Novi Pazar, même exagérée, indiquerait la suprématie des musulmans dans cette ville.¹⁴ Il est notoire que des

églises chrétiennes actives ne pouvaient pas être situées à proximité des mosquées. La transformation des églises mentionnées en mosquées au centre de la ville ou bien le long de la voie principale (l'église de Žitni trg et celle de Jelec-mahala) révèle incontestablement la politique religieuse du conquérant. La population serbe a été sans doute dispersée au profit des nouveaux immigrants. L'information de Çelebi sur les églises chrétiennes au XVII^e siècle (7 églises au total) ne concerne que les églises plus éloignées, l'église « latine » déjà mentionnée, puis l'église des Saints Apôtres Pierre et Paul, siège des évêques de Ras au Moyen âge. Les recherches archéologiques et architectoniques ont démontré que cette église a subi à l'époque turque plusieurs reconstructions: c'étaient d'abord les travaux d'avant 1728, à une date inconnue, puis la reconstruction de 1728 nettement définie par l'inscription posée au-dessus du portail principal, puis des travaux de 1750 et enfin ceux du XIX^e siècle.¹⁵ Il n'y a pas d'informations indiquant que cette église ait servi de mosquée, mais on ne peut pas exclure des fonctions profanes à certaines époques, comme c'était le cas ailleurs à l'époque turque.

Les recherches sur le terrain ont révélé encore une église. Elle a été conservée dans la légende populaire que les fouilles archéologiques ont confirmée. Elle se trouvait au lieu dit « Naprelje » sur la route de Novi Pazar vers Novopazarska Banja sur la rive droite de la rivière Rachka. Il s'est avéré qu'il s'agit d'une église médiévale serbe, démolie au XVII^e siècle.¹⁶ Il n'est pas exclu que le voyageur français Lefèvre ait eu cette église en vue quand il a signalé l'église près du petit pont (1611).¹⁷

La situation des églises mentionnées hors du noyau urbain suggère la conclusion que les Turcs repoussaient de cette manière également les chrétiens vers la périphérie de l'agglomération et les zones périphériques environnantes. Non seulement le nombre de chrétiens baissait par rapport aux musulmans habitant Novi Pazar, comme les recensements turcs conservés faits au XV^e et XVI^e siècle et plus tard le confirment, mais la structure interne de l'agglomération changeait. Nombreux sont les facteurs qui ont exercé leur influence sur cet état de choses. La majorité d'entre eux est bien connue dans la littérature spécialisée, je ne m'y attarderai donc pas. Dans le cas de Novi Pazar la disposition des églises, qu'Evliya Çelebi a encore eu l'occasion de voir, aussi bien que d'autres voyageurs, correspond aussi à la répartition économique générale au sein des structures professionnelles: la population musulmane majoritaire est constituée surtout d'artisans et de commerçants, tandis que les Serbes restent attachés à l'agriculture et aux occupations surtout rurales.¹⁸ Mais là aussi des possibilités de recherches ultérieures restent ouvertes. A en juger d'après le sort du village voisin Dezevo, où la population serbe disparaît dès le XV^e siècle (le cimetière de l'agglomération s'éteint également) et la population musulmane apparaît dans la partie la plus fertile de la région de Novi Pazar, le refoulement des chrétiens n'est donc pas un phénomène uniquement urbain.

En tout cas les églises « latines » de l'époque turque ne représentent qu'un élément supplémentaire de la répression du nouveau système, exercée dans le domaine particulièrement délicat de la religion. L'appellation « latine » qui dure jusqu'à nos jours témoigne également de ses conséquences, à l'époque aussi bien qu'aujourd'hui. Mais cela dépasse déjà les cadres de mon exposé.

- ¹ H. Šabanović, *Bosanski pašaluk*, Sarajevo 1959 (1982), 118; H. Čar-Drnda, *Osnivanje Novog Pazara i njegov razvitak do kraja XVI stoleća*, Novopazarski zbornik 8 (1984), 77.
- ² J. Kalić, *Naziv » Raška « u starijoj srpskoj istoriji* (Le nom de » Rascie « dans l'histoire ancienne serbe), Zbornik Filozofskog fakulteta XIV-1, Beograd 1979, 79–92.
- ³ Allighieri Dante, *Divina Commedia*, ed. N. Sapegno, Milano–Napoli 1957, Paradiso XIX, 140–141.
- ⁴ J. Nešković, *Petrova crkva kod Novog Pazara* (L'église de St. Pierre près de Novi Pazar), Zbornik Arhitektonskog fakulteta Univerziteta u Beogradu 5, Beograd 1961, 3–33.
- ⁵ J. B. Pitra, *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata*, Parisiis–Romae 1891, 382–384.
- ⁶ J. Kalić, *Stolno mesto Srbije*, Novopazarski zbornik 12 (1988), 13–22.
- ⁷ D. Aleksić-Premović, *Latinska crkva u Postenju*, Novopazarski zbornik 9 (1985), 55–66.
- ⁸ J. Kalić-M. Popović, *Crkva u Deževu* (L'église à Dezevo), Starinar 36, Beograd 1985, 115–149.
- ⁹ Evlija Čelebi, *Putopis. Odlomci o jugoslovenskim zemljama*, prevod H. Šabanović, Sarajevo 1979, 287.
- ¹⁰ Evlija Čelebi, o. c. 267.
- ¹¹ *Novi Pazar i okolina*, Beograd 1969, 89–197; B. Hrabak, *Trgovačke i saobraćajne veze Novog Pazara* (1461–1521), Novopazarski zbornik 4 (1980), 1–18.
- ¹² V. J. Đurić, *Vizantijske freske u Jugoslaviji*, Beograd 1974, 63; B. Hrabak, *Katoličko stanovništvo u Srbiji 1460–1700*, Naša prošlost, Kraljevo 1987, 85–86; V. Jovanović, *Jedan dubrovački epitaf iz Prokuplja*, Zbornik Filozofskog fakulteta 16, Beograd 1989, 179–186.
- ¹³ Evlija Čelebi, o. c. 265–266.
- ¹⁴ Evlija Čelebi, l. c.
- ¹⁵ J. Nešković, *Petrova crkva*, 14–18.
- ¹⁶ D. Aleksić-Premović, *Naprelje, ostaci srednjovekovne crkve i nekropole*, Novopazarski zbornik 12 (1988), 23–62.
- ¹⁷ R. Samardžić, *Beograd i Srbija u spisima francuskih savremenika XVI–XVII veka*, Beograd 1961, 160.
- ¹⁸ H. Čar-Drnda, *Osnivanje Novog Pazara i njegov razvitak do kraja XVI stoleća*, Novopazarski zbornik 8 (1984), 78–102.

LATINSKE CRKVE U TURSKO DOBA: NOVI PAZAR

Re z i m e

Nedaleko od crkve Sv. Apostola Petra i Pavla (danas Petrova crkva kod Novog Pazara), sedišta raških episkopa u srednjem veku, nedavno su otkriveni temelji razorene crkve, koju je narod pamtio kao „latinsku crkvu“. Arheološka istraživanja su pokazala da je reč o srpskoj srednjovekovnoj crkvi, izgrađenoj i oslikanoj u XIV veku. Ona je stradala u požaru već u prvim naletima Osmanlija, izgleda još krajem istog veka.

Istorija ove crkve samo je povod za proučavanje jedne pojave turskog doba – pretvaranja srpskih pravoslavni hramova u katoličke crkve. U Skoplju je, po rečima Evlije Čelebije (oko 1660. godine) bilo podosta Latina, „oni svoje verske obrede vrše po srpskim crkvama“. U isto vreme u Novom Pazaru turski pisac je zapazio sedam srpskih i latinskih crkava. U Prokuplju je takođe postojala jedna srednjovekovna crkva, koju je narod vekovima nazivao „latinskom“. Ustanovljeno je da je u pitanju srpska crkva, koja je ukrašena fresko-slikarstvom u nemanjičko doba, najverovatnije oko 1340. godine.

Autor posredstvom ove pojave, na primeru Novog Pazara, koji je nikao na tradicijama starog Rasa, posmatra sudbinu srpskih naselja u tursko vreme: odnos između zatečenog stanja i promena koje su nasiljem izazvali Turci, posledice u strukturi stanovništva, odnos grad – predgrađe – selo u svetlu potiskivanja hrišćana iz jezgra zatečenog naselja, lokacije hrišćanskih hramova i njihovu sudbinu u novim okolnostima, topografski odnos hramova u Novom Pazaru i sliku ekonomskih prilika (zanimanja gradska i seoska, itd). U radu se koriste višegodišnja terenska istraživanja, posebno ona u oblasti istorijske geografije i mikrotoponimije novopazarskog kraja.

LES MOUSALLAS DANS LA VILLE BALKANIQUE

Comme on le sait les mousallas ou namazgâh sont des oratoires en plein air et elles existent sur le vaste territoire du monde musulman depuis les premiers jours de l'Islam jusqu'à nos jours. Dans la présente communication nous nous sommes limités aux mousallas dans la ville balkanique et en particulier sur le territoire de Bosnie-Herzégovine, avec l'intention d'établir leurs caractéristiques et d'indiquer en même temps la nécessité de recherches ultérieures dans ce sens. A ma connaissance les mousallas balkaniques précisément n'ont pas fait l'objet d'études.

Les mousallas à l'époque ottomane peuvent être réparties en deux groupes principaux: celles dans lesquelles la prière commune de toute la population de la ville avait lieu au moment des deux Baïrams, dites des mousallas de Baïram, et les mousallas le long de grandes routes qui servaient à la prière des voyageurs individuels ou en petits groupes, dites mousallas à la fontaine (çesme musallalari) puisque la fontaine fait obligatoirement partie intégrante de ces ensembles. De telles mousallas sont caractéristiques de l'Anatolie, mais pas des Balkans. Dans les Balkans il n'y avait que des mousallas de Baïram.

Outre les prières les jours des deux Baïrams les habitants des villes se rendaient à la *mousalla en vue de la prière* commune pour la pluie (istiska), ou ils y prenaient congé des pèlerins se rendant à la Mecque. Ceci pourtant n'était pas la caractéristique de toutes les villes, car certaines parmi elles (Üsküb, Saray-Bosna) disposaient de lieux destinés spécialement aux prières pour la pluie et aux adieux aux pèlerins. La caractéristique des villes de Bosnie et Herzégovine est que les prières aux mousallas avaient lieu le vendredi (cum a namazi), seulement quand le temps le permettait semble-t-il, et non tous les vendredis. Cependant selon Enver Mulahalilović, expert réellement digne de confiance en ce qui concerne les coutumes religieuses des musulmans en Bosnie et Herzégovine, « jadis dans les bourgs et dans les villes les prières de Baïram (baïram-namazi) et la prière solennelle du vendredi (dzum'a-namazi) étaient faites exclusivement à un endroit c'est à dire au lieu dit mousalla où tous les croyants de la ville se réunissaient ».¹

Deux décisions (fetva) de sheihulislam Ebusuûd permettent de conclure que jusqu'en 944/1537-8 l'autorisation du sultan (izn-i sultâni) de faire les prières de Baïram aux mousallas n'était pas obligatoire. A partir de cette année cependant il était indispensable de demander et de recevoir l'autorisation pour chacune des mousallas établie dans une ville. En même temps une autorisation générale du sultan a été donnée permettant aux villes qui avaient déjà des mou-

sallas que les prières (namaz) de Baïram soient menées par les prôneurs (hatib) des plus importantes des mosquées. Enfin si la ville possédait déjà une mousalla établie pour l'âme du sultan Mahomet II le Conquérant, l'aménagement d'une seconde mousalla n'était pas permis.²

Ces principes sont compréhensibles si l'on tient compte du fait que les hatibs représentaient le souverain dans la prière.

Les sources historiques disponibles disent que les mousallas dans les Balkans étaient aménagées dans les villes à des moments différents, mais en règle générale dès que la ville prenait la forme d'une agglomération musulmane peuplée aux monuments spécifiques de caractère sacré et profane. Il fallait alors la doter de l'esprit urbain et donner aux habitants un lieu sacré commun, destiné aux rites religieux de la ville et de ses environs ruraux. Aujourd'hui encore on peut observer en Bosnie et Herzégovine la coutume de descendre de la campagne en ville afin de faire le dzum'a namaz (prière du vendredi) ou baïram-namaz (prière de Baïram).

Les mousallas sont construites aux endroits où, selon la tradition, a eu lieu la première prière à la suite de la conquête de la ville au temps des campagnes des sultans turcs, surtout de celles de Mahomet II et de Soliman le Magnifique. Des fondations (vakoufs) assuraient fréquemment le récompenses en argent aux hatibs et autres personnes servant la mousalla ainsi que les moyens de son entretien quotidien, de ses réparations etc. Voici quelques exemples:

– A Konjic (Begradzik) en Herzégovine la mousalla a été édifïée par Lutfi-hodja, mort ensuite. Son frère Hodaverdi Bosna Mahomet-bey de la famille Repovac a pris la mousalla en charge. Par l'annexe à la vakouf-name de la mosquée élevée à Konjic, près de la mousallas sur la rive droite de la Neretva, il a destiné en 1579 la somme de 1.640 dirhems d'argent à la mousalla, demandant que le responsable (mutevelija) soit le même pour les deux établissements, que l'argent soit placé sous intérêt et que le jour du Baïram 20 dirhems de l'intérêt perçu soient versés au hatib de la mousalla, 10 dirhems à chacun des deux muezzins et 48 dirhems chaque année aux personnes qui lisaient le chapitre du Coran al-Mulk chaque vendredi sur les tombes de Lufti-hodja et de son épouse Shérifa, l'argent restant devant servir aux réparations de la mousalla.³

– Nous ne savons pas qui a été le constructeur de la mousalla à Prizren, à la sortie de la ville sur la route vers Djakovica. Elle n'existe plus et elle a été élevée, selon la tradition, lors de la conquête de Prizren par les Turcs. Mahomet Kukli-bey a défini – entre autres – dans sa vakouf-nama, légalisée en 1539, que le chef de la tekia près de la mousalla aurait 3 aspres par jour dont une pour le nettoyage du puits, du seau et de la corde et deux aspres pour les réparations de la cour de la mousalla et pour les autres besoins.⁴

– Pour la mousalla à Yania en Grèce, Arslan-pacha, sandjak-bey de Trikala et Hatvan et vali de Roumélie, a prévu dans son acte de donation (vakouf-nama) de la fin de 1608 [concernant la mosquée, le séminaire (médressa), la « soupe populaire » pour les pauvres, les derviches et les voyageurs de passage (imaret), le couvent des derviches (zavia) et le mausolée (tourbé) qu'il a fait construire], que le sheih de zavia doit avoir une très haute formation, car il serait aussi bien prédicateur (vaiz) que directeur des consciences (nasih) à la mosquée de même qu'à la mousalla au moment des deux baïrams. En échange de tous ses services et de l'enseignement dispensé aux élèves du séminaire (médressa) et aux derviches de zavia il toucherait 80 aspres par jour.⁵

En plus de ces *mousalla-fondations* (vakouf) il y a eu des *mousallas d'Etat*. Elles étaient, semble-t-il, élevées grâce aux ressources des habitants, tandis que

l'Etat prenait en charge la récompense du hatib. Le meilleur exemple d'une mousalla d'Etat se rattache à Banja-Luka.

La mousalla de Banjaluka se trouvait dans le ville haute – Gornji shéher, au bord de la rivière Vrbas à un endroit où se trouvaient des sources chaudes, des bains publics et des piscines d'eau chaude (havuz). Son mihrab (cavité dans le mur destinée à la prière) et minber (chaire) sont démolis actuellement. Selon la légende l'armée turque, avec Soliman le Magnifique en tête, s'y est arrêtée au retour de l'attaque ratée de Vienne.⁶ En réalité sa construction a précédé de quelques mois à peine la mort du sultan. Elle est mentionnée dans l'ordonnance impériale du 12 mai 1566, adressée au juge (cadi) de Kobaš, car Banjaluka, quoique déjà centre du sandjak de Bosnie, faisait toujours partie de la circonscription juridique de Kobaš. L'ordonnance dit que le « cadi » de Kobaš a soumis son rapport à la Porte disant que les habitants de Banjaluka étaient venus lui dire: « Cette ville a besoin d'une mousalla » (« Kasabay-i mezbûreye musalla lâzimdir »). Ils avaient demandé une ordonnance impériale qui chargerait Sinan-halifa, hatib de la mosquée de Mahomet-pacha, de faire les prières de baïram à la mousalla. La Porte a répondu favorablement à cette demande.⁷

Les sept décrets (berats) conservés, précisant les récompenses des hatibs pour leur travail à la mousalla de Banjaluka révèlent que l'Etat n'était pas très généreux. Leurs récompenses quotidiennes étaient de 4 aspres en 1633 et en 1641. Ce salaire a été augmenté à 8 aspres en 1674 et 1694. Mais la même somme de 8 aspres figure également dans les bérats de 1731, 1757 et 1802. Les salaires leur étaient versés par la mukata de Kobaš, qui au fond était celle des « filouridjis » – éleveurs de bétail. Cinq de ces décrets étaient destinés à des hatibs de la même famille, dont les fils héritaient du service additionnel de leur pères âgés. Le premier de cette lignée fut le sheih Hüsameddin, hatib de la mosquée du sultan Soliman à Banjaluka.⁸

*

La mousalla de Baïram idéale devait tout d'abord comporter un grand espace, car elle devait accueillir tous les habitants existants et futurs de la ville, qui se présenteraient à la prière en larges rangées, avec entre les rangées suffisamment d'espace pour les mouvements rituels. Ensuite la mousalla devait se distinguer par la beauté de son site.

Toutes ces raisons faisaient qu'en règle générale la mousalla était située loin du centre de la ville, à la périphérie, sur de beaux plateaux (Musalla Tepesi) ou plus souvent, du moins en Bosnie et Herzégovine, à proximité immédiate d'une rivière (Musalla Yalisi) ou bien dans de vieilles villes près des murailles et des portes de la ville (Namazgâh Kapisi). La mousalla elle-même était entourée de murs de 1,5 à 2 m de hauteur comportant quatre entrées aux portails modestes ou riches, de style persan. Le mihrab et le minber pouvaient également être modestes ou bien de véritables oeuvres d'art et ils étaient abrités par une petite coupole sur colonnes. Du point de vue de l'architecture islamique les mousallas n'étaient pas des monuments attrayants; elles ne le sont certes pas aujourd'hui du fait qu'elles sont en majorité très altérées ou bien en ruines. Le plaisir esthétique et l'admiration des contemporains auraient pu être provoqués plutôt par le site de la mousalla. Ce qui était particulièrement apprécié c'était l'aménage-

ment soigné de l'espace, le gazon vert « doux comme du velours », ombragé par les couronnes de grands arbres, surtout quand ceux-ci étaient plantés selon un plan à la régularité géométrique. Nous citerons en exemple la namazgâh ou mousalla d'Elbassan au gazon vert orné de 57 cyprès, qu'Evliya Çelebi a remarqué. Cette pelouse rectangulaire, enceinte d'un mur de cinq pieds, à la sortie d'Elbassan a été remarquée à la fin du XIX^e siècle par J. G. Hahn également à cause de ses « cyprès centenaires ».⁹

Ce type de base de *mousalla-mosquée* que nous venons de décrire a été le plus fréquent dans les Balkans. Certaines mousallas étaient couvertes jadis, c'est à dire de véritables mosquées étaient construites sur des mousallas et c'étaient alors des mousalla-mosquées (à Pazardzik, Tuzla, Visegrad, Zvornik, Namazgâh mosquée à Yania, la mosquée sur le Mousalla-plateau au bourg Baf à Chypre – Musalla Tepesi Camii). Il est possible que la mosquée de Cazin, aux dimensions de 18x14 m ait été construite sur une mousalla. Selon les dires de H. Kreševljaković elle peut « contenir plus de monde que la Mosquée de Gazi-Husrev. La prière solennelle du vendredi (dzuma) est faite ici souvent par 2.000 hommes et il n'y a certainement pas d'endroit dans les Balkans jusqu'à Istamboul qui puisse réunir autant de monde en un seul endroit ». Elle a été construite en 1789 sur le vaste plateau de la vieille ville à l'emplacement de la vieille mosquée et elle a été reconstruite en 1924.¹⁰

Un type particulier de mousalla servait de lieu de réunion et de discussion aux érudits, ce qui leur donnait l'appellation de *mousalla-medressa*. Les plus beaux exemples de ce type-là se trouvaient vers la moitié du XVII^e siècle à Uzice et Karaferia (Veroia). Evliya Çelebi décrit la mousalla d'Uzice comme suit :

« Au centre même de la cité, au bord de la rivière Djetinja il y a une mousalla pour la prière de Baïram et la prière pour la pluie. Je n'ai pas vu d'endroit si reposant durant mes quarante deux années de voyages dans des pays islamiques. Son pourtour est de deux mille pas exactement. Ses murs sont durs, solides et de la hauteur d'un homme. Elle a quatre portails. Le parfum admirable des platanes, tilleuls, bouleaux, saules, genévriers, cyprès et lauriers en fleurs, de tous les arbres qui dans le cadre de cette mousalla s'élèvent vers le ciel, grise l'esprit des croyants. Le soleil brûlant ne pénètre dans cette mousalla ni en été ni en hiver. Là, à l'ombre des arbres les croyants font leurs prières et les hommes en vue et les érudits de la ville mènent entre eux de nombreuses discussions savantes. C'est un endroit propre et aménagé pour la promenade. Il y a quatre portiers nommés par le vakuf. »¹¹

Certains habitants âgés de Uzice se rappellent encore de la promenade célèbre dite Medjaj, qui se trouvait entre les murs de cette mousalla.

La seule mousalla dans les Balkans dont la beauté pouvait, selon le témoignage et le jugement d'Evliya Çelebi, être comparée à celle d'Uzice, se trouvait à Karaferia et elle ressemblait au paradis terrestre. Entourée de murs elle comportait quatre portails de type persan, de hauts troncs d'arbres, surtout des cyprès, plantés selon un plan et avec régularité géométrique. Nous avons dû abréger la description détaillée et très ornée qui au fond ressemble à celle de la mousalla d'Uzice, mais il faut cependant citer ces paroles : « Ce lieu de prière peut aussi être considéré comme une grande médresse. Dans ce parc, après la prière du matin, tous les hommes savants et vertueux se réunissent et, en groupes, dans les coins discutent de questions juridiques (shériatiques) ou autres et parlent de sujets spirituels. Mais cet endroit n'est pas seulement le lieu de rencontre des hommes savants, mais aussi celui de pauvres poètes et annalistes. Et au besoin le peuple s'y réunit afin de faire ses prières pour la pluie ». ¹²

Des *mousallas-lieux de parties de campagne* (namazgâh-mesîresi) étaient également fréquentes. Ainsi il y avait à Sremska Mitrovica dès la deuxième moitié du XVI^e siècle une mousalla dont Evliya Çelebi parle comme d'un lieu d'excursion au bout de la ville qui servait également de mousalla. Il était entouré de vignes.¹³ A Valjevo, « la spacieuse et verte mousalla » se trouvait « entre des allées et des jardins dont le sol ni en été ni en hiver n'était atteint par les rayons du soleil. Elle est comme Merâmi jardin à Koniah ». Allant de la mousalla vers la cité on passait par le pont sur la Kolubara.¹⁴ Evliya Çelebi a jugé également la mousalla de Cajnice digne d'une attention particulière, car c'est un admirable lieu d'excursion et de prière, « quoique ce ne soit pas un jardin aussi idéal que la mousalla dans la ville d'Uzice ». Plus tard cette mousalla a servi de cimetièrre.¹⁵ Quant à la mousalla de Livno, oeuvre de Seydi Ahmet-pacha, vali en Bosnie de décembre 1656 à mars 1659, Evliya Çelebi dit brièvement: « Les gens y font leurs prières et ils y fêtent aussi ». Elle a existé jusqu'en 1878 et ensuite des prières (dova) y étaient dites aux pèlerins partant vers la Mecque.¹⁶

Dans les Balkans la plus belle mousalla-lieu d'excursion était celle de Serez. Elle était située hors des murs de la forteresse (Kal'a ardi), du côté occidental, près d'une source. Elle était constituée de larges pelouses vertes avec de grands arbres dont le feuillage était plein d'oiseaux qui chantaient etc. Des amis et des camarades sincères s'y réunissaient et parlaient aux moments de loisirs, les jours des deux baïrams, à la Saint-Georges (Hizir Ilyas), à la fête du printemps (Nevrûz-i sultani). Evliya Çelebi compare cette mousalla-lieu d'excursion aux lieux d'excursions célèbres à Koniah et à Istanbul.¹⁷

Nous considérons comme un type particulier les mousallas dont la fonction complémentaire était de servir de cimetièrre: les *mousallas-cimetièrres* (musalla mezarlığı). En plus de l'espace destiné aux croyants, qui venaient y faire leurs prières de baïram, une partie de l'espace y était réservée aux tombeaux et aux monuments funéraires. Un cimetièrre, actuellement abandonné, à Chypre à Lefkocha était nommé le Cimetièrre à la Mousalla.¹⁸ Chez nous de telles mousallas existaient à Kamengrad, à Sarajevo, à Cajnice, à Prusac. Certaines parmi elles comportaient une pierre rectangulaire particulière servant de catafalque pendant le rite funéraire (cenaze musallasi taşı). C'était le cas de la mousalla à Fethislam, ou Kladovo.¹⁹

Parfois il y avait à proximité immédiate de la mousalla un mausolée (makam ou tourbé) avec des tombes demandant un respect et des soins particuliers. Ainsi, près de la mousallas de Sarajevo il y avait la tombe (makam) de shéhid Kizil Veli dede, sans mausolée. C'était un lieu de pèlerinage.²⁰ Au cimetièrre-mousalla de Cajnice il y avait le tourbé, démoli depuis, d'Ismail-cadi, dont on ne sait rien de précis.²¹ Dans la mousalla de Konjic ont été dès le début placés les tombeaux du donateur et de son épouse. L'espace de cette mousalla a été aménagé après 1945 en cimetièrre de partisans.²²

Comme nous l'avons dit l'idéal principal des constructeurs de mousallas était d'assurer un espace très grand. Dans certaines villes les mousallas étaient aussi des places publiques ou bien elles occupaient l'espace qui avait été auparavant celui d'une place. A Smyrne au lieu Namazgâh des fouilles archéologiques ont dégagé un forum complet.²³ Ou bien à la suite de l'extinction de leur fonction principale certaines mousallas pouvaient devenir des places publiques: celle de Mostar, où le mihrab et le minber ont été démolis vers 1890, est actuellement la Place de la République.²⁴ Un bon exemple de construction planifiée de *mousalla-place* est celui de Fethislam: elle était située devant la porte de la ville et Evliya Çelebi l'appelle précisément ainsi – Namazgâh meydani.²⁵

Dans les villes conquises aux places déjà existantes, par la construction ultérieure de namazgâh (c'est à dire du minber, du mihrab et de la sophra) la double fonction du lieu était atteinte: il fonctionnait et comme place et comme mousalla. Il en fût ainsi à Istanbul en 1516 à At-mejdan et à Ok-mejdan en 1624-5. Il est déjà notoire que les places en général, et celles-ci en particulier, ont servi aussi aux exécutions publiques, mais je n'ai trouvé d'informations sur de tels événements en Bosnie et Herzégovine. A Andrinople des hérétiques – hurufi – ont été brûlés sur des bûchers et la foule a été menée par le mollah Fahrudin Adjemi (mort en 1460). Par ailleurs la place à Andrinople servait aux prières pour la pluie et bien entendu aux prières de baïram.²⁶

La mousalla de Sarajevo servait aux prières de baïram, mais elle servait aussi de place où les autorités annonçaient au peuple des événements importants. Basheski note dans ses annales que le vendredi 12 shoubat 1776 le crieur public avait annoncé à la cité de Sarajevo la naissance de Hatidje, fille du sultan Abdul-Hamid et ordonné que la ville soit décorée. Le même jour on aurait dû aller à la prière à la mousalla.²⁷ Mais les habitants de Sarajevo ont fait la sourde oreille à l'ordre d'aller à la réunion à la mousalla où le décret sur l'abolition du corps des janissaires aurait été annoncé. Les émissaires du vizir et du sultan ont dû attendre les quelques jours qui les séparaient du baïram pour accomplir leur mission devant la population réunie, c'est à dire lire le décret et l'expliquer.²⁸

Il y a des exemples de réunions spontanées du peuple aux mousallas, comme aux meetings actuels, indépendamment des désirs des autorités en place. L'arrivée des unités austro-hongroises en Bosnie et Herzégovine a provoqué le 12 juillet 1878 la réunion à la mousalla de Travnik de l'assemblée insurrectionnelle, organisée par Mustapha Vilajetović, frère de Hadji-Loya. A Sarajevo une réunion populaire à la mousalla a eu lieu le 15 août de la même année avec le même motif, mais le nombre de participants n'était pas grand.²⁹

Des réunions aux mousallas à l'occasion de grandes fêtes musulmanes, mais aussi avec d'autres motifs, donnaient à la communauté musulmane d'une ville le sentiment de sa force morale, de sa multitude et de l'unité face aux autres confessions, qui existaient dans presque toutes les villes de l'Empire ottoman. De telles manifestations avaient une importance particulière en Bosnie et Herzégovine, régions frontalières dont la population avait une mentalité particulière, celle des cordons militaires. Durant la guerre austro-turque à la fin du XVII^e siècle dans les villes désertes ou dans celles dont la population avait été décimée, ou au début du XVIII^e siècle, les prières en plein air aux mousallas ont cessé. Selon les dires d'Osman Sokolović « la raison est qu'il ne faut pas laisser voir aux non-musulmans le nombre de musulmans morts en guerre, prisonniers, ou morts de faim et de maladie. Dès cette époque la vieille coutume islamique de faire spontanément les rites religieux, djum'a et bayram-namaz, disparaît ».³⁰

Selon notre point de vue il faut interpréter les dires d'Osman Sokolović comme une tradition qui essaie d'expliquer rationnellement un phénomène. Les sources historiques disent que de nombreuses mousallas de Bosnie et Herzégovine étaient encore actives tout au long du XVIII^e et du XIX^e siècles à Banjaluka, Sarajevo, Mostar, Kamengrad, Konjic, Travnik, Tuzla etc. Mais à Sarajevo en 1763, au temps de la peste qui a emporté 15.000 habitants, les janissaires à Sarajevo « n'allaient pas faire leurs prières de baïram à la mousalla, comme c'était la coutume depuis toujours, mais dans les mosquées, afin qu'on ne voit pas à quel point leur nombre avait baissé ».³¹

En bref on pourrait dire que les mousallas des Balkans disparaissaient progressivement avec l'occidentalisation de la ville balkanique. L'administration

autrichienne en Bosnie et Herzégovine, depuis 1878 jusqu'à la Première guerre mondiale, a mis fin à l'existence de nombreuses mousallas, car cette administration désirait moderniser la ville musulmane et elle a donc pris soin des places, des promenades et des parcs de la ville. Ainsi par exemple la mousalla de Sarajevo a cessé d'exister parce que les Autrichiens l'ont transformée en parc avec un immeuble d'Etat. La cession du terrain de la Mousalla exigeait une décision (fetva) que Mustapha Hilmi Hadjiomerović, moufti de Sarajevo et le premier reis-ul-uléma, a délivrée. Le parc est encore aujourd'hui à cet endroit avec l'immeuble du Conseil Exécutif, quant à la mousalla, l'appellation de la rue Mousalla menant à la rivière Miljacka garde son souvenir.³²

Jusqu'à la deuxième guerre mondiale la coutume de faire les prières aux mosquées s'est maintenue à Tešanj et à Konjic et « peut-être encore à un ou deux endroits ». ³³ A Srebrenica elle a duré jusqu'en 1935 et alors c'est la direction des forêts qui a repris le terrain.³⁴

La mousalla qui est la mieux conservée avec ses marques spécifiques, c'est celle de Travnik.³⁵ L'une des plus belles mousallas est celle de Kamengrad.

La mousalla de Kamengrad, d'après la tradition, est due au sultan Mahomet le Conquérant, située à l'endroit où il a fait sa prière. Elle se trouve à l'entrée de Kamengrad près de la route. Elle comporte quelques monuments funéraires, ce qui vaut au cimetière son appellation Mousalla. Elle avait un très beau mihrab surmonté d'une coupole et près de lui un groupe de trois prières superposées et décalées qui servaient vraisemblablement de minber. Le dos du mihrab de la mousalla portait gravé sur la dalle l'inscription concernant la construction de la mousalla, la date de sa démolition en 1895 et de sa reconstruction le 18 août 1909. L'inscription dit: « A l'époque où la voix de la foi en une divinité unique ne résonnait pas dans ces régions le sultan Mahomet han Fatih a érigé un mihrab et un minber au moment où il a honoré cet endroit de son séjour. Ils ont été démolis il y a quinze ans. Ils sont maintenant reconstruits grâce aux efforts du juge de la circonscription (kadiluk) et chef religieux, Ismaïl Sukri-efendi Hadjić, le jour du 1-er shaban 1327 ».

La mousalla de Kamengrad a été détruite en 1942, pendant la guerre, seul le mihrab avec l'inscription a subsisté.³⁶

¹ Enver Mulahalilović, *Vjerski običaji Muslimana u Bosni i Hercegovini*, Sarajevo 1988, 58.

² M. Ertuğrul Düzdağ, *Şeyhülislâm Ebussuûd Efendi Fetvaları*, Istanbul 1972, 73 (No 283, No 284).

³ Hivzija Hasandedić, *Hercegovački vakufi i vakifi*, Anali Gazi Husrev-begove biblioteke (GHB), IX–X, Sarajevo 1983, 69; *Vakufname iz Bosne i Hercegovine (XV i XVI vijek)*, Sarajevo 1985, 191; H. Hadžibegić – D. Buturović, *Berat Hudaverdi Bosna Mehmed-bega od 1593. godine*, Prilozi za orijentalnu filologiju (POF), XII–XIII, Sarajevo 1965, 152.

⁴ H. Kalešić – I. Redžep, *Prizrenac Kukli-beg i njegova zadužbina*, POF, VIII–IX, Sarajevo 1960, 160, 161, 165.

⁵ Ekrem Hakkı Ayverdi, *Avrupa'da Osmanlı Mimârî Eserleri IV, Bulgaristan, Yunanistan, Arnavudluk*, Istanbul 1982, 293–294.

⁶ Sabira Husedžinović, *Prezentacija Šeranića kuće kao elemenat revitalizacije Gornjeg Šehera*, Naše Starine, XVI–XVII, Sarajevo 1984, 177.

⁷ Istanbul, T. C. Başbakanlık Arşivi, Mâliye Ahkâm Defteri No 2.775, S. 1.453.

⁸ Zagreb, Orijentalna zbirka Jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti, doc. no. 15, 40, 61, 7, 28, 45, 29.

⁹ Fr. Babinger, *Rumelische Streifen*, Berlin 1938, 38.

¹⁰ M. Mujezinović, *Epigrafika Bosne i Hercegovine*, III, Sarajevo 1982, 73–74; Oktay Aslanapa, *Kıbrıs'da Türk Eserleri*, Istanbul 1975, 40.

- ¹¹ Evliya Çelebi, *Siyahatnâme*, VI, Istanbul 1318, 416.
¹² Idem, *op. cit.*, VIII, Istanbul 1928, 185–186.
¹³ Idem, *op. cit.*, VI, Istanbul 1318, 175; Olga Zirojević, *Carigradski put od Beograda do Budima u XVI i XVII veku*, Novi Sad 1976, 74.
¹⁴ Idem, *op. cit.*, V, Istanbul 1315, 425.
¹⁵ Idem, *op. cit.*, VI, Istanbul 1318, 429.
¹⁶ Idem, *op. cit.*, V, Istanbul 1315, 450; M. Mujezinović, *Islamska epigrafika Bosne i Hercegovine*, III, Sarajevo 1982, 106.
¹⁷ Idem, *op. cit.*, VIII, Istanbul 1928, 134–135.
¹⁸ O. Aslanapa, *Kıbrıs'da Türk Eserleri*, Istanbul 1975, 12.
¹⁹ Evliya Çelebi, *op. cit.*, VII, Istanbul 1928, 456.
²⁰ Alija Bejtović, *Jedno viđenje sarajevskih evlija i njihovih grobova kao kulturnih mjesta*, POF, XXXI, Sarajevo 1981, 114.
²¹ M. Mujezinović, *Islamska epigrafika Bosne i Hercegovine*, II, Sarajevo 1977, 82.
²² *Vakufname iz Bosne i Hercegovine (XV i XVI vijek)*, Sarajevo 1985, 191; H. Hamsandedić, *Hercegovački vakufi i vakifi*, Anali GHB, IX–X, Sarajevo 1983, 69.
²³ *İslâm Ansiklopedisi*, 5 inci Cilt, 2 nci Kısım, Istanbul 1950, s. v. Izmir, 1250.
²⁴ M. Mujezinović, *Islamska epigrafika Bosne i Hercegovine*, III, Sarajevo 1982, 225.
²⁵ V. note 19.
²⁶ *İslâm Ansiklopedisi*, 87. Cüz, Istanbul, s. a., s. v. musallâ, 676; Hrand D. Andreasyan, *Eremler Çelebi Kömürçüyan*, Istanbul Tarihi, Istanbul 1952, 36, 216; M. T. Gökbilgin, *Edirne ve Paşa Livâsı*, Istanbul 1952, 101, 197.
²⁷ M. Mujezinović, *Mula Mustafa Ševki Bašeskija, Ljetopis (1746–1804)* Sarajevo 1987, 72, 144.
²⁸ Safvet-beg Bašagić-Redžepašić, *Kratka uputa u prošlost Bosne i Hercegovine*, Sarajevo 1900, 134.
²⁹ H. Kreševljaković – B. Korkut, *Travnik 1464–1878*, 133; VI. Skarić, *Izabrana djela, I. Sarajevo i njegova okolina od najstarijih vremena do austrougarske okupacije*, Sarajevo 1985, 305.
³⁰ Osman A. Sokolović, *Prilike u Bosni podkraj XVIII stoljeća. Prilog gradnji za poviest Bosne i Hercegovine*. Repris de „Osvit“, Sarajevo 1943, 11.
³¹ S. Bašagić-Redžepagić, *Kratka uputa u prošlost Bosne i Hercegovine*, Sarajevo 1900, 105.
³² Abdulah Škaljić, *Turcizmi u srpskohrvatskom-hrvatskosrpskom jeziku*, Sarajevo 1973, s. v. musala; Osman A. Sokolović, *Prilike u Bosni podkraj XVII stoljeća*, Sarajevo 1943, 10.
³³ Osman A. Sokolović, *op. cit.*, 12.
³⁴ Hifzija Suljkić, *Spomenici islamske kulture u Srebrenici*, Islamska misao, an. XI, no. 123, mars 1989, 44–45.
³⁵ Enver Mulahalilović, *Vjerski običaji Muslimana u Bosni i Hercegovini*, Sarajevo 1988, 58.
³⁶ M. Mujezinović, *Islamska epigrafika Bosne i Hercegovine*, III, Sarajevo 1982, 30–31. J'ai corrigée la traduction de l'inscription faite par Mujezinović.

ANNEXE

Athènes

Des renseignements sur la mosquée d'Athènes sont donnés par Evliya Çelebi. A l'est de la ville il y avait un endroit appelé le trône de Belkisa. Il avait été construit, soit-disant, par des géants sur l'ordre de Solomon. Si on décrivait en détails sa structure, son aspect, ses coupes, ses arches et ses colonnes, cela ferait tout un livre. Pendant la prière pour la pluie et pendant les prières de Baïram, les musulmans ne restent pas en ville, seuls y restent les non-musulmans. C'est un grand palais avec de hautes colonnes, sans toit, digne d'être admiré.¹

Belgrade

Sur la liste des mosquées de Belgrade dans lesquelles on faisait la prière du vendredi, Evliya Çelebi mentionne la mosquée Namazgâh.² Quand il parle des noms des quartier de Belgrade il mentionne le quartier Namazgâh. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, la fondation (vakuf) de Gazi-Mehmed-pacha Jahjapašić attribue au hatib de la mousalla de Belgrade un salaire journalier de 10 aspres.³

Gjirokastër

Evliya Çelebi a seulement mentionné en passant la mousalla de Gjirokastër en Albanie sans donner de précisions sur son aspect.⁴

Ljubuški

Au sud-est de la mosquée sur le Gožulj à Ljubuški se trouvait une mousalla dont on peut encore voir de nos jours les vestiges du mihrab et du minber. Du mihrab part un mur qui clos l'espace de la mousalla. Outre les prières du vendredi et des Baïrams, c'est d'ici que les hadjis partaient en pèlerinage à la Mecque. On ne sait pas qui était le donateur de cette fondation.⁵ Evliya Çelebi n'a donné aucune description de la mousalla de Ljubuški.

Niš

On ne mentionne la mousalla de Niš qu'au début du XVIII^e siècle. Il n'est pas exclu qu'elle existait auparavant, vu l'importance de la population musulmane et le nombre de mosquées et de hatibs. Lors de la liquidation des biens de l'Etat en 1718, la mousalla a été achetée par deux commandants de janissaires (odobaša) pour la somme de 6000 aspres en tranches de 360 aspres. Elle était située tout près du pont de pierre et avait les dimensions suivantes: 18x2,5x3 m. Du pont un escalier montait à la mousalla. L'ancien cimetière musulman se trouvait à proximité immédiate.⁶

Prijepolje

La mousalla de Prijepolje mérite d'être visitée. Avec ses grands arbres, elle se trouvait au bord de la route, à côté de Mileševka, un peu plus loin que la tour de l'horloge et le pont de bois, là où se trouve maintenant « Svetlost ». C'était la haute mousalla où on faisait la prière de Baïram. On y faisait aussi les prières pour la pluie. La mousalla-jardin se trouvait près de la mosquée de Sinan-pacha (en fait: de Sinan-efendi). C'était la Basse-mousalla.⁷

Priština

A Priština il existait une mousalla qu'Evliya Çelebi ne mentionne pas. Elle a subsisté jusqu'à nos jours (jusqu'en 1960) mais elle a subi au cours du temps de nombreuses réparations et modifications.⁸

Prusac (Akhisar)

Prusac avait un cimetière attenant à la mousalla en face du cimetière sur le Majmun. « Jusqu'à une vingtaine d'années avant la deuxième guerre mondiale il y avait ici un mihrab et un minber qui y avaient été construits et où se faisait la prière des Baïrams. Il reste encore aujourd'hui un amas de pierres après la destruction de ces constructions (mihrab et minber). A côté du cimetière il y a un quartier appelé Mousalla ».⁹

¹⁰ Evliya Çelebi, *op. cit.*, Istanbul 1314, 345.

¹¹ P. Ricard, *Pour comprendre l'art musulman dans l'Afrique du nord et en Espagne*, Paris 1924, 206–207.

« A l'occasion des trois plus grandes fêtes de l'année: „moulaud” ou anniversaire de la naissance du Prophète, „aïd seghir” qui clôt le jeûne du ramadan, „aïd kebir” qui concorde avec les grandes cérémonies du pèlerinage de la Mekke, la prière est dite en commun. Les mosquées ne sont pas alors assez vastes pour recevoir la masse des croyants, qui vont aux *moussallas*, oratoires de dimensions illimitées, situés à l'abond des villes, et, autant que possible sur une éminence. »

¹² A. Urošević, *Situacioni plan Skoplja sa kraja XIX veka* (Le plan de Skopje de la fin du XIX^e siècle), Prilozi MANU IV/2, Skopje 1973, 23–30.

¹³ Gl. Elezović, *Znameniti muslimanski grobovi u Skoplju. Vejsi efendija, Južna Srbija*, II, no. 10, 50.

¹⁴ Hifzija Suljkić, *Spomenici islamske kulture u Srebrenici*, Islamska misao, an. XI, no. 123, mars 1989, 44–45.

¹⁵ D'après la communication du prof. Shkodra, participant au Colloque.

¹⁶ A. Handžić, *Tuzla i njena okolina u XVI vijeku*, Sarajevo 1975, 197, 203, 206.

¹⁷ H. Korkut, *O vakufima u sjeveroistočnoj Bosni*, Anali Gazi Husrev-begove biblioteke, IX–X, Sarajevo 1983, 98.

¹⁸ Evliya Çelebi, *op. cit.*, V, Istanbul 1315, 90.

¹⁹ L'original de vakuf-nama: no. 262 (761) dans la bibliothèque de Gazi Husrev-bey. Cf.: Anali GHB V–VI, 298.

²⁰ Ivo Andrić, *Na Drini ćuprija*, Beograd 1967, 193.

²¹ M. Mujezinović, *Islamska epigrafika Bosne i Hercegovine*, II, Sarajevo 1977, 121.

²² Evliya Çelebi, *op. cit.*, VI, Istanbul 1318, 494.

²³ H. Korkut, *O vakufima u sjeveroistočnoj Bosni*, Anali Gazi Husrev-begove biblioteke, IX–X, Sarajevo 1983, 96.

MUSALE U BALKANSKOM GRADU

Re z i m e

Musalla ili namazgâh nazivi su za mesto za molitvu pod otvorenim nebom i to za zajedničku molitvu svih žitelja jednog grada u vreme dva bajrama. Autor je u ovom saopštenju pokušao da ustanovi karakteristike musala u balkanskom gradu, a posebno na bosansko-hercegovačkom prostoru.

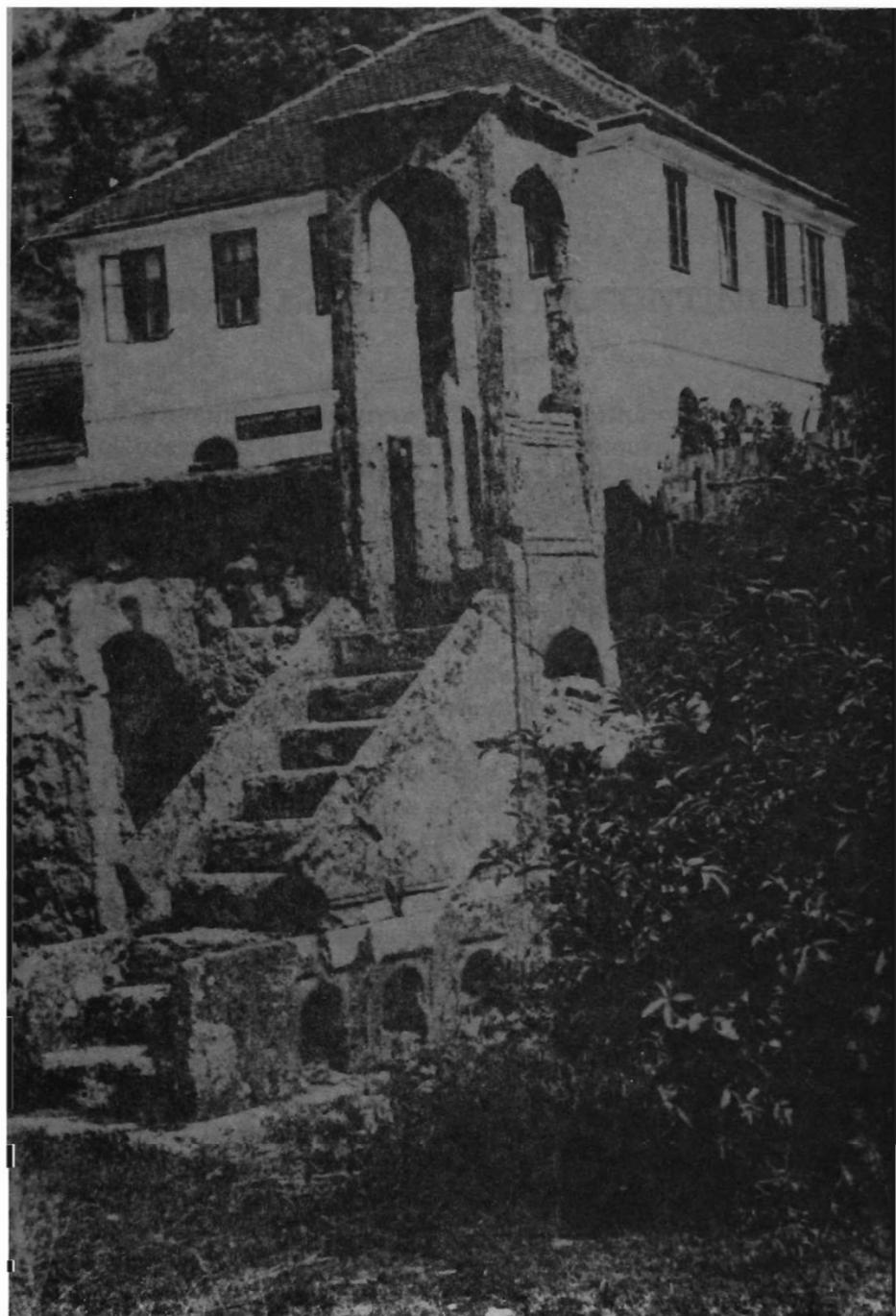
Musala je morala biti dovoljno prostrana da primi sve žitelje jednog grada, pa i one koji su u njega dolazili iz okoline. Odlikovala se, po pravilu, lepom svog prirodnog položaja, najčešće pored reka, i imala je u većoj ili manjoj meri negovan i oplemenjen prostor: travnjake i stabla retkog drveća ili plodородnog drveća, sađena s planom. Sa stanovišta islamske arhitekture musale se ne mogu smatrati atraktivnim spomenicima. Bile su ograđene zidovima u visini čovečjeg stasa, a na tim zidovima nalazile su se obično četiri kapije s portalima koji su mogli biti skromni ili raskošni. Mihrab i minber mogli su, takođe, biti urađeni skromno ili kao umetničko delo.

Autor najpre pravi osnovnu podelu musala na vakufske i državne, prema tome ko je obezbeđivao sredstva za njihovo održavanje i nagradu hatibu (propovedniku) i drugim službenicima. Zatim pristupa tipologiji musala, imajući u vidu njihove osnovne i komplementarne funkcije. Najčešći tipovi bili su musale-džamije, musale-medrese, musale-izletišta, musale-groblja i musale-trgovi. Komplementarne funkcije musala ukazuju na njihov značaj u životu balkanskog grada.

Prema Evliji Çelebiji, sredinom XVII veka najlepšu musalu na balkanskom prostoru imalo je Užice, a s njom se po lepoti i negovanosti mogla porediti musala u Karaferiji (Verroia) u Grčkoj.

Za bosansko-hercegovačke musale karakteristično je da su se u njima održavale zajedničke molitve ne samo u vreme dva bajrama, nego i svakog petka.

Balkanske musale nestajale su postepeno, tokom procesa okcidentalizacije balkanskog grada. Tada se na prostorima dotadašnjih musala prave moderni trgovi, šetališta, parkovi. U Bosni i Hercegovini neke musale rade i danas.



Mousalla à Ilidža, Banja Luka (mihrab, minber, ezantaš)*. A cet endroit en 1935 a été construit un nouvel édifice avec une piscine. La photographie appartient à l'Institut de protection des monuments culturels et naturels de Banja Luka

* ezantaš: pierre rectangulaire qui se trouve à droite de l'entrée de la mosquée et de laquelle le muezzin invite parfois les fidèles à la prière.

PRIZREN, LA VILLE DE LA CONTINUITÉ

Décrivant les aventures amoureuses d'Ali-bey Mihaloglu et de la belle Marija, le plus célèbre poète de Prizren Suzi Čelebi a recours, dans son oeuvre *Gazavatname*, à une licence poétique tout-à-fait inhabituelle. Marija, et il s'agit sans doute de la fille du duc valaque Radula, vient avec sa fidèle compagne à la messe dans un ancien monastère chrétien. Dans ce monastère, raconte Suzi, la coutume voulait que, lorsqu'un grand héros se rendait célèbre chez les Turcs, les moines peignissent son effigie sur le mur de leur temple. C'est ainsi que les murs de l'église étaient décorés d'effigies d'Isa-bey, de Hasan-Begoglu, de Bali-bey Malkočoglu, d'Ahmed-bey Evrenosoglu et enfin d'Ali-bey Mihaloglu, le célèbre commandant de cavalerie de la seconde moitié du XV siècle. A la vue de l'effigie d'Ali-bey, Marija en est tombée follement amoureuse.

Aleksije Olesnicki, éminent spécialiste yougoslave des questions turques, d'origine russe, qui a de son temps sauvé des ténèbres de l'oubli ce poète de Prizren autrefois célèbre, voit dans cette image poétique inhabituelle un signe certain de son origine chrétienne ou plutôt serbe. « N'a-t-il pas », se demande Olesnicki, « peut-être regardé à Prizren même, à Dečane, Peć, Mileševo et dans d'autres endroits, sur les murs des églises, d'anciennes représentations des seigneurs serbes, fondateurs de ces edifices dont la grandeur et la beauté impressionnent de nos jours encore les visiteuses? »¹

Il y a encore d'autres preuves, comme le dit Olesnicki, du « coloris yougoslave » de cette oeuvre – d'ailleurs l'influence de notre poésie populaire sur la création littéraire des écrivains yougoslaves de langues orientales a été remarquée aussi par Safetbey Bašagić² – et le nom même de son grand père sert de preuve tout-à-fait certaine de l'origine chrétienne de Suzi, puisque Muhamed, fils de Mahmud, car c'est ainsi que s'appelait notre poète, était le petit-fils d'Abdulah, ce qui était un nom euphemistique courant, bien que pas obligatoire, pour le père des fils renégats.

Et alors que son poème épique – *Gazavatname* ou *Le livre des conquêtes* – a été considéré comme perdu jusqu'en 1929, le plus grand poète de Prizren, connu sous le pseudonyme de Suzi ou Mevlan Suzi et Suzi Čelebi,³ continuait de vivre dans sa ville natale dans les légendes. Et c'est bien normal puisque, comme le témoigne son testament (vakufnama), légalisé en 1513, il a fait don à Prizren d'une mosquée (*mescid*) avec une école primaire, d'une fontaine à proximité et d'un pont sur la Bistrica (qui est le seul à ne pas être conservé) et qu'il exerçait lui même la fonction d'imam, de muslim (instituteur) et de muezzin. Pour entretenir ces fondations pieuses le bienfaiteur a légué un domaine à Graždanik (au-

paravant Ograđenik), trois moulins et un banc d'étirage.⁴ Et il a fait don de ses livres à l'école.

D'après une légende qui s'est conservée jusqu'à nos jours lorsque, après avoir fini ses études à Constantinople, Suzi rentrait vers son pays natal, il a rencontré à Tetovo un cadî qui était un véritable tyran. Rempli d'amertume, il a écrit contre lui une plainte en vers et l'a envoyée au sultan et celui-ci l'a envoyé à Constantinople et lui a fait don du dixième des revenus du village de Graždanik. Depuis lors ce lieu s'appelle Suzi.⁵

Alors que cette légende qui dit qu'il était propriétaire d Graždanik se trouve pleinement confirmée par les sources officielles ottomanes – vakufnama et registres cadastraux⁶ – l'autre, selon laquelle Suzi a construit un canal depuis la Bistrica jusqu'à ce domaine, est seulement partiellement exacte. Il est établi que ce canal existait déjà du temps de l'empereur Dušan, et peut-être avant, et il est probable que Suzi l'ait seulement rénové.⁷

D'après la tradition orale encore vivante, Suzi a aussi fait creuser un canal – *Suzi-dere* – qui permettait d'irriguer la plaine de Prizren, et les gens du peuple croient que son esprit, vêtu de blanc, se promène continuellement le long de ce canal et prend soin de la fertilité de la plaine.⁸

A propos de canaux, il faut dire que le réseau d'eau médiéval de Prizren a continué de remplir sa fonction presque jusqu'à nos jours.

Mais revenons à Suzi. Si nous en jugeons d'après les légendes qui se sont conservées jusqu'à présent dans la ville et ses environs, Suzi Čelebi était et est resté un bienfaiteur, un faiseur de miracles, un saint et un guérisseur. Nous rencontrons là, évidemment, un phénomène qui a été établi scientifiquement depuis longtemps, à savoir l'adoption des anciennes choses sacrées chrétiennes par les musulmans. Dans les actes magiques sur le lieu nommé Graždanik, que les gens du peuple appellent d'après son ancien propriétaire *Sozija*, nous remarquons une dualité évidente avec St Pantelejmon. A cet endroit, non loin de Prizren, près de la source appelée « Les frères sanglants », se trouve une grande pierre avec une ouverture, à laquelle les habitants de Prizren attribuent un pouvoir miraculeux. La population orthodoxe affirme que cette pierre est un reste d'une église chrétienne détruite et l'appelle St Pantelejmon ou St Nikolas – et tous deux sont, comme nous le savons connus comme guérisseurs – bien qu'il existe aussi un autre nom: *Suzija karpa*. Petar Kostić note que Suzi a fait démolir le monastère médiéval de St Pantelejmon à Graždanik (qui est mentionné dans le décret de l'empereur Dušan) et qu'il a fait construire là son palais, ce qui ne peut pas être confirmé par les recherches sur le terrain. Les musulmans, eux, considèrent que cette pierre est l'oeuvre de Suzi et l'appellent « la pierre avec un trou » (*delikli taş*) ou « le rocher de Suzi » (*Suzistena*) ou « la pierre de Suzi » (*Suzijev kamen*). On peut y aller tous les jours et la population des deux religions croit à son pouvoir guérisseur, sauf les catholiques. Lors du passage à travers le rocher – dans le but de guérir, de garder la santé ou d'avoir des enfants – on fait des actes rituels déterminés parmi lesquels celui d'allumer des cierges sur la pierre.

D'après les dires des habitants de Prizren, la fréquentation du rocher est liée surtout à la santé, et Petar Kostić considère que le fait d'aller au rocher de Suzi est la continuation de la tradition selon laquelle on conduisait les malades à l'église da St Pantelejmon.⁹

De la même façon le tombeau de Suzi est lié à ce saint. D'après la version qu'a noté Olesnicki, Suzi Čelebi est tombé pendant une bataille comme *šehit* (martyre) près d'une grotte, non loin de Prizren et autrefois les musulmans y allaient

et allumaient des cierges. D'après la tradition orale musulmane, que Đurđica Petrović a transcrite, Suzi a été tué dans un combat contre les chrétiens dans la montagne Paštrik. Cependant la population orthodoxe croit que dans le Paštrik se trouve le tombeau de St Pantelejmon, du guérisseur, et le 27 juillet, le veille de cette fête, de nombreux malades s'en vont au sommet du Paštrik et y passent la nuit. Les musulmans y vont aussi un jour précis et prient Suzi de les délivrer de leurs maladies.¹⁰

Il s'agit ici de l'adoption de multiples aspects du culte de l'ancien saint chrétien guérisseur, St Pantelejmon, ce dont témoigne la tradition orale qui s'est conservée jusqu'à nos jours et selon laquelle Suzi-efendi soignait le peuple et écrivait des talismans.¹¹ Et son tombeau ne se trouve pas dans le Paštrik, mais il repose aux côtés de son frère près de sa mosquée et il a été établi de façon certaine il n'y a pas longtemps qu'il n'a pas péri comme šehit car, dans ce cas, il aurait été enterré sur le lieu de sa mort, ou cela aurait été au moins mis en évidence dans l'épithaphe sur sa pierre tombale.¹²

Pour mieux comprendre cette dualité avec St Pantelejmon, il faut dire que Mevlan Suzi était un derviche (de l'ordre de Nakšibendi) et, comme l'a constaté avec exactitude un spécialiste allemand des questions turques, H. J. Kisling, c'étaient précisément ces derviches hétérodoxes qui offraient aux petites gens tout ce qu'ils ne trouvaient pas dans la froide religion islamique orthodoxe – Seelsorge¹³ – ce qui explique leur popularité dans les larges couches populaires qui, avec des oscillations plus ou moins grandes, n'a pas cessé de se manifester jusqu'à présent.

Le frère de Suzi, que nous avons déjà mentionné et qui était connu seulement sous le pseudonyme de Nehari, était également poète, et cette ville a fait cadeau à la littérature turque d'une dizaine de poètes en tout. C'est pourquoi les Turcs l'ont, soit-disant, appelée « le berceau des poètes » (alors qu'on considérait Priština comme « l'auberges des scribes »). D'après un autre récit oral, transcrit au XVI^e siècle, on racontait en Turquie une anecdote d'après laquelle à Prizren chaque père, à la naissance d'un fils, donnait à l'enfant, en plus de son nom, son futur *mahlas* – pseudonyme.¹⁴

Mais il ne s'agit pas seulement de continuité spirituelle. La plus grande et la plus importante ville serbe médiévale est restée ce qu'elle était du temps de ses nouveaux maîtres et la poésie populaire l'appelle même la « petite Constantinople ».

C'est précisément les témoignages officiels turcs qui ont été conservés qui nous apportent des informations supplémentaires sur le Moyen Âge serbe et sur ce qu'il a laissé en héritage aux nouveaux maîtres. En somme, on comprend mieux l'évolution presque ininterrompue de Prizren au cours des quatre siècles et demi de domination étrangère.

Il s'agit tout d'abord de l'artisanat de Prizren. Alors que les sources médiévales yougoslaves n'en donnent que des informations très pauvres – elles mentionnent seulement les forgerons, les potiers, et les orfèvres, de même que la « maison de cire »¹⁵ – un registre turc détaillé (*defter*) de la deuxième moitié du XVI^e siècle note dans cette ville plus de deux cents artisans, c'est-à-dire une cinquantaine de métiers. Les métiers hérités des ancêtres sont reconnaissables grâce à leurs noms non-turcs, et ce sont les cordonniers (*šusteri*), qui étaient au nombre de 17 et étaient en majorité musulmans et apparemment deux cordonniers fabriquant des « opanci »,^{*16} musulmans, eux aussi. Malgré leur nouvelle

* Opanci: sandales de cuir portées par les paysans.

dénomination et le nouvel art oriental du travail des métaux précieux, les « *kujundžija* »^{**} continuent aussi la tradition des orfèvres du Moyen Âge. D'autant plus que ce métier était pratiqué par un musulman seulement et par quatre chrétiens. La situation est semblable en ce qui concerne les tailleurs. Le mot arabe de *hayyat* désignait les tailleurs musulmans tandis que le mot persan de *derzi-terzija* désignait les tailleurs chrétiens, ce qui permet de conclure qu'il existait certaines différences entre eux.

Il y a un assez grand nombre de preuves de la continuité de la culture du ver à soie.¹⁷ Parmi les artisans de Prizren nous avons compté en tout 9 magnagniers – portant la dénomination turque d' *ipekçi* – mais un seul d'entre eux était chrétien. Jusqu'à présent on ne peut pas établir de façon certaine de quels produits il s'agit: de soie brute, de fils de soie ou de cocons.¹⁸ Le revenu provenant de la vente de la soie – on ne sait pas de laquelle – faisait partie des biens du sultan (has), et variait au cours du XVI^e siècle de 118 333 à 140 000 ou 150 000 *akçi* (asprès) par an et il était selon la tradition régulièrement donné à bail.¹⁹ Une partie du revenu provenant de la vente de la soie était, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, de 8000 *akçi* (taxe de marché comprise) et faisait partie du revenu du bey de district (sandjak-bey).²⁰ Si on en juge d'après le grand nombre de *kazzaz* – artisans qui fabriquaient, entre autre, des cordons, des rubans et d'autres ornements pour les vêtements – et d'après une information de Dubrovnik datant de 1518 sur l'exportation de fils de soie – *seda filata da Prizren*²¹ – on pourrait conclure que la soie y était travaillée dans une certaine mesure.

À côté des artisans déjà cités, il y avait parmi les chrétiens encore quelques pelletiers et fabricants de pantoufles²² qui, étant donné le caractère féodal de la corporation et malgré les nouveaux noms turcs des métiers, peuvent, peut-être, être liés à la période d'avant la domination turque.

À l'image de la „*maison de cire*”, il existe dans le Prizren turc une fabrique de cire (*šemhane*) et on mentionne aussi un chandelier (*mumđžija*) et il y avait en ville une balance principale pour la vente du miel (et de l'huile) dont le revenu était de 3 333 *akçi* par an. Si on en juge d'après la taxe collectée dans le district de Prizren on produisait aussi de l'hydromel (qui est mentionnée sous le nom de *medovina* précisément).²³

Une loi turque de la seconde moitié du XVI^e siècle mentionne dans la ville même de Prizren de vieux vignobles (*kadim baglar*)²⁴. Ils appartenaient à des chrétiens et à des musulmans et à partir de l'impôt sur les vignobles musulmans, on peut calculer leur superficie. Elle était de 125 dunums,²⁵ c'est-à-dire de 113 750 m², tandis que les vignobles chrétiens étaient soumis à une taxe du dixième de la production de vin nouveau, qui se mesurait en cuves (*čabr, čabur*), ancienne unité de mesure des liquides d'origine inconnue, et qui fait son apparition sur les terres serbes à partir du XIV^e siècle.²⁶

La position centrale qu'occupait la région de Kosovo et Metohija sur la Péninsule Balkanique, de même que les liens qu'elle avait, grâce à ses nombreuses vallées fluviales, avec les mers environnantes (la Mer Adriatique et la Mer Egée) et avec l'intérieur du pays, tout cela a fait de ce territoire un important noeud de voies de communication. Avec l'arrivée des Turcs le Kosovo n'a rien perdu de l'importance qu'il avait jusqu'alors. Au contraire, il représentait maintenant une des zones importantes de l'Empire Ottoman, car c'était de là que partaient les chemins des conquérants vers le Nord et l'Ouest. C'est pourquoi on a tracé de nouvelles routes qui convenaient à la stratégie ottomane et aux

** Kujundžija: orfèvre fabricant des objets en filigrane.

dénomination et le nouvel art oriental du travail des métaux précieux, les « *kujundžija* »** continuent aussi la tradition des orfèvres du Moyen Âge. D'autant plus que ce métier était pratiqué par un musulman seulement et par quatre chrétiens. La situation est semblable en ce qui concerne les tailleurs. Le mot arabe de *hayyat* désignait les tailleurs musulmans tandis que le mot persan de *derzi-terzija* désignait les tailleurs chrétiens, ce qui permet de conclure qu'il existait certaines différences entre eux.

Il y a un assez grand nombre de preuves de la continuité de la culture du ver à soie.¹⁷ Parmi les artisans de Prizren nous avons compté en tout 9 magnagniers – portant la dénomination turque d' *ipekçi* – mais un seul d'entre eux était chrétien. Jusqu'à présent on ne peut pas établir de façon certaine de quels produits il s'agit: de soie brute, de fils de soie ou de cocons.¹⁸ Le revenu provenant de la vente de la soie – on ne sait pas de laquelle – faisait partie des biens du sultan (has), et variait au cours du XVI^e siècle de 118 333 à 140 000 ou 150 000 *akçi* (asprès) par an et il était selon la tradition régulièrement donné à bail.¹⁹ Une partie du revenu provenant de la vente de la soie était, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, de 8000 *akçi* (taxe de marché comprise) et faisait partie du revenu du bey de district (sandjak-bey).²⁰ Si on en juge d'après le grand nombre de *kazzaz* – artisans qui fabriquaient, entre autre, des cordons, des rubans et d'autres ornements pour les vêtements – et d'après une information de Dubrovnik datant de 1518 sur l'exportation de fils de soie – *seda filata da Prizren*²¹ – on pourrait conclure que la soie y était travaillée dans une certaine mesure.

A côté des artisans déjà cités, il y avait parmi les chrétiens encore quelques pelletiers et fabricants de pantoufles²² qui, étant donné le caractère féodal de la corporation et malgré les nouveaux noms turcs des métiers, peuvent, peut-être, être liés à la période d'avant la domination turque.

A l'image de la „*maison de cire*”, il existe dans le Prizren turc une fabrique de cire (*šemhane*) et on mentionne aussi un chandelier (*mum džija*) et il y avait en ville une balance principale pour la vente du miel (et de l'huile) dont le revenu était de 3 333 *akçi* par an. Si on en juge d'après la taxe collectée dans le district de Prizren on produisait aussi de l'hydromel (qui est mentionnée sous le nom de *medovina* précisément).²³

Une loi turque de la seconde moitié du XVI^e siècle mentionne dans la ville même de Prizren de vieux vignobles (*kadim bağlar*)²⁴. Ils appartenaient à des chrétiens et à des musulmans et à partir de l'impôt sur les vignobles musulmans, on peut calculer leur superficie. Elle était de 125 dunums,²⁵ c'est-à-dire de 113 750 m², tandis que les vignobles chrétiens étaient soumis à une taxe du dixième de la production de vin nouveau, qui se mesurait en cuves (*čabr, čabur*), ancienne unité de mesure des liquides d'origine inconnue, et qui fait son apparition sur les terres serbes à partir du XIV^e siècle.²⁶

La position centrale qu'occupait la région de Kosovo et Metohija sur la Péninsule Balkanique, de même que les liens qu'elle avait, grâce à ses nombreuses vallées fluviales, avec les mers environnantes (la Mer Adriatique et la Mer Egée) et avec l'intérieur du pays, tout cela a fait de ce territoire un important noeud de voies de communication. Avec l'arrivée des Turcs le Kosovo n'a rien perdu de l'importance qu'il avait jusqu'alors. Au contraire, il représentait maintenant une des zones importantes de l'Empire Ottoman, car c'était de là que partaient les chemins des conquérants vers le Nord et l'Ouest. C'est pourquoi on a tracé de nouvelles routes qui convenaient à la stratégie ottomane et aux

** Kujundžija: orfèvre fabricant des objets en filigrane.

nouveaux courants commerciaux. Prizren était une halte très importante sur ces routes et même un croisement. Si on en juge d'après le recensement officiel datant de la seconde moitié du XVI^e siècle les commerçants étaient ici exclusivement des musulmans: on en a inscrit 5. Le grand nombre de charretiers,²⁷ qui d'après ce même témoignage était de 17, permet de conclure que le commerce était surtout transitaire, orienté vers l'exportation.²⁸

La continuité est visible en ce qui concerne aussi la population de Prizren. Dans le recensement officiel le plus ancien qui nous soit accessible, datant de 1530/31 on mentionne neuf quartiers chrétiens et quatre quartiers musulmans, et dans celui datant de la fin du XVI^e siècle neuf quartiers chrétiens et huit quartiers musulmans. Dans le premier recensement le nombre des maisons chrétiennes s'élève à 534 (ou 66% du nombre total de familles) et dans le deuxième il est de 254 (ou 44%), tandis que chez les musulmans il est d'abord de 273 maisons (ou 34%) et ensuite de 320 (ou 56%). Il faut souligner que ces chiffres ne tiennent pas compte des chrétiens adultes célibataires, lors du premier recensement il y en avait 46, et lors du deuxième leur nombre s'élevait à 113. Quatre des quartiers chrétiens vont conserver leurs noms jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Ce sont: *Stari pazar*, *Petar Nikola*, *Vasil* et *Radomir*.²⁹

Pour ce qui est de la structure ethnique de la population, elle était sous la domination turque, comme auparavant également, mixte.³⁰ Si on en juge d'après les noms propres, comme le prénom du père qui, le plus souvent, remplaçait le nom de famille inexistant c'étaient les noms chrétiens du calendrier qui dominaient (Jovan, Nikola, Mihajlo, Đura, Petar, Dimitrije), il y avait quelques noms bibliques (David, Jakov, Mojsa) et moins de noms populaires (Cvetko, Novak, Stojko, Mladen). Les noms Smir, Prend, Djon, Djin, Kola, Pepa, Pal sont caractéristiques pour l'onomastique albanaise, mais il n'était pas rare de rencontrer seulement un nom albanais (Smir Radko, Smir Cvetko). Il y avait quelques Grecs également.³¹ Il est impossible de fournir des données tout à fait précises sur les effectifs de chaque groupe ethnique pour plusieurs raisons et tout d'abord à cause de la possibilité de lecture différente de certaines ligatures (et ceci non seulement en raison du manque de signes diacritiques), de même qu'à cause de l'absence de photocopies plus lisibles. Cependant on peut affirmer sans prendre de grands risques que parmi les chrétiens de Prizren – il s'agit du recensement datant de la seconde moitié du XVI^e siècle – ce sont les noms du calendrier c'est-à-dire les noms slaves qui constituent la majorité.

La présence d'un grand nombre de chrétiens à Prizren – au XVI^e siècle ils représentaient grossièrement la moitié de la population urbaine – exerçait une influence directe sur la conservation des églises chrétiennes dans cette ville. Le recensement turc déjà cité mentionne ici 6 églises (*kilise*).³² Et le nombre de religieux est grand. Au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle (pour la période antérieure on n'a pas de données) on a compté d'abord 19 papes, 1 diacre, et 2 moines,³³ et un peu plus tard 15 papes et un moine.³⁴ A propos d'églises, il faut dire que dans la seconde moitié du XVI^e siècle à côté des noms de quartiers déjà mentionnés, il en apparaît de nouveaux: *Pridvorica* et *Pandelija*. Si on en juge d'après leurs noms il ne s'agit pas de nouveaux quartiers mais de quartiers nouvellement peuplés.

Quelle conclusion tirer! Bien qu'étant détaillés, les recensements de l'administration ottomane nous laissent encore de nombreux doutes. Cependant, en se basant sur tout ce qui a été exposé, on peut affirmer de façon certaine que Prizren, la ville médiévale serbe la plus importante, a continué de l'être sous la domination turque. Ayant échappé à une destinée tragique comme celle d'un No-

ro Brdo par exemple, cette ville s'est apparemment intégrée sans grandes perturbations au système féodal ottoman. L'abondance des ressources minérales, les terres fertiles environnantes, les riches pâturages, de même que le réseau de voies de communication avec l'héritage des biens matériels et spirituels de la période précédente, tout cela a rendu possible, ce qui est rare dans nos régions, la longue évolution presque ininterrompue de Prizren, son expansion, qu'on peut donc suivre à partir du XIII^e siècle lorsque cette ville est définitivement incluse dans l'état médiéval serbe jusqu'à nos jours. C'est dans cette perspective qu'il faut examiner l'existence d'un grand nombre de poètes dans cette ville, surtout du premier d'entre eux, Suzi Čelebi, qu'on pourrait peut-être, étant donné son origine, considérer comme un lointain reflet de la culture médiévale serbe.

¹ Aleksije Olesnici, *Suzi Čelebi iz Prizrena turski pesnik istorik XV–XVI veka*, Glasnik Skopskog naučnog društva XIII, Skoplje 1934, 72.

² Džemal Čehajić, Postface du livre de Safet-bey Bašagić *Bošnjaci i Hercegovci u islamskoj književnosti*, Sarajevo 1986, 282–85.

³ Hasan Kaleši, *Prizren kao kulturni centar za vreme turskog perioda*, Albano-loška istraživanja I, Priština 1962, 104–106. En ce qui concerne le surnom de Čelebi, l'assertion de Kaleši est exacte: il s'agit d'un surnom donné ultérieurement (cf. *Prizrenski Tapu-defter* qui est conservé dans les Archives de la Présidence du gouvernement d'Istanbul, n° 495, 417).

⁴ H. Kaleši, *Prizren kao kulturni centar*, 91–4, 101–104; *Tapu defter* No 495, 417.

⁵ H. Kaleši, *Prizren kao kulturni centar*, 102–103.

⁶ *Op. cit.* 103; *Tapu defter* No 495, 417.

⁷ Cf. Radoslav M. Grujić, *Jedan primer nepouzdanosti narodne tradicije*, Glasnik Skopskog Naučnog društva XIV, Skoplje 1935, 230.

⁸ Đurđica Petrović, *Narodni mit o Suziju*, Zbornik za narodni život i običaje, knj. 40, Zagreb 1962, 403.

⁹ *Op. cit.* 404–406. Petar Kostić, *Crkveni život pravoslavnih Srba u Prizrenu i njegovoj okolini u XIX veku*, Beograd 1928, 94.

¹⁰ Đ. Petrović, *Narodni mit*, 404.

¹¹ *Op. cit.*, 403.

¹² Mehmed Mujezinović, *Natpisi na nadgrobnim spomenicima Suzi-Čelebija i Neharija u Prizrenu*, Prilozi za orijentalnu filologiju XII–XIII, Sarajevo 1965, 268.

¹³ Hans Joachim Kissling, *Die islamischen Derwischorden, Dissertationes orientales et balcanicae collectae*, 1, *Das Derwischtum*, München 1986, 252.

¹⁴ A. Olesnicki, *Suzi Čelebi*, 70; Kaleši, *Prizren kao kulturni centar*, 100–115.

¹⁵ Milisav Lutovac, *Zanati u Prizrenu*, Zbornik Etnografskog muzeja u Beogradu 1901–1951, Beograd 1953, 58.

¹⁶ Dans le texte turc *opon*.

¹⁷ Elle est liée à certains villages des environs de Prizren. (Ruža Čuk, *Izvoz svile iz Dubrovnika u Veneciju u XIV veku*, Istorijski časopis XXVIII, Beograd 1981, 17, 24)

¹⁸ D. Mehmet Doğan, *Büyük Türkçe, Sözlük, Birlik Yayınları*, Ankara 1981, 473; Selami Pulaha, *Popullsia Shqiptare e Kosoves gjate shek. XV–XVI*, Tiranë 1984, 510–20; Olga Zirojević, *Prvi vekovi tudinske vlasti, Kosovo i Metohija u srpskoj istoriji*, Beograd 1989, 84–5.

¹⁹ Archives de la Présidence du gouvernement d'Istanbul, *Tapu defter* No 167, 371. O. Zirojević, *Prvi vekovi*, 79.

²⁰ Direction générale du cadastre d'Ankara, *Prizrenski tapu defter* No 55, 15 (photocopies).

²¹ Bogumil Hrabak, *Dubrovnici u rudarstvu i wozno-izvoznoj trgovini Kosova 1455–1700*, Vranjski glasnik XVII, Vranje 1984, 91.

²² O. Zirojević, *Prvi vekovi*, 85.

²³ *Op. cit.*, 81.

²⁴ *Tapu defter* No 55, 3 (photocopies).

²⁵ Le dunum equivalait à 910 m².

²⁶ Milan Vlajinac, *Rečnik naših starih mera u toku vekova*, IV, SANU, Beograd 1974, 1008–1011.

²⁷ Le mot arabadžija (*arabaci*) peut se traduire charretier, mais il nous semble plus acceptable de supposer qu'il s'agit ici tout de même du mot rabadžija.

²⁸ O. Zirojević, *Prvi vekovi*, 84-5, 87.

²⁹ Tapu defter No 167, 372; O. Zirojević, *Prvi vekovi*, 93.

³⁰ *Kosovo nekad i sad (Kosova dikur e sot)*, 1, Beograd 1973, 914.

³¹ S. Pulaha, *Popullsia Shqiptare*, 515-20.

³² Tapu defter No 495, 43-5. Nous préparons une étude particulière sur cette question.

³³ *Op. cit.*, 41-46.

³⁴ S. Pulaha, *Popullsia Shqiptare*, 515-18.

PRIZREN, GRAD KOJI TRAJE

Re z i m e

Srpska narodna pesma s pravom naziva Prizren „malim Carigradom“, jer ovaj nekada najznačajniji srpski srednjovekovni grad, nije izgubio od svog značaja ni pod turskom vlašću, što je, inače, retkost na ovim prostorima. Novi gospodari preuzeli su, uz određene transformacije i adaptacije, mnoga njegova duhovna i materijalna bogatstva. Uz stare svetiteljske kultove (sv. Pantelejmon – Suzi Čelebi), zanate (koji nose neturska imena), poljoprivredne kulture (svila, vinogradarstvo), mere, grad će, uz novo muslimansko, sačuvati i svoje hrišćansko stanovništvo, zajedno sa njegovim bogomoljama. Prizren će podariti turskoj književnosti desetak pesnika, a najstariji i najznačajniji među njima, Suzi Čelebi, bio je hrišćanskog porekla i u njegovom delu, *Gazavatname*, oseća se uticaj srpske narodne poezije.

UNE VILLE TYPIQUEMENT LEVANTINE: SARAJEVO AU XVI^e SIÈCLE

Avec l'arrivée des Turcs dans les Balkans, les villes balkaniques ont commencé à se développer d'une manière analogue à celle des villes du Proche Orient, qui était le centre de la culture spécifiquement levantine, car cette région constituait un territoire unique avec les pays de la Méditerranée orientale. Dans ces villes ont eu lieu des changements profonds. A l'emplacement des anciens marchés ou bien en tant qu'agglomérations urbaines entièrement nouvelles, se sont formées de nombreuses villes de type levantin. Leurs particularités étaient: une nombreuse population, en majeure partie musulmane, des édifices monumentaux islamiques, un grand marché avec des ateliers d'artisans pratiquant les métiers les plus variés et une grande variété de marchandises.

La formation des villes commençait par la construction des imarets, c. à. d. des édifices urbains qui étaient entretenus par les revenus des Vakoufs, qui étaient une institution ancienne du Proche Orient. C'étaient, en premier lieu, les mosquées, les medressés, les auberges, les ponts, qui étaient construits pour des raisons religieuses et humanitaires. La structure urbaine était aussi constituée par des édifices dont les propres moyens servaient à l'entretien: les hammams bézistans, magasins, moulins à eau etc. Toutes les villes d'une certaine importance dans les Balkans avaient des édifice monumentaux caractéristiques, dont la destination était religieuse ou bien qui étaient utilisés pour le bien commun de la population. L'institutions de vakouf (fondation pieuse) jouait un rôle très important dans la formation et l'évolution des agglomérations urbaines dans l'Empire Ottoman. Dans la société islamique presque toutes les oeuvres pieuses prenaient la forme de vakoufs. De cette façon on assurait d'une manière durable les moyens pour l'entretien d'un bâtiment public ou d'une institution. Différents édifices – religieux, culturels, humanitaires, économiques, scolaires – constituaient la structure urbaine, tandis que le reste de l'espace était occupé par des maisons d'habitation.

La fondation de Sarajevo est liée au nom du sandjak-bey de Bosnie Isa-bey Ishaković. Ses fondations (une mosquée, un hammam, un pont, un palais pour le gouverneur – sérail, d'après lequel Sarajevo sera nommée, un caravansérail et de nombreux magasins de commerce) constituent la base du futur centre du sandjak de Bosnie, qui deviendra plus tard pachalik. Ensuite, Isa-bey a fait construire une tekke avec mussafirhané et imaret, ce qui a joué un rôle important dans la propagation de l'islam dans cette région.¹

Sarajevo a atteint sa plus grande expansion territoriale et son apogée économique au XVI^e siècle. En comparaison des autres villes de la Péninsule Balkanique, on peut dire que Sarajevo était parmi les plus développées de cette région. Dans l'évolution de Sarajevo, le XVI^e siècle représente la période d'édification la plus intensive, lorsque l'Empire Ottoman était en expansion et ses ressources permettaient une construction intensive. Les inventaires des vakoufs, contenus dans les defters (registres) de ce temps, montrent que les moyens investis dans l'édification de la ville atteignaient un chiffre imposant. A la fin du XVI^e siècle Sarajevo avait 91 mahalas (quartiers) musulmans, 2 quartiers habités par les chrétiens, une colonie de Ragusains et le djemat des Juifs. Dans ces quartiers ont été bâtis plus de cent mosquées, trois bézistans, cinq médressés, plusieurs bibliothèques, six hammams, plusieurs hans et caravansérails, six tekkes et plus de quatre-vingt-dix mektebs, six ponts et un grand nombre de boutiques.²

Tous les édifices monumentaux construits à Sarajevo pendant la regne ottoman datent du XVI^e siècle. Les plus nombreux d'entre eux sont les mosquées qui, quoique considérablement plus petites que celles d'Istanbul ou d'Edirne, surpassent par leur architecture et leur style tout ce qui avait été construit jusque là dans ces régions. La plus imposante parmi elles est la mosquée de Gazi Husrev-bey, oeuvre du Perse Adjem Essir Ali, prédécesseur du célèbre Sinan, et la mosquée d'Ali-pacha que de nombreux historiens de l'art comptent à juste titre parmi les plus belles mosquées à coupole de notre pays. Parmi les quelques médressés, bâties à Sarajevo, la plus connue est, certainement, celle de Gazi Husrev-bey dite Kuršumlija. D'une grande valeur artistique, construite sur le modèle de celles d'Istanbul, elle donne, grâce à sa construction harmonieuse et ses proportions parfaites et malgré ses dimensions modestes, une impression monumentale.

Dans la civilisation islamique, après les édifices religieux viennent immédiatement les bâtiments commerciaux. Par leurs dimensions, leur fonction, leur ornementation et leur construction ils égalent les édifices sacrés. Trois bézistans ornaient le marché de Sarajevo et dans leurs magasins et dépôts arrivaient des marchandises de toutes les régions du monde. Evli Çelebi, célèbre auteur de récits de voyages, faisait la distinction entre les villes qui avaient un bézistan et celles qui n'en avaient pas. Les villes médiocrement développées de Turquie avaient d'ordinaire un bézistan, tandis que dans les villes plus développées, et à Istanbul même, il y en avait trois. Même Sarajevo faisait partie de cette dernière catégorie. C'est un témoignage de son importance et de sa grandeur. Le plus connu des bézistans de Sarajevo est le Brusa bézistan, fondation du grand visir et gendre du sultan Soliman le Grand, Rustem-pacha. Par sa conception et ses dimensions il ressemble beaucoup au bézistan le plus ancien, conservé à Baychehir ou bien à celui de Seres, construit par Çandarli Ibrahim-pacha. Ce bézistan fut nommé Brusa bézistan, parce qu'on y vendait, entre autre, aussi la soie provenant de Brousse.

A Sarajevo on prêtait une attention particulière à la construction de l'acqeduc, des hammams, des fontaines et des jets d'eau, conformément à la conception musulmane de l'hygiène personnelle et de la toilette quotidienne. Outre les salles de bains, assez nombreuses dans les maisons de Sarajevo, on a construit aussi six hammams qui, à l'époque où ils furent bâtis, étaient des édifices monumentaux de pierre, avec des coupoles et une belle décoration intérieure. « Ce qui est joli et bon dans toutes les villes de Turquie et tous ses bourgs sont les bains, grands, vastes, entièrement en marbre, bâtis en forme de voûte... », écrit le Français André Thevet.³ A la différence des édifices monumentaux comme les

mosquées, les hammams, les bézistans, les médressés, les proportions des maisons d'habitation étaient considérablement plus modestes, mais elles avaient une belle décoration intérieure, étaient pleines d'objets artisanaux les plus variés, exécutés dans le čarši (marché) de Sarajevo ou bien importés d'autres régions du vaste Empire Ottoman, ainsi que de Venise, d'Angleterre et d'Inde. Les imarets et musafirhanes étaient des institutions modestes mais utiles et humanitaires. Elles offraient aux voyageurs et aux pauvres le gîte et la nourriture gratuits.

Comme les autres villes assez importantes, Sarajevo se divisait en deux parties: le čarši – quartier commerçant et artisanal où était concentrée toute la vie économique et les mahalas – quartiers d'habitation. Ce qui était caractéristique pour chaque čarši c'était une vaste place, autour de laquelle étaient construites de nombreuses rues avec des magasins artisanaux et commerciaux, des bézistans, des hans et des caravansérails. Dans une même rue se trouvaient ordinairement réunis les artisans du même métier ou de métiers analogues. La base de la vie économique de la ville étaient les artisans organisés en corporations. Elles différaient entre elles par leur degré de développement respectif, qui dépendait des besoins de la population urbaine. Les corporations les plus fortes étaient celles qui étaient liées au travail des métaux et du cuir. Les recensements de la population de Sarajevo montrent qu'une grande partie de celle-ci faisait partie des organisations corporatives qui possédaient, outre la puissance économique, la puissance sociale également. Les membres des corporations, de même que les représentants de la classe féodale, de l'uléma et des riches commerçants, représentaient la principale force sociale et idéologique de la ville. Malgré l'organisation rigide des corporations, au cours du XVI^e siècle déjà ont commencé à se manifester des différences sociales et économiques entre les membres qui étaient devenus entrepreneurs et possédaient un capital et les particuliers qui étaient leurs employés. Ces différences se formaient non seulement à l'intérieur des corporations, mais aussi entre les corporations elles-mêmes. La grande demande d'objets d'usage en métal, surtout de vaisselle en cuivre, a donné lieu à des différenciations, par ex., de la corporation des chaudronniers qui a commencé à jouer un rôle de plus en plus important dans la vie économique et sociale de la ville. On peut dire la même chose de la corporation des orfèvres et des autres maîtres qui travaillaient les métaux, à cause de la demande de plus en plus grande d'articles de luxe et d'objets d'usage en métal. Parmi les corporations commerçantes de Sarajevo la plus puissante était celle dont les membres s'occupaient de la vente des marchandises précieuses d'importation. Ils avaient leurs locaux dans une rue à laquelle ils avaient donné leur nom: Bezerdžani.

Le marché (čarši) de Sarajevo, qui jouissait d'une grande réputation, s'était formé immédiatement après la fondation de la ville, et il était composé d'une quarantaine de rues. Les paysans des environs de la ville y vendaient les surplus de leur production, mais les riches commerçants aussi y vendaient les marchandises qu'ils faisaient venir par caravanes de différentes régions du monde. Affluant à Sarajevo, ils apportaient, en plus de leurs marchandises, leurs coutumes, leur manière de s'habiller qu'ils transmettaient aux autres citoyens. Bien que le turc fût la langue officielle, et, par conséquent, dominante, on pouvait entendre aussi sur le marché les langues des marchands des autres pays.

Les quartiers d'habitation se développaient sur les collines avoisinantes, en dehors du marché et leur formation commençait par la construction de la mosquée. La caractéristique de ces quartiers de Sarajevo, ainsi que de toutes les

villes de type oriental en général, était l'abondance de verdure et d'eau. Partout dans la ville on construisait des fontaines et dans les cours des mosquées, des médressés et des hammams des jets d'eau. Partout, où cela était possible, on bâtissait les maisons à côté de l'eau courante, et là où il n'y en avait pas, on faisait passer de petits canaux à travers les jardins et les cours. Les habitants de Sarajevo se divisaient en musulmans et non-musulmans. La condition des musulmans était, en général, plus favorable, car ils étaient exonérés de certains impôts. Les chrétiens et les Juifs avaient le statut de rayahs, tandis que les colonies d'étrangers jouissaient des privilèges que les gouvernements de leurs pays leur assuraient. Autrefois prévalait l'opinion que les villes de la Péninsule Balkanique étaient les bastions de l'autorité étrangère. Cependant, les recherches récentes ont démontré que la majorité de la population de ces villes était autochtone, tandis que celle d'origine étrangère étaient moins nombreuses.

La composition de la population urbaine était variée. Aux couches sociales supérieures qui servaient de modèles de civilisation urbaine, appartenaient, en premier lieu, le sandjak-bey avec ses proches collaborateurs, la couche d'ayans et d'echrefs, les ulémas, les zaïms, les cadis, les militaires, les riches commerçants et artisans. Aux couches plus basses appartenaient les petits artisans, les pauvres des villes, les manoeuvres et les esclaves.

Les habitants de Sarajevo, ainsi que ceux des autres villes des Balkans, portaient aussi différents vêtements selon leur statut et leur religion. Sur ordre du sultan, les membres des couches sociales supérieures portaient un costume qui indiquait leur position dans la société, tandis qu'aux couches plus basses de la population urbaine il était interdit de revêtir les costumes coûteux des couches supérieures. Certains citoyens ne devaient pas porter les armes ni monter à cheval. Les chevaux de très bonne qualité, bien harnachés et joliment ornés étaient un signe de statut social et dans certaines institutions les hommes avaient même une place spéciale en fonction de la classe à laquelle ils appartenaient.⁴

La population de Sarajevo n'était soumise à aucun seigneur et ne payait pas l'impôt fondamental des rayahs, dit *resm-i çift*, lié à la terre, et elle était exonérée aussi des contributions qu'on payait à l'Etat: *avariz-i divaniye* et *tekalif-i örfiye*. Depuis la fondation de la ville déjà les habitants de Sarajevo possédaient *muafnamé* (exemption totale ou partielle de la population des rayahs des obligations envers l'Etat et les seigneurs féodaux), ce qui influait sur le développement de Sarajevo et l'accroissement de sa population. Ces privilèges octroyés à la population de Sarajevo étaient si larges que certains historiens la considéraient comme ville franche, même ville-république.⁵

La condition de la population urbaine, et même de ses couches les plus basses, était plus favorable que celle des habitants des villages, non seulement à cause des privilèges accordés aux habitants de la ville, mais aussi à cause de la place de la ville dans le système féodal turc, car tous les organes du pouvoir y étaient concentrés.

Au cours de toute la période de domination turque, Sarajevo a conservé l'aspect de ville orientale des premières décennies après sa fondation. Au début du XVII^e siècle encore presque tout l'espace qui constituait le territoire urbain jusqu'à l'occupation austro-hongroise était bâti. Bien que le siège des gouverneurs de Bosnie eût été transféré plusieurs fois de Sarajevo dans d'autres villes de Bosnie (Banja Luka, Travnik), cette ville est toujours restée le centre politique, culturel et économique du pachalik de Bosnie.

- ¹ H. Šabanović, *Dvije najstarije vakufname u Bosni*, Prilozi za orijentalnu filologiju III–IV, Sarajevo 1953.
- ² Ankara, Tapu ve kadastro No 477.
- ³ R. Samardžić, *Beograd i Srbija u spisima francuskih savremenika*, Beograd 1961, 666.
- ⁴ R. Samardžić, *O gradskoj civilizaciji na Balkanu XV–XIX veka, Ideje za srpsku istoriju*, Beograd 1988, 88.
- ⁵ H. Inaldžik, *Osmansko carstvo*, Beograd 1974, 229.

SARAJEVO U XVI VIJEKU KAO LEVANTSKI GRAD

Re z i m e

Dolaskom Turaka balkanski gradovi su se počeli razvijati slično gradovima Bliskog istoka, kao središte posebne levantske kulture, jer to područje postaje jedinstveno sa zemljama istočnog Mediterana. U tim gradovima dešavaju se duboke promjene. Na mjestima starih trgova ili kao potpuno nova naselja, nastali su mnogi gradovi levantskog tipa. Njihovu osobenost činili su mnogobrojno stanovništvo, pretežno muslimansko, monumentalne islamske građevine i velika čaršija sa raznovrsnim zanatima. U XVI vijeku Sarajevo je imalo osobine takvih gradova. Od sredine XV vijeka, kada je počela izgradnja Sarajeva, pa do kraja XVI vijeka formirana je 91 muslimanska mahala, dvije hrišćanske, Džemat Jevreja i dubrovačkih kolonija. U tim četvrtima podignuto je preko sto džamija, tri bezistana, pet medresa, nekoliko biblioteka, šest hamama, više hanova i karavansaraja, šest te-kija, preko 90 mekteba, šest mostova i veliki broj dućana. Početkom XVI vijeka najvjero-vatnije su sagrađene i Stara pravoslavna crkva i škola.

Stanovništvo Sarajeva je najvećim dijelom bilo domaće, autohtono stanovništvo a samo mali dio činili su stranci. Položaj gradskog stanovništva bio je povoljniji od onog koji su imali stanovnici sela, kako zbog privilegija koje je dobivalo tako i zbog položaja grada u turskom feudalizmu u kome su bili skoncentrisani svi organi vlasti. Kao i u drugim istoč-njačkim gradovima i sarajevska čaršija imala je karakterističan prostran trg, okružen mnogobrojnim ulicama sa zanatskim i trgovačkim dućanima, bezistanima, hanovima i karavansarajima. U jednoj ulici obično su bile koncentrisane zanatlije istog ili srodnih zanata.

Svoj najveći razvitak tokom turske vladavine Sarajevo je doživjelo u XVI vijeku, u vre-menu kada je i Osmansko carstvo bilo u usponu.

LES VAKOUFNAMAS, SOURCES HISTORIQUES IMPORTANTES POUR LA CONNAISSANCE DE LA TOPOGRAPHIE URBAINE DE BANJALUKA DU XVI^e AU XIX^e SIÈCLES

La recherche et l'étude de nombreux matériaux historiques divers sur le développement urbain de Banjaluka ont créé une base solide pour étudier les racines mêmes de la naissance et de l'évolution de cette ville ou pour établir les éléments fondamentaux de continuité urbaine.¹ Un des éléments importants de cette documentation sont les manuscrits orientaux écrits en langues turque, perse et arabe, conservés à l'Institut oriental et à la Bibliothèque Gazi Husrevbeg à Sarajevo. Une grande partie de ces documents est apparue pendant la période allant du XVI^e au XIX^e siècles et représente une source irremplaçable pour la connaissance des conditions politiques, historiques, économiques et culturelles de nos régions sous l'Empire ottoman et également sous la Monarchie austro-hongroise.² Parmi ces matériaux, une place particulièrement importante est occupée par les *vakoufnamas*, documents juridiques qui réglementaient la garde et la conservation des fondations qui avaient été construites.

La manière usuelle d'urbaniser les villes pendant la période turque était la construction d'édifices grâce aux capitaux de l'état ou de représentants du pouvoir, d'hommes riches ou même de femmes, en tant que fondations dont l'existence, la conservation et la garde étaient définies par le système des *vakoufs*. C'est pourquoi il existait une espèce particulière de documents qui étaient établis au tribunal d'après une réglementation juridique déterminée et qui s'appelaient des *vakoufnamas*. Ils offrent des données sur la construction des bâtiments, la formation des agglomérations, la structure de la population, les métiers et l'école et donc sont des documents de premier ordre pour l'étude de l'histoire sociale, politique et économique de nos peuples.

Les *vakoufnamas* nous informent en premier lieu sur le nombre, l'espèce, la taille et l'aspect des édifices construits, puis sur les limites des terrains sur lesquels ils ont été élevés, si bien qu'on peut, malgré l'absence de représentation graphiques datant de cette époque, localiser précisément les édifices qui n'existent plus.

Pour que le système des *vakoufs* fonctionne, on a construit deux sortes de bâtiments: les uns étaient des édifices pour lesquels il fallait organiser la conservation et la garde, et c'étaient le plus souvent des édifices religieux et commémoratifs (mosquées, *turbe* – colonnes sépulcrales), culturels (*mektebs* – éco-

les enfantines musulmanes et *medressés*), et communaux (fontaines, ponts et routes), alors que les autres étaient donnés à bail à des prix bien définis dans la vakoufnama, comme par exemple les boutiques, les entrepôts (*magaza*), les bains (*hammam*), les marchés couverts (*bezistan*), les maisons d'habitation et les terrains. C'est de tout cela que devaient s'occuper les *muteveli*, administrateurs des vakouf, clairement désignés dans les vakoufnamas.³

De cette façon on assurait l'existence et la prospérité économique des vakoufs, la circulation de l'argent, son accroissement et son investissement profitable, et c'est ainsi que certains vakoufs se sont maintenus jusqu'à nos jours. Cependant de nombreux vakoufs de Bosnie et Herzégovine ont petit à petit perdu de leur capital et ont complètement disparu.⁴

Le texte d'une vakoufnama se compose de trois parties principales: *l'exposition* – introduction avec le nom du donateur, *la disposition* – partie principale dans laquelle on indique concrètement ce qui est légué et sous quelles conditions, et *la légalisation* par laquelle le *cadi* (juge) attitré inscrit au *sidžil* (procès-verbal du tribunal de chériat) le texte de la vakoufnama et prononce le verdict sur la validité et la possibilité d'exécution de la fondation avec les dates et les noms des témoins. A part cela, certaines vakoufnamas ont aussi des invocations, des authentications de l'original et des copies, des cachets et éventuellement d'autres données.⁵

L'acte de fondation sous forme de vakouf était l'acte le plus solennel de la vie du donateur, c'est pourquoi le style est conforme au texte, souvent prolixe, orné et chargé d'épithètes.

La vakoufnama donne toute une série d'informations, d'une part sur la personnalité du fondateur et de sa famille, ensuite sur les juges qui légalisent l'acte de fondation, et parfois sur le nom de l'auteur de texte de la vakoufnama, sur les noms des architectes et ouvriers qui ont construit les bâtiments des vakoufs.⁶

La liste des témoins de la vakoufnama permet de découvrir des données sur les contemporains du fondateur, sur leurs activités, et c'est ainsi qu'on peut en apprendre plus sur les fondateurs d'autres édifices sur lesquels il n'existe pas d'autres données.

La vakoufnama de Sofi Mehmed-pacha

La plus ancienne vakoufnama de Banjaluka connue jusqu'à présent est celle de Sofi Mehmed-pacha,⁷ écrite du 24 XII 1554 au 4 I 1555. Elle est en arabe, sur du papier en forme de rouleau de dimensions 3,0x0,24 m et elle est conservée comme pièce originale dans un étui de métal à la Bibliothèque Gazi Husrev-beg à Sarajevo. On soupçonne cette vakoufnama de ne pas être l'original, mais une copie du XVIII^e siècle⁸ (annexe 1).

La nomination de Sofi Mehmed-pacha⁹ comme gouverneur du sandjak de Bosnie et sa détermination à transférer à Banjaluka le siège du pouvoir militaire et administratif seront d'importance capitale pour le développement ultérieur de l'architecture urbaine de cette région. Ces régions sont entrées dans l'Empire ottoman en 1727/28,¹⁰ lorsqu'au pied de la forteresse médiévale¹¹ apparaît le premier marché (*čarši*) avec la mosquée dédiée au sultan Sulejman Kanunija, appelée *Careva* (mosquée de l'empereur).¹²

Mettant à profit les conditions naturelles dont jouit la Haute ville, les sources thermales qui existent près des collines Šehitluci et Grab, l'importante voie de

communication par la rivière Vrbas, où il existait déjà une forteresse, Sofi Mehmed-pacha commence des travaux de grande ampleur, si bien que la Haute ville devient bientôt un important centre militaire, politique, administratif et économique (Figs. 1, 2).

En analysant la vakoufnama de Sofi Mehmed-pacha on apprend qu'il a élevé une mosquée avec une » haute coupole « , puis une auberge (*han*) avec 20 chambres, 69 boutiques, un hammam, un pont sur le Vrbas, trois moulins et qu'il a légué de nombreux terrains. Grâce aux descriptions détaillées des limites des terrains, sur lesquels se trouvaient certains bâtiments, il est possible de déterminer exactement l'emplacement où a été construit chaque édifice puisque rien n'a subsisté, à part la mosquée (le bâtiment actuel qui se trouve à la place de la mosquée est entièrement nouveau puisque le bâtiment d'origine a été brûlé sans doute au cours de l'attaque des troupes autrichiennes avec Ludwig de Baden à leur tête en 1688).¹³

Dans la vakoufnama de Sofi Mehmed-pacha on peut distinguer quatre parties principales. La première est de caractère général et théologique avec de nombreux épithètes fleuries à l'adresse du fondateur. La deuxième partie de la vakoufnama, de loin la plus importante, indique l'endroit où ont été construites les fondations; c'est *Podgradje*,¹⁴ comme l'appelle Sofi Mehmed-pacha lui-même, à proximité de la forteresse Banjaluka où se trouvait le marché où le peuple faisait le commerce de céréales, et tout cela était lié aux voies de communication qui rejoignaient le Vrbas, où sera construit le pont du même fondateur. Dans la vakoufnama, on ne dit pas de quel pont il s'agit, mais d'après les vestiges de pierre à proximité des rives, on peut supposer que c'était un pont de pierre. Le pont a vraisemblablement été détruit en 1730,¹⁵ et les ponts qui ont été construits ultérieurement étaient en bois. La construction d'un pont à cet endroit a certainement résulté de besoin non seulement de relier la forteresse à l'autre rive, mais aussi d'assurer la communication entre les deux nouvelles *čarši*. Il existait probablement à cet endroit auparavant un pont ou un autre passage organisé.¹⁶

Grâce aux indications précieuses de la vakoufnama, on peut localiser le hammam sur la rive droite de la rivière Vrbas près du pont, en aval de celui-ci, et c'est ce qu'écrit plus tard Petar Erdödy à Ivan Ungnad en évoquant le duel éventuel entre Sofi Mehmed-pacha et Nikola Zrinski.¹⁷ L'eau pour le hammam était amenée de Bejhunar de Novoselija.¹⁸ La description des bains est donnée dans la vakoufnama et on peut deviner qu'il s'agissait d'un bâtiment modeste à *halvat*, avec deux petits bassins (*kurna*), et une entrée vitrée (*džamegan*.) On n'indique aucune autre pièce, comme par exemple pour le chauffage de l'eau. Pourtant, on pourrait supposer, sachant qu'il existe à proximité immédiate des sources d'eau chaude, appelées *vrulje*, qu'on utilisait cette eau.

La mosquée était » élancée, comme on en voit rarement « (comme l'indique la vakoufnama), et si on en juge d'après le minaret, qui s'est conservé presque jusqu'à nos jours, elle était bâtie dans le style des bâtiments monumentaux de l'architecture islamique du XVI^e siècle.¹⁹ A cause du creux dans le sol de l'endroit réservé aux prières, elle a été appelée » Jama-džamija « (la mosquée-fosse).

Les boutiques construites près de la mosquée ou des voies de communication, sont divisées en groupes comme suit: le premier groupe de boutiques, construites du côté ouest de la mosquée, comptait 34 boutiques sur lesquelles 10 avaient des entrepôts et toutes étaient sous le même toit. De l'autre côté de la rue qui menait à la rivière Vrbas, il y avait 15 boutiques, qui entouraient l'endroit où on a construit l'auberge avec 20 chambres et une écurie au rez-de-chaussée, et près de l'auberge il y avait 7 boutiques tournées vers la route menant à Ilidža. Le

communication par la rivière Vrbas, où il existait déjà une forteresse, Sofi Mehmed-pacha commence des travaux de grande ampleur, si bien que la Haute ville devient bientôt un important centre militaire, politique, administratif et économique (Figs. 1, 2).

En analysant la vakoufnama de Sofi Mehmed-pacha on apprend qu'il a élevé une mosquée avec une » haute coupole « , puis une auberge (*han*) avec 20 chambres, 69 boutiques, un hammam, un pont sur le Vrbas, trois moulins et qu'il a légué de nombreux terrains. Grâce aux descriptions détaillées des limites des terrains, sur lesquels se trouvaient certains bâtiments, il est possible de déterminer exactement l'emplacement où a été construit chaque édifice puisque rien n'a subsisté, à part la mosquée (le bâtiment actuel qui se trouve à la place de la mosquée est entièrement nouveau puisque le bâtiment d'origine a été brûlé sans doute au cours de l'attaque des troupes autrichiennes avec Ludwig de Baden à leur tête en 1688).¹³

Dans la vakoufnama de Sofi Mehmed-pacha on peut distinguer quatre parties principales. La première est de caractère général et théologique avec de nombreux épithètes fleuries à l'adresse du fondateur. La deuxième partie de la vakoufnama, de loin la plus importante, indique l'endroit où ont été construites les fondations; c'est *Podgradje*,¹⁴ comme l'appelle Sofi Mehmed-pacha lui-même, à proximité de la forteresse Banjaluka où se trouvait le marché où le peuple faisait le commerce de céréales, et tout cela était lié aux voies de communication qui rejoignaient le Vrbas, où sera construit le pont du même fondateur. Dans la vakoufnama, on ne dit pas de quel pont il s'agit, mais d'après les vestiges de pierre à proximité des rives, on peut supposer que c'était un pont de pierre. Le pont a vraisemblablement été détruit en 1730,¹⁵ et les ponts qui ont été construits ultérieurement étaient en bois. La construction d'un pont à cet endroit a certainement résulté de besoin non seulement de relier la forteresse à l'autre rive, mais aussi d'assurer la communication entre les deux nouvelles *čarši*. Il existait probablement à cet endroit auparavant un pont ou un autre passage organisé.¹⁶

Grâce aux indications précieuses de la vakoufnama, on peut localiser le hammam sur la rive droite de la rivière Vrbas près du pont, en aval de celui-ci, et c'est ce qu'écrit plus tard Petar Erdödy à Ivan Ungnad en évoquant le duel éventuel entre Sofi Mehmed-pacha et Nikola Zrinski.¹⁷ L'eau pour le hammam était amenée de Bejhbunar de Novoselija.¹⁸ La description des bains est donnée dans la vakoufnama et on peut deviner qu'il s'agissait d'un bâtiment modeste à *halvat*, avec deux petits bassins (*kurna*), et une entrée vitrée (*džamegan.*) On n'indique aucune autre pièce, comme par exemple pour le chauffage de l'eau. Pourtant, on pourrait supposer, sachant qu'il existe à proximité immédiate des sources d'eau chaude, appelées *vrulje*, qu'on utilisait cette eau.

La mosquée était » élancée, comme on en voit rarement « (comme l'indique la vakoufnama), et si on en juge d'après le minaret, qui s'est conservé presque jusqu'à nos jours, elle était bâtie dans le style des bâtiments monumentaux de l'architecture islamique du XVI^e siècle.¹⁹ A cause du creux dans le sol de l'endroit réservé aux prières, elle a été appelée » Jama-džamija « (la mosquée-fosse).

Les boutiques construites près de la mosquée ou des voies de communication, sont divisées en groupes comme suit: le premier groupe de boutiques, construites du côté ouest de la mosquée, comptait 34 boutiques sur lesquelles 10 avaient des entrepôts et toutes étaient sous le même toit. De l'autre côté de la rue qui menait à la rivière Vrbas, il y avait 15 boutiques, qui entouraient l'endroit où on a construit l'auberge avec 20 chambres et une écurie au rez-de-chaussée, et près de l'auberge il y avait 7 boutiques tournées vers la route menant à Iliđža. Le

quatrième groupe de boutiques se trouvait au bord de la route menant à Ilidža au pied de la colline, qu'on appelle dans la vakoufnama *Karaul-tepa* (la colline de garde; aujourd'hui on utilise le toponyme de *Karaula*).

L'auberge avec ses 20 chambres était louée et devait assurer, avec les boutiques, la prospérité économique des fondations. C'était en fait la première hôtellerie de ce genre à Banjaluka. On cite encore trois moulins, dont deux avaient été construits sur des barques,²⁰ et grâce aux indications précises de la vakoufnama on peut les situer sur la rive droite du Vrbas.

Comme le site lui-même a complètement changé d'aspect à cause des travaux ultérieurs de construction, et qu'aucune des fondations, à part la mosquée, n'a subsisté, cette dernière sert de repère pour la localisation des autres. Une reconstruction attentive permet de conclure, à partir des données de la vakoufnama, que l'activité de Sofi Mehmed-pacha dans le domaine de l'architecture urbaine a eu une influence importante sur la formation de cette partie de la ville (annexe 2).

À côté des bâtiments cités dans la vakoufnama, il y a aussi les terrains dont certains avaient déjà été divisés en parcelles du vivant de Sofi Mehmed-pacha et donnés à bail. D'après les indications de limites de ces terrains, dont on cite habituellement le nom du propriétaire à qui le terrain a été acheté, on peut trouver ces endroits aujourd'hui encore. Et les limites sont indiquées comme des choses permanentes: la rivière Vrbas, la route principale menant à Ilidža, le pont. Certaines marques servant de limites sont particulièrement intéressantes. C'est ainsi qu'à un endroit on cite « le grand orme », à un autre « la pierre qui se dresse comme un poteau indicateur « (borne romaine?).²¹ Et également divers toponymes dont certains se sont conservés jusqu'à nos jours, comme *Suhi potok* (Le ruisseau à sec), *Bunardžik* (Le petit puits), *Veliki brežuljak* (La grande colline), et avant tout ceux de *Podgradje*, *Sajmište* (Le champ de foire), *Karaul-tepa* etc...

On peut définir combien de terrains Sofi Mehmed-pacha avait achetés aux habitants de la *kasaba* (bourgade) de Banjaluka en comparant les parcelles indiquées avec le terrain et la carte, et on peut conclure qu'il s'agit de toute la partie qui s'appelle aujourd'hui le quartier (*mahala*) de Sofi Mehmed-pacha.

Outre ces données, la vakoufnama contient aussi les noms des gens à qui Sofi Mehmed-pacha avait acheté les terrains, et qui étaient vraisemblablement d'anciens habitants de la ville, comme par exemple le voïvode Kubad. Il avait une grande propriété puisque le domaine des fondations de Sofi Mehmed-pacha voisinait à plusieurs endroits avec ses terres. D'après son titre, le voïvode Kubad était vraisemblablement chef de la police²² du temps de Sofi Mehmed-pacha, et plus tard il sera le fondateur de la mosquée du même nom sur la rive gauche du Vrbas. Un des signataires de la vakoufnama de Sofi Mehmed-pacha, que l'on mentionne plusieurs fois dans le texte, Mehmed Čelebi était, d'après son titre, un érudit et sera plus tard le fondateur de la mosquée du même nom à l'endroit où se trouvent les sources thermales d'Ilidža.²³ D'après les métiers des fermiers, des propriétaires de parcelles voisines et des témoins, on peut conclure qu'en ce temps-là la bourgade de Banjaluka,²⁴ comme l'appelle Sofi Mehmed-pacha lui-même, était déjà un centre commerçant et artisanal développé. Voici les métiers que l'on mentionne dans la vakoufnama: orfèvre, tanneur, cor donnier, tailleur, forgeron, marchand de sable.

Bien que le *muteveli* du vakouf de Sofi Mehmed-pacha dût rendre des comptes sur les dépenses et les affaires à l'administrateur du vakouf du même donateur à Sofia, le temps, les guerres, et les dévastations ont quand même complè-

tement ruiné le vakouf de Sofi Mehmed-pacha. Cependant la Haute ville doit certainement son intense développement urbain dans ses débuts à l'activité de ce gouverneur bosniaque dans le domaine architectural.

La construction des fondations de Sofi Mehmed-pacha sur la rive droite du Vrbas a assuré non seulement la création du quartier du même nom, mais a aussi amorcé l'urbanisation du site tout entier selon la conception orientale. Le pont de Sofi Mehmed-pacha a relié entre elles deux čarši, Hunkarija ou Careva,²⁵ qui s'était formée antérieurement sur la rive gauche du Vrbas, et celle de Sofi Mehmed-pacha sur la rive droite. C'est autour de ces čarši que se sont développés les autres petits quartiers d'habitation de la Haute ville, et c'est ainsi qu'au nord du quartier de Sofi Mehmed-pacha, en aval du Vrbas, sont apparus les quartiers Osman Šah,²⁶ Šinikova ou Kalendarija,²⁷ puis Sitarska.²⁸ En amont du Vrbas, au pied de la colline Šehitluci, au lieu dit Ilidža, nommé ainsi à cause des sources thermales, s'est développé le quartier du même nom. On utilisait vraisemblablement les eaux thermales avant la formation de l'agglomération. Les plus anciens bâtiments du quartier étaient les bassins couverts (*hauz*),²⁹ alors que le bâtiment central était la *musalla*, mosquée en plein air.³⁰ À côté d'elle Mahmud Čelebi, contemporain de Sofi Mehmed-pacha que nous avons déjà cité, a construit une petite mosquée avec un minaret de bois et des portiques.³¹ L'agglomération de Grab s'est développée au dessus du quartier Careva sur un terrain vallonné avec deux ensembles, celui de Hadžibeg-zade³² et celui de Džaferagina.³³ Au nord de Careva, en aval du Vrbas, là où la rive est basse et facile d'accès, a commencé à se développer déjà au XVI^e siècle le quartier Tabaci, nommé ainsi à cause des artisans qui constituaient sa population.³⁴ Au fil du temps les Hauts et les Bas Tabaci se sont séparés. Le centre du quartier était constitué par la mosquée, Tabačka ou Debagija, une des cinq mosquées en Bosnie et Herzégovine à avoir été construites par cette corporation (elle a été détruite en 1919).³⁵ Au nord de cet endroit s'est développé encore un autre quartier autour de la mosquée Kubadagina déjà citée.

C'est ainsi qu'à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle la Haute ville avait déjà 10 quartiers qui formaient la structure cellulaire de l'agglomération, dont les centres urbains étaient les bâtiments religieux et dont l'élément de base était la maison située dans un jardin et enceinte d'un mur. Les quartiers ont continué à se développer le long de la rivière et de la voie de communication, vers le nord, en formant une agglomération urbaine linéaire. La rivière Vrbas représentait en ce temps-là l'axe principal autour duquel on construisait.

Les travaux de construction se poursuivent au cours du XVI^e et XVII^e siècles à l'endroit où se formera la Basse ville, à laquelle sera lié le nom du premier beylerbey du pachalik de Bosnie, Ferhad-pacha Sokolović.³⁶

La vakoufnama de Ferhad-pacha Sokolović

Pour l'étude du développement urbain de Banjaluka au cours des XVI^e et XVII^e siècles, l'un des documents les plus importants est la vakoufnama de Ferhad-pacha Sokolović, rédigée à Banjaluka du 21 au 30 janvier 1578.³⁷ L'original de ce document n'a pas été conservé mais il en existe quatre copies.

La vakoufnama est écrite en langue turque, mais l'introduction et la dernière partie sont en langue arabe (annexe 3).

Ferhad-pacha Sokolović est issu de la célèbre famille Sokolović du village du même nom près de Rudo, duquel sont issus do nombreux hommes d'état, beys

de sandjaks, commandants d'armées, vizirs, comme le grand vizir Mehmed-pacha Sokolović, ou de religieux, comme le célèbre patriarche Makarije. La vakoufnama nous apprend que le père de Ferhad-pacha était Rustem-bey, ses frères Ali-bey et Derviš-pacha. Plus tard sa lignée a été prolongée à Banjaluka par ses fils Mehmed³⁸ et Husein,³⁹ son petit-fils Ferhad-bey,⁴⁰ son arrière petit-fils Mustaj-pacha⁴¹ et le fils de celui-ci Mehmed,⁴² pour qu'au cours du XVIII^e siècle toute trace de cette famille se perde à Banjaluka.

L'analyse de la vakoufnama crée l'impression qu'il n'y a pas d'ensembles thématiques clairement déterminés, comme c'était le cas de la vakoufnama de Sofi Mehmed-pacha, et que le contenu religieux se mêle au texte officiel, aux indications sur les fondations, sur les payes des employés, ou à certaines autres dispositions. Ce n'est qu'en lisant très attentivement qu'on peut découvrir dans le texte les bâtiments qui sont construits ou légués. Une partie très importante de la vakoufnama est consacrée aux règles d'entretien des bâtiments, ou de toute la fondation, aux payes de employés, à la location des boutiques et des terrains, alors qu'il n'y a aucune description de l'aspect des bâtiments, ni d'indications précises sur les limites des parcelles où ils ont été construits. C'est pourquoi on ne peut effectuer la localisation approximative de ces fondations que grâce à la mosquée, la tour de l'horloge et la fontaine qui ont subsisté et peuvent servir d'orientation.

Ferhad-pacha Sokolović ne continue pas la construction de la Haute ville, mais choisit la plaine entre la forteresse et la voie de communication à trois kilomètres en aval du Vrbas, et grâce à une fortune de guerre il y construit les bâtiments suivants:⁴³ une mosquée, un mekteb, et une fontaine avec un réseau d'eau, en face de la mosquée un caravansérail, à côté de lui un grenier à céréales, une *tophane* (fabrique d'armes), un hammam, deux ponts, un moulin à trois roues sur le Vrbas, un palais pour les gouverneurs, 200 boutiques, une tour de l'horloge,⁴⁴ des toilettes publiques; il fait paver deux routes (« de l'ancienne Banjaluka à Čarši « et » du mekteb à la fabrique d'armes ») (annexe 4). Dans la vakoufnama on indique particulièrement quels bâtiments il faut réparer, agrandir ou construire sur les revenus du vakouf. C'est ainsi qu'on dit qu'il est nécessaire d'agrandir de moitié les bains, c'est-à-dire d'y ajouter un côté pour les femmes, ensuite qu'il faut réparer les appuis du pont, recouvrir le caravansérail de cuivre, construire une medressé, un *imaret*, une *tekke*, un *bezistan* et un autre han. En consultant les autres documents historiques, on peut constater de façon certaine qu'à part l'imaret, la tekke, la deuxième auberge et l'agrandissement des bains, toutes les autres exigences de la vakoufnama ont été réalisées.

Un des premiers bâtiments à être construits fut la fabrique d'armes, la *tophane*. D'après l'indication sur la route menant du mekteb à la tophane, et qui était pavée, on peut supposer qu'elle se trouvait devant les remparts ouest de la forteresse Kastel. Cette fabrique d'armes ravitaillera plus tard en munitions et en canons de nombreuses villes de la région de Bosanska krajina et même de Dalmatie au temps de l'expansion de l'Empire turc.⁴⁵

De la fabrique d'armes la route menait au pont sur le Vrbas et on pourrait supposer que la tour sur le Vrbas ou Sukapija⁴⁶ existait déjà, puisque la construction même du pont avait été étroitement liée à la tour. En ce qui concerne le pont lui-même, on dit dans la vakoufnama qu'il est délabré, ce qui signifie que Ferhad-pacha l'avait construit au cours de ses premières années de pouvoir, et qu'il a ordonné de réparer les supports sur les revenus du vakouf, ce qui sera exécuté plus tard.⁴⁷ Grâce à des documents cartographiques ultérieurs, des Archives de guerre de Vienne, et grâce aux descriptions d'espions,⁴⁸ on peut obte-

nir des renseignements plus précis sur l'aspect du pont. C'est ainsi qu'en 1785 le porte-drapeau Božić qui faisait le tour de ces régions pour les besoins de la couronne autrichienne, dit qu'il fait 65 pas de long et 6 de large.⁴⁹ Sur les gravures du XIX^e siècle on peut trouver quelques représentations de ce pont (annexe 5).

Le bâtiment le plus important qui ait été construit sur l'espace libre entre la forteresse et la voie de communication longitudinale était la mosquée (1579),⁵⁰ à laquelle sont consacrées de nombreuses lignes dans la vakoufnama. Cependant la mosquée n'y est pas décrite sous son aspect architectural, mais on y donne les règles d'entretien, de nettoyage du bâtiment, les devoirs des personnes qui font la prière. Dans le texte on cite également à côté de la mosquée un mekteb et en face de la mosquée on mentionne le caravansérail déjà construit,⁵¹ à côté de lui le grenier à céréales et ensuite le hammam qu'il fallait agrandir de moitié⁵² (Figs. 3, 4).

Evliya Çelebi décrit, dans son *Récit de voyage*,⁵³ ces bains comme un bâtiment qui n'était pas particulièrement beau, indiquant qu'il est pourvu d'eau minérale, curative. Cette donnée ne saurait être exacte puisque dans la vakoufnama on mentionne les tuyaux d'eau pour la fontaine et les bains et on peut supposer qu'ils se trouvaient dans la Basse ville. Sur les documents cartographiques de 1737 qui représentent la bataille de Banjaluka sont dessinés les schémas de bâtiments appelés « Bäder » (bains) au sud de la mosquée, le long de la route principale menant à la Haute ville⁵⁴ ce qui pourrait être l'emplacement de cet édifice. Le moulin construit au pied de la forteresse Kastel sur le Vrbas avait trois roues, et on peut le voir sur les gravures représentant cette partie de la forteresse.

Du vivant de Ferhad-pacha on avait déjà construit le palais où résidaient les gouverneurs de Banjaluka. Comme il est dit explicitement dans la vakoufnama que le terrain avait été acheté à Ahmed-dedo, natif de Banjaluka, et que le palais avait été construit à proximité de sa tombe, on pourrait éventuellement, d'après l'endroit où se trouve encore de nos jours la colonne sépulcrale où a été enterré Ahmed-dedo (dans le Quartier de la medressé à côté du Vrbas) deviner l'endroit où avait été construit ce palais.⁵⁵ En aval de cet endroit, plus près de la forteresse de Banjaluka, se trouvait un ancien palais au sujet duquel on supposait qu'il avait été construit vers le milieu du XIX^e siècle.⁵⁶ D'après les plans architecturaux du bâtiment, qui se sont conservés, et les photographies qui représentent une disposition typique de sérail, on pourrait supposer que cet édifice avait été construit bien auparavant.⁵⁷

Les boutiques ont été construites le long des voies de communication qui étaient pavées, c'est-à-dire le long de la voie longitudinale menant à la Haute ville, encadrant ainsi la mosquée et le caravansérail, et plus loin le long des rues Ferhad-pacha et Čelareva actuelles vers la Crkvena.

Dans la vakoufnama on demande de construire une medressé sur les revenus du vakouf, ce qui, d'après ce que nous apprennent certaines sources historiques ultérieures, sera exécuté.⁵⁸

On peut constater la même chose pour le bezistan, au sujet duquel Evliya Çelebi, passant par Banjaluka, en 1660, écrit : « La čarši de la ville a 300 boutiques, un bezistan construit de matériaux solides. Ses deux portes sont encore fermées avec les chaînes de fer. Il y a 100 boutiques. C'est une fondation de feu Ferhad-pacha »⁵⁹ (annexe 4).

A la fin de la vakoufnama, après toutes les constatations formelles juridiques, c'est-à-dire les attestations que cet acte est » valide, fondé sur la loi, parfait et réglementaire, et qu'on ne peut ni vendre, ni donner, ni hériter des biens du

vakouf », ⁶⁰ se trouvent les signatures des témoins de l'acte. Parmi les premiers se trouve Sebzija, qui était vraisemblablement l'auteur du texte, et ensuite se succèdent les noms de Hasan defterdar (ministre des finances), Gazanfer, voïvode et *zaim* (chevalier possédant les terrains), de nombreuses personnalités portant en général les titres de *halif* ou de *čelebi*, et à la fin se trouvent les signatures de deux maçons et charpentiers, Deli Spahija et hadži Nezir, qui avaient vraisemblablement participé à la construction de ces bâtiments.

Au cours des XVI^e et XVII^e siècles, autour de ces édifices monumentaux se forme la centre commerçant de Banjaluka (*Čaršija*). Ferhad-pacha renforce les liens entre la forteresse et la *Čaršija*, ces deux ensembles dépendant l'un de l'autre, en construisant un pont pour piétons et une voie de communication transversale par rapport à la forme étirée qu'avait la ville jusque là. Ses deux contemporains et signataires de sa vakoufnama, Hasan defterdar⁶¹ et le voïvode Gazanfer⁶² construisent leurs fondations, les mosquées des mêmes noms aux deux bouts de cette voie de communication, sur les bords opposés du Vrbas, soulignant ainsi son importance.

Sur cette transversale se poursuit l'urbanisation, s'élargit le noyau urbain et Banjaluka qui était une petite agglomération prend l'aspect d'un centre développé.

C'est grâce à cela que vont se développer autour du quartier de Ferhad-pacha ou *Čaršija*, qui était le centre économique, commerçant et social de la Basse ville, huit quartiers (Arnaudija, Hadži-Osmanija,⁶³ Pećinska ou Sefer-agina,⁶⁴ Aparđi-pašina,⁶⁵ Hadži-Babina ou Šarena,⁶⁶ Mehđibeg,⁶⁷ Simidija,⁶⁸ Medreska ou Daudija),⁶⁹ et au cours du XVII^e siècle se formeront encore sur la rive gauche de la Crkvena les cinq quartiers suivants: Kalauzija,⁷⁰ Hadži-Omerova ou Dolac,⁷¹ Pašica,⁷² Šehova,⁷³ et Herićeva.⁷⁴ Se conformant à la structure urbaine cellulaire et orthogonale, ces deux quartiers s'interposent entre la Haute et la Basse villes, réunissant ces deux agglomérations en un seul ensemble urbain, de forme linéaire.

Si on ajoute à cela le quartier Varoš,⁷⁵ qui existait déjà, il y avait alors sur la rive gauche du Vrbas 15 quartiers. Sur la rive droite du Vrbas, à côté du quartier le plus ancien de Gazanferija allaient se développer les quartiers Mejdan,⁷⁶ Kulmahala,⁷⁷ Stupnica,⁷⁸ Hadži-Pervizova,⁷⁹ et Mala *Čaršija*,⁸⁰ ce dont parlent certaines vakoufnamas qui se sont conservées.

Autres vakoufnamas connues ayant de l'importance pour le développement urbain

Outre les vakoufnamas de Sofi Mehmed-pacha et de Ferhad-pacha Sokolović, qui sont les documents les plus importants sur les travaux de construction à Banjaluka pendant la période du pachalik de Bosnie, il existe encore quelques documents semblables liés à la construction de bâtiments et à la mise en forme de certains espaces qui sont apparus dans l'intervalle entre le XVII^e siècle et les premières années du XX^e siècle.

Une de ces vakoufnamas est celle de Sefer-Spahija de 1618, dont l'original se trouve dans la collection de manuscrits orientaux, *Manuscripta turcica*, de l'Institut oriental de Sarajevo (annexe 6).⁸¹ Le texte est écrit en langue turque avec des motifs calligraphiés et de nombreux éléments décoratifs. Le contenu de la vakoufnama est très détaillé avec des instructions précises sur les dépenses

pour l'entretien de la mosquée et de l'école primaire (mekteb), que ce fondateur avait construites. Au bas de cette vakoufnama ont signé de nombreux témoins parmi lesquels on trouve les noms de douze marchands de Banjaluka et même d'un musicien. L'indentification de ces noms permet de fixer plus facilement le moment où sont apparus d'autres édifices portant les noms de ces signataires. A part cela, la connaissance des professions des témoins qui ont signé les vakoufnamas, nous renseigne sur la structure de la population de cette époque, si bien qu'on peut constater que Banjaluka avait déjà dans les premières années du XVII^e siècle de nombreux traits de ville commerçante. Dans la vakoufnama on trouve comme signataires Hadži-Omer, au sujet duquel on peut supposer qu'il est le fondateur de la mosquée de l'agglomération actuelle de Dolac, puis Mehdi-bey qui est vraisemblablement le fondateur de la mosquée du même nom construite à Hiset. Ces deux mosquées existent encore, mais ont été considérablement modifiées. Un des signataires de cette vakoufnama est Hadži-Husein, fondateur de la mosquée Hadži-Babina, déjà citée.⁸²

Une autre vakoufnama importante de cette période est celle de Hadži-Perviz.⁸³ La construction du pont de Ferhad-pacha sur le Vrbas qui a relié les deux rives a été un acte important qui a donné une direction nouvelle aux communications et a stimulé la construction sur la rive droite du Vrbas, jusqu'alors peu urbanisée. La mosquée Gazanferija (Fig. 5), de la fin du XVI^e siècle, qui avait été élevée par Gazanfer, contemporain de Ferhad-pacha et signataire de plusieurs vakoufnamas,⁸⁴ a servi de charpente au développement du quartier du même nom, ce qui ne signifie pas encore l'urbanisation complète du large espace propice à la construction. C'est pourquoi la vakoufnama de Hadži-Perviz, écrite pour la première fois en 1630, complétée à quatre reprises et terminée en 1638, a une importance particulière. Ce commerçant de Banjaluka appartenait vraisemblablement à une des familles les plus anciennes de la ville puisque dans la vakoufnama on mentionne des jardins et des terres que ce fondateur avait hérités de ses ancêtres. Hadži-Perviz a construit une mosquée à l'extrémité est de la ville, jusqu'alors complètement inhabitée. Cette mahala obtiendra plus tard le nom de Nova (Nouvelle) et sera un des derniers quartiers construits sur la rive droite du Vrbas. A cause du ruisseau qui coule à côté d'elle, la mosquée sera nommée Potočka (« du ruisseau ») et le nom du fondateur sera complètement oublié. Pour subvenir à l'entretien de la mosquée, Hadži-Perviz a fait construire 11 boutiques près du pont de Ferhad-pacha sur la rive droite du Vrbas. Elles étaient de caractère artisanal et conditionnées par les besoins de la population de cette partie de la ville. Parmi les boutiques de Hadži-Perviz, il y avait une boulangerie, une cuisine populaire, une boutique de boza,* un atelier d'étameur, une boutique de barbier, une épicerie et une boutique de chandelles. Dans la vakoufnama on demande d'entretenir certaines de ces boutiques avec le capital d'exploitation, ce qui était rare, car la plupart du temps les boutiques subvenaient aux besoins des autres bâtiments (annexe 7).

Près de ces boutiques on devait plus tard construire une petite mosquée de bois, qui du fait qu'elle avait été érigée dans le quartier Čaršija obtint le nom de Sukija; elle avait 3 boutiques au rez-de-chaussée et l'endroit pour les prières à l'étage.⁸⁵ Cette partie de la ville fut nommée Mala Čaršija et elle a incité à poursuivre la construction à cet endroit. Cette mosquée sera entretenue par plusieurs vakoufs de différents fondateurs (Fig 6).

* Boza: boisson non-alcoolisée faite à partir de la farine de maïs.

Pour la période du XIX^e siècle la vakoufnama la plus importante est celle de Jusuf Šibić de 1873,⁸⁶ par laquelle il lègue 30 boutiques, une medressé et un han. Les boutiques et le han devaient subvenir aux besoins de l'école en question. Cette vakoufnama est importante également parce que, de cette façon, elle a permis l'urbanisation de l'espace qui se trouvait au nord de la mosquée de Ferhad-pacha et qui était vide. De plus, ces boutiques seront plus tard couvertes d'un toit, d'où le nom *bezistan* (marché couvert), et formeront un centre commerçant actif (Figs. 7, 8).

Des données sur la construction d'un han à proximité de la mosquée de Ferhad-pacha nous sont fournies par la vakoufnama de Selim Džinić de 1894.⁸⁷ Ce fondateur a construit à cet endroit (actuellement la rue Čelareva) un han et un entrepôt, qui devaient subvenir aux besoins des deux mosquées, Čaršijska (Sukija dans le quartier Mala Čaršija) et Kulmahal. Le han reçut le nom du locataire Djuzel (seul le rez-de-chaussée, considérablement modifié, a subsisté jusqu'à nos jours). Ce fondateur indique précisément les limites des terrains et les bâtiments qui s'y trouvaient, si bien qu'on en apprend plus non seulement sur la construction des grands édifices du quartier Čaršija, mais aussi sur les propriétaires des boutiques qui s'y trouvaient à la fin du XIX^e siècle. En 1908 Gazić Ibrahim lègue par une vakoufnama⁸⁸ des fonds et une boutique dans le quartier Hunčarija de la Haute ville pour la réparation de la mosquée de Mustaj-pacha à Novoselija. Par sa vakoufnama, Fehim Čekić-Ibrišagić⁸⁹ lègue sa propre maison, à la place de laquelle on doit faire un cimetière et avec les matériaux de construction de la maison on doit construire une école primaire pour les filles.

Il existe des vakoufnamas qui ne parlent pas de la construction d'un bâtiment, mais de son entretien. C'est ainsi que dans sa vakoufnama Hamid Huseđzinović lègue en 1908⁹⁰ des fonds pour l'entretien de la medressé Atik dans le quartier Medreska, ce que fait également Abdija Ibrahimbegović en 1898⁹¹ pour la medressé Fejzija, de même que Galipović Djulsuma (Ibrahimbegović) en 1898 pour la mosquée Čaršijska.⁹² La vakoufnama de Džinić Sakima de 1908⁹³ fournit des données semblables, précisant les fonds pour l'entretien des mosquées Simidija et Hadži-Omerova. Les vakoufnamas peuvent nous donner des informations sur un lieu et un bâtiment qui avait été construit auparavant à cet endroit. C'est le cas de la vakoufnama d'un certain Šaban, fils de Husein du quartier d'Apardi-pacha, qui a été écrite en 1696⁹⁴ et qui confirme l'existence de la mosquée portant le nom de ce gouverneur de Bosnie (Fig. 10). La vakoufnama parle de la construction d'une fontaine à proximité de la mosquée du même nom.

Grâce à l'analyse des vakoufnamas, on parvient à des données importantes sur la construction de la ville et souvent à la réelle identification de certains bâtiments et certains lieux. A partir des documents produits ici, on peut conclure que Banjaluka était déjà devenue au cours du XVII^e siècle la plus grande ville de la région de Bosanska krajina.

Les données que fournissent les vakoufnamas montrent que du XVI^e au XIX^e siècles Banjaluka a acquis une solide structure urbaine de conception linéaire prononcée, avec deux noyaux, deux agglomérations, la Haute et la Basse villes avec une voie de communication les reliant, en suivant la rivière Vrbas. Le développement des autres quartiers, qui est confirmé, outre les documents géodésiques, par les sources orientales, a été orienté d'un côté vers l'espace se trouvant entre ces deux agglomérations et de l'autre vers la rive gauche de la Crkvena, le long de la voie de communication, et a formé ainsi une structure urbaine linéaire, qui servira d'ossature à la construction de la ville moderne actuelle.

Si on tient compte que Banjaluka a dans son histoire récente subi deux bombardements (1941 et 1944) et deux tremblements de terre (1969 et 1981) et en plus toutes sortes de transformations dûes à l'application de nouvelles idées dans le domaine de l'architecture et de l'urbanisme, alors les connaissances que nous apportent ces documents exigent que les lieux et les structures de valeur historique, qui se sont conservés et ont été identifiés, soient respectés dans les futurs plans d'urbanisme, ce qui doit permettre d'établir, ne serait-ce que partiellement, une continuité de développement et d'assurer leur réalisation pratique.

¹ La systématisation, l'analyse et l'appréciation des documents historiques concernant ce sujet ont été faites dans le cadre de la thèse du III^e cycle de l'auteur: » Analyse et évaluation critique de la documentation historique sur le développement urbain de Banjaluka «, soutenue à la Faculté d'architecture de l'Université de Belgrade en avril 1989.

² A la bibliothèque de Gazi Husrev-bey de Sarajevo se trouvent 28 vakoufnamas de Banjaluka dont la minorité sont des originaux, et la majorité est inscrite aux procès-verbaux des tribunaux – les *sidžil*. Il existe trois *sidžil* contenant ces documents, et l'inscription elle-même des vakoufnamas a commencé après l'occupation austro-hongroise, vraisemblablement en 1884. A partir du nom du donateur il est possible de trouver très facilement une vakoufnama, inscrite au *sidžil*. Dans les procès-verbaux des tribunaux sont inscrites divers *ferman* (édits du sultan), *ilam* (sentences des tribunaux), *berat* (décrets de l'empereur), *murasila* (missives) et d'autres documents. Tout cela a été transféré de la Direction des vakoufs de Sarajevo dans cette bibliothèque (Z. Fejić, *Popis vakufnama iz Bosne i Hercegovine koje se nalaze u GHB*, Anali Gazi Husrev-begove biblioteke V–VI, Sarajevo 1978, 245–249). Les vakoufnamas de Sofi Mehmed-pacha, Ferhad-pacha Sokolović et Sinan-bey Boljanić ont été traduites et publiées dans l'édition *Monumenta turcica IV/1* de l'Institut oriental (*Vakufname iz Bosne i Hercegovine XV i XVI vijeka*, Sarajevo 1985). Le contenu de la vakoufnama de Hadži-Perviz a été interprété grâce aux explications détaillées de H. Kreševljaković dans le livre *Esnafi i obrti u Bosni i Hercegovini*, Naučno društvo NR BiH, Djela, knj. XVII, Sarajevo 1961, 13. (On le désignera désormais comme: *Esnafi*...) Pour cette étude il a été nécessaire de traduire les autres vakoufnamas de Banja Luka (prof. Salih Trako, Orijentalni institut, Sarajevo). Dix d'entre elles avaient de l'importance pour notre sujet, et elles sont utilisées dans notre étude.

³ Souvent on désignait deux personnes pour la même fonction, une qui la remplissait lors de l'acte de fondation, et l'autre qui remplissait cette fonction par la suite (prof. Salih Trako, explications accompagnant les traductions des vakoufnamas).

⁴ Le vakouf de Sofi Mehmed-pacha est resté sans ses édifices après les ravages effectués par Ludwig de Baden en 1688. C'est alors qu'ils ont vraisemblablement été brûlés. Le vakouf de Ferhad-pacha n'avait plus une seule boutique en 1878 (Kreševljaković H., *op. cit.*, 17).

⁵ Dans les vakoufnamas on indiquait ensuite les payes des employés qui devraient remplir certaines obligations définies par la vakoufnama. C'étaient en général des religieux (des *imam*, des *hatib* et des *muezzin* des mosquées), puis des *muteveli*, et parfois des instituteurs.

⁶ Dans la vakoufnama de Ferhad-pacha Sokolović on cite deux ouvriers du bâtiment: le maçon Deli Spahija et le charpentier hadži Nezir, qui avaient vraisemblablement construit certains de ses bâtiments.

⁷ Vakoufnama Sofi-Mehmed-paše, traduction de Bisera Nurudinović, *Vakufname iz BiH u XV i XVI vijeku*, Monumenta turcica IV/1, Orijentalni institut Sarajevo, Sarajevo 1985, 95, l'original à GHB, n° 177. Dans la vakoufnama on trouve le nom de Muhamed, bien que les traducteurs précédents aient mentionné celui de Mehmed.

⁸ D'après l'espèce de papier utilisé, qui est supposé être du papier italien de 1602, Bejtjić pense que cette vakoufnama est une copie (A. Bejtjić, *Banjaluka pod turskom vladavinom*, Naše starine, Sarajevo 1953, 96).

⁹ Sofi Mehmed-pacha a été nommé bey de sandjak en 1553. Le sandjak de Bosnie faisait alors partie du beylerbeylik de Roumélie (Kreševljaković-Kapidžić, *Sudsko-administrativna podjela Bosne i Hercegovine početkom stoljeća*, Istorijsko-pravni zbornik 3–4, Sarajevo 1950, 253–255). Il est arrivé en Bosnie en juin 1554 et est resté jusqu'en mai 1557, au moment où il a été nommé pacha de Buda, où il est mort en 1558 (H. Šabanović,

Bosanski pašaluk, Sarajevo 1982, 71). Sofi Mehmed-pacha était vraisemblablement bulgare d'origine (Bejtić, *op. cit.*, 95). Bašagić suppose que Sofi Mehmed-pacha était notre compatriote (S. Bašagić, *Znameniti Hrvati, Bošnjaci i Hercegovci u Turskoj carevini*, Zagreb 1931, 84).

¹⁰ H. Šabanović, *op. cit.*, 57.

¹¹ Cette forteresse a vraisemblablement été construite après 1463, après la formation du banat de Jajce par le roi hongro-croate Matija Korvin (S. Bašagić, *Kratka uputa u prošlost BiH (1463–1850)*, éd. par lui-même, Sarajevo 1900, 92). Elle faisait partie de la ligne du système de défense sur le Vrbas contre la pénétration turque. En se fondant sur les autres documents historiques (Lj. Thalloczy-Š. Horvath, *Povijest banovine, grada, i varoši Jajca (1450–1527)*, Budapest, traduction de M. Šufflay, Zagreb 1916, *Codex diplomaticus partium Regno Hungariae adrexonum banatus castrum et opidum Jajcza (1450–1527)*, Monumenta Hungariae historica XL, Budapest 1915, 124; H. Kreševljaković, *Stari bosanski gradovi*, Naše starine I, Sarajevo 1953, 26; A. Bejtić, *op. cit.*, 92), on peut conclure qu'il s'agit précisément de la forteresse Banjaluka, ce que confirme également la vakoufnama de Sofi-Mehmed-pacha, dans laquelle on cite explicitement la forteresse Banjaluka (Vakoufnama Sofi Mehmed-paše, GHB, n° 177). La forteresse Banjaluka se trouve mentionné pour la première fois dans la charte du roi hongro-croate Vladislav II Jagellon. La forteresse a été abandonnée devant l'avance turque en 1527, lorsque son commandant Andrija Rodatović y a mis le feu et s'est enfui (Lj. Thalloczy-Š. Horvath, *op. cit.*, 253). La première donnée sur cette forteresse pendant la période de la domination turque date de 1540–41, date à laquelle on dit que la garnison de la forteresse comptait 41 *mustahafiz* (membre de la garnison) (H. Kreševljaković, *Esnafi...*, 8).

¹² Sulejman Kanunija a été sultan turc de 1520 à 1566 (Bejtić, *op. cit.*, 94).

¹³ H. Kreševljaković, *Esnafi...*, 13.

¹⁴ Podgrađe ou, comme on le mentionne dans la vakoufnama « Podigrađe », désigne l'espace autour et au pied de la forteresse, et apparaît comme nom de l'endroit qui se trouve sur la rive en face de l'emplacement supposé de la forteresse.

¹⁵ Le Vrbas a débordé le 9 février 1730, emportant tous les ponts de Banjaluka. Comme le vakouf de Sofi Mehmed-pacha est resté sans fonds vers la fin du XVII^e siècle, le pont a été réparé par l'état en 1733. Il existait après 1878. Tous ces ponts étaient en bois (H. Kreševljaković, *Esnafi...*, 12).

¹⁶ C'est une supposition de Thalloczy, *op. cit.*, 228.

¹⁷ F. Šišić, (Vijenac, Tečaj XXV, Zagreb 1893, 223–245), et Kreševljaković (*Banje u Bosni i Hercegovini, 1462–1916*, Sarajevo 1952, 96). Dans sa lettre Petar Erdödy écrit entre autres: « De Turquie est venu un homme, que Votre très noble Seigneurerie connaît, et qui dit qu'il est pacha de Bosnie dans un lieu près de Banjaluka qui s'appelle Mrtvica (Mrtvica), et en ce lieu ce pacha a fait (disponit) un puits (puteum) et des bains pour son âme (« pro refrigerio animae suae »). Kreševljaković mentionne que les fondations de cet édifice existaient encore en 1952 (*op. cit.*, 147). Dans la Haute ville un réseau d'eau a été construit au XVII^e siècle par un certain Tavit Mustafa (on n'a pas découvert où il se trouvait) (H. Kreševljaković, *Esnafi...*, 51).

¹⁸ H. Kreševljaković, *idem*.

¹⁹ Dans la liste des oeuvres du grand architecte de l'Empire turc, Mimar Sinan, du XVI^e siècle, qui a été publiée par Mustafa Sai, son propre ami, on mentionne une mosquée du nom de Sofu Mehmet-pacha en Herzégovine (H. Redžić, *Studije o islamskoj arhitektonskoj baštini*, Sarajevo 1983, 176–177). Comme en Herzégovine aucune mosquée de ce nom n'est connue, on pourrait éventuellement supposer que l'édifice d'origine avait été construit dans la Haute ville d'après des projets de Constantinople. Cela demande des recherches ultérieures. La mosquée a vraisemblablement été brûlée en 1688, lors de l'attaque des troupes de Ludwig de Baden. Elle a été reconstruite en 1781/82 et en 1937 (Inscription au dessus de l'entrée, traduction de M. Mujezinović, *Islamska epigrafika BiH*, Sarajevo 1977, 198). C'est alors qu'ont été construites les galeries avec cinq arches, à cause des dimensions de la mosquée qui dépassaient de beaucoup celles des mosquées de bois typiques; après le tremblement de terre de 1969, la mosquée a changé d'aspect et on a construit trois arches aux galeries.

²⁰ Ce sont apparemment les seuls moulins à avoir été construits sur des barques à l'intérieure de la Bosnie, comme le dit Kreševljaković (*Esnafi...*, 52).

²¹ On a découvert deux bornes romaines dans la Haute ville, qui ont été scellées dans les montants des portes des bains thermaux de Dereklija (Bejtić, *op. cit.*, 96). Une d'entre elles a été transférée dans la forteresse Kastel.

²² A cause de son emplacement elle a été nommée « la mosquée sur le rocher » (H. Kreševljaković, *Banjaluka u XVI i XVII vijeku*, GJPD, Beograd 1934, 895).

²³ D'après la liste des quartiers (mahala) datant de 1604 (annexe) on peut identifier Mahmud Ćelebi comme étant le fondateur de la mosquée d'Ildiža avec un minaret de bois (Ankara, Tapu ve kadastro DN 479, microfilm, Orijentalni institut Sarajevo, 205, fo 205/135, 205/136, traduction du prof. Fehim Spaho). *Liste des quartiers de Banjaluka datée de 1604* (Ankara Tapu ve kadastro DN 479, Orijentalni institut, microfilm, 205, fo 205/135 et 205/136. Traduction du professeur Fehim Spaho). – Grab, mescid d'Ibrahim avec 54 maisons; – mescid de Mehmedaga, 32 maisons; – mescid de Mehmed-pacha, 53 maisons; – mescid d'Osman Šahbeg, 46 maisons; – mescid de Hadži Mustafa – illisible; – mescid d'Alija Horberi, 41 maisons; – Ildiža, mescid de Mahmud, 29 maisons; – mescid du Sultan Sulejman, 50 maisons; – mescid de Hadži-Alija, 39 maisons; – mosquée de Kuba-daga, 31 maisons; – mosquée de Mehmedbeg Kapetan, 39 maisons; – mosquée de Zaim Ibrahimaga, 84 maisons; – mosquée de Mustaj-pacha, 86 maisons; – mosquée Ferhadija, 79 maisons; – ville de Banjaluka, habitée par des chrétiens, 18 maisons.

²⁴ La Haute ville est appelée habituellement dans la vakoufnama de Sofi Mehmed-pacha » la bourgade (kasaba) de Banjaluka «, et c'est ainsi que s'appelle également la Basse ville dans la vakoufnama de Ferhad-pacha. Plus tard une différenciation apparaît lorsqu'on commence à appeler la Haute ville l'Ancienne Banjaluka. Pour la première fois en 1647 dans la vakoufnama d'une certaine Hatidža, il est dit que le quartier Huncarija se trouve dans la Haute ville de Banjaluka (Orijentalna zbirka JAZU, Zagreb, no 349).

²⁵ Bejtici, *op. cit.*, 93.

²⁶ Osman-šah ou Osman-han Skenderpašić a été à deux reprises gouverneur de Bosnie, et en 1563 il a construit une mosquée en aval du quartier de Sofi Mehmed-pacha sur la rive droite du Vrbas (H. Kreševljaković, *op. cit.*, 895). Dans la charpente de cette mosquée on a trouvé des croix gravées, si bien qu'on suppose qu'avant l'arrivée des Turcs c'était une église. Autour de la mosquée, il y avait un cimetière et lors de la construction d'un bâtiment d'habitation on a creusé à cet endroit et on a découvert des tombeaux qui étaient orientés dans le sens contraire des tombeaux islamiques (Arhiv OIZ Banjaluka).

²⁷ La mosquée Šinikova s'appellait aussi Kalendarija, et son fondateur appartenait vraisemblablement à l'ordre des derviches de Kalender Jusuf Endelusija, comme le mentionne Bejtici. Il l'appelle la mosquée Šiljkova (A. Bejtici, *op. cit.*, 96). C'était un mescid avec un minaret de bois et des murs bâtis en blocs de pierre non-enduits. Il a été détruit en 1923, mais ses ruines ont subsisté jusqu'en 1937 (Arhiv OIZ, Banjaluka).

²⁸ Le nom du fondateur de la mosquée est oublié. A l'origine elle était couverte de bardeau, avait un minaret de bois. Elle a été transférée en 1963 à Bronzani Majdan (Arhiv OIZ Banjaluka).

²⁹ Des vestiges du *hauz* d'Eba se sont conservés de même que les ruines du *hauz* appartenant à la maison de Šeranić Zejra. Les *hauz* des maisons de Gušić et Šeranić Bisera sont encore en bon état. A côté de ces bâtiments il y avait des bains au rez-de-chaussée des maisons d'habitation. (Les maisons Osmančević et Demirović). *Hauz* – mot arabe qui signifie bassin couvert.

³⁰ La *musalla* servait aux prières de masse, de même qu'à l'armée (A. Bejtici, *op. cit.*, 98). Le *mimber* et le *mihrab* étaient en pierre. Tout a été détruit après la deuxième guerre mondiale.

³¹ La mosquée d'Ildiža (détruite en 1948), v. note 23. Lors des fouilles archéologiques en 1983 on a découvert les fondations de cette mosquée, bâties sur trois rangs de pierre, comme un mur creux (Photothèque de l'Institut de protection des monuments historiques et naturels de Banjaluka).

³² La mosquée de Džafer-aga avait un minaret de bois. Elle a été détruite en 1928 (Arhiv OIZ Banjaluka).

³³ La mosquée Hadžibegzada avait un minaret de bois. Après le tremblement de terre en 1969 elle a été reconstruite et on a bâti un minaret massif.

³⁴ D'après la légende, cet endroit a été peuplé par les paysans du village de Trn qui fuyaient la peste. La ville de Banjaluka a été atteinte par la peste en 1690, année où elle a souffert aussi d'une grande famine, de même qu'en 1733, quand 7000 personnes sont mortes (H. Kreševljaković, *Esnafi* ... 27).

³⁵ Il y avait de telles mosquées également à Tešanj, Mostar, Sarajevo, Visoko. Le premier tanneur de Banjaluka se trouve mentionné dans la vakoufnama de Sofi Mehmed-pacha en 1554 et s'appellait Ferhad, fils de Jusuf (Kreševljaković, *Esnafi* ... 40).

³⁶ Ferhad-pacha a été nommé bey du sandjak de Bosnie en 1574 et a exercé cette fonction jusqu'en 1580, lorsqu'il a été nommé premier commandant (*beylerbey*) du pachalik de Bosnie. Il est devenu gouverneur à Buda en 1585 et il y a été assassiné en 1590. Le *beylerbeylik* de Bosnie a été constitué par les sandjaks de Bosnie, de Herzégovine, de Kliško, Pakrac et Krčko qui se sont séparés du beylerbeylik de Roumélie et par les

sandjaks de Zvornik et de Požega qui se sont séparés du beylerbeylik de Buda. C'est l'ancien sandjak de Bosnie qui est devenu le sandjak central de ce pachalik. Son siège a été Banjaluka de 1553 à 1639, date à laquelle il a été transféré à Sarajevo (Šabanović, *Bosanski pašaluk*, Sarajevo 1982, 57 et Bejtović, *op. cit.*, 198).

³⁷ Vakufnama Ferhad-paše Sokolovića, traduction de Fazileta Cviko, *Vakufname iz Bosne i Hercegovine XVI i XVII vijeka*, Monumenta turcica IV/1, Oriž. inst., Sarajevo 1985, 217. L'original n'a pas été trouvé. La copie de la vakoufnama se trouve dans le sidžil des vakoufnames de la bibliothèque de Gazi Husrev-bey, I, p. 141, n° 209. A la bibliothèque de GHB il en existe encore trois copies. Toutes trois sous le numéro 166. L'oeuvre de Muhamed Enveri Kadić contient également une copie de la vakoufnama, et il en existe une à la Bibliothèque universitaire de Bratislava sous le numéro TF 125. Le premier commentaire sur la vakoufnama a été publié par le docteur es sciences A. Muftić, *Moschée und Stiftung Ferhad-paša's in Banja Luka*, Leipzig 1941.

³⁸ Dž. Čelić, *Ferhadija u Banjaluci*, éd. Spomenici kulture, DKBiH, Sarajevo 1962.

³⁹ Dž. Čelić-M. Mujezinović, *Stari mostovi u Bosni i Hercegovini*, Sarajevo 1969, 133.

⁴⁰ Bejtović, *op. cit.*

⁴¹ Mustaj-pacha ou Mustafa-pacha a élevé une mosquée portant son nom, un pont et une fontaine à Novoselija. Bejtović suppose que c'était entre 1706 et 1708 (Bejtović, *op. cit.*, 98).

⁴² Mehmed était capitaine de Banjaluka (Kreševljaković, *Kapetanija u Bosni i Hercegovini*, Sarajevo 1980, 152).

⁴³ Ferhad-pacha a obtenu une fortune de guerre, grâce à sa victoire sur le comte Herbert von Auersperg dans la bataille de Budačko, qui a eu lieu le 22 septembre 1575. Dans cette bataille le comte Herbert a péri et son fils Wolf Engelbert a été fait prisonnier. Comme rançon Ferhad-pacha a reçu 30.000 ducats et 100 soldats prisonniers (R. Samarđžić, *Beograd i Srbija u spisima francuskih savremenika XVI-XVII v.*, Beograd 1961, 451-452; *Pečevi Tarihi, Bosna*, Istanbul, 1866-67, 454; S. Bašagić, *Kratka uputa u prošlost BiH*, Sarajevo 1900, 43). Le souvenir de cet événement s'est conservé dans une poème populaire (A. Hangi, *Banjaluka i okolica*, Školski vjesnik X, Sarajevo 1903, 57). Hors de Banjaluka, Ferhad-pacha a construit des fondations à Livno, Zemunik, Vrana, Bos. Kostajnica, Lišnja, Ravno, Dobrun, Sogubina, Svinjar et Kratovo près de Nova Varoš. (Vakoufnama Ferhad-paše Sokolovića, traduction de Fazileta Cviko, *op. cit.*, 228).

⁴⁴ Dans la vakoufnama on mentionne la paye de l'employé qui remonte l'horloge, si bien qu'on pourrait se demander si la Tour de l'horloge (Sahat-kula) avait été construite éventuellement auparavant. Cependant, d'après l'analyse de la structure des murs de cet édifice et la façon dont les fondations sont posées, on suppose qu'elle a été construite au temps de Ferhad-pacha.

⁴⁵ De 1570 à 1573 on a déjà fait venir des canons de la forteresse de Banjaluka à celle de Klis; en 1580 on en a également envoyé à Bihać, et en 1583 on a fabriqué 30 canons dans la forteresse (B. Hrabak, *Privreda Banjaluke i njene okoline do rata 1683-1699*, Istorijski zbornik I, Institut za istoriju, Banjaluka 1980, 101-103).

⁴⁶ C'est le quartier Mala Čaršija - en arabe Suki Sagir - qui a donné son nom à la tour Sukapija ou Sukapikula, la tour sur le Vrbas, qui a été construite en face de ce quartier et qui faisait partie des remparts extérieurs de la forteresse Kastel.

⁴⁷ Le texte d'un épigraphe qui s'est conservé sur la pierre dit que cela a été fait par son fils Husein en 1614 (Dž. Čelić - M. Mujezinović, *Stari mostovi u Bosni i Hercegovini*, Sarajevo 1969, 132-133).

⁴⁸ Grâce à la documentation historique on a identifié jusqu'à présent trois ponts sur le Vrbas à Banjaluka. Il existe plusieurs sources confirmant l'existence d'un quatrième pont qui n'a pas été identifié. Un auteur de récits de voyages inconnu du XVIII^e siècle dont le texte a été publié par Bodenstern G., *Povijest naselja u Posavini, 1718-1739*, GZM XX, Sarajevo 1908, écrit qu'il existe à Banjaluka 4 ponts qu'il situe en aval du Vrbas - le pont de la ville nouvelle (vraisemblablement celui de Mustaj-pacha), le pont Dikitja (non-identifié), le pont de l'Empereur (celui de Sofi Mehmed-pacha) et celui de la forteresse (pont de Ferhad-pacha). C'est ce qu'écrit également le commandant Held, espion de la couronne autrichienne en 1783 (RAB, Collection des cartes géographiques K VII m 47-21), qui appelle le quatrième pont Dikichia et le pont de la forteresse - « le pont près de la ville ». On sait que Sinan-bey Boljanić de Čajniče a acheté des terres et construit un pont sur le Vrbas à Banjaluka en l'honneur de sa femme Šemsa-kaduna, soeur de Mehmed-pacha Sokolović en 1582 (Vakoufnama Sinan-bega, sina Bajram-age, traduction de Salih Trako, *Vakufname iz BiH XV i XVI v.*, Monumenta turcica IV/1, Oriž. inst., Sarajevo 1985, 103. L'original à GHB, Sarajevo, 162/189). Il existait aussi le pont de Fazli-pacha, construit en

1623, mais on ne sait pas s'il était sur le Vrbas ou sur un des ses affluents (Kreševljaković, *Esnafi* ... 30).

⁴⁹ Kreševljaković – Kapidžić, *Vojno-geografski opis Bosne pred Dubički rat od 1785. godine*, Naučno društvo NR BiH, Građa. knj. VII, Sarajevo 1957, 43. Ce pont a été détruit lors de l'inondation du 9 février 1730, mais plus tard il a été reconstruit. L'inondation du 29 mai 1737 n'a pas endommagé le pont, puisque les assiégeants l'ont trouvé cette année-là en bon état (Kreševljaković, *Esnafi* ..., 28).

⁵⁰ Le monument le plus important de l'architecture islamique de Banjaluka au XVI^e siècle est la mosquée de Ferhad-pacha, construite en 1579, ce que confirme un épigraphe sur la pierre au dessus de l'entrée de la mosquée. Cette mosquée est un bâtiment à une seule pièce qui appartient au type de mosquées d'Istanbul, dans lesquelles la base s'agrandit au niveau du mihrab surmonté d'une demi-coupe, avec deux élargissements latéraux aux voûtes ressemblant à celles de monastère. Au dessus de la pièce centrale carrée s'élève une coupole placée sur un haut tambour. Au dessus du portique il y a trois petites coupoles. L'extérieur de la mosquée donne une impression d'enjouement des masses et de verticalité prononcé. Avec le jet d'eau, les trois *türbe* et le cimetière elle constitue un ensemble. La base de la mosquée de Ferhad-pacha ressemble beaucoup, en plus petit, à celle de la mosquée de Murat III, construite à Manisa, près d'Ismir en 1583. Comme on sait que cette mosquée a été édiflée d'après les plans de Mimar Sinan, que sa construction a été commencée par l'architecte Mehmed, on peut faire des suppositions sur l'origine de la mosquée de Ferhad-pacha (A. Andrejević, *Islamska monumentalna umetnost XVI veka u Jugoslaviji*, Beograd 1984, 58–59).

⁵¹ En 1985, lors de recherches archéologiques au site de Hanište, en face de la mosquée de Ferhad-pacha, on a découvert les fondations d'un caravansérail, qui était, d'après les vestiges archéologiques, de grandes dimensions (44x34 m). On y a trouvé des tuyaux de bois et d'argile cuite qui servaient de conduits d'eau (B. Graljuk, *Banjaluka, Ranoturški karavanseraj*, Arheološki pregled, Ljubljana 1985, 158). L'eau était amenée du village de Pavlovac d'une source qui sera appelée plus tard Šadrvan (H. Kreševljaković, *op. cit.*, 50).

⁵² A Banjaluka encore un autre hammam a été construit en 1826, au pied des remparts de la forteresse Kastel. Il servait à l'armée et utilisait l'eau du Vrbas. Le journal « Bosna », n°343 du 14. 1. 1873, décrit l'incendie de ce hammam. (H. Kreševljaković, *Banje u Bosni i Hercegovini 1426–1916*, ND BiH, Djela, knj. VII, Sarajevo 1952, 97).

⁵³ E. Čelebija, *Putopisi*, Sarajevo 1982, 212–217.

⁵⁴ Archives de guerre de Vienne, Vienne, Collection des cartes, n° 2301, n° de registre H III d 1316, n° 2300, n° de reg. H III d 1315 et n° 1478, n° de reg. B 9 C 932.

⁵⁵ Bejtici suppose que cette localisation est possible. A cet endroit se trouve la maison de Bešliagić, que les propriétaires actuels ont achetée au siècle dernier. A côté de la maison il y avait un bâtiment avec des pièces pour les travaux domestiques et ils étaient reliés par un long couloir – kubura ou mabejna. Cette disposition est typique pour les bâtiments des sérails, comme le mentionne Kreševljaković dans *Saraji i dvori bosanskih namjesnika*, Naše starine III, Sarajevo 1956, 118.

⁵⁶ Jelovac suppose que ce bâtiment a été construit après l'arrivée d'Omer-pacha Latas à Banjaluka. (V. Jelovac, *Banjaluka u prošlosti*, Glas, Banjaluka, 1961, 25).

⁵⁷ Le projet d'adaptation de ce bâtiment pour en faire le siège du district au début de l'occupation austro-hongroise a été conservé dans la Collection d'esquisses et de plans des Archives de Bosnie et Herzégovine (Fond Zemaljske vlade, Zbirka nacrti i planova, boîte 63). Le bâtiment se composait du *selamluk* et du *haremluk* (parties privée et publique où se réunissait le divan). Sa base ressemble beaucoup à celle du palais du pacha ou palais du vali à Travnik, construit avant 1749 et dont parle Kreševljaković en donnant un croquis architectonique du bâtiment dans l'article déjà cité: *Saraji ili dvori bosanskih namjesnika*, Naše starine III, Sarajevo 1956, 115. Au cas où ce bâtiment ne serait pas du temps de Ferhad-pacha, on pourrait supposer qu'il avait été construit pour les gouverneurs de Bosnie avant 1638 (H. Kreševljaković, *Esnafi* ..., 11); Evliya Çelebi en parlera plus tard (*op. cit.*, 219). Sur la carte de 1785 (RAB 1476, G I h 18–10) à cet endroit est représenté un bâtiment avec une voie de communication menant à la forteresse. Dans ce bâtiment a eu lieu le procès de Vasa Pelagić. L'édifice a été détruit dans l'année 30 de notre siècle (V. Jelovac, *op. cit.*, 27).

⁵⁸ La medressé de Ferhad-pacha était l'une des cinq medressés, construites à proximité de la mosquée du même nom. La première medressé construite à Banjaluka se trouvait à côté de la mosquée Daudija, et lorsque les autres ont été construites, elle a été appelée Atik (la vieille) medressé. Au cours du XIX^e siècle trois medressés ont encore été construites. Ce sont la medressé de Skorup à proximité de la mosquée de Mehmed-pacha

dans la Haute ville, détruite entre les deux guerres, puis la medressé de Šibić, construite en 1873 sur la rive droite de Crkvena, détruite en 1944, et la medressé Fejzija, construite en 1802 sur la rive droite du Vrbas dans le quartier Mala Čaršija, et dont une partie a été détruite en 1944 (M. Handžić, *400-ta godišnjica Gazi Husrev-begove medrese*, Kalendar Narodne uždance, Sarajevo 1937, et H. Buljina, *Iz povijesti banjalučkih medresa*, Glasnik IVZ XII, 1944).

⁵⁹ E. Čelebija, *op. cit.*, 212.

⁶⁰ Vakufnama Ferhad paše Sokolovića, *Vakufname iz BiH XV i XVI v.*, Monumenta turcica IV/I, Orientalni institut, Sarajevo, 232.

⁶¹ La mosquée Arnaudija a été construite par le *defterdar* (ministre des finances du pachalik de Bosnie) Hasan en 1595, ce qu'atteste l'épigraphe sur la pierre au dessus de l'entrée (M. Mujezinović, *op. cit.*, 211–212). La mosquée appartient au type classique de mosquées ottomanes, avec la disposition suivante: une seule pièce avec une coupole et trois petites coupoles surmontant le portique. A cause du turbe du fondateur qui est lié à l'espace pour les prières, cette mosquée est comptée parmi les mosquées sépulcrales. Une des particularités de la mosquée est l'*ezan-taş* (petit minaret dans le mur de la cour). A. Bejtić, *op. cit.*, 99–118; Dž. Čelić, *Ferhadija, Banjaluka*, éd. Spomenici kulture DKBiH, 1968; H. Kreševljaković, *Banjaluka u XVI i XVII st.*, GJPD, Beograd 1934, 891–902.

⁶² La mosquée Gazanferija a été construite à la fin du XVI^e siècle par Gazanfer, chevalier et commandant du pachalik de Bosnie. Le bâtiment était vraisemblablement massif, avec des coupoles, mais il a été détruit. Aujourd'hui, sous le toit à quatre pentes il y a une coupole de bois. Le minaret et les deux turbes sont authentiques (H. Kreševljaković, *op. cit.*, 899).

⁶³ Cette mosquée obtiendra plus tard le nom de Talina, car d'après la légende populaire c'est là qu'a péri Budalina Tale. D'après Bašagić (*Kratka uputa...*) et Lopašić (*Bihać i Bihaćka krajina*, Zagreb 1890) il avait participé au soulèvement des habitants de la région de Krajina contre le pacha de Banjaluka, Mehmed Vuča (1637–39) au milieu du XVII^e siècle. A cause de l'élargissement de la mosquée dans la partie sud, le tombeau a été recouvert par l'édifice et on a représenté sur le mur de la mosquée un monument funéraire.

⁶⁴ Sefer-bey a vraisemblablement été l'instigateur du soulèvement dans la région de Krajina en 1603 contre le pacha malfamé Dželali Hasan-pacha, beylegbey de Bosnie, après quoi il a été exilé de Bosnie (H. Kreševljaković, *op. cit.*, 900). Il fut le fondateur de la mosquée du même nom, avec un minaret de bois, et qui, à cause de la proximité du site de Pečina, a obtenu ce nom, de même que tout le quartier.

⁶⁵ Aparđi-pacha fut gouverneur de Bosnie en 1595 (H. Kreševljaković, *op. cit.*).

⁶⁶ La mosquée de Hadži-Husein ou Hadži-Baba (construite en 1617, ce qu'atteste l'épigraphe sur la pierre: M. Mujezinović, *op. cit.*, 216). Elle se trouvait à Hiset, sur la route entre la Haute et la Basse ville (à proximité de l'usine actuelle VZ « Kosmos»). Elle avait un minaret de bois, des décorations sur le portail en forme de stalactites, un plafond de bois sculpté et une *musandra*, c'est pourquoi elle a reçu le nom de Šarena (bariolée). Elle a été détruite après la deuxième guerre mondiale. Il existe encore à cet endroit des restes de cimetière.

⁶⁷ Mehdi-beg, fondateur de la mosquée qui porte son nom à Hiset. La mosquée avait un minaret de bois et des portiques (*sofa*) ouverts. Elle existe toujours mais les portiques sont fermés et on a construit un minaret massif.

⁶⁸ La mosquée Simidija se trouvait au coin de rues actuelles Karabegović et Jakšić, était enceinte d'un mur de briques épais. Le nom du fondateur a été oublié, mais elle a reçu ce nom à cause de la proximité d'une boulangerie. Il existe des indices prouvant qu'elle avait un minaret de pierre et que Ragib Džinić, gouverneur de Banjaluka au XIX^e siècle, a reconstruit le minaret en marquant chaque pierre. Elle a été transféré à Kozarac après la deuxième guerre mondiale (Arhiv OIZ Banjaluka).

⁶⁹ La mosquée Medreska ou Daudija a reçu, à cause de son gros minaret de pierre, le nom de la Grosse (Debela). Elle a été détruite après 1953 (Arhiv OIZ, Banjaluka).

⁷⁰ La mosquée Kalauzija a peut-être été construite vers la fin du XVI^e siècle, puisque S. Bašagić mentionne un gouverneur de Banjaluka, nommé Ali-pacha Kalauz (1584?–Bašagić, *idem*). La mosquée avait des portiques de bois peints, semblables à ceux de la mosquée de Sofi Mehmed-pacha. Elle a été détruite après un bombardement en 1944 (Arhiv OIZ Banjaluka).

⁷¹ La mosquée de Hadži-Omer avec un minaret de bois et des portiques est le bâtiment central du quartier Dolac. Elle existe toujours au pied de la forteresse Kastel, près de la petite rivière Crkvena (Bejtić, *op. cit.*, 98).

⁷² La mosquée des Pašić (qui était située en face de l'hôpital dans la rue actuelle B. Pavlić) est représentée sur une carte géodésique de 1884. Elle a été détruite après la première guerre mondiale.

⁷³ A la place de la mosquée Sijamija ou Šehova (au coin des rues actuelles de Tito et Ivo Lola Ribar) on a construit en 1923 l'hôtel « Palas » (Arhiv OIZ Banjaluka).

⁷⁴ Dans le prolongement de cette rue, au coin de la rue actuelle Martićeva, vraisemblablement à proximité de la Maison des ouvriers, se trouvait la mosquée des Herić (A. Bejtić, *op. cit.*, 98). Elle a certainement été détruite avant l'occupation austro-hongroise puisqu'elle n'existe pas sur la carte géodésique de 1884.

⁷⁵ Dans la liste des quartiers de 1604 (note 23) on mentionne le quartier Varoš, où se développera le centre de la ville actuelle.

⁷⁶ Cette mosquée a reçu son nom d'après la place qui se trouve devant elle et où s'effectuait le recrutement des soldats sous le pouvoir turc (*Pečevi Tarihi, Bosna, Istanbul 1866*, 65, 454). Il existe un épigraphe sur la pierre disant qu'après un incendie, elle a été reconstruite en 1896 par Selim Džinić (M. Mujezinović, *op. cit.* 220–221). Cet édifice a été détruit après la deuxième guerre mondiale (Arhiv OIZ Banjaluka).

⁷⁷ Cette mosquée a été construite en 1804 par Vejzil Kanunija (Arhiv OIZ Banjaluka). Elle a été transférée en 1954 dans le village de Vrbanjce près de Kotor Varoš. Après ce quartier commençait l'agglomération de Kul-Cigani. A proximité de cette mosquée se trouvait un bâtiment massif où habitaient les capitaines de Banjaluka (nommé ainsi sur les cartes militaires de 1737). *Kul* – prisonnier en arabe.

⁷⁸ Stupnica a reçu son nom à cause de la profession des habitants de cette partie de la ville, qui construisaient des broyeurs sur la rive du Vrbas pour traiter le chanvre et le fustet. Au centre se trouvait (et elle existe encore) une mosquée avec un minaret de bois, dont le fondateur était Hadži-Salih (Arhiv OIZ Banjaluka).

⁷⁹ Hadži-Perviz était signataire de la vakoufnama de Sefer-Spahija de 1618. (Manuscripta turcica 44644, Institut oriental, Sarajevo) Il est fondateur de la mosquée du même nom sur la rive droite du Vrbas. La mosquée a un minaret de bois et des portiques de bois ouverts. Elle a conservé cet aspect jusqu'à nos jours. Sur la construction de la mosquée et des boutiques servant à son entretien il existe une vakoufnama du fondateur (GHB, sidžil II n° 360 de 1630 et 1633, sidžil II n° 361, p. 32 de 1637, sidžil II n° 358, p. 30; Kreševljaković, *Esnafi* ... 13).

⁸⁰ Le quartier Mala Čaršija ou Suki Sagir s'est formé en face de la forteresse Kastel sur la rive droite du Vrbas, dans le prolongement du pont de Ferhad-pacha (Kreševljaković, *Esnafi* ... 19).

⁸¹ » D'abord il a élevé et légué en ce lieu une maison de Dieu claire et honorable et à proximité d'elle un beau mekteb agréable... De sur la belle fortune qu'il avait acquise il a donné la somme de 194.000 akçes «; cette somme a servi à entretenir les bâtiments, à faire des prêts avec intérêts, à assurer des prières, les payes et les frais des employés religieux et des mutevelis de ce vakouf (Vakoufnama Sefer-Spahije, Orijentalni institut, Sarajevo, Collection Manuscripta turcica 44664, traduction du prof. Salih Trako).

⁸² M. Mujezinović, *op. cit.*, 216.

⁸³ Voir note 78.

⁸⁴ Gazanfer était signataire de la vakoufnama de Ferhad-pacha datant de 1587, comme de celle de Sefer-Spahija datant de 1618.

⁸⁵ La mosquée portait plus récemment le nom de Talina, d'après l'imam qui vendait également des marchandises dans la boutique. La mosquée Sulejmanija ou Šarena de Travnik fonctionnait de même façon (Kreševljaković, *idem*).

⁸⁶ « Jusuf, fils d'Omer Šibić déclare à la séance du tribunal de chériat qu'il a fait construire une medressé de 12 pièces à Banjaluka et qu'il l'a léguée avec tout ce qu'elle contient et qui lui appartient pour ceux qui y recherchent le savoir. Il a légué aussi trente boutiques à la proximité de la medressé mentionnée dans la čarši. Il a aussi élevé à côté de cette medressé un gîte pour les hôtes de passage qui a, avec le café, 10 pièces en tout. » « ... que tout cela soit donné à bail par l'intermédiaire du muteveli... qu'on paye le muderis de la medressé et chaque élève... » (GHB, sidžil II n° 366, p. 36 de 1873 et une copie sous le n° 96/366. Il s'agit du même Jusuf Šibić que mentionne Ivan Kukuljević dans *Putovanje po Bosni, Zagreb 1858*, 124).

⁸⁷ » Džinić hadži Selim, fils de hadži Ibrahim de la mahala Gazanferija à Banjaluka a déclaré au tribunal de chériat: 'De sur mes biens qui se trouvent dans la mahala Ferhadija et sont enregistrés dans le cadastre dans le titre de propriété 2231, parcelle n° 47/4, et qui sont limités d'un côté par le magasin de Kračović Aleksandar Trščanin (Trsteli), du deuxième par mon han et mes terres, du troisième par la boutique de Juif Poljokan et du quatrième par la voie publique, je lègue un magasin à deux étages solidement construit.' '... qu'on paye l'imam et le hatib de la mosquée de la čarši (Sugiyje) qui se trouve dans Mala Čaršija. '... et que le montant fixé soit versé à la mosquée Kul-mahal...' » (GHB, sidžil II n° 292, p. 56 de 1894). Après l'incendie de 1878 il restait encore trois hans à Banja-

luka: celui des Bojić à l'entrée nord de Banjaluka (le toponyme subsiste encore), celui d'Ahmed Surdup dans le quartier Simidija et celui des Šibić à côté de bezistan du même nom (H. Kreševljaković, *Hanovi i karavan-seraji u BiH*, NDBiH, Djela, knj. VIII, Odjeljenje istorijsko-filoloških nauka, Sarajevo 1957, 136).

⁸⁸ Gazić Ibrahim, fils de Derviš de la mahala de Mustaj-pacha à Banjaluka a déclaré: » qu'il lègue une boutique avec des terres qui se trouve à Hunkarija (Careva mahala) à Banjaluka pour les réparations et l'entretien de la mosquée de Mustaj-pacha et pour le paye de l'imam « (GHB, sidžil II n° 464, p. 148 de 1908, l'original n° 129, traduction du prof. Salih Trako).

⁸⁹ Fehima, fille de Mustafa Ćekić, résidant dans la mahala de Banjaluka nommée Sabaja, » a déclaré ... par l'intermédiaire de son mandataire ... qu'elle léguait sa propre maison avec le jardin qui l'entourait et qui se trouvait près de la mosquée de Gazanferbeg à Banjaluka sous le numéro 172/7 et 172/8 et a demandé d'utiliser le terrain nécessaire pour construire un mekteb pour les filles et lorsque la maison aura détruite de faire à cet endroit un cimetière ... « (GHB, sidžil II n° 539, p.228 de 1910, traduction du prof. Salih Trako).

⁹⁰ GHB, sidžil II n° 394, p. 99 de 1904, traduction du prof. Salih Trako.

⁹¹ GHB, sidžil II n° 368, p. 38 de 1898, traduction du prof. Salih Trako.

⁹² GHB, sidžil II n° 370, p. 40 de 1898, traduction du prof. Salih Trako.

⁹³ GHB, sidžil II n° 411, p. 154 de 1908, l'original n° 134, 1471, traduction du prof. Salih Trako.

⁹⁴ Vakoufnama de Šaban, fils de Husein, de la mahala d'Apardi-pacha, du 6 à 16. XII 1696, inscrite au procès-verbal le 7. II 1907. Extrait de la traduction concernant la construction: « Hadži Šaban, fils de Husein, de la mahala d'Apardi-pacha a déclaré au tribunal de chériat... : 'qu'il lègue ses propres terres qui se trouvent en face de la mosquée d'Apardi-pacha... Qu'on dépense autant qu'il est nécessaire pour réparer la fontaine qu'il a fait construire'. « (GBH, sidžil II n° 413, p. 43, 1793, traduction du prof. Salih Trako).

ABRÉVIATIONS UTILISÉES

- GHB Gazi Husrev-begova biblioteka u Sarajevu
(Bibliothèque Gazi Husrev-beg de Sarajevo)
- GJPD Glasnik jugoslovenskog profesorskog društva
(Courrier de la société des professeurs yougoslaves)
- OIZ Odbor islamske zajednice Banjaluka
(Comité de la communauté islamique de Banjaluka)
- RAB Ratni arhiv Beč
(Archives de guerre de Vienne)

VAKUFNAME, ZNAČAJNI ISTORIJSKI IZVORI ZA UPOZNAVANJE URBANE TOPOGRAFIJE BANJALUKE XVI-XIX VIJEKA

Re z i m e

Sistematizacijom i izučavanjem istorijske dokumentacije može se konstatovati da se Banjaluka ubraja u manji broj naših gradova za koje postoji relativno bogata istorijska građa, korisna za utvrđivanje arhitektonsko-urbanog razvoja. Posebno mjesto u okviru ove materije imaju orijentalni rukopisi, a među njima vakufname daju najviše podataka o urbanoj topografiji turskodobne Banjaluke XVI-XIX vijeka. One govore o izgradnji objekata, formiranju naselja, strukturi stanovništva, zanatima i školama, a rađene su u skladu s ustaljenim načinom pravnog legalizovanja, održavanja i čuvanja, odnosno korištenja izgrađenih objekata. Osim države, donatori ovih zadužbina su bili predstavnici vlasti, bogatiji ljudi, pa čak i žene, a opstanak njihov osiguravao se sistemom vakufa. Za Banjaluku postoji 28 ovih dokumenata, pisanih na arapskom ili turskom jeziku, koji se čuvaju kao originali ili prepisi u sidžilima (protokoli šerijatskog suda) u Gazi Husrev-begovoj biblioteci i Orijentalnom institutu u Sarajevu.

Prevodi vakufnama Ferhad-paše iz 1587. i Sofi Mehmed-paše iz 1555. godine, objavljeni su u izdanju Orijentalnog instituta, dok su ostale prvi put prevedene i interpretirane u okviru ovog rada.

Iz vakufname se saznaje na prvom mjestu veličina, broj i izgled izgrađenih objekata, zatim granice zemljišta, gdje su objekti podignuti, pa se može i pored nepostojanja grafičkih predstava iz ovog vremena odrediti precizna ubikacija objekata kojih više nema.

Tako se na osnovu Sofi Mehmed-pašine i Ferhad-pašine vakufname (od kojih su opstale džamije), može dati grafička interpretacija rekonstruisanog stanja lokaliteta u vrijeme izgradnje objekata. Oko ovih monumentalnih objekata formiraju se čaršije, po dvije na suprotnim obalama rijeke Vrbas, vezane međusobno mostovima, a na čaršije se oslanjaju ostali mikrorejoni – mahale, oblikujući dvije odvojene orijentalne cjeline, Gornji i Donji šehar. Između njih se interpoliraju nove mahale, čije centre predstavljaju sakralni objekti drugih legatora, čije vakufname govore o tim aktivnostima, formirajući tako linearni urbani koncept Banjaluke, vezan za rijeku i saobraćajnicu, što je i danas dio njezinog urbanog identiteta.

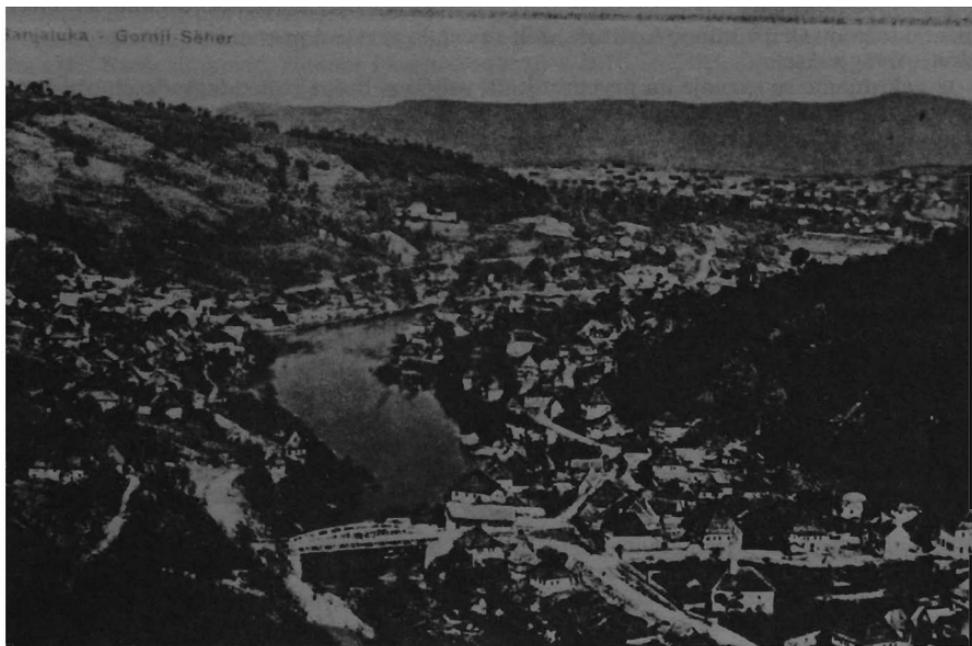


Fig. 1 La haute ville, panorama de la fin du siècle dernier (dans le coin droit la Musalla et la mosquée d'Иidža)



Fig. 2 Boutiques de bois avec des portes à deux battants, l'un s'ouvrant vers le haut et l'autre vers le bas, dans la haute ville au début du XX^es.



Fig. 3 Mosquée de Ferhad-pacha, vue de la fin du XIX^e s., lorsque l'enceinte de la mosquée était constituée par des boutiques de bois

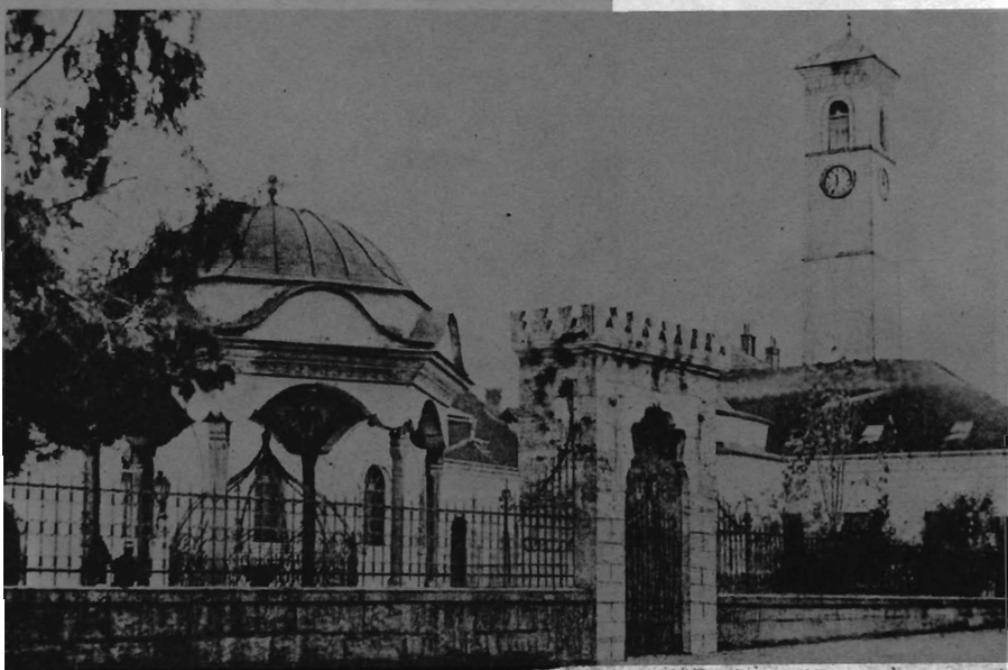


Fig. 4 La tour de l'horloge et le baldaquin au dessus de la fontaine (début du XX^e s.)



Fig. 5 Mosquée Gazanferija



Fig. 6 La mosquée dans le quartier Mala Čaršija (début du XX^e s.) avec les boutiques au rez-de-chaussée



Fig. 7 Le champ de foire était toujours un lieu commerçant animé. Sur le bord de la Crkvena ont été construites à la fin du XIX^e s. les fondations de Jusuf Šibić



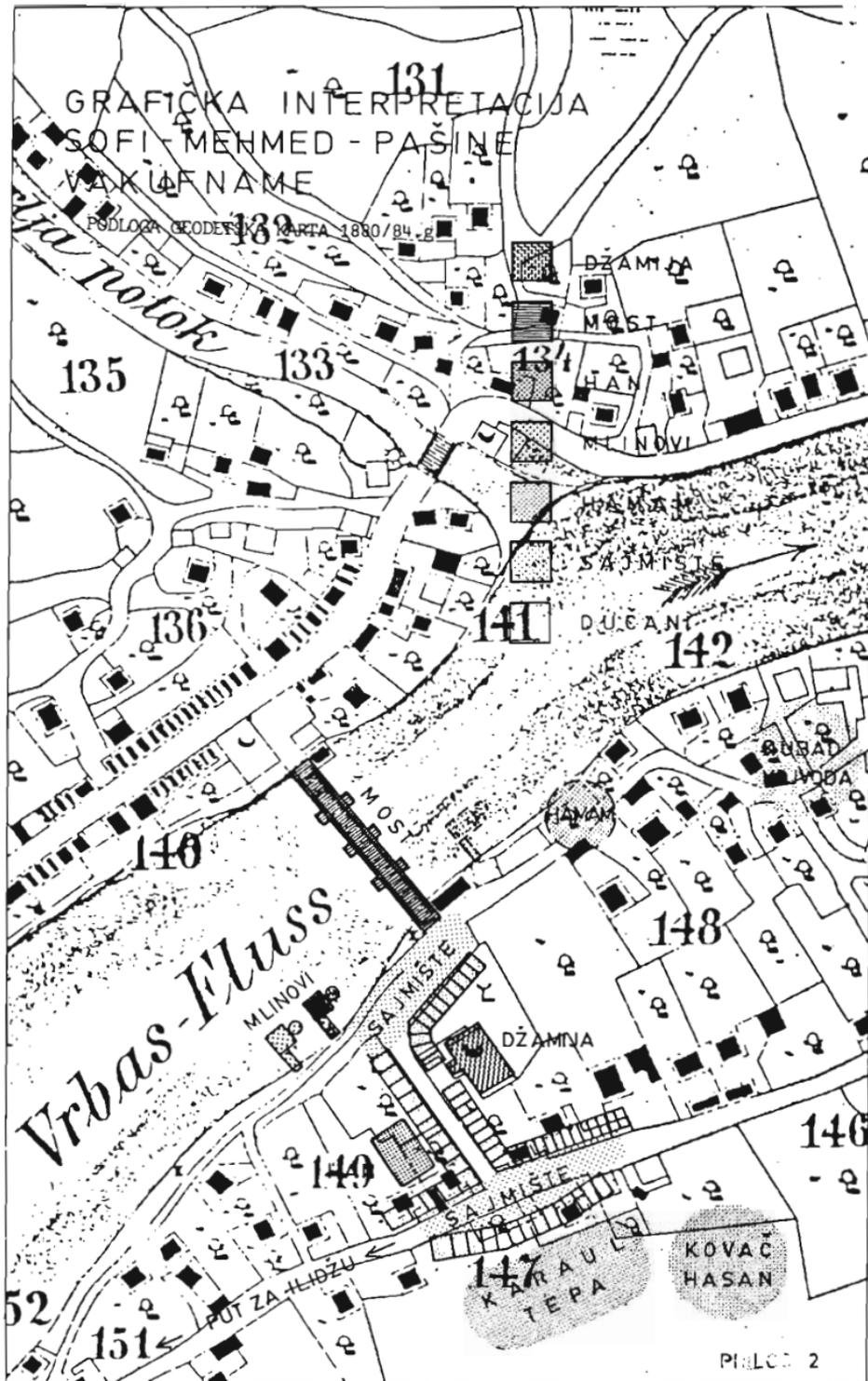
Fig. 8 Marché couvert (bezistan) de Šibić qui a pendant longtemps donné son cachet au centre commerçant de Banjaluka



Fig. 9 Mosquée Daudija ou Medreska



Fig. 10 Mosquée d'Apardi-pacha

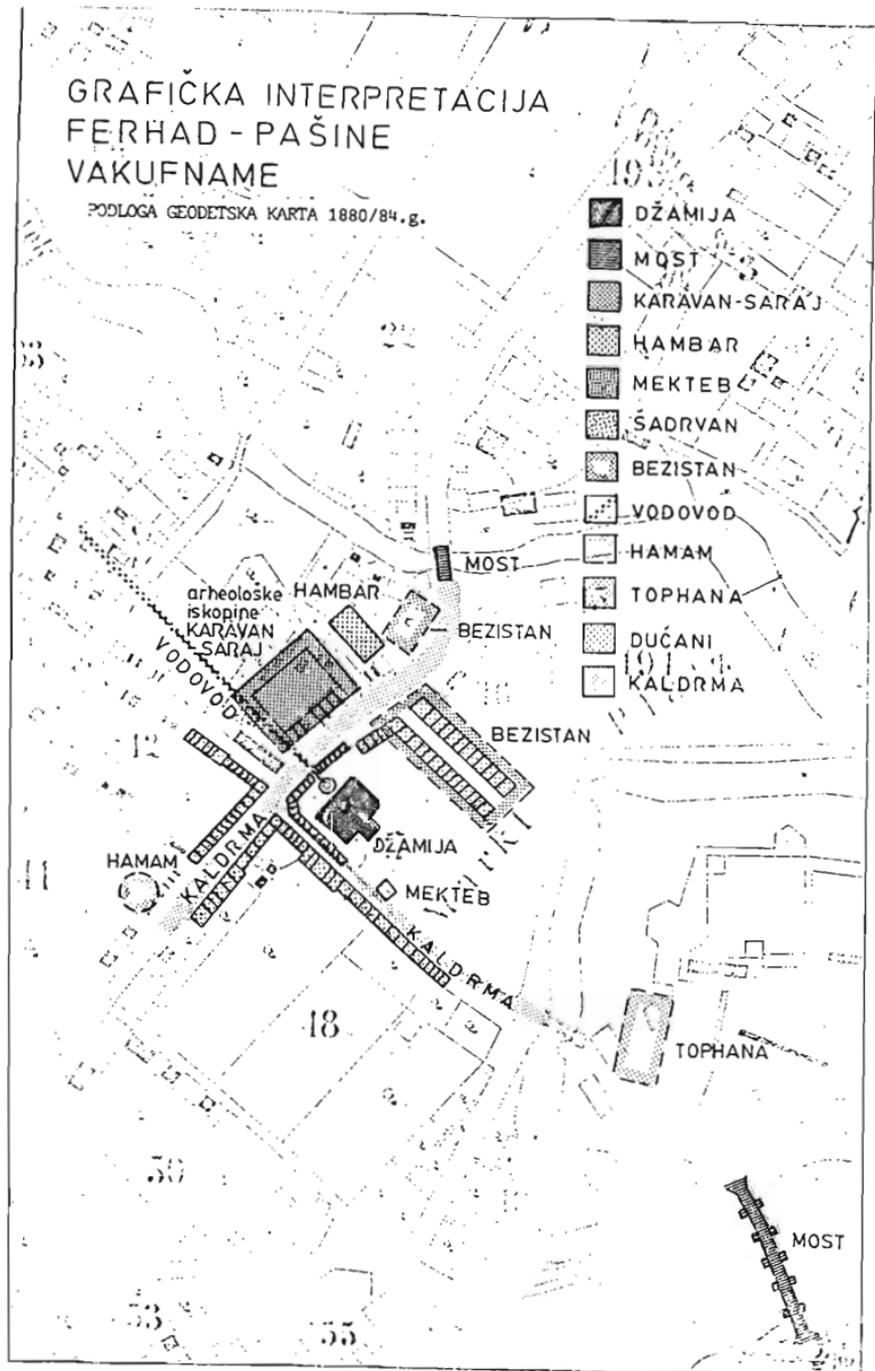


Annexe 2, L'interprétation graphique de vakoufnama de Sofi-Mehmed-pacha.
 Le plan géodésique du fondement date des années 1880/84.

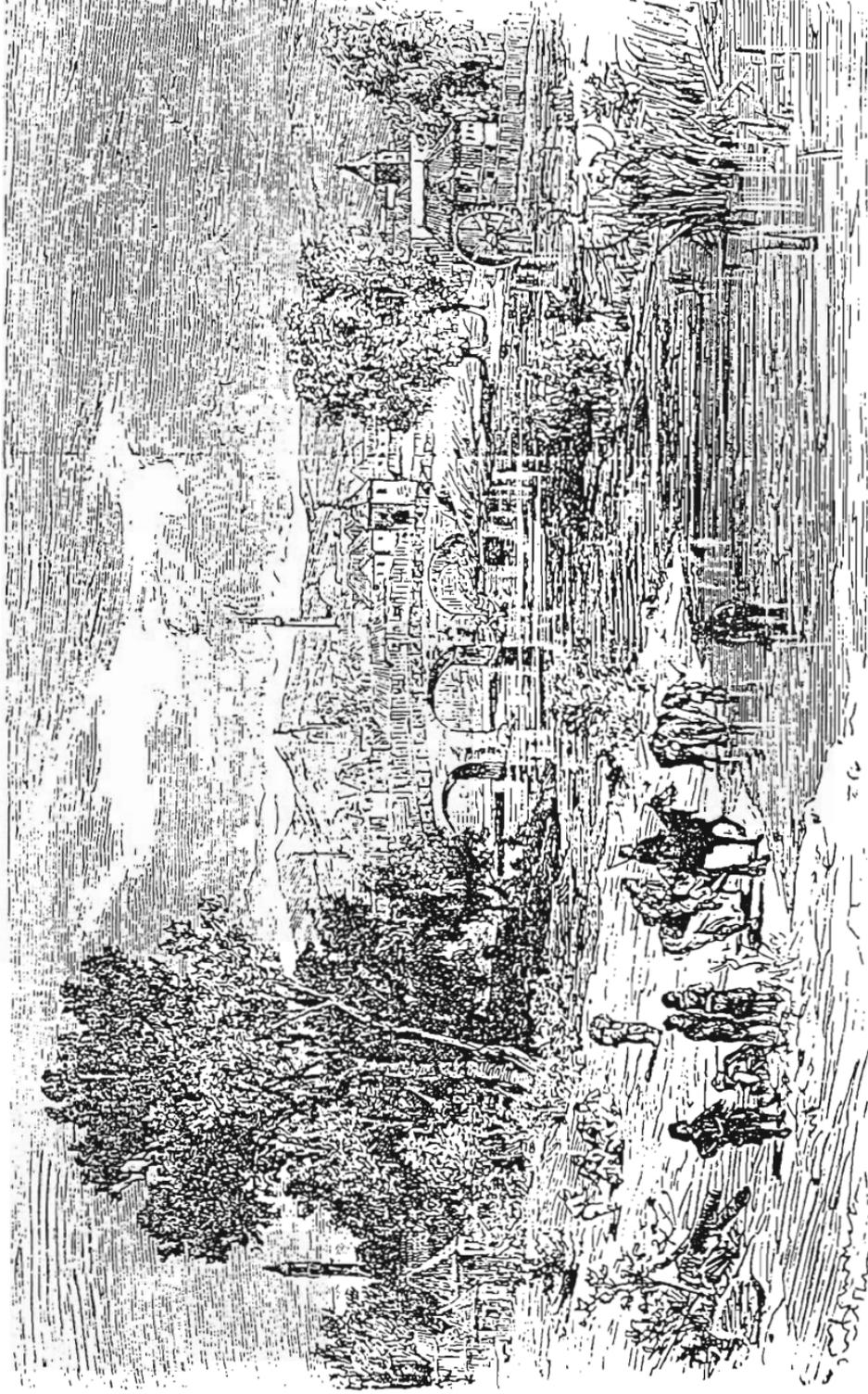
GRAFIČKA INTERPRETACIJA FERHAD - PAŠINE VAKUFNAME

PODLOGA GEODETSKA KARTA 1880/84.g.

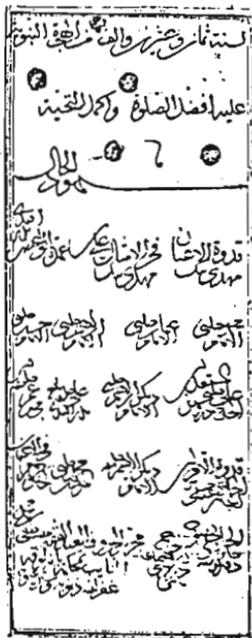
-  DŽAMIJA
-  MQST
-  KARAVAN-SARAJ
-  HAMBAR
-  MEKTEB
-  SADRVAN
-  BEZISTAN
-  VODOVOD
-  HAMAM
-  TOPHANA
-  DUČANI
-  KALDRMA



Annexe 4, L'interprétation graphique de vakoufnama de Ferhad-pacha. Le plan géodésique du fondement date des années 1880/84.



Annexe 5, Le pont de Ferhad-pacha - Gravure de la fin du XIX^e siècle (Schweiger-Lerchenfeld, *Bosnien das Land und seine Bewohner*, Wien 1878, 57).



Annexe 6, Vakoufnama de Sefer-spahija, fils de Ferhad de Banjaluka, 1618 (début et fin)
 Source: Original de la vakoufnama à l'Institut d'études orientales de Sarajevo, Manusc-
 ripta turcica, No 4464. Traduction: prof. Salih Trako

Handwritten manuscript page with dense Arabic script. A large, stylized number '159' is written in the upper center. The text is arranged in horizontal lines, with some marginal notes and a small circular stamp or seal on the left side.

Handwritten manuscript page with dense Arabic script. The text is arranged in horizontal lines. At the bottom of the page, there is a section with several lines of text, possibly a signature or a date, followed by a horizontal line and some smaller text.

Annexe 7, Vakoufnama de Hadži-Perviz (début et fin)
Collection de manuscrits orientaux de la bibliothèque Gazi Husrev-beg de Sarajevo.
Rédigée le 10 mai 1630 avec codicilles dont le dernier datant de 1638. Source: Bibliothèque
Gazi Husrev-beg, inscrite au procès-verbal, II, No 358, 360, 361.

TPOLOGIE DES HAMMAMS TURCS EN SERBIE

Avec l'islam le culte de l'eau, l'hygiène et le besoin des bains publics ont repris une grande importance. La religion nouvelle exigeait des croyants le lavage rituel avant chaque prière et le lavage du corps entier au moins une fois par semaine. De nombreuses traditions religieuses (hadisi) qui, en tant que paroles du Prophète vérifiées et dignes de confiance, ont été canonisées au IX^e siècle, font une mention éloquente de cette obligation hygiénique des mahométans.¹ Ainsi les vieux Arabes parallèlement à l'extension de la nouvelle religion, diffusaient aussi la coutume de la construction de bains publics. La conception de construction de ces édifices reposait sur les expériences des Romains antiques et sur l'architecture de leurs thermes, existant déjà au Proche Orient.

C'est de manière similaire que les Turcs ottomans, déjà avant la conquête de Constantinople (1453) et en particulier durant la seconde moitié du XV^e et au cours des XVI^e et XVII^e siècles construisaient dans la Péninsule Balkanique leurs nombreux bains publics – hammams, qui ont tout de suite attiré l'attention des Européens occidentaux. Ces édifices avaient une telle importance dans le système urbain turc que leur existence et leur nombre, de même que celui des temples islamiques, jouaient dans le classement d'une agglomération au rang de bourg (kasaba) ou de ville (shéher) déjà plus développée. Ainsi les hammams, avec les mosquées, ont reçu la force de mesure administrative du développement urbain turc en Europe du sud-est. Mais le rôle social du hammam était également très important à l'époque, car les visites aux bains et leur utilisation étaient considérées obligatoires pour chaque citoyen décent. Les hammams étaient d'ailleurs destinés à tout le monde, sans égard à la religion, la classe ou la profession. Dès 1554 le voyageur français André Thevet écrit dans sa « Cosmographie du Levant » : «... Ce qui est beau et bon dans toutes les villes et marchés turcs ce sont les bains, grands, spacieux, tout en marbre, bâtis avec des arcades, où les Turcs, et les Maures et les chrétiens se baignent librement ». ² Un siècle plus tard, en 1658, un autre connaisseur français de la culture turque, Quiclet, admirait à Sarajevo « les divers hammams » devant lesquels le jeudi et le vendredi des hommes et des femmes défilaient « comme en une procession ». ³ Il est certain aujourd'hui que le pouvoir turc central stimulait la construction des hammams sous forme de donations privées (vakuf) ou celle des immeubles d'Etat, dans les forteresses aussi quand les conditions l'exigeaient. Ainsi en 1560 la Porte a ordonné qu'une quantité suffisante de marbre soit prélevée à l'église en ruines de Podgorica pour la construction du hammam dans la ville albanaise de Lesch. ⁴ Un ordre (hukum) du 18 juillet de la même année – 1560

est conservé, il est adressé au juge (cadi) d'Osijek et exige de lui un rapport écrit sur les raisons de la dégradation du hammam dans la forteresse d'Osijek, pour qu'ensuite des moyens soient accordés au beglerbey da Timisoara pour la construction d'un hammam nouveau.⁵

Les bains publics représentaient du point de vue architectonique des édifices importants. C'étaient en majorité des édifices aux coupoles et aux arcades, à base développée, qui se référaient aux solutions des thermes paléobyzantines et de vieux bains arabes, moins dans leurs solutions spatiales et davantage par leurs systèmes de conduites d'eau et de chauffage. Comme les mosquées, les caravansérails, les médressas et les tourbés ils étaient élevés en tant qu'édifices de donation et figurent aussi comme des monuments construits dans le désir de marquer par leur type monumental et leur forme artistique des oeuvres durables de caractère représentatif. Ils étaient exécutés en matériaux durs, en pierre et en brique, couverts d'habitude par du plomb précieux et leurs façades étaient souvent décorées dans le style caractéristique de l'époque. Les hammams appartiennent aux oeuvres de l'architecture ottomane profane permettant aux architectes de donner à l'édifice avec plus de liberté leur cachet personnel. Contrairement aux mosquées et aux autres édifices de caractère religieux où des schémas des prototypes habituels étaient établis déjà avant l'arrivée des Turcs dans nos régions et où la contribution personnelle du bâtisseur était fréquemment réduite aux variations imaginatives ou à l'élaboration réussie des détails, dans ces édifices les architectes développaient avec plus de liberté leurs solutions du plan, du volume vertical et des constructions appliquées. C'est ce qu'a remarqué à Belgrade dès 1658 le Français A. Poulet, qui souligne avec élan dans son journal de voyage: « Les bains au Levant... démontrent que l'esprit de ces hommes, étrange quand il s'agit d'autres constructions, est si raffiné quand il s'agit des bains qu'il nous serait difficile de les imiter ».⁶

Les édifices des bains turcs peuvent en gros être répartis en trois groupes: les hammams des forteresses qui devaient servir aux hommes de la garnison et à la population peu nombreuse du faubourg, les véritables hammams urbains, accessibles à tous les habitants, aux voyageurs et même aux étrangers et les bains thermaux – bains chauds ou kaplidze, élevés près des sources naturellement chaudes.

Les unités des pionniers turcs, dès la conquête d'une forteresse accomplie, transformaient l'édifice de culte existant en mosquée pour les besoins de la garnison, et dans le faubourg, d'habitude plus près de la rivière, elles construisaient un immeuble entièrement neuf, celui des bains. Ainsi, selon les sources historiques, Mahomet-bey Minetović, Kizlar-aga de Smederevo, Kođa Mahmoud-pacha et Ali-bey Mihaloglu ont fait construire dès le dernier quart du XV^e siècle des hammams à Niš (vers 1465),⁷ à Golubac (vers 1470),⁸ à Smederevo⁹ (fig. 1), à Ram et à Resava¹⁰ (fig. 2). C'est au XVI^e siècle qu'ont été élevés des hammams dont les parties en ruines sont encore aujourd'hui visibles à Bač en Vojvodina¹¹ (fig.3) et dans la Ville basse de Belgrade¹² (fig.4). Excepté le grand hammam double dans la forteresse de Smederevo, tous ces hammams étaient du type plus modeste à un corps, plus souvent avec des arcades qu'avec des coupoles et à la disposition spontanée longitudinale, voire irrégulière, des locaux.

Les hammams des villes ont été construits d'une manière plus réfléchie et plus soignée. Ils étaient d'habitude de dimensions plus importantes et plus représentatifs. Selon l'importance de la population musulmane dans l'agglomération ils étaient soit à un seul corps ou à corps double. Les plus beaux étaient les hammams doubles richement décorés, divisés par l'axe longitudinal en une

partie pour hommes et une pour femmes. Chacune de ces parties comportait une suite de locaux aux fonctions semblables à celles des thermes antiques, où il y avait des vestiaires avec garde-robes, des salles d'attente, des locaux de massage et des bains de vapeur, des réservoirs à arcades d'eau froide et d'eau chaude et des foyers, ainsi que de petites salles de bains – halvati. Les murs et le sol dans tous ces locaux étaient chauffés à air chaud conduit par des canalisations céramiques à partir du foyer. Dans les salles de bain il y avait deux ou trois lavabos en marbre – kurne, aux belles décorations, répartis en plusieurs endroits et aux robinets séparés qui déversaient de l'eau chaude et froide. Des récipients spéciaux en métal servaient à puiser l'eau de ces fontaines afin de la verser sur le corps.

Certains bains doubles, urbains, construits au XV^e siècle, sont conservés jusqu'à nos jours, notamment le Grand hammam impérial de Mahomet le Conquérant à Prishtina (vers 1416),¹³ celui d'Isa-bey Ishakovic à Novi Pazar¹⁴ (fig. 5), et il y a dix ans un hammam a été dégagé à Kruševac, on l'attribuait au sultan Mourad II¹⁵ (fig. 6). Le siècle suivant a vu la construction de plusieurs bains importants. D'abord l'impressionnant hammam de Mahomet-bey à Prizren¹⁶ (fig. 7), ensuite celui dit Mere Husein-hammam à Peć (seconde moitié du XVI^e) et celui à un corps mais fameux Stari Baba-efendi hammam à Vranje¹⁷ (fig. 8) à la base en croix inscrite dans le carré. Cette solution en croix, appliquée dans la partie principale de tous les trois hammams, figure parmi les plus anciens et les plus répandus des types de bains turcs en général. Ainsi conçu « le type de quatre ivans » dans le jargon des anciens bâtisseurs turcs, est né sous l'influence de la solution centrale plus riche des bâtiments paléobyzantins en Asie Mineure. Connaissant déjà des solutions similaires des médressés quadri-ailées des grands seldjouks, des mosquées et des caravansérails en Perse, les Seldjouks de l'Asie Mineure ont adopté sans difficultés ce type et ont appliqué ses grandes lignes dès l'époque entre 1270 et 1280 à Sahip Ata hammam à Koniah et à celui de Kalehisar.¹⁸ Repris des Seldjouks ce type de hammam est appliqué par les constructeurs ottomans à Eski kaplidze de Mourad (1389) et adapté aux parties restantes des thermes byzantines. La coupole surmontant la piscine de la kaplidze de Brousse est encore aujourd'hui portée par huit colonnes justiniennes de sorte que toute la partie principale de l'édifice de Mourad donne l'impression en plan horizontal d'un seul espace, unique. Là il n'y a pas encore de cloisons, mais des travées, en arcades formées par les arcs porteurs, se rejoignent en croix et séparent des niches semi-circulaires aux coins, munies des lavabos en marbre.¹⁹ Développant graduellement ce type depuis la croix inscrite, les constructeurs turcs traçaient de plus en plus souvent ses contours dans la base par des cloisons. Ils cloisonnaient les espaces entre les bras de la croix, les couvraient des coupoles plus petites et aux parties des murs en encoignure ils destinaient une fonction nouvelle en les utilisant en porteurs de la coupole principale. Ainsi formé ce type de l'hammam sera utilisé souvent, parallèlement aux autres solutions plus simples, aussi bien aux périodes de style de Boursse, de style paléo-constantinopolitain et de style classique. Parmi les plus représentatifs des bains de ce type, dont l'auteur de projet était le fameux architecte turc Kodza Mimar Sinan (1489–1588), le grand hammam d'Istanbul se distingue particulièrement. Il a été construit selon le désir de la fille de sultan Soliman Mihri-mah.²⁰ Puisque les oeuvres de cet architecte célèbre de l'âge d'or de l'art turc servaient de modèle aux nombreux constructeurs des provinces de l'empire ottoman, cette solution a vite fait d'atteindre nos régions également.

Sur notre sol la solution en croix a été si populaire qu'elle était appliquée non seulement dans de grands hammams des villes, tels que ceux de Peć, Vranje et

Prizren, mais elle a servi aussi lors de la construction des bains thermaux turcs – kaplidze et même des hammams de forteresse tardifs. Notamment les bains thermaux ont toujours été construits avec une piscine permettant au visiteur de plonger le corps entier, par contre ils ne demandaient pas d'installations de chauffage d'eau ou d'air indispensables aux hammams classiques, car des sources naturellement chaudes étaient captées. Ainsi en 1594/95 près des sources chaudes sulfureuses des bains de Novi Pazar Hafiz Ahmed-pacha a fait élever sa kaplidza,²¹ où la coupole est construite au centre de la coix inscrite dans le rectangle, à la manière mentionnée, surmontant une vaste piscine octogonale (fig.9).

Beaucoup plus tard, entre 1743 et 1746 le vizir de Belgrade Yahia-pacha Habibzade fera construire à la Ville haute les bains de forteresse²² également à la base en croix prenant pour modèle les solutions célèbres de Sinan (fig.10).

A en juger d'après les monuments conservés et le matériel des sources et des descriptions contemporaines par opposition au type en croix de l'hammam le type en étoile, si populaire en Asie Mineure, semble avoir été rarement utilisé sur notre sol. S'il y a quelqu'exemplaire de ce type ce n'est que l'exception qui semble confirmer la règle: parmi les hammams dans les régions yougoslaves il y n'y a pas eu de types se distinguant ou différant de ceux connus dans l'architecture turque des autres régions.

¹ *Izbor Poslanikovih hadisa*, Sarajevo 1985, no. 206,780,1082–1084,1789.

² R. Samardžić, *Beograd i Srbija u spisima francuskih savremenika. XVI–XVII vek*, Beograd 1961, 665.

³ Č. Truhelka, *Opis Dubrovnika i Bosne iz godine 1658*, Glasnik Zemaljskog muzeja XVIII, Sarajevo 1905, 415–440.

⁴ M. Vasić, *Gradovi pod turskom vlašću, Istorija Crne Gore*, knj. 3, t. 1, Titograd 1975, 591.

⁵ *Muhimme Defteri. Dokumenti o našim krajevima*. Edité par E. Kovačević, Sarajevo 1985, 46.

⁶ R. Samardžić, *op. cit.*, 200.

⁷ B. Andrejević, *Hamam u Niškoj tvrđavi*, Niški zbornik 3, Niš 1977, 125–129.

⁸ Evlija Čelebi, *Putopis. Odlomci o jugoslovenskim zemljama*. Traduction, introduction et commentaire par H. Šabanović, Sarajevo 1967, 543.

⁹ J. Nešković, *Smederevski grad*, Beograd 1968, 29; O. Zirojević, *Smederevo od pada pod tursku vlast do kraja XVII veka*, Zbornik radova *Oslobođenje gradova u Srbiji od Turaka 1862–1867*, Beograd 1970, 195.

¹⁰ O. Zirojević, *Smederevski sandžakbeg Ali-beg Mihaloglu*, Zbornik za istoriju Matice srpske 3, Novi Sad 1971, 24–25.

¹¹ V. Bunardžić, *Amam – istraživanja i početak zaštitnih radova (Bač)*, Zbornik zaštite spomenika kulture XXII–XXIII, Beograd 1973, 131.

¹² G. Marjanović–Vujović, *Ostaci gradskog naselja u Donjem gradu*, Arheološki pregled 11, Beograd 1969, 240–241.

¹³ Evlija Čelebi, *op. cit.*, 276.

¹⁴ A. Andrejević, *Dva novopazarska amama*, Balcanica VII, Beograd 1976, 292–299.

¹⁵ Evlija Čelebi, *op. cit.*, 308; M. Spremić, *Kruševac u XIV i XV veku, Kruševac kroz vekove*, Kruševac 1972, 18, 24; M. Kovačević, *Profana arhitektura srednjovekovnog Kruševca. Rezultati dosadašnjih istraživanja*, Arheološki institut i Narodni muzej u Kruševcu, Beograd 1980, 24, objet 36.

¹⁶ H. Kalešić, *Prizren kao kulturni centar za vreme turskog perioda*, Albanološka istraživanja 1, Priština 1962, 63; I. Zdravković, *Adaptacija amama u Prizrenu za muzej i galeriju slika*, Starine Kosova i Metohije II–III, Priština 1963, 233–239.

¹⁷ I. Zdravković, *Izbor grade za proučavanje spomenika islamske arhitekture u Jugoslaviji*, Beograd 1964, 48; *Srbija. Znamenitosti i lepote*, Beograd 1965, 472–473; A. Stojanovski, *Vranjski kadiluk u XVI veku*, Vranje 1985, 22.

¹⁸ A. Godard, *L'origine de la madrasa de la mosquée et du caravansérail à quatre iwans*, *Ars islamica* XV–XVI, Ann Arbor 1951, 1–9; S. Eyice, *Izник'de « Büyük Hamam » ve Osmanlı Devri Hamamları Hakkında Bir Deneme*, *Tarih Dergisi* XI–15, İstanbul 1960, 108; O. Aslanapa, *Kalehisar'da Bulunan Mimari Eserler*, *Sanat Tarihi Yıllığı* II, İstanbul 1968, 12, fig. 3.

¹⁹ K. A. Aru, *Türk Hamamları Etüdü*, İstanbul 1949, 53–56, dessin 34.

²⁰ *Ibid.*, 89, fig. 73.

²¹ A. Andrejević, *op. cit.*, 299–305.

²² R. Tričković, *Beogradska tvrđava i varoš 1739–1789. godine*, *Godišnjak grada Beograda* XX, Beograd 1973, 52; M. Dželebdžić, *Zanimljivi crteži nekih beogradskih građevina u odeljenju istorijskih planova Narodnog muzeja u Budimpešti. Snimci Beograda s kraja XVIII veka*, *Godišnjak grada Beograda* XXI, Beograd 1974, 111–189.

TIPOLOGIJA TURSKIH AMAMA U SRBIJI

Re z i m e

Slično starim Arabljanima, koji su sa širenjem nove vere širili i običaj podizanja javnih kupatila oslanjajući se na rimska iskustva i njihove zatečene terme, i osmanski Turci na Balkanskom poluostrvu podižu mnogobrojne amame. U njihovom urbanom sistemu, od broja džamija i upravo amama zavisilo je da li će jedno naselje moći da stekne status varošice odnosno kasabe ili razvijenijeg grada – šehera. Danas je izvesno da je turska centralna vlast podsticala izgradnju amama u vidu privatnih zadužbina – vakufa – ili državnih zdanja, po tvrđavama, kada su to okolnosti zahtevale.

Turska javna kupatila su kao arhitektonski objekti predstavljali značajna zdanja. Bili su to najčešće višeprostrorni objekti sa kupolama i svodovima, razuđene osnove, koji su se u prostornom rešenju manje, a u pogledu svojih vodovodnih i termalnih uređaja više, oslanjali na rešenja ranovizantijskih termi i starih arapskih kupatila. Slično džamijama, karavansarajima, medresama i turbetima podizani su kao zadužbinska zdanja, pa i sami čine spomenike građene sa željom da predstavljaju monumentalno, umetnički oblikovano i trajno delo reprezentativnog karaktera. Građeni su od postojanog materijala, kamena i opeke, pokriveni obično skupocenim olovom, a često su im i fasade ukrasno obrađivane, sa stilskim karakteristikama njihovog doba. Oni su spadali u dela osmanske profane arhitekture, kojima su neimari davali slobodnije lično obeležje. Za razliku od džamija i drugih zdanja verskog karaktera, gde su se već pre dolaska Turaka u naše krajeve uspostavile određene sheme uobičajenih prototipova i gde se lični doprinos graditelja najčešće svodio na maštovito variranje osnovne teme ili uspešnu razradu detalja, kod ovih zdanja arhitekture su slobodnije razvijali svoja rešenja osnove, vertikalnog prostiranja i konstrukcija.

Po svojim funkcijama turska kupališna zdanja se najgrublje mogu podeliti u tri grupe: na tvrđavske amame, koji su imali da služe vojnoj posadi i malobrojnom stanovništvu podgrađa, na prave varoške amame, pristupačne svim stanovnicima, putnicima, pa i strancima, i na lekovite banje (toplice), turske kaplidže, koje su podizane uz prirodno toplu izvorišta lekovitih voda.

Ubrzo po osvojenju neke tvrđave, turske jedinice su za potrebe svoje posade u njenom podgrađu podizale neophodni amam. Tako su, prema istojskim izvorima, Mehmed-beg Minetović, smederevski Kizlar-aga, Kodža Mahmud-paša i Ali-beg Mihaloglu već u poslednjoj četvrtini XV veka podigli amame u Nišu, Golupcu, Smederevu, Ramu na Dunavu i pod utvrđenjem manastira Resave. U XVI veku su nastali amami u vojvođanskom Baču i beogradskom Donjem gradu. Izuzev velikog dvodelnog amama u Smederevskoj tvrđavi, svi su oni pripadali tipu manjih, jednodelnih kupatila, češće presvedenih svodovima no kupolama i najčešće sa longitudinalnim, pa i nepravilnim rasporedom kupališnih prostora.

Mnogo pažljivije i promišljenije su zidani varoški amami. Oni su obično bili većih dimenzija i reprezentativniji. U svakom delu bogato opremljenih dvojnih amama postojao je niz prostorija sa sličnim funkcijama kao u antičkim termama, u kojima su se nalazile svlačionice i ostave za odeću, čekaonice, prostorije za masažu i parenje, presvedeni rezervoari sa hladnom i toplom vodom i ložišta, kao i posebna odeljenja za samo kupanje – halvati. U njima su bila raspoređena po dva ili tri lepo ukrašena mermerna lavaboa – kurne, u koje se kroz odvojene slavine slivala topla i hladna voda. U svim ovim prostorijama su zidovi i patos zagrevani toplim vazduhom koji se razvodio keramičkim cevima iz ložišta.

Od gradskih dvojnih kupatila podignutih u XV veku očuvani su se: Carski amam sultana Mehmeda Osvajača u Prištini, Isa-bega Ishakovića u Novom Pazaru i, pre jedne decenije otkopani ostaci amama u Kruševcu, koji se pripisuju sultanu Muratu II. U XVI stoleću podignut je impresivan Mehmed-pašin amam u Prizrenu, zatim tzv. amam Mere Husaina u Peći, kao i jednodelni ali u književnosti proslavljeni, stari Baba-efendijin amam u Vranju – svi sa rešenjem u obliku krsta upisanog u kvadrat. To krstoobrazno rešenje, koje je primenjeno u glavnom delu ovih amama, spada među najstarije i najrasprostranjenije tipove turskih kupatila uopšte. Na našem tlu, krstoobrazno rešenje je bilo toliko popularno da se primenjivalo ne samo kod varoških amama već je korišteno i kod nekih turskih lekovitih kaplidža, pa čak i poznih tvrđavskih amama. Tako je, na primer, 1594/95. godine, Hafiz Ahmed-paša, uz sumporovite izvore Novopazarske Banje podigao svoju kaplidžu. Kasnije, između 1743. i 1746. godine, i beogradski vezir Jahja-paša Hatibzade će u beogradskom Gornjem gradu podići tvrđavsko kupatilo sa upisanim krstom, a po ugledu na proslavljena rešenja znamenitog neimara Sinana.

Sudeći po očuvanim spomenicima kao i materijalu sadržanom u izvorima i onovremenim opisima, za razliku od krstoobraznog tipa amama, zvezdasti tip, koji je bio tako popularan u Maloj Aziji, na našem tlu kao da se vrlo retko koristio. Ukoliko je nekad i postojao neki primerak ovog tipa, taj izuzetak kao da je potvrđivao pravilo: među turskim amamima u Srbiji nije bilo tipova koji bi se izdvajali ili razlikovali od uobičajenih u turskoj arhitekturi ostalih regiona na Balkanu.

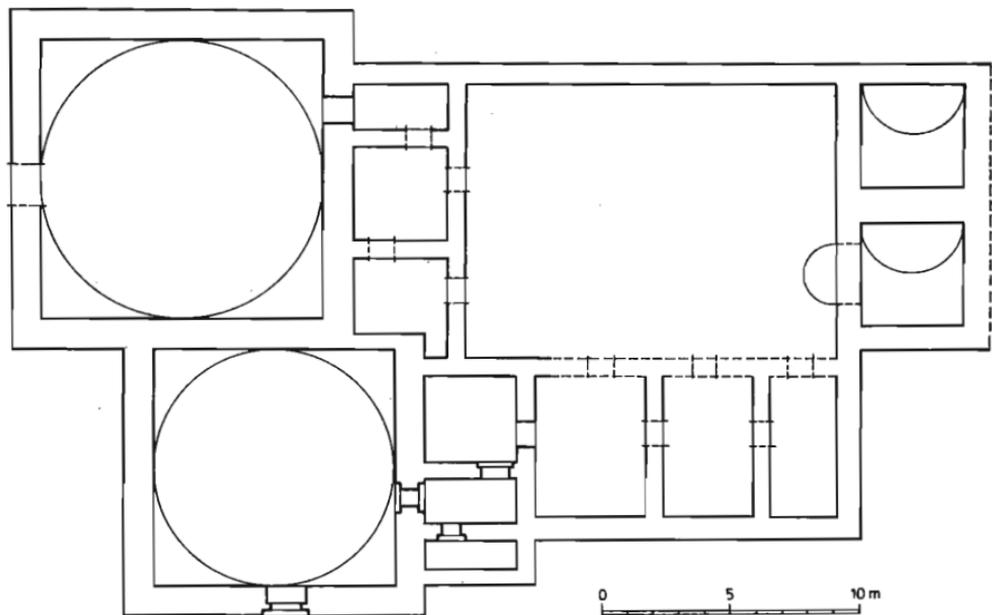


Fig. 1 Base du hammam double de Kizlar-aga à Smederevo (construit entre 1480 et 1490)

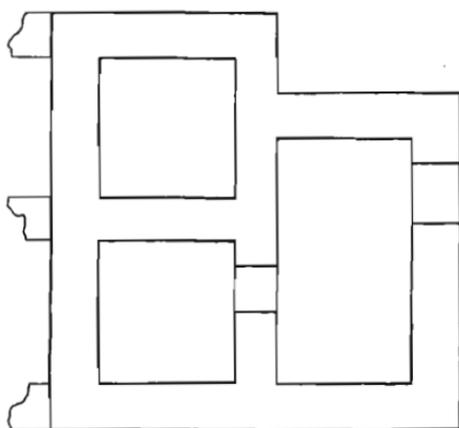


Fig. 2 Vestiges des fondations du hammam à Resava (construit entre 1492 et 1498)

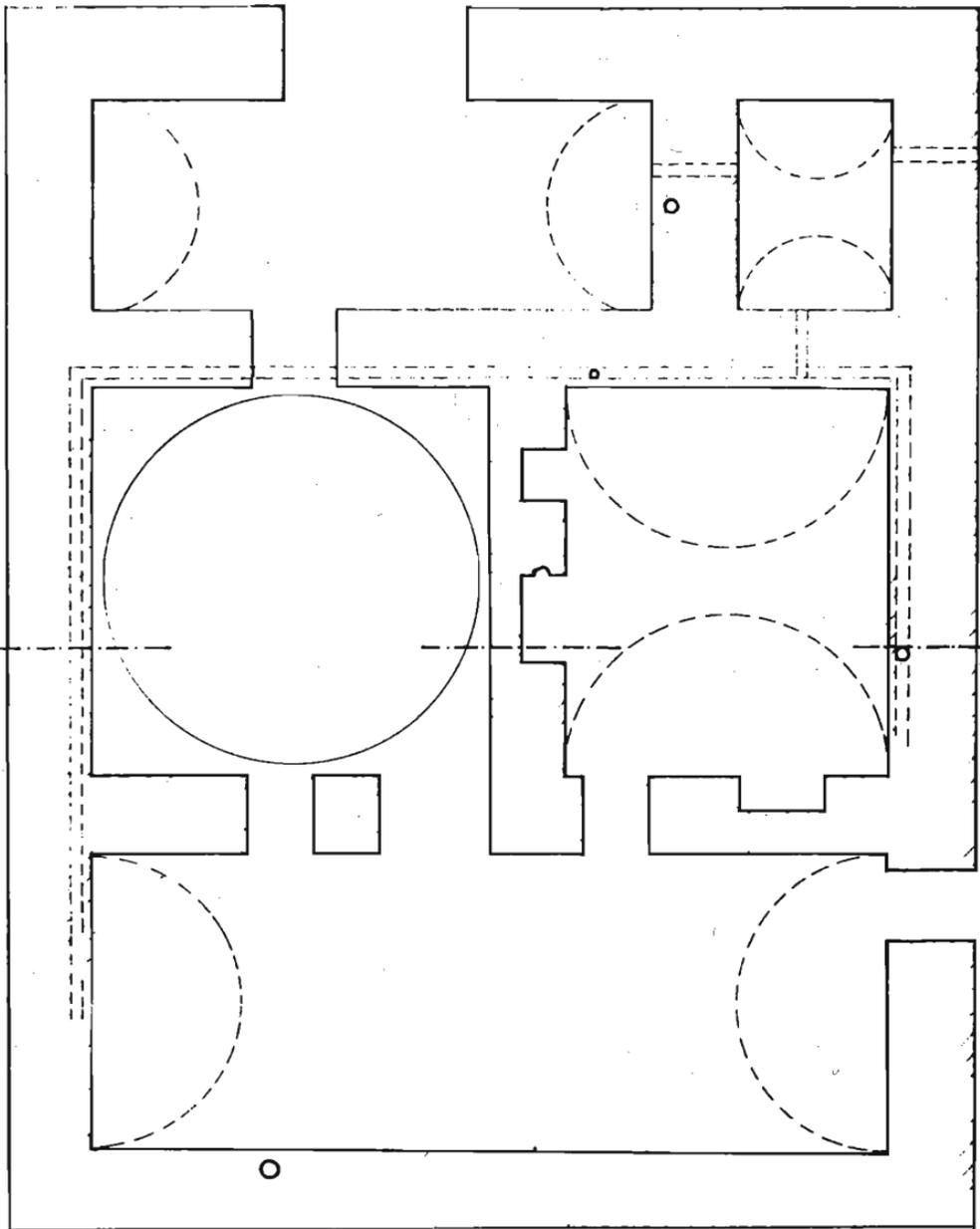


Fig. 3 Base du hammam de Semiz Rustem à Bač (XVI^e s.)

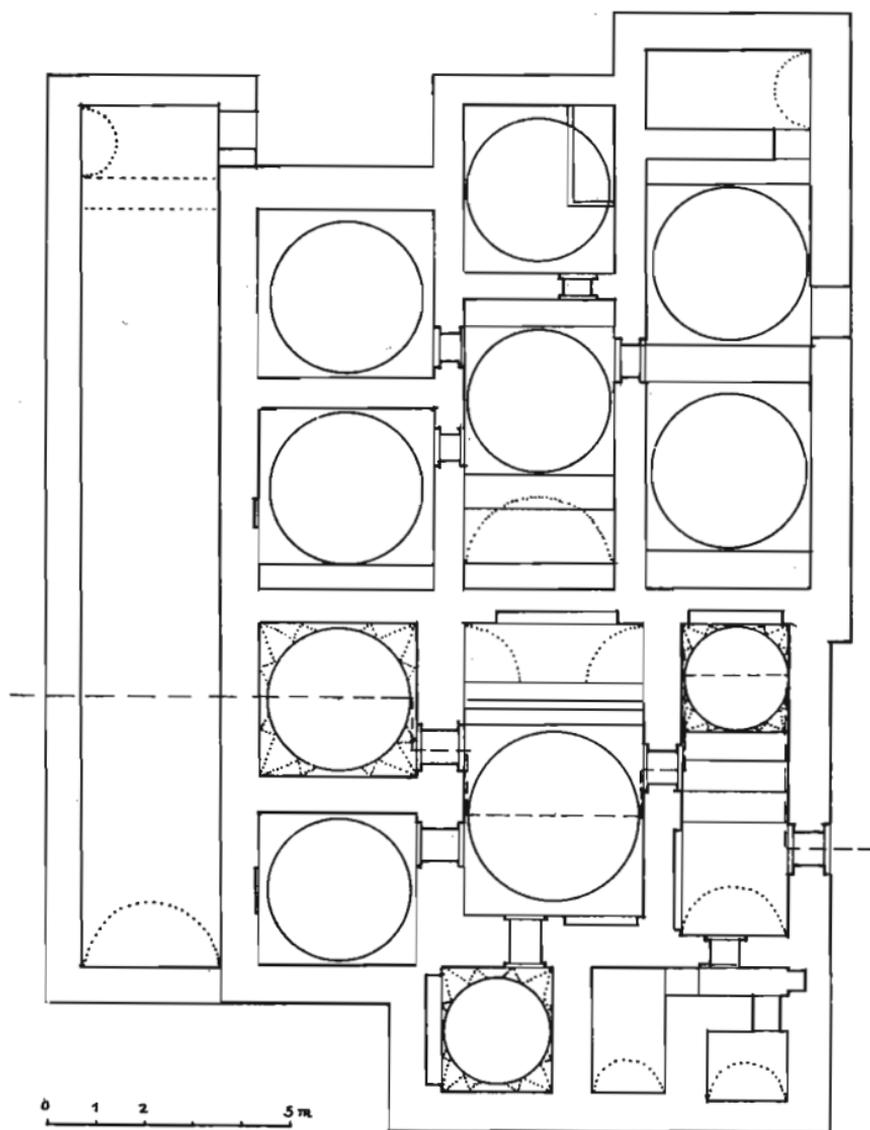
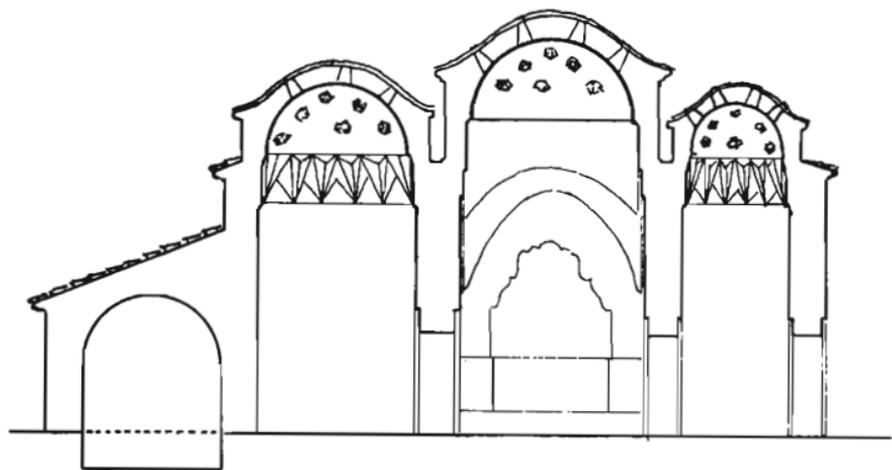


Fig. 5 Base et coupe de la partie principale du hammam d'Isa-bey à Novi Pazar (construit entre 1463 et 1489)

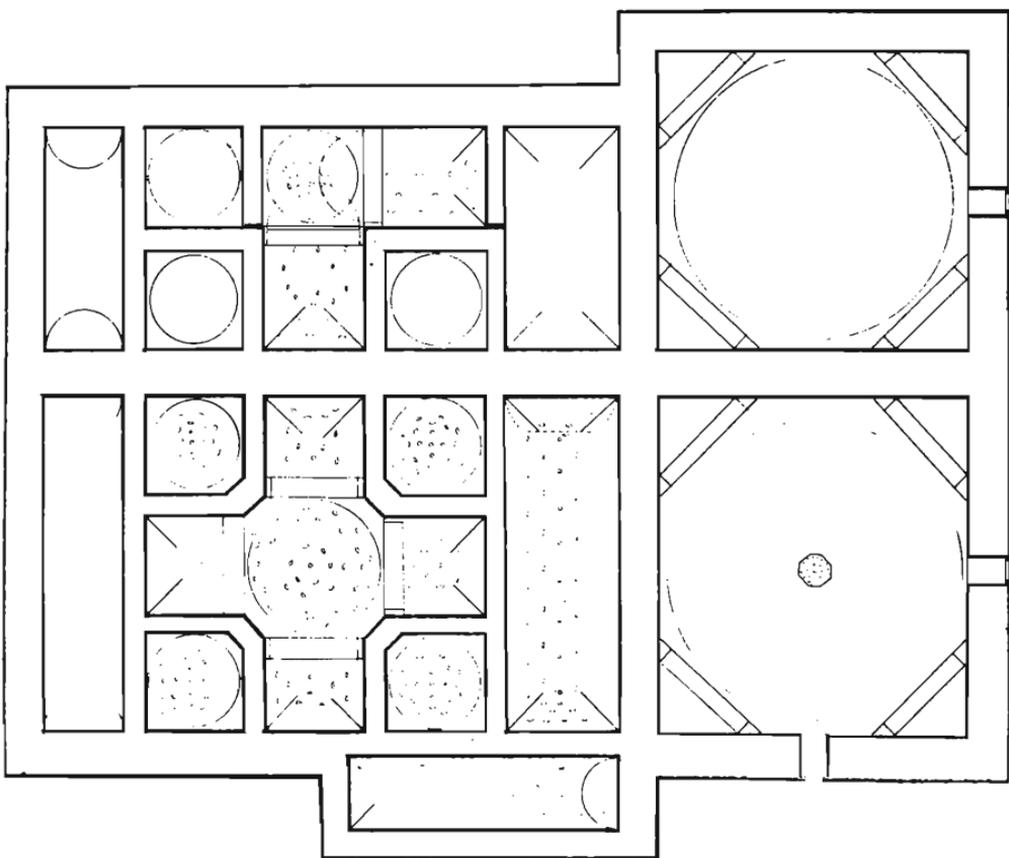
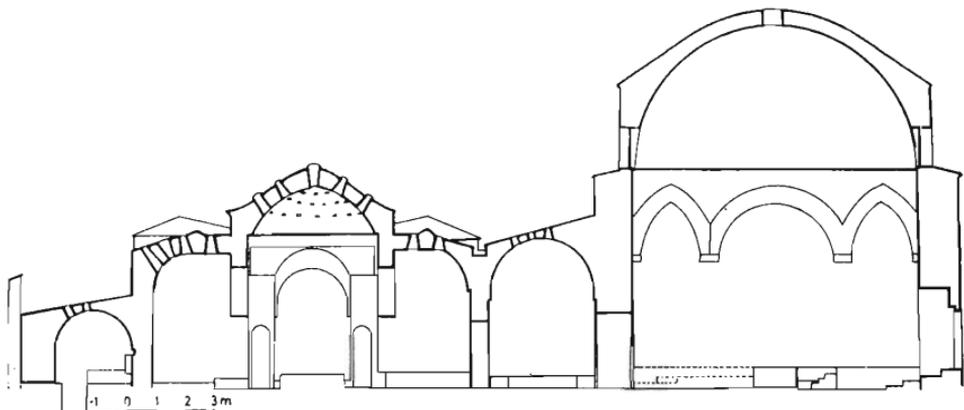


Fig. 7 Base et coupe du hammam de Mehmed-pacha à Prizren (1561)

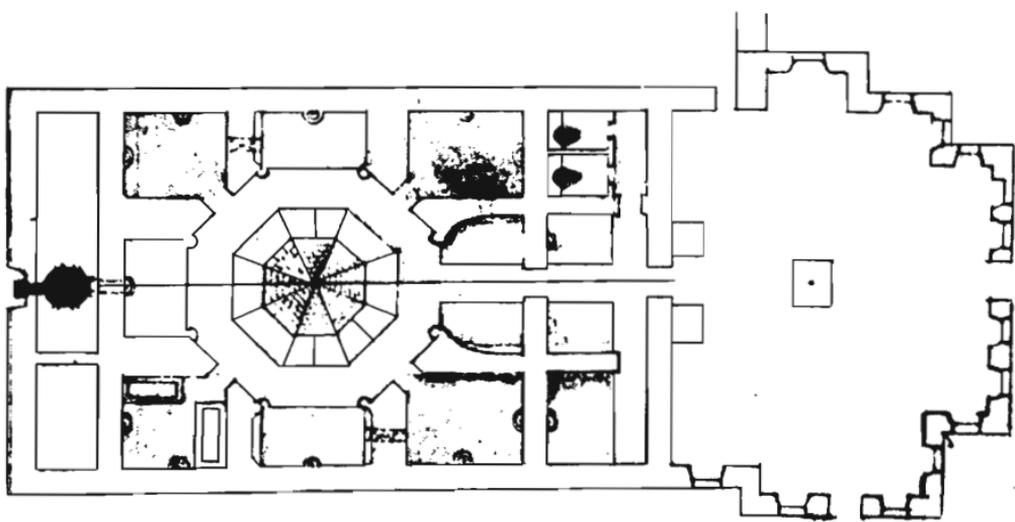


Fig. 8 Base du hammam à Vranje (construit avant 1570)

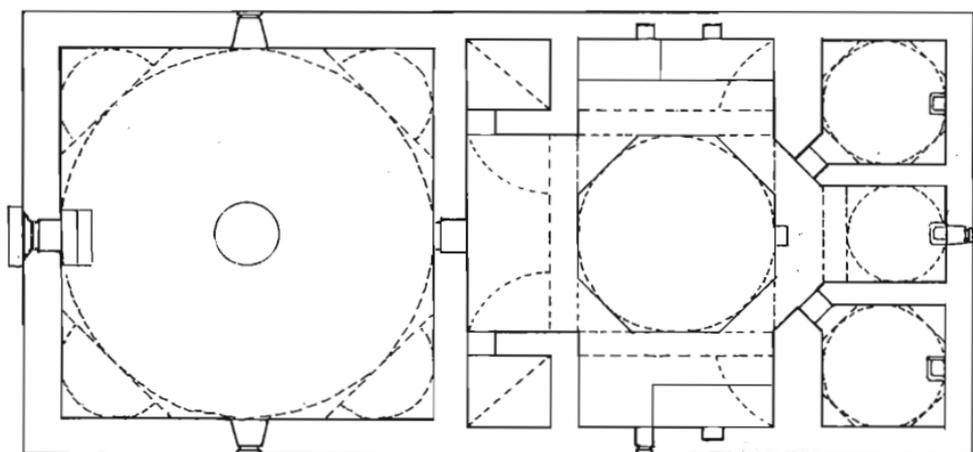
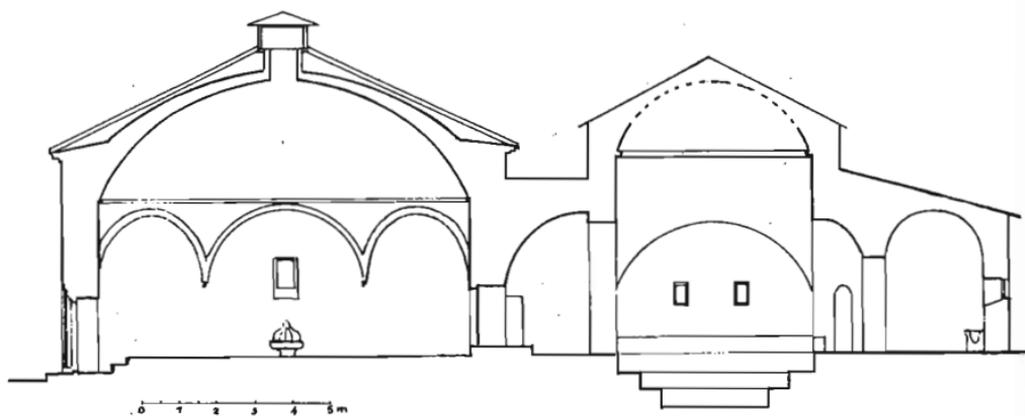


Fig. 9 Base et coupe de l'aplidža à Novopazarska Banja (1594/1595)

*Grundriß und Profil von dem türkischen Bade in der
Vermauerung zu Belgrad.*

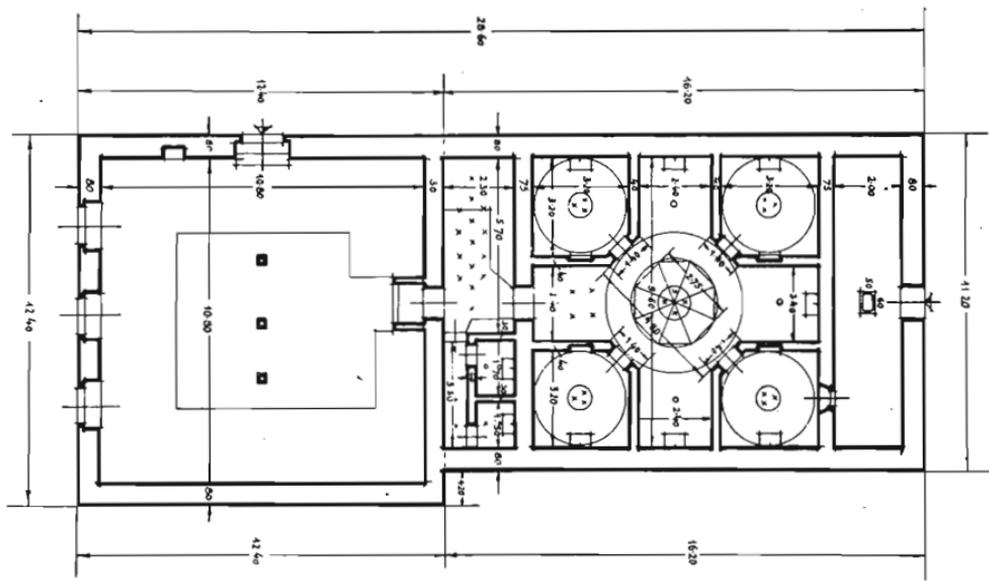
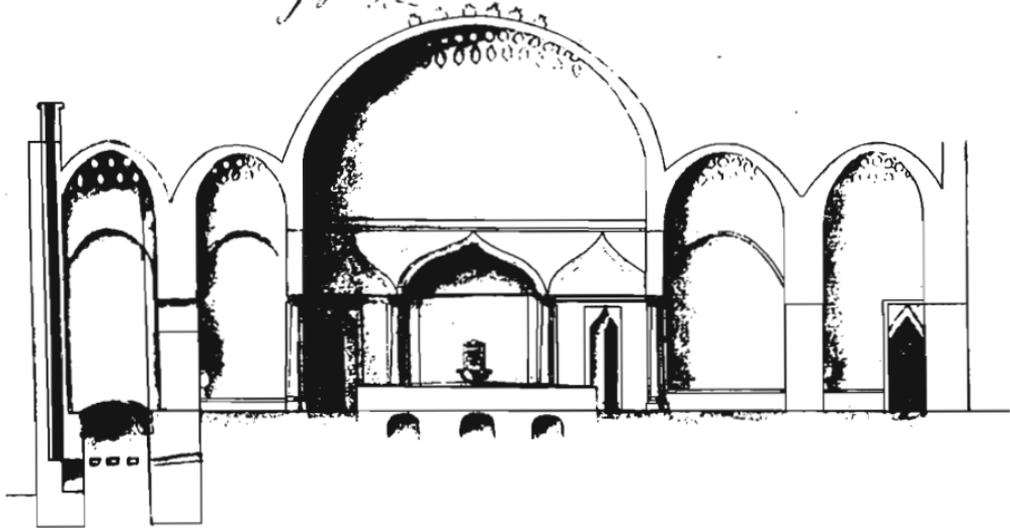


Fig. 10 Base et coupe du hammam de Jahja-pacha Hatibzade dans la Haute ville de Belgrade (construit entre 1743 et 1746). Croquis du XVIII^e s., Budapest.

ESSAI DE DÉFINITION MORPHOLOGIQUE DE LA VILLE OTTOMANE DES XVIII^e-XIX^e SIÈCLES

Avant de tenter une définition, une question doit être posée: n'est-il pas invraisemblable de croire qu'il existe *une* ville ottomane?

Si la longue durée de l'Empire incite à penser qu'une forme urbaine spécifique a eu le temps d'être élaborée, la diversité des régions englobées (diversité des climats, des ethnies, des cultures), pourrait suggérer qu'une telle unité est impossible.

Unité et diversité

Un examen de quelques plans de villes, particulièrement de plans du XIX^e siècle¹ montre cependant qu'il existe des caractères communs mais que dans l'Empire deux zones se dessinent: les Balkans et le nord-ouest de l'Anatolie d'un côté, le sud de l'Anatolie, le Proche-Orient et le Maghreb et de l'autre. Dans cette seconde zone, que l'on pourrait provisoirement appelée « arabe »,² les villes sont denses, les circulations peu hiérarchisées, les axes rares ou aux tracés sinueux, les impasses nombreuses. Dans la première zone les hiérarchisations sont mieux marquées, les trames viaires plus continues et régulières, les impasses moins nombreuses. Bien que l'unité totale de la seconde zone, du point de vue de la morphologie urbaine, ait été récemment discutée,³ il n'empêche qu'au delà de différences locales (d'origines historiques, climatiques, ...) indéniables, une certaine unité prévaut, même si elle a été exagérée dans les recherches anciennes, par excès de généralisations abusives. La seule surprise est le rattachement de l'Anatolie du sud-est à la zone « arabe ». Les plans de villes comme Kayseri, Konya, Urfa, Diyarbakir sont pourtant très proches de ceux de villes comme Alep et Mossoul. C'est un fait, même si le qualificatif d'« arabes » doit leur être appliqué sans signification ethnique, sous le seul rapport d'un comparatisme morphologique.

Avant de tenter d'expliquer la cohérence de ces deux zones, il convient de revenir et d'insister sur une certaine unité de l'ensemble des villes ottomanes. Elle est particulièrement sensible au niveau de la voirie. A l'exception de quelques grandes voies de la zone nord-ouest sur lesquelles nous reviendrons, le réseau des rues y est plus discontinu que dans les villes occidentales, même médiévales ou de tradition médiévale. Cette discontinuité est à la fois géométrique et topologique.

La discontinuité géométrique réside dans le fait que les rues peuvent changer radicalement de direction, peuvent dessiner des chicanes fréquentes sans raisons topographiques apparentes (obstacles du relief, d'enceintes même disparues). Les rues des villes médiévales d'Occident peuvent être courbes, elles ne sont jamais aussi fragmentées qu'en Orient. Les absences de coïncidences entre débouchés de rues secondaires de part et d'autres de rues principales n'y sont jamais aussi fréquentes. Alors qu'elles sont de règle en Orient.

La discontinuité topologique s'exprime dans les fameuses impasses. Bien sûr il existait quelques impasses dans certaines villes d'Occident, mais elles sont généralement explicables par des obstacles topographiques apparents. L'exemple des villes médiévales alsaciennes est très explicite: les impasses sont fréquentes à la seule périphérie *intra muros* des villes, les impasses butent sur les enceintes.⁴ Et la plupart disparaîtront au cours des extensions modernes (XVIII^e – XIX^e siècles) quand les enceintes seront abattues. L'impasse par inachèvement volontaire de désenclavement ou par empiètement postérieur sur une rue est bien une caractéristique des villes islamiques ou « orientales », du Maghreb aux Indes.⁵

Dans les villes d'Occident de telles discontinuités viaires ne se retrouvent que dans les Pouilles et la Sicile, où elles posent un problème spécifique,⁶ le problème des villes du sud de l'Espagne étant plus aisé à résoudre si l'on se souvient que certaines d'entre elles ont été islamiques jusqu'au XV^e siècle.

Pour comprendre la division en deux du monde ottoman, pour comprendre la différence de densité, de hiérarchisation, de continuité des réseaux viaires, il faut avoir à l'esprit la différence qui existe, depuis le XVI^e siècle au moins,⁷ entre les maisons des parties nord-ouest et sud-est de l'Empire. La partie « arabe » de l'Empire est celle où domine la maison à cour centrale et *ga'a* (telle qu'on la rencontre à Alep par exemple,⁸ mais aussi à Kayseri, Diyarbakir, Urfa ou Mardin), la partie nord-ouest (de Tokat ou Ankara à Plovdiv, Ambélakia ou Sarajevo) est au contraire celle où domine depuis le XVIII^e – XIX^e siècle la maison « ottomane » ou « turque », maison « à *hayat* », ou « à *sofa* » surtout, d'un tout autre type.⁹

C'est pour ne pas avoir bien appréhendé cette différence que Suraiya Faroqhi dans un ouvrage récent ne peut expliquer les différences qu'elle constate dans les registres des *kadi* du XVII^e siècle entre les maisons d'Ankara (zone nord-ouest) et Kayseri (zone sud-est).¹⁰

Il semble donc qu'il y ait coïncidence géographique entre les divisions concernant la répartition des types de villes et des types de maisons. Nous pouvons fixer cette démarcation sur une ligne joignant approximativement Izmir à Erzurum,¹¹ ou plus précisément Antalya à Erzurum. En l'occurrence, la distinction entre zones des maisons « à cour » et des maisons « à *hayat* » ou « à *sofa* » conforte – et même explique partiellement, comme nous le verrons plus loin – la distinction entre zones définies par des types de villes différents.

Deux impressions dominent donc le problème de la définition morphologique de la ville ottomane: une certaine unité, en contraste avec la ville occidentale aux trames viaires plus hiérarchisées, plus géométriques et plus continues, mais aussi une certaine diversité entre parties nord-ouest et sud-est de l'Empire. Cette diversité que nous venons de souligner, au niveau des formes urbaines et des types d'habitation, est également sensible dans le domaine de l'architecture religieuse. Les mosquées de type ottoman (XVII^e – début XIX^e siècles) sont rares au sud de la ligne Antalya-Erzorum définie plus haut. Elles ne se rencontrent que ponctuellement dans des constructions impériales de Damas ou du Ca-

ire. La répartition des oeuvres de Sinan est révélatrice: en dehors de la zone « ottomane » elles ne se rencontrent qu'à Konya, Kayseri, Payas, Diyarbakir, Alep, Damas, Baghdad, La Mecque, une vingtaine d'édifices sur 477 répertoriés par A. Kuran.¹²

La ville « ottomane » du nord-ouest de l'Anatolie et des Balkans

La ville « ottomane » ainsi géographiquement définie, par analogie avec la maison « ottomane » et par complémentarité avec la ville « arabe », ne correspond pas à un modèle urbain reconnu. Aussi doit-elle être abordée sur plusieurs fronts: sa définition éventuelle intrinsèque, sa définition par rapport au modèle « occidental européen » et au modèle « oriental arabe », tels que nous les avons rapidement présentés plus haut. Loin de nous l'idée que ces deux modèles soient totalement opposables. Nous commencerons même notre analyse des plans de villes concernées par la mise en évidence d'un phénomène commun: celui de la persistance de traces des quadrillages viaires antiques dans la topographie moderne. Ce phénomène est bien connu tant en Occident (particulièrement en Italie du nord – Turin, Pavie, Parme, Côme, Vérone, Bologne¹³) qu'en Orient arabe (Damas, Lattaquié, Alep, Antioche¹⁴). Il a été plus rarement remarqué dans l'ancien monde ottoman, sauf pour Salonique, Nicée ou Rhodes. Pourtant les traces d'un quadrillage antique se lisent avec évidence dans l'ancien quartier turc d'Izmir, autour de l'agora dont des vestiges sont conservés, pourtant des traces semblables, quoique moins nettes, s'observent dans la rtrier de la citadelle (Hisar) de Bursa.

Ce point établi, la définition morphologique doit s'effectuer à trois niveaux de structuration de la forme urbaine: la voirie, le parcellaire, le bâti.

La voirie

Ce qui différencie les villes « ottomanes » des villes « arabes », c'est l'existence d'axes majeurs de circulation, continus et facilement réparables, distribuant le centre (*ulu cami, çarsi, bedesten* ou *bezistan*) et prolongeant par les principales routes.¹⁵ De tels axes, souvent bordés de *han* se rencontrent à Bursa, Kütahya, Tokat, Trabzon ou Sarajevo. Les axes sont par contre plus nombreux dans les villes « occidentales » et moins nombreux dans les villes « arabes ». De plus, autres différences, ils se fondent mieux dans les trames viaires continues des premières et restent quelque peu fragmentés par grands segments dans les secondes (comme à Kayseri ou Konya).

Les impasses, elles aussi, se présentent dans les villes ottomanes d'une manière intermédiaire entre les cas des villes « occidentales », où elles sont absentes ou spécialisées, et des villes « orientales », où elles organisent une partie essentielle des tissus urbains résidentiels.

Les impasses peuvent avoir, dans le monde ottoman, comme ailleurs, trois origines différentes:

– il existe des impasses conçues simultanément à l'ensemble du tissu urbain, c'est-à-dire à un découpage parcellaire. C'est le cas de certains lotissements comme on en trouve à Alep ou à Damas.¹⁶ Dans les pays balkaniques on en ren-

contre par exemple à Sarajevo (Sarac Ali ou Mimar Sinan¹⁷) et en Anatolie à Bursa.¹⁸ C'est cependant une forme rare ou provisoire;

– il existe des impasses par empiètement, quand une rue est coupée par une sorte de capture de l'espace public par l'espace privé. Ce processus implique que la ville ait possédé antérieurement une trame viaire continue. Il a été identifié dans bien des villes arabes d'origine antique. C'est ainsi que le quadrillage antiques de Damas ou de Salonique, par exemple, ont été progressivement transformés (peut-être dès l'époque byzantine) en tissus « orientaux ». Bien que quelques cas soient repérables à Istanbul (dans les quartiers occidentaux de Stamboul), ce processus semble réservé aux villes d'origine antique;

– il existe enfin des impasses qui s'insinuent progressivement dans de grands îlots afin de les désenclaver. Au cours de leur progression ces impasses peuvent dessiner des chicanes, se diviser en plusieurs branches. C'est le mode le plus fréquent de constitution des tissus résidentiels dans les villes « arabes », c'est l'« orientalische Grundriss » des chercheurs allaemands. Il se rencontre fréquemment dans toutes les villes de la partie nord-ouest de l'Empire ottoman.

Les impasses de la partie nord-ouest de l'Empire ottoman sont plus rectilignes et souvent plus longues que celles du reste de l'Orient. Ainsi se présentent celles de Bursa, de Kütahya, d'Amasya, d'Istanbul, de Sarajevo, en opposition à celles plus courtes et ramifiées de Kayseri, Konya, Urfa ou même Izmir.

Au cours des XIX^e et XX^e siècles, ces impasses (« ottomanes ») ont eu tendance à se prolonger jusqu'à rejoindre l'autre bord des îlots dont elles désenclavaient initialement le centre (cas à Bursa¹⁹).

Un autre problème est celui de densité. De toute évidence c'est un des points sur lesquelles la ville « ottomane » se différencie le plus de la ville « arabe », comme de la ville européenne de tradition médiévale. La ville « ottomane » est une ville peu dense car, particulièrement dans les quartiers résidentiels, chaque maison est entourée d'un jardin. La ville « ottomane » est une ville verte comme le montre bien les vues anciennes de Bursa.²⁰

Mais la faible densité de ces villes n'est pas due qu'au type d'habitat dominant. Elle est rendue possible par la disparition de la nécessité de clore les villes. La ville « ottomane » est une des rares formes urbaines anciennes à être ouverte, à l'instar de la romaine. La *Pax Romana* a eu le même effet que la « *Pax Ottomana* ». Les Ottomans ont hérité des enceintes ou des citadelles byzantines (Constantinople, Nicée, Edirné, Bursa, Kütahya, Tokat) mais n'ont jamais construit de villes fortifiées, seulement des forteresses comme celle dominant Sarajevo. Sans contrainte d'espace, la ville « ottomane » a pu s'offrir les jardins (*bahçe*, *bostan*) auxquels elle aspirait. Seuls les centres, encombrés de *bedesten*, de *çarsi*, de *han*, de mosquées, de hammams ont une densité comparable à celle des villes classiques « occidentales » ou « orientales ».

Le parcellaire

Il est beaucoup plus difficile de parler du parcellaire dans la mesure où peu de plans cadastraux anciens sont connus. Deux points cependant apparaissent:

– certaines villes, ou du moins certains quartiers, possèdent un parcellaire régulier (topologiquement et géométriquement), c'est-à-dire composé de parcelles rectangulaires peu imbriquées les unes dans les autres. C'est largement le cas à Tokat, à Afyon, ou sur la rive droite de la Miljacka à Sarajevo, particuliè-

rement dans les quartiers tardivement (XVIII^e– XIX^e siècles) conquis sur le domaine rural. Dans ces cas la régularité géométrique du parcellaire urbain est largement héritée de celle du rural;²¹

– certaines villes, ou du moins certains quartiers, possèdent un parcellaire irrégulier (topologiquement, géométriquement et dimensionnellement), c'est-à-dire composé de parcelles fortement imbriquées les unes dans les autres, pas toujours rectangulaires (triangulaires, trapézoïdales, pentagonales) et de dimensions très variables (et mélangées dans le tissu urbain). Tels sont la plupart des quartiers de Bursa ou celui de la rive gauche de la Miljacka à Sarajevo. Le relief peut être partiellement responsable de ces caractéristiques, mais un autre critère semble intervenir: celui de la centralité et de l'ancienneté. Les quartiers les plus anciens et les plus centraux sont les plus irréguliers, parce que le temps entraîne des modifications (causes d'irrégularités), parce que dans certains centres les parcellaires sont peut-être irréguliers dès l'origine.

Un phénomène commun aux parcelles des villes ottomanes (« arabes » ou non) reste une certaine imbrication des parcelles qui peut s'expliquer par des échanges de portions de terrains mitoyens, ou par une sorte de négociation permanente entre voisins qui reviendrait à une certaine absence de définition des limites parcellaires. Dans cette hypothèse d'absence de parcellaires réels définis, les cadastres dessinés par les géomètres à un moment donné ne feraient qu'enregistrer et fixer un état provisoire.

Dans les lotissements après incendie de Constantinople de la seconde moitié du XIX^e siècle il apparaît d'ailleurs que la voirie était programmée mais non le parcellaire, suggestion que ce dernier était négocié plutôt qu'imposé.

Le bâti

La présence de nombreux jardins dans la ville « ottomane », déjà soulignée, est concomitante à la faible densité de l'habitat. Les maisons « ottomanes », en général, ne touchent pas les limites de leur parcelle par plus d'un de leur côté. Et comme elle sont souvent alignés par un de leur côté (le plus petit) sur la rue, il reste que sur au moins deux de leurs côtés elles sont bordées par une cour ou un jardin. Il en résulte un « semis d'habitat », comme disent les géographes, dispersé. Telles est du moins la situation avant le milieu du XIX^e siècle, sauf le long des axes principaux où la densité peut être plus forte.

Le bâti « ottoman » est donc peu dense, mais partiellement lié aux rues. Il occupe une position différente à la fois du bâti « occidental », pas toujours très dense mais lié aux rues par des alignements de façades, avec donc des rues totalement bordées de bâtiments mais aux centres d'îlots souvent libres, et du bâti « arabe », très dense, même en coeur d'îlot, mais qui n'est pas lié aux rues par des façades. La ville « ottomane » est donc la seule à offrir des rues bordées d'un bâti discontinu, composé de façades plus ou moins fermées (selon les villes et les époques), en opposition aux continuités plus fortes des villes « occidentales » et « orientales ».

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle l'évolution de l'architecture domestique « ottomane », influencée par l'Occident, est allée vers des façades ouvertes sur rues, donc une plus grande continuité, l'ouverture sur la rue rendant moins indispensable celle sur le jardin et la cour qui s'atrophient ou se replient derrière la maison. Il est caractéristique qu'à partir de la fin du XIX^e siècle l'entrée

dans les habitations ne se fait plus par le jardin, mais directement par la maison. On verra un bon exemple de cette disposition dans les îlots du quartier d'Alonia à Naoussa.²²

Dès le XIX^e siècle d'ailleurs, la position à l'angle de deux rues des maisons est recherchée, comme le confirme le Règlement urbain du 1^{er} juillet 1866 qui leur attribue une plus grande valeur.²³

La caractère mixte, par conséquent original, des tissus urbains « ottomans » apparaît donc bien tant au niveau de la voirie, du parcellaire que du bâti. La ville « ottomane » est, de ce point de vue, entre Orient et Occident.

Evolution au XIX^e siècle

Outre la densification du bâti le long des rues, l'évolution de la forme urbaine « ottomane » au cours du XIX^e siècle concerne des importations européennes: les percées et les lotissements.

Les premières percées sont celles de Constantinople, la Rue des Banques à Galata et la Babiali Caddesi à Hoca Paşa à partir de 1864–1866.²⁴ Puis d'autres sont effectuées en province, à Bursa par exemple la Mecediye Cadesi (1895) et l'Hamidiye Caddesi C (1902).²⁵ Les percées se multiplieront au XX^e siècle.

Dans la partie « arabe » de l'Empire des opérations de lotissements réguliers auraient commencé dès le XVI^e siècle sous l'impulsion des *waqf*.²⁶ Dans la partie « ottomane » de l'Empire des formes régulières de lotissements antérieurs au XIX^e siècle se repèrent dans le tissu urbain de certaines villes comme Istanbul, Bursa ou Sarajevo. En l'absence de toute recherche historique il est impossible de confirmer l'existence de lotissements, ainsi que d'avancer toute datation.

Par contre, pour la seconde moitié du XIX^e siècle, les lotissements attestés par des documents réglementaires ou graphiques²⁷ sont nombreux à Istanbul. Il existe en fait deux sortes de lotissements: ceux opérés après incendie d'un quartier, qui concernent surtout Stamboul, et ceux conquis sur des champs ou des jardins, surtout développés au nord ou à l'est de Taksim (Nişantaş, Beşiktaş, Şişli) et sur la rive asiatique (Kadiköy). Procédures et formes diffèrent²⁸:

– pour les lotissements « après incendie » l'opérateur (étatique, puis municipal, dès la création des municipalités: 1858 pour Beyoğlu) trace des rues mais attribue les parcelles en fonction de ce que les anciens propriétaires ont perdu, sans dessiner préalablement un parcellaire;

– pour les lotissements nouveaux, l'opérateur privé (seulement soumis à une autorisation de l'Etat²⁹) trace non seulement un quadrillage régulier de rues mais aussi un découpage géométrique de parcelles à vendre. Telles sont les deux formes principales d'occidentalisation des tissus urbains ottomans, inspirées des percées haussmanniennes à Paris et des banlieues de *row-houses* à Londres.

La morphologie de la ville « ottomane » entre Orient et Occident

Pour appréhender la ville « ottomane » au sens où nous l'entendons il convient de tenter d'expliquer les différences observées à l'intérieur de l'Empire ottoman. Nous pensons qu'elles ont trois origines possibles distinctes, relevant du climat, de l'héritage historique et des tendances d'évolution.

Les maisons « à cour centrale » de la partie « arabe » de l'Empire peuvent partiellement s'expliquer par la chaleur du climat, comme l'importance des jardins dans la partie « ottomane » par la tempérance de ce dernier. Par ailleurs la partie « arabe », comme son nom l'indique plus ou moins, a été longtemps sous domination arabe puis mamelouk, et la partie « ottomane » a été plus longtemps byzantine que l'autre. La maison verticale « à sofa » doit certainement quelque chose à l'héritage byzantin. Héritages byzantin d'un côté et seldjouko-mamelouk³⁰ de l'autre pourraient partager l'Empire ottoman.

Enfin, la partie « ottomane » a été la plus directement en contact avec l'Europe, et a subi dans les Balkans comme à Istanbul, capitale par où les modèles culturelles arrivent en premier, les plus fortes influences occidentales, dès le règne de Selim III, et même avant.

C'est ce dernier phénomène qui explique sans doute le plus l'occidentalisation de l'habitat, en l'occurrence l'ouverture des maisons sur la rue, donc la perte d'importance des cours et jardins (remplacement des *hayat* par les *sofa*), donc la densification possible des tissus urbains.

L'explication d'une certaine unité à l'intérieur de l'Empire ottoman, unité déjà exposée, est plus simple: l'ensemble de l'Empire a été régi par une législation urbaine (même faible), jusqu'aux Tanzimats, d'inspiration islamique, c'est-à-dire faisant prévaloir la propriété privée sur la publique, et réglant les problèmes de mitoyenneté par négociation et non par fixation d'un parcellaire cadastral (inexistant). Ce système « oriental » a donc prévalu dans l'ensemble de l'Empire jusqu'au milieu du XIX^e siècle. D'autre part le même « système oriental » a prévalu aussi au niveau de l'habitat urbain, les plus anciennes maisons de la partie nord-ouest de l'Empire étant des maisons à *hayat* et cour-jardin (*avlu-bahçe*) donc des maisons fermées (introverties) de type « oriental ».

Cette unité partielle est donc une unité initiale, qui a duré jusqu'au XVIII^e siècle.

Un double phénomène a donc marqué le XIX^e siècle: l'ouverture de la maison sur la rue, ouverture consacrée par celle de nombreuses fenêtres sur l'espace public, et la densification des maisons à l'alignement des rues. Ce sont deux formes d'une occidentalisation qui apparaît dès le XVIII^e siècle à Istanbul dans les grandes demeures, à Pera-les-Constantinople notamment.³¹

C'est donc sur un système dans lequel le tissu urbain se constitue dans l'ordre suivant: bâti, parcellaire, puis voirie (en non voirie, parcellaire, puis bâti comme en Occident), que sont nées ou se sont développées initialement les villes ottomanes.

Dans la partie « ottomane » le « système oriental » a été progressivement abandonné, alors qu'il s'est poursuivi plus longtemps dans la partie « arabe » de l'Empire. Mais, comme dans toute évolution générale, tous les éléments ne progressent pas au même rythme. Le parcellaire, particulièrement, comme la voirie, résistent aux changements, par une inertie essentielle à leur nature. Par contre l'habitat, fragile (matériaux sensibles à l'érosion climatique et aux incendies³²), et souvent reconstruit, est plus sensible à l'évolution des modes. Et arrive un moment, au XIX^e siècle, où des maisons occidentalises ont été construites dans des parcelles héritées du « système oriental ».

L'originalité des tissus urbains « ottomans », tels qu'ils apparaissent dans les plans de la seconde moitié du XIX^e siècle, est donc largement dû à ce phénomène spécifique: des superstructures (architecturales) « occidentales » posées postérieurement sur des infrastructures (viaires et parcellaires) « orientales ».

Cette évolution spécifique à la partie occidentale du monde ottoman, comme d'autres originalités (goût permanent pour les jardins qui essaye de se maintenir même face à la densification de la seconde moitié du XIX^e siècle, par exemple), confirment à notre avis l'existence d'un modèle urbain « ottoman » élaboré entre XVIII^e et XIX^e siècle surtout. Peut-être même son originalité est-elle plus ancienne, mais les documents manquent pour l'instant – tant que les archives ne seront pas mises au service de l'histoire urbaine – pour l'affirmer.

Et que modèle soit, en quelque sorte, entre Orient et Occident³³ n'enlève rien à son originalité. Que l'Empire ottoman, par bien des aspects, soit entre Orient et Occident, n'a d'ailleurs rien pour surprendre.

¹ Les plus anciens plans utilisables, car basés sur des relevés trigonométriques et des observations *in situ* suffisantes, datent de la première moitié du XIX^e siècle. Les plans antérieurs (comme celui de Constantinople dit « de Kauffer », datant de la fin du XVIII^e siècle) sont à utiliser avec précaution, de l'aveu même de ceux qui les ont levés.

² On pourra utilement se reporter au petit atlas publié par A. Raymond, *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris 1985, 332-340.

³ Cf. Ph. Panerai, *Sur la nation de ville islamique*, dans *Yémen Sanaa, Peuples méditerranéens*, n° 46, 1989, 13-30.

⁴ Cf. l'*Atlas des villes médiévales d'Alsace* (Strasbourg 1971) de F. Himly.

⁵ Cf. A. Petruccioli, A. Terranova, *Modelli culturali nell'impianto e nelle trasformazioni di Old Delhi*, dans *Storia delle città*, 31-32, 1985, 123-144.

⁶ Cf. E. Guidoni, *I vicoli ciechi della storiografia*, dans *Storia delle città*, 46, 1989, 3-6.

⁷ Il est difficile de connaître la configuration, avant le XVIII^e siècle, des maisons ottomanes, surtout celles du nord-ouest de l'Empire, construites en bois et en brique crue, sujettes à des incendies ou des détériorations rapides.

⁸ Cf. J.-Cl. David, *Syrie: systèmes de distribution des espaces dans la maison traditionnelle d'Alep*, dans *Les cahiers de la recherche architecturale*, 20/21, 1987, 38-47.

⁹ Cf. A. Borie, P. Pinon, *La maison turque*, suppl. au n° 94 du Bull. d'information architecturale, IFA, Paris 1985.

¹⁰ S. Faroqhi, *Men of modest substance. House owners and houses property in seventeenth-century Ankara and Kayseri* (Cambridge 1987), a été trompée d'une part par l'emploi du vocabulaire que font les auteurs de monographies sur lesquels elle se base (appeler *sofa* les pièces principales des maisons de Kayseri n'est qu'une turquification du langage, puisqu'il s'agit de *qa'a* de type mamelouk), d'autre part par l'incompréhension du rôle respectif des cours dans les maisons d'Ankara (maisons avec cour éventuellement) et de Kayseri (maisons à cour dans tous les cas).

L'utilisation qui fait, pour la première fois, S. Faroqhi des archives pour étudier les maisons anciennes est par ailleurs remarquable.

¹¹ Cette définition a été reprise par J.-P. Roux dans l'*Histoire de l'Empire ottoman* (Paris 1989, 674) sans que pour autant la source (A. Borie, P. Pinon, *op. cit.*) soit mentionnée.

¹² *Sinan. The Grand Old Master Of Ottoman Architecture*, Washington-Istanbul 1988, „Appendix 1”.

¹³ Cf. J. B. Ward-Perkins, *Cities of ancient Greece and Italy: planning in classical antiquity*, New York 1974, et aussi, pour la Gaule, R. Bedon, R. Chevallier, P. Pinon, *Architecture et urbanisme en Gaule romaine*, Paris 1988.

¹⁴ Cf. les travaux de J. Sauvaget (par exemple *Le plan de Laodicée-sur-Mer*, dans *Bulletin d'études orientales*, IV, 1934, 81-114) et de J. Lassus.

¹⁵ Cf. M. Cerasi, *La città del Levante. Civiltà urbana e architettura sotto gli ottomani nei secoli XVIII-XIX*, Milano 1988, 95.

¹⁶ A. Raymond, *op. cit.* 219 et 220, en donne deux exemples, à Damas (quartier du Midân) et à Alep (quartier de Judayda).

¹⁷ Nous utilisons le beau plan établi par les Autrichiens en 1882.

¹⁸ Plan gravé de Bursa, levé sous la direction de Suphi Bey, en 1861-1862.

¹⁹ Observations obtenues par comparaison de plan de Bursa de 1862 et de différents plans du début du XX^e siècle.

²⁰ Pour Bursa et pour Sarajevo il s'agit des plans du XIX^e siècle déjà mentionnés. Pour Izmir et Constantinople, il s'agit de cadastres d'assurances contre l'incendie dressés

pour des compagnies anglaises (par Ch. Goad) ou françaises (par J. Pervititch). Cf. P. Pinon, « La cartographie », dans A. Borie, P. Pinon, S. Yerasimos, *L'occidentalisation d'Istanbul au XIX^e siècle*, premier rapport de recherche, Nanterre 1989, 147-150.

²¹ On verra notamment deux échantillons de tissus urbains de Tokat et d'Afyon publiés par S. Akture, 19. *Yüzyıl sonunda Anadolu Kenti Mekansal yapı çözümlemesi*, Ankara 1978, fig. 51 et 71.

²² N. Kalogirou, M. Nomikos, *Naoussa (Macedonia): della comunità ottomana alla città neoellenica*, dans *Storia della città*, 46, 1989, 50 et 51.

²³ Cf. A. Borie, P. Pinon, S. Yerasimos, *op. cit.*, note 20, « Document XXIII ».

²⁴ *Ibidem*, S. Yerasimos, *Réglementation urbaine et municipale (1839-1869)*, 16-18, et Z. Çelik, *The Remaking of Istanbul*, Seattle-London 1986.

²⁵ Cf. B. Saint-Laurent, *Le pouvoir ottoman face aux problèmes d'urbanisme. Le cas de Bursa à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle*, dans actes de la Première rencontre internationale d'études et de recherches sur l'Empire ottoman et la Turquie contemporaine, 1985.

²⁶ Cf. A. Raymond, *op. cit.*

²⁷ Cf. A. Borie, P. Pinon, S. Yerasimos, *L'occidentalisation d'Istanbul au XIX^e siècle II*, deuxième rapport de recherche (Nanterre 1990), utilisant la documentation graphique conservée aux Archives de la Municipalité d'Istanbul.

²⁸ Cf. *ibidem*, 97-109.

²⁹ Cf. *ibidem*, Règlement de 1864, art. 9, „Document XXI”.

³⁰ Comme nous l'avons vu la partie « arabe » a été plus marquée par l'architecture religieuse seldjoukide que par l'ottomane, et les maisons les plus anciennes de Kayseri sont semblables aux maisons mamelouks d'Alep.

³¹ Voir les maisons arméniennes de Pera relevées par l'architecte J.-N. Huyot en 1818, dans P. Pinon, *Le voyage d'Orient de l'architecte Jean-Nicolas Huyot (1817-1820) et la découverte de la maison ottomane*, à paraître dans de *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*.

³² Les maisons « ottomanes » sont construites en bois et en briques séchées.

³³ Cf. aussi notre article *Les tissus urbains ottomans entre Orient et Occident*, dans les actes du 2nd International Meeting on Modern Ottoman Studies and the Turkish Republic, Leyden 1987 (1989).

POKUŠAJ MORFOLOŠKOG DEFINISANJA OTOMANSKOG GRADA OD XVIII DO XIX VEKA

Re z i m e

Autor polazi od pitanja da li je, s obzirom na velike kulturne, etničke i klimatske razlike u okviru Otomanskog carstva, uopšte moguće govoriti o pojmu otomanskog grada. Pažljivom analizom planova ustanovio je da su otomanski gradovi u morfološkom pogledu donekle jedinstveni, ali pre svega u poređenju sa gradom zapadnog tipa. S druge strane, utvrdio je dve geografske zone u okviru proučavanog područja: a. Balkan i severozapadna Anadolija (jača vizantijska tradicija); b. „arapska“ zona – južna Anadolija, Bliski istok i Magreb (jači arapski uticaji). Te dve zone se razlikuju kako na nivou urbanih formi i tipova kuća, tako i u pogledu sakralne arhitekture. U analizi i klasifikaciji, autor je polazio od tri elementa: sistema ulica, parcelisanja gradskog prostora i od načina gradnje, i sva ta tri polazišta je zasebno obradio.

Rad se završava uvidom u razvoj grada tokom XIX veka, kada se ponovo ispoljavaju razlike između „arapskih“ oblasti, koje duže trpe arapske uticaje i dugo zadržavaju „orijentalni sistem“, i severozapadnih oblasti, gde se taj sistem progresivno napušta, posebno od vremena Selima III i direktnih kontakata sa Zapadom. U drugoj polovini veka, na „orijentalnoj“ infrastrukturi (parcelisanje i sistem ulica), diže se „pozapadnjačena“ arhitektonska superstruktura. Samim tim, „otomanski“ grad je morfološki definisan kao struktura locirana između Istoka i Zapada.

LES TZINTZARES DANS LA DIASPORA

Les Tzintzares sont un groupe ethnique (peuple) paléo-balkanique qui s'est maintenu dans la diaspora jusqu'à nos jours sur le territoire de la Serbie, de la Macédoine, de la Grèce, de la Bulgarie, de l'Albanie et de la Roumanie. Ce nom de Tzintzares leur a été attribué par les Serbes sur les terres desquels ils étaient venus s'installer. La mention écrite la plus ancienne de ce nom date de l'année 1718. Sa signification primitive avait un sens péjoratif. Avec les migrations vers le Nord ce nom s'est répandu jusqu'en Hongrie, Autriche et Roumanie. Cependant leur véritable nom commun est celui d'Aroumains avec plusieurs variantes telles que celle d'Aramanes, d'Armans, etc. Parmi les Aroumains ce sont deux groupes d'éleveurs nomades qui dominent, à savoir: les Karagounes (Kut-zovalaques) et Arvanitovaalques (Farchériotes).

C'est dans les régions montagneuses du centre des Balkans qu'ont pris leurs racines les Aroumains, principaux représentants de l'élevage nomade balkanique. A l'époque de la migration des peuples les tribus d'éleveurs (probablement pas encore entièrement romanisés) se sont sauvées devant les incursions barbares dans les forêts qui couvraient des montagnes presque impraticables. L'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et l'Épire étaient déjà peuplés de groupes de pasteurs vers la fin du IV^e siècle. Ces tribus étaient exposées aux dangers venant de deux directions opposées: de l'expansionnisme byzantino-grec du Sud et des invasions du Nord.

Les Tzintzares sont descendus dans les villes balkaniques du massif montagneux de Pinde en Grèce, de plusieurs montagnes macédoniennes et du territoire de l'Albanie. Ils sont tous conscients de leur origine et gardent le souvenir de leur installation dans ces villes. Au cours des siècles, ils se sont graduellement installés dans les villes balkaniques, particulièrement à l'époque de l'Empire Ottoman, à la recherche de travail (manoeuvres, artisans, marchands, etc.). C'est surtout à partir de la Grande migration de 1690 que les chemins des Serbes et des Tzintzares menent vers le Nord, s'entrelaçant et coïncidant de plus en plus souvent et de plus en plus densément. Les Tzintzares ont été victimes d'un exode effrayant en 1769, lorsque les flammes dévorèrent leur centre ethnique, commercial et culturel – la ville de Moskopolje dont les habitants furent décimés par les sabres des Turcs et des Albanais. Terrifiés et décontenancés ils fuirent vers le Nord. Quelques écrits comparent ce pogrom à la tragédie biblique. Après cet événement nous commençons à rencontrer les Tzintzares, en grand nombre comme des sentinelles qui se sont avancées jusqu'aux centres urbains d'Europe, et ont fondé les célèbres familles de commerçants, d'entrepreneurs et

d'intellectuels de Belgrade, Zemun, Novi Sad, Pest, Vienne et d'autres villes d'Europe Centrale. Pour notre thème il est d'une importance capitale de mentionner qu'ils s'établissent aussi dans les bourgs et villes de la Serbie de la Morava, de la Serbie de l'Est et de la Serbie de l'Ouest.

Le problème de l'origine des Tzintzares a été posé au XIX^e siècle déjà, mais il n'est pas encore résolu jusqu'à présent. Certains auteurs ont rivalisé en hypothèses pour démontrer qu'ils étaient de telle ou telle origine, ce qui était, dans la majorité des cas, motivé par des intérêts et objectifs politiques et pratiques. Sur les origines des Tzintzares ni les recherches historiques et ethnographiques, ni les recherches linguistiques ne donnent d'explication et d'interprétation univoques. C'est pour cette raison que nous pouvons, à juste titre, donner aux Tzintzares le nom de peuple énigmatique. Les uns considèrent qu'ils tirent leur origine des tribus paléo-balkaniques romanisées et les autres qu'ils sont les descendants des colons romains. Les recherches les plus récentes indiquent qu'ils constituent une symbiose paléo-méditerranéo-indo-européenne et un type humain qui s'étend même en dehors des frontières de la Péninsule Balkanique.

La base de leur langue est latine, mais elle contient aussi des éléments grecs, albanais et slaves. Les différents dialectes se sont séparés de très bonne heure et, pourtant, tous prétendent parler le « tzintzare ». Outre leur langue maternelle, ils se servent aussi de la langue de l'Etat sur le territoire duquel ils vivent. Aujourd'hui on entend le tzintzare dans certains cercles familiaux restreints, mais les jeunes générations l'abandonnent. La langue grecque était considérée par eux comme langue de la classe noble et les livres commerciaux étaient aussi tenus dans cette langue. Les hommes, vu le caractère des affaires dont ils s'occupaient, connaissaient aussi les langues européennes. L'adoption de la langue serbe dans la vie privée également a été une conséquence de la tendance à se différencier aussi peu que possible de leur nouveau milieu.

Sur les territoires géographiques, historiques et ethniques de la Péninsule Balkanique les Tzintzares étaient des représentants de l'élevage nomade. C'est de cette façon qu'ils sont décrits dans les sources historiques de Byzance et du Moyen âge. La chute des Etats médiévaux d'Europe du Sud-Est n'a pas eu de conséquences défavorables pour l'élevage nomade. Les besoins en viande, produits laitiers, laine et cuir, n'étaient pas peu importants dans l'Empire Ottoman non plus. La désagrégation graduelle de cet Empire et le développement de la production, des relations commerciales, monétaires et sociales ont exercé une influence négative sur l'élevage nomade. A la suite de la création des Etats nationaux et de la détermination des frontières sur la Péninsule Balkanique, le lien entre les pâturages d'été dans les montagnes et les pâturages d'hiver dans les plaines a été brisé et, par conséquent, les migrations d'éleveurs ont été réduites. Ces mouvements étaient régularisés soit par le droit coutumier soit par les lois écrites, dont nous trouvons les dispositions dans le Code de Dušan. En règle générale le groupe entier accompagnait le troupeau, car il fallait beaucoup d'hommes pour s'occuper du bétail. Dans ces conditions, ils ne pouvaient ni s'établir dans un endroit ni y créer de centre économique et culturel permanent et encore moins former leur propre Etat. Les chartes grecques, serbes et bulgares parlent des migrations d'éleveurs qui allaient de l'Epire et la Thessalie au sud, en passant par le milieu de la Péninsule Balkanique pour se terminer au Nord dans les Karpates.

Le bâton crochu en forme de lettre S, dit *karlig* ou *karliban*, pour attraper les moutons, était et est resté, le signe le plus caractéristique de leur profession d'éleveurs, mais aussi le symbole de poteau indicateur, de bâton-guide comme

expression de la vitalité incroyable, de la renaissance et de la résurrection des Tzintzares. Et ce baton de l'Exode, demeurera dans les vitrines de biedermayer et les coffres ferrés des salons des maisons tzintzares riches de Vienne et de Pest, comme un rêve de famille, dont l'histoire est passée dans la domaine de l'imagination, car il n'y a certainement aucune chance pour lui de frayer le chemin à quel que ce soit des descendants tzintzares.

Outre l'élevage nomade, les Tzintzares exerçaient aussi le métier de charretier et l'artisanat s'est développé lors de leur installation dans les villes, bien que pendant l'hivernage, après s'être occupé du bétail, les hommes aient déjà exercé certains métiers d'artisans. Ils étaient d'abord tailleurs de costumes paysans et cordonniers, subvenant aux besoins de leur compatriotes. Une fois installés dans les villes, ils confectionnaient les costumes richement ornés de ganses et plus tard aussi les vêtements européens. Les ateliers de certaines villes, en particulier de Ioannina, Kruševo, etc., étaient fameux pour la fabrication de remarquables costumes, brodés de fil d'or et d'argent, qui arrivaient jusqu'en Serbie, Bosnie et étaient aussi exportés en Egypte et Tunisie. Les Tzintzares étaient particulièrement habiles dans la fabrication de filigrans d'argent. Les orfèvres de Bitola (Monastir), Kruševo et Ioannina étaient très renommés dans les Balkans.

Il est intéressant de remarquer que les maîtres ne prenaient comme apprentis que des membres de leur famille, pour que cet art ne s'étende pas aux autres peuples. Les Tzintzares étaient connus aussi comme étameurs: ils allaient d'un village à l'autre et étamaient les récipients de cuivre. Ils s'occupaient aussi de maçonnerie et d'architecture et ils ont pris part à la construction d'édifices illustres et particulièrement de ponts arqués, etc.

Les *handjis*, propriétaires de cafés et d'auberges, représentent une transition vers la profession de commerçants. Dans leurs hans, auberges situées le long des routes très fréquentées, convergeaient les produits venus d'Europe et d'Asie. Pour le commerce en Turquie continentale, ils étaient ce que les Arméniens et les Grecs étaient pour le commerce côtier. Bientôt ont apparu de nombreuses maisons de commerce tzintzares qui étaient en relation directe avec les centres commerciaux et industriels d'Europe, constituant de grands capitaux, consolidant la force économique des Etats balkaniques et de ceux d'Europe Centrale de cet époque.

Leur entrée dans la classe commerçante et dans le riche cercle des entrepreneurs européens, a imposé, bien entendu, aussi des idées grandioses dans la sphère de la spiritualité: une tendance prononcée aux études et, sous ce rapport, aussi les phénomènes de mécénat, de protection, de bienfaisance, ce qui, d'un côté, mettait davantage en relief leur position représentative dans la société et, de l'autre, dissimulait très habilement leur *background*, ce brouillard fantomatique des Balkans ottomans duquel les grands-pères tzintzares étaient sortis sur le dos de leurs mules pour entrer clandestinement dans la civilisation européenne.

A cause de leur changement fréquent de résidence, la tente de feutre foulé et la hutte de roseau, de branches et d'herbe, étaient les abris typiques favoris des pasteurs. Il est intéressant de mettre en relief le fait que dans la langue tzintzare tous les noms qui désignent les parties de la hutte sont empruntés au latin, alors qu'ils utilisent pour les parties de la maison des mots provenant du turc et du grec. En formant des agglomérations permanentes, abritées dans les montagnes, parfois même au-dessus de 1.000 m d'altitude, aux endroits où se trouvaient d'abord les « *kalivas* » – habitations estivales des éleveurs – les Tzintza-

res qui gagnaient leur vie à l'étranger les transformaient en installations de type permanent, en maisons de maçonnerie, avec plusieurs pièces à l'étage, bâties de sorte à être capables de résister aux orages violents d'hiver. Les rues étaient disposées en amphithéâtre et étaient raides et les habitants chaussaient en hiver des bottines de feutre pour ne pas glisser sur le verglas.

Dans les villes de leur pays, les Tzintzares avaient longtemps gardé une grande abondance de textile dans leur ameublement, qui remplaçait le mobilier au sens européen du terme, ce qui donnait un aspect oriental à leurs demeures, mais aussi la chaleur, indispensable dans le climat rude de montagne. L'atmosphère levantine de leurs foyers a été transférée aussi en Serbie où les « minderluks » (espèce de sofa) et l'abondance de tapis ont continué pendant longtemps à être l'expression de l'état de fortune de la famille. En outre, la division de l'espace de la maison adoptée auparavant s'est maintenue, tandis que dans les maisons serbes à deux et à trois pièces elle n'était qu'amorcée. Les meubles européens n'ont été adoptés que plus tard, avec l'intensification des liens avec l'Europe Centrale et, bien entendu, avec l'augmentation du pouvoir d'achat, de sorte que les maisons tzintzares se sont trouvées meublées, pour le début de notre siècle, de la même façon que les maisons de n'importe quelle ville d'Europe Centrale.

Chez les éleveurs le travail de la laine était hautement développé, de même que la technique du tissage et du tricotage, la fabrication des vêtements, blancs en laine naturelle ou teints en noir, identiques pour l'hiver et pour l'été. Ils portaient l'étoffe de laine à même le corps nu. Pendant un certain temps les Tzintzares ont conservé même dans les villes leur costume traditionnel d'éleveurs en drap. Cependant, pour se conformer aux conditions de vie et au mode de travail des villes, mais aussi aux prescriptions turques relatives à l'emploi du tissu teint et à la coupe du costume, ils ont adopté le costume oriental de type levantin, et après l'expulsion des Turcs et avec l'élargissement des contacts avec l'Europe, ils ont commencé à s'habiller à *la franca*. Et pourtant, les Tzintzares aisés ont continué pendant longtemps encore à porter sur la tête le fez de drap rouge et sous le costume européen, la *sarika* traditionnelle ou le gilet dit *kasak*. L'obstination de quelques-uns à porter le vêtement de drap traditionnel à même le corps et à ne mettre la chemise de soie européenne que pardessus etc. était parfois dérisoire. De cette façon, les coutumes européennes, occidentales de cette époque, subissaient la double pression de l'Orient asiatique, sous la forme de l'*aligas* bleu, veston à manches de soie larges, de type oriental, richement ornés. A Belgrade, par exemple, on reconnaissait pendant longtemps les Tzintzares à leur costume, dont Hristić donne la description suivante: « Les Tzintzares portent une *anteria* (sorte de gilet à manches) à rayures longitudinales, une pelisse ajustée, un fez à houppe courte, des bas longs au-dessous de l'*anteria*, une tabatière à la ceinture et un foulard multicolore qui apparaît sous l'*anteria* et tiennent à la main un chapelet ou une botte de basilic. » Le chapelet est resté encore très longtemps une partie obligatoire du costume, même après qu'ils aient adopté le costume européen. Il est intéressant d'observer que les femmes abandonnaient plus vite que les hommes le costume qu'elles avaient apporté de leur pays. Dans le façonnement du costume dit citadin serbe, elles prenaient aussi part en y introduisant des éléments grecs, pour le remplacer plus tard par le costume européen.

Après avoir abandonné l'économie d'éleveurs ils ont abandonnée aussi leur alimentation traditionnelle qui a été remplacée par la cuisine orientale grecque que les Tzintzares avaient adoptée et introduite en Serbie. A l'heure actuel-

le on considère les mets composés de viande hachés et de légumes variés comme faisant partie de la cuisine serbe.

Donc, ce sont les Tzintzares qui donnaient le cachet, créaient la culture, l'atmosphère des villes serbes du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle. C'était un monde qui avait toujours sa propre opinion, sa manière spécifique de vivre la vie de tous les jours, ses vertus et ses vices, une intimité étrange dans le comportement. De nombreux aspects de leur culture matérielle et spirituelle, après l'abandon du mode de vie traditionnel des éleveurs, reflétaient les influences issues des sources de Byzance et du Proche Orient, ce qui constituait, dans l'ensemble, les bases du syncrétisme dans la civilisation des Balkans et des villes balkaniques. Il s'est formé une mentalité levantine spécifique de *čarši* (marché), dans laquelle domine la symbiose culturelle, qui, dans son ensemble, a son originalité.

Ce type de race tzintzare était une garantie suffisante pour la préservation des propriétés intrinsèques d'une importance décisive pour l'espèce, de ténacité, d'endurance, de débrouillardise et de sans-gêne des nomades, gagnant leur vie à l'étranger, un mélange d'où jaillissaient les germes toujours nouveaux et combattifs de la vie. Ils étaient initiés au secret de la survivance et de l'adaptation et, à notre avis, ce secret était conditionné par la manière de vivre solide et spécifique, mais incertaine, des pasteurs-nomades et la mentalité innée des montagnards.

Leur sens très prononcé de l'organisation du travail, à laquelle ils se soumettaient eux-mêmes, afin d'arriver au profit, s'est enrichi aussi de la spiritualité *slave*. La concurrence compétitive prononcée entre les uns et les autres, signifiait la victoire sur les hommes, mais aussi la victoire sur les choses. De là vient aussi leur terme ancien de *ktima* qui désigne la possession et non pas l'instrument. Telles étaient les conditions dans lesquelles se déroulait le destin des Tzintzares dans la diaspora où l'individu était obligé de représenter toute sa famille et non seulement sa propre personne, en se fiant pour tout cela, à l'instinct de ses ancêtres agonautes.

Dans le milieu serbe aussi, les Tzintzares et les Grecs, devenaient, presque régulièrement, plus réfléchis, parfois plus stables, se transformaient souvent en Serbes plus exaltés que ceux qui se considéraient suffisamment prédestinés pour un tel rôle, pour devoir toujours être aussi vertueux. La composante gréco-tzintzare a donné à la nation serbe cet équilibre authentique qui l'a indubitablement aidée à endurer les épreuves de la renaissance et des luttes de libération.

Comment les Tzintzares et les Grecs, d'origine et structure ethnique différentes, se sont-ils intégrés à la communauté serbe? En quoi leur force symbiotique de se transformer rapidement en Serbes se manifestait-elle? S'est là une question scientifique essentielle qui se pose sans cesse.

Selon Radovan Samardžić, un des facteurs décisifs était aussi la force de la tradition historique serbe, imprégnée d'orthodoxie ferme, car les Tzintzares, qui s'identifiaient aux Serbes, conscients qu'ils avaient des racines profondes dans le sol Balkanique, n'avaient ni la tradition historique des Nemanjić et du Moyen âge serbe ni quoi que ce soit de semblable. C'est pourquoi ils devenaient, dès la deuxième et troisième génération, les meilleurs patriotes serbes. C'est ainsi que se poursuivait, en cercles qui allaient en se rétrécissant le processus de symbiose entre les Serbes, en tant que peuple slave, et la population ancienne des Balkans. Donc, toutes les différences dans le parler, la mentalité et l'apparence ont cédé la place à une connaissance de soi-même commune et une attitude unique envers l'avenir.

C'est sous la pression étrangère, d'abord turque et ensuite autrichienne, mais aussi de par la contrainte causée par les proches rapports d'affaires artisanales et commerciales dans les villes, que c'est nécessairement effectuée la symbiose culturelle qui s'est élargie aussi aux relations biologiques (de race) par les alliances (mariages mixtes), ce qui était absolument inimaginable dans leur pays d'origine où l'on s'en tenait à l'endogamie.

Dans cette symbiose les Tzintzars ont introduit la façon de vivre et la culture levantines, conscients de leur héritage hellénique, tandis que les Serbes y ont apporté leurs traditions pas seulement orales. Et celles-ci les liaient directement à leurs sources médiévales, lorsqu'elles possédaient la force, la gloire et l'éclat, mais aussi les controverses morales à cause desquelles ils avaient perdu, et en même temps conservé le noyau de la transformation future. La force de suggestion des traditions historiques serbes était si grande que presque tous les peuples de l'Europe du Sud-Est les adoptaient à leur manière, parfois au prix de leurs propres traditions.

Et comme nous l'avons démontré, de nombreux éléments de la culture urbaine tzintzare, qui, au fond, appartenait à la culture levantine, se sont maintenus dans la diaspora, pour être graduellement transmis, dans le processus du rapprochement mutuel, non seulement à la population urbaine serbe autochtone, mais aussi au nouveaux-venus de la campagne qui, après la libération du pays de sous la domination turque, ont déferlé dans les villes. Ceci concerne avant tout la culture matérielle, la maison, l'habitat, l'habillement, la nourriture, etc., qui sont devenus parties intégrantes de l'héritage de la culture urbaine serbe et qui ont dominé jusqu'à la pénétration de la civilisation européenne, qui a aussi apporté une transformation dans ce domaine. D'autre part, il est très intéressant de remarquer que dans la vie spirituelle les Tzintzars ont vite abandonné leur fête *imendan* (jour du saint fêté par ceux qui en portent le nom) et l'ont remplacé par la célébration du saint – patron de la famille (*krsna slava*), tendant de cette façon aussi à consolider l'intégration de la famille dans la communauté locale serbe.

Cet aperçu extrêmement synthétique de l'ethnie tzintzare dans la diaspora indique, sans ambiguïté, que les Tzintzars, malgré la force réelle de leur race, s'intégraient et s'assimilaient au milieu serbe et que leur sort était identique ou analogue dans les autres parties de la Péninsule Balkanique et de l'Europe.

LITTERATURE:

- G. Weigand, *Die Aromunen II*, Leipzig 1894.
- B. Pekić, *Zlatno runo I*, Beograd 1978.
- D. Antonijević, *Obredi i običaji balkanskih stočara*, pos. izd. Balkanološkog instituta SANU, knj. 16, Beograd 1982.
- D. Antonijević, *Cincari, Enciklopedija Jugoslavije 2*, Zagreb 1982.
- R. Samardžić, *Pisci srpske istorije III*, Beograd 1986.
- R. Samardžić, *Istorijski karakter Srba*, Zadužbina Miloša Crnjanskog, Beograd 1989.

CINCARI U DIJASPORI

Re z i m e

Cincari su starobalkanska etnička grupa (narod), koja se u dijaspori održala do danas na teritoriji Srbije, Makedonije, Grčke, Bugarske, Albanije i Rumunije. Cincari su ovo ime dobili od Srba, u čije su se zemlje naseljavali. Najstariji pomen ovog imena nalazimo u 1718. godini.

Životni pečat i kulturu, jednom rečju, atmosferu srpskim varošima XVIII veka, davali su Cincari. To je bio onaj svet koji je imao svoje mišljenje, poseban način svakidašnjeg života, svoje vrline i poroke, čudnu bliskost u ponašanju. U mnogim oblicima njihove materijalne i duhovne kulture, posle napuštanja tradicionalnog stočarskog načina života, ogledali su se uticaji potekli sa vrela Vizantije i Bliskog istoka, što je sve, u celini, činilo osnove sinkretizma u civilizaciji Balkana i balkanskih gradova. Stvoren je poseban levantski mentalitet čaršije, u kome dominira kulturna simbioza koja svojom celinom zvuči originalno.

UN SUJET MÉCONNU: LA VIE CULTURELLE DES MUSULMANS DANS LES VILLES BALKANIQUES À L'ÉPOQUE OTTOMANE (REMARQUES MÉTHODOLOGIQUES)

Le sujet que j'aborde aujourd'hui est extrêmement complexe et demanderait, pour être tout à fait compréhensible aux non-spécialistes (c'est-à-dire aux non-orientalistes et aux non-islamisés) de nombreuses digressions, et parfois aussi de longs développements.

Ma communication s'agence de manière suivante:

- d'abord une introduction méthodologique;
- puis une première partie où j'essaierai de vous montrer comment se présente la situation „sur le terrain”, tout à fait au début de l'époque ottomane, mais pendant un temps relativement long, c'est-à-dire pendant les deux premiers siècles après l'arrivée des Ottomans;
- ensuite une seconde partie où je tâcherai de vous décrire, très brièvement, la situation tout à fait à la fin de l'époque ottomane, mais cette fois-ci pendant un laps de temps beaucoup plus court, à savoir pendant les deux dernières décennies;
- et je terminerai enfin par une très rapide conclusion.

Introduction

Si l'on examine de près la relativement importante liste de travaux consacrés à ce que je continue d'appeler (malgré le mécontentement de certains collègues de Sarajevo) « la littérature ottomane des musulmans des pays yougoslaves », on constate facilement qu'il n'y a pratiquement pas eu de véritables études sur la vie culturelle musulmane d'une quelconque ville locale, à un moment donné de son histoire, pendant l'occupation ottomane.

L'une des rares exceptions semblerait être, d'après son titre, l'article bien connu du regretté Hasan Kaleši, « Prizren kao kulturni centar za vreme turskog perioda » (*Gjurmime Albanologjike*, Priština, 1962/n°1, p. 91–118), mais à le regarder de près on s'aperçoit immédiatement qu'il ne s'agit là (*comme toujours*, serait-on tenté de dire) que d'une liste d'auteurs originaires de cet endroit, dont la plupart – sinon tous – ont passé leur vie ailleurs, et nullement d'un essai où l'on aurait cherché à comprendre et à saisir, de façon précise, le fonctionnement

de la vie culturelle « au quotidien », d'une cité ottomane balkanique, au cours d'une tranche de temps bien déterminée.

D'où provient cette carence générale? Elle est naturellement le résultat de tout un lot de raisons (toutes bien connues des spécialistes de ces questions), mais dont il n'est peut-être pas inutile d'en rappeler quelques ici:

(a) Il faut reconnaître tout d'abord que c'est un sujet difficile, qui demande beaucoup de recherches, dans un domaine où les sources sont infiniment moins riches que l'on ne se l'imagine généralement; car souvent, ce qui nous intéresserait de savoir aujourd'hui, n'a pas été noté à son époque, ou ne l'a pas été de la manière dont nous aurions aimé et souhaité qu'elle fût.

(b) Peu de grands spécialistes turcs de la littérature ottomane ont cherché à appréhender le phénomène de la vie culturelle urbaine des villes rouméliotes, s'intéressant presque exclusivement, lorsqu'ils abordaient cette région, à un auteur ou un autre, pris individuellement.

(c) Impossibilité absolue, pour les savants « non-orientalistes » locaux de participer réellement aux recherches dans ce domaine.

(d) Très grande difficulté, que l'on constate chez certains orientalistes locaux d'origine musulmane, à se départir d'une vision apologétique (ou totalement fautive) de la situation réelle sur le terrain, difficulté aggravée par une falsification soutenue de l'histoire moderne (mais de l'histoire médiévale aussi) opérée dans la plupart des pays balkaniques, au cours des cinq dernières décennies.

Pour illustrer un peu cette dernière remarque, je paraphraserai ici un grand poète de cette ville, que vous connaissez tous, et qui disait simplement que « tout ce qui a été écrit pendant cette période n'était pas mensonge, mais que tout devait servir au mensonge ».

Quant à illustrer cette difficulté dont je parlais, qu'éprouvent certains auteurs locaux d'origine musulmane pour une saine vision de la situation, je rappellerai par exemple le fait que leurs recherches sur la vie culturelle à l'époque ottomane ne se bornent généralement qu'aux personnages locaux ou présumés tels, ce qui est évidemment un nonsens total, du fait que l'immense majorité des « intellectuels » musulmans de l'époque (et des fonctionnaires en général), passait leur vie à circuler d'une ville à l'autre, à la recherche d'un poste, soit dans l'administration ottomane, soit auprès d'un personnage important. Ne pas tenir compte de l'apport de ces « gens de passage » pour l'histoire culturelle d'une cité quelconque (où ils pouvaient passer parfois plusieurs décennies, voire toute leur vie), du fait qu'ils étaient d'origine « étrangère », relève donc de l'absurde.

Il ne faut pas oublier non plus un autre phénomène, bien connu lui aussi, et admirablement résumé par Bernard Lewis qui écrit:

« L'objectif fondamental de la politique musulmane était d'incorporer le *Dâr al-Harb* dans le *Dâr al-Islâm* et de convertir les infidèles à la religion musulmane ou, si cela n'était pas possible, d'en faire des *zimmî*. La distinction essentielle – politique, sociale, voire économique – s'effectuait entre musulmans, *zimmî* et *harbi*, et cette division triple entre les croyants, les infidèles soumis et les infidèles hostiles avait beaucoup plus d'importance que les différences entre Turcs, Grecs et Slaves dans les Balkans, entre Turcs, Persans et Arabes en Asie. Si l'on éprouvait de l'attachement pour un endroit, c'était pour un village ou un quartier, tout au plus pour une province, mais pas pour un pays; sans doute les liens avec le groupe étaient-ils anciens et puissants, mais ils unissaient à la famille ou à la tribu, non à la nation. Mais c'était d'abord et surtout la religion qui distinguait le « frère » de l'étranger. Pour le musulman, tout coreligionnaire

était un frère, quel fût son pays, sa race ou sa langue; son voisin chrétien, ses propres ancêtres infidèles étaient des étrangers. » (B. Lewis, *Islam et laïcité. La naissance de la Turquie moderne*, Paris, Payot, 1988, p. 288).

* * *

Essayons donc de réfléchir un peu sur ce sujet difficile, en parlant *globalement*, tout en cherchant à nous appuyer sur des exemples précis.

Mais avant de commencer je dois faire deux remarques:

– d'une part, je ne parlerai aujourd'hui que des villes situées dans les territoires yougoslaves, et plus précisément d'une seule d'entre elles, à savoir celle de Bitolj / Manastir, qui me semble être un exemple intéressant: en même temps typique, et en même temps spécifique;

– d'autre part, je ne parlerai que de la vie culturelle des *musulmans*, laissant de côté les populations chrétiennes ou autres de ces mêmes cités.

* * *

Posons nous d'abord les deux questions qui s'imposent: « Existait-il une vie culturelle des musulmans dans les villes balkaniques à l'époque ottomane? », et si la réponse est affirmative, « de quelle manière celle-ci se manifestait? ».

La réponse à la première question est évidemment positive. Oui, bien entendu, il existait dans toutes les villes ottomanes balkaniques une certaine vie culturelle des musulmans, qui se situait à des niveaux différents suivant les lieux, les périodes, les conditions, les strates sociales de la population, les milieux ethniques de celle-ci, etc.

La réponse à la seconde question est beaucoup plus difficile à formuler de façon précise, pour une ville déterminée au cours d'une période donnée, sans utiliser les subterfuges et les schémas passe-partout habituels.

On pourrait ainsi commencer par dire tout d'abord qu'il y avait des écoles à des niveaux différents, avec un nombre plus ou moins grand d'instituteurs, de professeurs, de répétiteurs, d'élèves et d'étudiants; puis aussi quelques » fonctionnaires « religieux (tels les *hodjas*, les *muezzins* etc.) et administratifs (avant tout les *kadi* avec ou sans son secrétaire, puis éventuellement le *mufti*); ensuite les autorités militaires et leurs secrétaires, les cheikhs des diverses confréries et leurs derviches, puis aussi les scribes de toutes sortes, les éventuels copistes des manuscrits et les relieurs, sans oublier les calligraphes, les bâtisseurs, les artistes, les décorateurs, etc.

Tout ce monde, gravitant entre le *mekteb*, le *medrese*, la mosquée (parfois aussi la bibliothèque ou la *kiraethane*), le tribunal (*mehkeme*), le *konak*, le *tekke*, le café et le bazar, participait également, donc en dehors de « l'expédition des affaires courantes », à ce que nous appellerions aujourd'hui « la transmission du savoir dans le monde musulman », c'est-à-dire à l'implantation et à la diffu-

sion d'une certaine « vie culturelle » *stricto sensu*; formant d'un côté sous l'emprise omniprésente de « l'idéologie islamique » quelque chose qui deviendra petit à petit, et beaucoup plus tard, « l'opinion publique »; et de l'autre (et assez rapidement semble-t-il, ne serait-ce que dans quelques endroits) à des sortes de cénacles, de cercles d'initiés, de clubs littéraires, où l'on cultivait la muse et les belles-lettres en général, en persan, en arabe ou en turc, selon le genre littéraire et la discipline.

Mais le problème avec ce tableau idyllique, comme vous l'avez déjà deviné, c'est qu'il nous est pratiquement impossible de le saisir sur le vif, soit parce que la documentation dont on dispose ne nous le permet pas, soit que cette même documentation n'a pas encore été suffisamment défrichée et analysée, afin de pouvoir en tirer les éléments nécessaires pour une telle étude.

Voyons d'ailleurs comment se présente au juste cette documentation. Disons pour simplifier qu'elle est de trois sortes:

(a) nous avons d'une part, d'énormes quantités de documents d'archives dont l'exploitation (au rythme où vont les choses) demandera des siècles de labeur. Parmi ces tonnes de papiers, les plus importants pour notre sujet devraient être les registres des *kadi*, les fameux *sidjills*, dont on dispose d'un relativement grand nombre pour la plupart des villes (mais avec d'énormes lacunes évidemment aussi, suivant les périodes). Il va sans dire que le dépouillement attentif de ces documents pourrait fournir énormément de matériaux pour notre sujet;

(b) nous avons d'autre part, des documents littéraires à proprement parler, et tout d'abord les *tezkire* de poètes ottomans (c'est-à-dire des anthologies de poètes, comportant des brèves notices biographiques sur chacun d'eux), dont on compte une trentaine s'échelonant entre le XV^e et le XX^e siècle; puis les volumineux dictionnaires biographiques de savants et fonctionnaires ottomans (les *ulema*), en commençant par celui de Taşköprü-zâde et ses continuateurs (s'adossant, eux, aux ouvrages des *tabaqât* du monde arabe qui les précèdent), dictionnaires biographiques qui sont de véritables *Who is who?* de l'ensemble de l'intelligentsia du monde ottoman. Le temps dont je dispose aujourd'hui ne me permet pas hélas de vous parler ni des limites de cette documentation pour notre sujet, ni de l'état d'édition précaire et tout à fait insuffisant où se trouvent encore aujourd'hui ces textes fondamentaux pour la compréhension de l'histoire culturelle et administrative de l'Empire:

(c) et nous avons enfin, une quantité infinie d'ouvrages de toutes sortes qui peuvent contenir beaucoup de données de toute première main pour une vision précise sur la vie d'une cité comme par exemple ceux appartenant au célèbre genre des *šehr-engiz*, sur lesquels avait très justement attiré notre attention le regretté Vančo Boškov; action qui avait provoqué aussitôt des prises de position extrêmement typiques et significatives de la part de certains milieux musulmans de Bosnie-Herzégovine, prises de position qui n'ont pourtant pas encore été ni relevées ni analysées comme elles le mériteraient.

Deux mots enfin sur le choix de Bitolj/Manastir pour illustrer mon exposé. Lorsque l'on songe aux villes à forte population musulmane dans les territoires yougoslaves à l'époque ottomane, celles qui viennent immédiatement à l'esprit sont bien entendu Sarajevo et Mostar en Bosnie-Herzégovine, Užice et Prizren en Serbie, Skoplje et Bitolj en Macédoine. Sur Užice, pour notre sujet, on a relativement peu de documents disponibles. Sur Sarajevo, Mostar et Prizren on a déjà écrit à plusieurs reprises. Si des deux qui restent j'ai choisi comme exemple celle de Bitolj, c'est qu'il s'agit d'une ville extrêmement intéressante, qui

« n'a pas eu de chance ». Elle aurait pu en effet à plusieurs moments de son histoire devenir une cité autrement plus importante qu'elle ne l'a été, et jouer un rôle incomparablement supérieur à celui qui fut le sien; de plus, c'est une ville sur laquelle (en ce qui concerne notre sujet) on a très peu écrit jusqu'à présent.

Première partie:

Le cas de Bitolj / Manastir au cours des deux premiers siècles sous les Ottomans (de la conquête de la ville en 1382/83, au début du XVII^e siècle)

A ma connaissance, les sources biographiques ottomanes habituelles mentionnent, pour la période dont il est question ici, cinq auteurs originaires de la ville de Bitolj, tous poètes d'ailleurs, ce qui est bien entendu tout à fait courant pour l'époque.

Voici en quelques mots la biographie de chacun d'eux, suivant les renseignements que nous fournissent ces notices:

(a) *Djivânî*. Poète ottoman du XV^e siècle, originaire de la ville de Manastir. On ne sait rien de précis sur sa vie, sauf qu'il était *kadi* et qu'il appartenait donc à la catégorie de *'ilmiyye*. Sehi Čelebi, qui est notre unique source, cite le seul vers en turc que nous connaissons de lui, à savoir un *maṭla*, c'est-à-dire le premier vers d'un *gazel* (Sehi, p. 118; Ergun, *TŞ*, III, p. 1084; Levend, *TET*, I. cf. à l'index).

(b) *Vahyi*. Personnage relativement peu connu, originaire de Manastir (dont on ignore l'origine ethnique), Mustafa Vahyi appartenait à une famille de *kadis*. D'abord *danišmend*, puis *kadi* lui-même, il est mort en 958/1551. Poète à ses heures, on lui connaît quelques vers en turc, grâce aux *tezkire* de 'Ašiq Čelebi (p. 77b-78a), et de Kınalı Zâde (p. 1038-9), ainsi qu'à une brève notice de Hammer (*GOD*, II, p. 260).

(c) *Djalâl Husayn Čelebi*. Poète ottoman, né à Manastir. Fils d'un *sipahî*, il fit ses études à Istanbul, puis il erra en Syrie. On le trouve ensuite à la cour du futur sultan Selim II (1524-1574, r. 1566-1574). On nous dit qu'il avait une belle écriture et une belle voix. Djalâl resta un bon compagnon du sultan jusqu'au jour où il fut impliqué dans des intrigues politiques et des controverses religieuses, il dut alors abandonner la vie de cour et retourner dans sa ville natale où il mourut en 978/1571. Son *divân* ne nous est pas parvenu, mais on possède beaucoup de ses vers (en turc) disséminés dans les divers *madjmu'a*. On a également de lui un petit recueil de *gazel* intitulé *Husn-i Yûsuf*, encore inédit. (F. Iz, *ET*², s. v., II, p. 408 de l'éd. fr.).

(d) *Veznî*. Poète mineur ottoman de Manastir, *danišmend* puis *mülâzim*, mort en 986/1578-9. Son nom était Abd ül-Kerîm. On trouve une brève notice sur lui chez Kınalı-zâde (p. 1039-40).

(e) *Ayânî*. Poète ayant écrit en turc, originaire de Manastir. Son nom était Süleyman. Nous ne connaissons pas son origine ethnique et nous ne savons rien

de précis sur ses parents. Il était *mülâzim* d'un certain Molla Ćelebi et n'a jamais occupé de poste important. On nous le décrit comme un personnage maigre, pâle et maladif, mais cultivé, sympathique et d'un commerce agréable. Il serait mort sous le règne du Sultan Ahmed I^{er}, donc après 1012/1603. Ses vers (bien qu'ils soient peu nombreux) démontrent qu'il était un poète de talent. (J. Šamić et A. Popović, *Turcica*, XI, 1979, p. 210–216).

Essayons maintenant d'analyser un peu ces maigres renseignements.

Que trouvons-nous de significatif pour notre sujet dans les notices biographiques précédentes?

– Tout d'abord, que tous les personnages cités sont du seizième siècle, et que nous ne savons donc strictement rien de précis pour la période précédente;

– puis, que nous ne connaissons l'origine ethnique d'aucun d'entre eux (s'agit-il de Turcs, de Slaves locaux islamisés, d'Albanais ou d'autres... ?);

– ensuite, que, s'ils sont tous *originaires* de Manastir, c'est pour un seul d'entre eux que nous savons qu'il est revenu mourir dans sa ville natale, et que nous ignorons totalement où ont vécu (et où sont morts) les quatre autres;

– que quatre d'entre eux ont eu un emploi dans l'administration ottomane (comme *kadi*, *danišmend* ou *mülâzim*), alors que le cinquième a vécu à la cour dans l'entourage du sultan;

– et enfin, que tous les cinq ont écrit de la poésie en turc (précision importante pour ceux qui étudient la littérature ottomane, car selon la langue utilisée – l'arabe, le persan ou le turc – et le genre – la poésie ou la prose – on peut immédiatement avoir parfois quelques idées sur le personnage en question).

Essayons maintenant de dire l'essentiel en peu de mots. Tout compte fait, selon mon opinion, pour tenter de comprendre la situation réelle de la vie culturelle des musulmans dans les villes balkaniques au cours de cette première période ottomane (mais ce schéma est largement opérationnel pour la suite aussi) il faut absolument avoir présents à l'esprit les trois phénomènes suivants:

a) Le premier est celui que nous appelons aujourd'hui « la fuite des cerveaux », c'est-à-dire l'écroulement continu par les grandes métropoles des jeunes gens (instruits ou non!) des petites et moyennes villes, qui partaient tenter leurs chances et essayer de monnayer leurs talents dans les cités-mirages (à cette époque Edirne, Istanbul, Le Caire, et dans un cas un peu particulier Médine et la Mecque), ou auprès des puissants du moment.

S'ils avaient réussi, on trouve maintenant leurs biographies dans les dictionnaires biographiques ottomans dont je vous parlais plus haut. Mais attention, leurs itinéraires (si toutefois ils ont été vraiment scrupuleusement notés) sont

rangés par les noms de *personnages* en question et nullement par les *villes* dans lesquelles ils ont plus ou moins longuement séjourné.

b) Nous aurons par contre très rarement (hélas!) la possibilité de trouver les biographies de l'intelligentsia « moyenne » ottomane des petites villes des franges de l'Empire, celle qui « travaillait sur le tas » et préparait inlassablement « les cadres » de demain de la machine administrative et intellectuelle ottomane: les imams et les kadis locaux et leurs subalternes, les cheikhs des confréries religieuses, les calligraphes et les copistes de manuscrits, les scribes, les bâtisseurs, les artistes, etc. On pourra cependant (grâce à d'autres instruments de travail dont je ne vous ai pas parlé tout à l'heure, faute de temps) trouver ici et là beaucoup de noms de ces personnages, nous permettant de reconstituer parfois des listes entières suivant l'endroit et l'époque, de professeurs, de fonctionnaires et de cheikhs; mais ce seront toujours des listes plus ou moins sèches de noms et de dates, auxquelles seuls quelques rares historiens de grands talents sauront insuffler la vie pour les faire parler...

c) Abordons enfin le phénomène le plus important, mais dont on parle rarement, car la vérité est souvent blessante. N'en déplaise aux historiens nationalistes turcs et à une partie de l'intelligentsia musulmane balkanique, l'Empire ottoman a été un Empire *de type colonial*, et la Roumélie n'a jamais été autre chose qu'une colonie, et la Roumélie n'a jamais été autre chose qu'une colonie ottomane c'est-à-dire une région où, à travers sa force militaire et administrative et son idéologie religieuse adaptée aux besoins du moment, une minorité d'envahisseurs aidés par des poignées d'apparatchiks locaux (la plupart du temps convertis pour des raisons économiques et sociales) gouvernait une majorité *d'autres*, qui étaient de façon définitive (sauf s'ils se convertissaient) des citoyens de second rang, et en tout cas inassimilables.

Mais ce n'est pas l'essentiel pour notre propos. L'essentiel en effet pour essayer de comprendre la vie culturelle des musulmans dans les villes balkaniques à l'époque ottomane est de souligner non seulement qu'une très grande partie de cette population musulmane était illettrée, et qu'elle ne pouvait donc pas avoir accès à cette culture savante, mais qu'en plus, très souvent, elle ne connaissait même pas la langue dans laquelle cette culture et cette civilisation s'exprimaient. Ce double *hiatus*, énorme et infranchissable, faisait que la plèbe musulmane des villes (et à plus forte raison celle des campagnes) avait un *Ersatz* de culture musulmane à elle, sur laquelle – il faut bien l'avouer – nous avons très peu de renseignements, et surtout très peu renseignements sûrs. C'est pourquoi, par exemple, l'étude de la derviche et des ordres mystiques musulmans est une des tâches tout à fait prioritaires dans nos disciplines, et non point un *hobby* des islamisants et anthropologues occidentaux blasés, à la recherche de l'insolite, comme se l'imaginent certains.

Faisons maintenant un saut de trois siècles, pour retrouver la même ville entre 1891 et 1912.

Deuxième partie:

Le cas de Manastir / Bitolj au cours des deux dernières décennies sous les Ottomans (1891–1912)

ou « la culture urbaine (de la communauté musulmane) d'une ville balkanique moyenne – au cours de la période de transition, donc, du modèle ottoman vers l'euro péisation ».

D'après V. Kančev (« Bitolsko, Prespa i Ohridsko... », Pätni Beležki ot... [V. K.], *Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina*, 4, Sofia, 1891, p. 3-101), la ville de Manastir/Bitolj comptait en 1891, 31.257 habitants, dont:

17.000 à 17.500 chrétiens

5.048 Juifs

8.500 à 9.000 musulmans (Turcs et Albanais)

D'après K. von Gersin (*Macedonien und das Türkische Problem*, Wien, von Kratz, Helf und C^o, 1903, cf. p. 37), elle aurait compté douze ans plus tard, 37.000 habitants (donc 5.000 de plus que Skoplje de l'époque, qui n'était alors que la troisième ville de Macédoine après Salonique et Bitolj), dont:

10.000 Slaves

7.000 Tzintzares (Valaques)

5.500 Juifs

2.000 Gitans

50 Etrangers

12.000 Musulmans (à savoir 10.500 Turcs et 1.500 Albanais)

Que savons-nous actuellement de la vie culturelle de cette communauté musulmane au cours de ces vingt années, et que fait-on pour en savoir davantage?

En feuilletant scrupuleusement toutes les encyclopédies existantes ainsi que l'ensemble de la littérature et des sources que celles-ci mentionnent, on arrive péniblement à savoir que la communauté musulmane de la ville (forte comme nous l'avons dit plus haut de 9 à 12 mille âmes) disposait de six écoles primaires; de deux *ruždiye/rüştiye*, une pour les filles et une autre pour les garçons; et de deux *idadiye*, l'une civile, l'autre militaire. La première était une sorte de lycée qui préparait les futurs fonctionnaires; la seconde préparait ses élèves à entrer dans l'académie militaire impériale d'Istanbul. Et c'est à peu près tout!

On doit avouer donc ici que le constat de nos lacunes dans ce domaine est plus qu'affligeant, alors que la documentation dont on dispose pour de telles recherches est à proprement parler écrasante. Jugeons en:

Sans parler de documents d'archives qui doivent dormir ici et là depuis bien-tôt un siècle, rappelons simplement les titres de journaux, revues et annuaires publiés en turc dans cette ville (presse qui devait contenir – pour ce qui est de la communauté musulmane à proprement parler – de milliers d'informations sur les écoles et le système scolaire en général, sur les bibliothèques et les *kiraet-hane*, sur les cercles littéraires et les « sociétés savantes » sur les « clubs » et les *tekke*; mais aussi pour ce qui est de l'ensemble de la population de la ville – des informations sur les cafés et les spectacles de Karagöz; sur Milton Manaki et les débuts du cinéma dans les Balkans; sur la vie quotidienne de la ville et les échanges avec l'extérieur; sur l'intense bouillonnement du mouvement des Jeunes Turcs qui se préparait justement dans les villes de Manastir, et de Salonique, et sur la révolution qui en résultera; sans parler des renseignements – vrais ou faux – peu importe, car les historiens scrupuleux sauront les décrypter, sur les événements locaux et étrangers). Voici la liste de ces périodiques:

– *Rumeli*, journal paraissant d'abord à Manastir, puis à Salonique, 1874–1877;

– *Manastir*, journal, 1886–1912 (donc 26 ans de parution!);

– *Salname-i Vilayet-i Manastir*, annuaire officiel du Vilayet, 1875–6, puis 1887–96 (donc une douzaine de volumes).

Puis paraîtront, pour des raisons politiques et administratives, pendant la période du bouillonnement du mouvement des « Jeunes Turcs » (1908–1912), douze journaux et revues en turc à Bitolj, dont la population musulmane n'était alors que de 12.000 âmes!:

- *Hüsün ve Şiir*, 1907-8 (?);
- *Yeni Hayat*, 1908;
- *Süngü*, 1908-9;
- *Neyyir-i Hakikat*, 1908-11;
- *Elhan*, 1909;
- *Ileri* 1909;
- *Kasatura*, 1909;
- *Kurşun*, 1909;
- *Vatan*, 1909;
- *Yeni Fikir*, 1909-10;
- *İttihad-i Milli*, 1910; et enfin
- *Hukuk-i İbad*, 1910.

Ajoutons aussi, qu'à la question « quelle bibliothèque yougoslave possède quelque chose de tout cela? » la réponse est bien entendu « pratiquement aucune », alors que, derrière tous ces titres se trouvaient des hommes, des tendances, des groupes, des « partis » en gestation! Et s'il n'y avait pas eu au départ la curiosité intellectuelle d'un chercheur isolé et désintéressé, comme celle de notre collègue Ismail Eren (et de quelques rares autres qui ont suivi son exemple, d'ailleurs la plupart du temps en démarquant tout simplement ses travaux sans essayer d'aller plus loin) nos connaissances actuelles sur ce véritable trésor pour les historiens à venir seraient encore plus lacunaires...

Comment expliquer maintenant ce désintéressement aussi incroyable que général, qui ailleurs paraîtrait inconcevable? Tout d'abord par le fait qu'il s'agit d'un passé dont personne ne se réclame.

La population non musulmane locale a pour ces sujets à peu près autant d'intérêt que s'ils s'étaient passés en Mongolie ou au Soudan.

Le gros des intellectuels turcs et musulmans locaux a dû émigrer de la ville après 1912 vers la Thrace et la Turquie, où il s'est fondu depuis dans les populations locales. Certains de leurs fils ou de leurs petits fils vous rappelleront poliment aujourd'hui qu'il y avait alors 600 pianos dans la ville...

Les descendants de ceux qui sont restés dans le pays, coupés de leurs racines par les réformes d'Atatürk qui les empêchent de pouvoir lire les textes écrits avant 1925, et très vivement sollicités par le régime socialiste de chanter les poèmes à la gloire du pouvoir autogestionnaire et des grandes figures de la révolution, paraissent de plus en tristement anachroniques, et toujours en retard d'une génération par rapport au mouvement des idées dans ce pays.

Quant aux islamisants locaux, tous plus ou moins accaparés par les travaux sur les périodes plus lointaines – car ils sont très largement conscients à quel point les recherches sur le passé lointain seront mieux cotés à la bourse des va-

leurs dans des congrès scientifiques internationaux, que les avatars plus ou moins gênants et idéologiquement « dangereux » d'une histoire récente. Ainsi, la boucle est bouclée...

Une dernière remarque enfin, qui déborde largement le cadre de la vie culturelle à proprement parler, mais y contribue bien entendu, avant de passer à la conclusion.

On ne peut qu'être très fortement frappé par la différence que présentent au début du vingtième siècle les villes à forte population musulmane de Bosnie-Herzégovine, par rapport à celles du Kosovo et de la Macédoine sur le plan de la *vie matérielle urbaine* (villes qui devaient se situer pourtant sur le même niveau en 1878, avant l'occupation austro-hongroise). On voit nettement d'un côté – les moyens mis en oeuvre, avec un plan fait au préalable par les spécialistes, pour gérer une cité (voirie, canalisation, tout à l'égout, électricité, poste, téléphone, santé publique, etc.), et de l'autre – l'incapacité d'entreprendre de tels travaux, et encore moins de les réaliser, par une administration à bout de souffle d'un Empire « oriental » à l'agonie; ce qui pourrait être peut-être, une des réponses aux questions posées par ce colloque.

Conclusion

Quelles pourraient être les conclusions à tirer de ces quelques réflexions rapides concernant ce sujet important?

On constate visiblement dans l'étude de ce phénomène (comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres, lorsqu'il s'agit d'étudier l'histoire du monde musulman local):

– d'un côté le désintéressement plus ou moins total d'une grande partie des historiens et des publicistes yougoslaves, pour essayer de s'approcher de la vie réelle de cette communauté, de tenter de la comprendre et de l'analyser – tout simplement et sans parti pris – comme on étudierait n'importe quel autre phénomène de l'histoire humaine intéressant en soi; désintéressement lié, il est vrai, à l'impossibilité de travailler sur des documents écrits en turc ottoman et en caractères arabes (difficulté essentielle certes, mais qui n'explique pas tout);

– et de l'autre – soit un désintéressement lié aux raisons idéologiques et politiques qui ont poussé si souvent vers la falsification de l'histoire tant d'auteurs de ce pays au cours des cinq dernières décennies; – soit une apologétique naïve d'un autre âge, liée aux sentiments religieux, tantôt profonds et intransigeants, tantôt non exprimés mais sous-jacents, qui empêchent, me semble-t-il, une saine vision des choses.

C'est pourquoi la conclusion logique des remarques qui précèdent ne peut être que celle du simple bon sens, à savoir:

La vie culturelle des musulmans dans les villes balkaniques ne pourra être étudiée convenablement tant que ne sera pas entamée de façon réellement scientifique et soutenue,

(a) l'étude des écoles musulmanes locales, du programme de l'enseignement dispensé et de tout le système scolaire musulman à l'époque ottomane et post-ottomane, ainsi que son impact sur cette communauté;

(b) l'étude de l'ensemble des écrits composés en différentes langues par les auteurs musulmans locaux à toutes les époques, pour essayer de les situer: et par rapport à la production correspondante du moment dans d'autres régions du monde musulman, et par rapport à la production correspondante des milieux non-musulmans environnants; enfin

(c) l'étude de la presse musulmane des Balkans et du Sud-Est européen en général qui a été occultée jusqu'à présent de façon scandaleuse, et cela pour des raisons idéologiques et politiques, mais dont il est largement temps de s'occuper enfin, avant que ces dizaines de milliers de pages ne tombent en poussière. Cela d'autant plus que le microfilmage de l'ensemble de ce patrimoine commun coûterait beaucoup moins cher qu'une seule des nombreuses opérations « de prestige » politiques et pseudo-culturelles, ayant fleuri si souvent au cours des dernières décennies.

JEDNA NEPOZNATA TEMA: KULTURNI ŽIVOT MUSLIMANA U BALKANSKIM GRADOVIMA U OTOMANSKO DOBA
(Metodološke napomene)

Re z i m e

U uvodu rada autor obrazlaže objektivne i subjektivne razloge zbog kojih je ova tema praktično neobrađena, te navodi vrstu dokumenata i građe kojim bi se pri njenoj obradi trebalo služiti. Potom, na primeru Bitolja/Manastira (u periodu od pada grada pod Turke 1382/83. do početka XVII veka), nastoji da odgovori na pitanje može li se govoriti o kulturnom životu muslimana, odnosno, nastoji da utvrdi načine na koje se on manifestovao. Autor pri tom zaključuje da se na umu mora imati činjenica od suštinskog značaja, a to je dvostruka praznina u kulturnoj ravni: naime, ne samo nepismenost većeg dela muslimanske populacije, već i nepoznavanje jezika na kojem se ta kultura i ta civilizacija iskazuju – samim tim, nemogućnost muslimanskog puka da u njima učestvuje. Autor zatim, na primeru istog grada, posmatra kraći prelazni period, period prelaska s otomanskog modela na evropski.

Odbacujući politizovane, ideološke ili apologetske pristupe ovoj problematici, autor zaključuje da se tema o kojoj je reč valjano može proučavati samo uistinu naučnim i naučno utemeljenim metodima, pri čemu daje vrlo precizna i obuhvatna metodološka načela kojih se u radu treba držati.

IMAGE DE BELGRADE DANS LES ENCYCLOPÉDIES ALLEMANDES DU XVIII^e ET DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE

Au cours de sa longue histoire, Belgrade a souvent été décrit par les voyageurs – visiteurs accidentels, pour lesquels il était d'habitude une des haltes les plus importantes auxquelles ils s'arrêtaient en passant au cours de leurs pérégrinations dans les régions inconnues de l'Europe du Sud-Est ou du Proche Orient. Sur la ville au confluent des deux fleuves ont été conservés aussi les écrits de ses habitants, ainsi que les observations des guerriers qui l'ont assiégée, démolie et rebâtie sur ses cendres. Au tableau de Belgrade, modifié à travers les siècles, nous ajouterons ici encore quelques éléments. Il s'agit des descriptions de la ville, imprimées en allemand dans quelques encyclopédies du XVIII^e et des premières décennies du XIX^e siècle. Notre intention est de montrer comment les autres nous voyaient à une époque de l'histoire.

Les deux encyclopédies, dont on parlera ici le plus amplement, étaient, chacune en son temps, des éditions encyclopédiques populaires et importantes. Ecrites à différentes époques, imprimées à moins de cent ans d'intervalle, elles avaient pour tâche d'offrir aux lecteurs allemands autant de données que possible sur le monde dans lequel ils vivaient, sur son passé et son présent, sur son histoire et les personnages qui l'avaient bâtie ou détruite, sur le monde des animaux, des espaces inconnus sur la terre et autour d'elle.

Par son frontispice, long, paré, mais aussi informatif, imprimé sur trente-trois lignes, le premier livre nous renvoie au temps du baroque. Pour cette raison, nous ne citerons ici que le début: *Grande encyclopédie universelle complète de toutes les sciences et tous les arts (Grosses vollständiges Universalexikon aller Wissenschaften und Künste)*.¹

Le créateur spirituel et l'éditeur de cette encyclopédie qui avait rassemblé, comme collaborateurs, un grand nombre de savants allemands, était le relieur Johann Heinrich Zedler. L'oeuvre a été imprimée à Halle et à Leipzig de 1732 à 1754, en 64 tomes principaux et 4 tomes supplémentaires.

L'autre livre dont nous traiterons appartient à la catégorie des éditions encyclopédiques les plus importantes du XIX^e siècle. Ses initiateurs étaient Johann S. Ersch et Johann G. Gruber et son titre est *L'Encyclopédie générale des sciences et des arts (Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste)*.² Elle a paru au cours de plusieurs décennies, de 1818 à 1889, en 167 tomes.

Les contributions sur Belgrade ont été rédigées conformément aux livres où elles ont été imprimées. Le lecteur était initié à l'étymologie du nom, à l'histoire de la ville, à sa situation géographique ainsi qu'aux descriptions plus ou moins longues de la localité elle-même, ce qui présente ici un intérêt particulier pour nous. Le volume et les données qu'on peut y lire dépendent, en premier lieu, des sources dont les auteurs disposaient.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur les parties de la contribution qui se rapportent à l'histoire de Belgrade. Mentionnons seulement que les auteurs ont cité certaines dates les plus importantes: l'année où le despote Stefan Lazarević a commencé à construire sa forteresse, ensuite l'année où la ville est tombée sous la domination turque, quelques conquêtes autrichiennes de ces régions sous Eugène de Savoie et le maréchal Laudon, ainsi que l'année de la bataille sanglante lorsque les Serbes insurgés ont conquis la ville au début du XIX^e siècle.

L'une et l'autre des encyclopédies mentionnées offrent aux lecteurs la riche série de noms portés par notre ville, en suivant tous les changements depuis le plus ancien, le nom latin, jusqu'aux temps modernes. On rencontre, pour cette raison, les noms suivants: *Singidunum*, *Weissenburg*, *Alba Graeca*, *Alba Bulgarica*, *Nandor-Alba*, *Nandor-Fejérvár*, en passant par le turc *Darol-Dschihad* et l'allemand *Belgrad* qui figure comme mot-clé dans les livres. On y trouvera même une fausse appellation qui date de l'époque romaine, *Alter Taurunum* et se rapporte à la localité située de l'autre côté de la Save et du Danube, Zemun, et on arrive finalement à l'explication de l'étymologie de la dénomination serbe: *beo* (blanc) et *grad* (ville).³

Grâce à cette énumération minutieuse des noms de la ville, ainsi que de certaines années de son histoire, le lecteur allemand qui n'a jamais franchi les portes de la ville, a pu apprendre à connaître sa longue histoire orageuse depuis l'ère romaine jusqu'à l'heure actuelle. Petite colonie antique au départ, puis forteresse et importante place forte, Belgrade est devenu ensuite une grande ville commerçante au confluent des deux fleuves. Dans les encyclopédies susmentionnées on expose comment Belgrade, qui était un fort point d'appui militaire, a commencé à se développer pour devenir une ville, dans le sens qu'on donnait en ce temps-là à ce terme, et représentait le carrefour de deux mondes et le point de contact de deux cultures.

Le tableau de Belgrade n'a pas cessé de changer au cours des siècles. Il dépendait plus des maîtres de ces régions que des désirs de ses habitants. Et les auteurs des paragraphes sur Belgrade n'ont pu présenter aux lecteurs un tableau quelque peu plus détaillé de Belgrade qu'à partir de la fin du XVII^e siècle.

Dans l'*Encyclopédie* de Zedler, le tableau de Belgrade a été donné superficiellement, avec quelques brèves descriptions seulement. On n'y entrait pas dans les détails.

« C'est une grande et fortifiée ville commerçante au confluent du Danube et de la Save, la ville abondamment peuplée. »⁴

Vu sa situation sur les rives des fleuves, la ville a « un port tranquille pour les navires de guerre et les barques ». Selon l'auteur de cette encyclopédie, la ville était composée de plusieurs parties. Pourtant, d'après le texte imprimé il est impossible d'apprendre quelles sont ces parties. L'auteur a prêté attention uniquement à la forteresse et au château qui était entouré de hauts toits,

recouverts de plomb. Dans l'encyclopédie de Zedler il n'y a que quelques mots sur la vie dans la ville-même et ils concernent la vie religieuse.

« En 1728 on fonda ici un évêché et le premier évêque fut Ioannes Matthias, comte de Thurn et de Belfossinna. Au mois de septembre de la même année on posa à Belgrade la première pierre de l'église des Capucins. »⁵

Entre la parution de ce tome de l'*Encyclopédie* de Zedler et la contribution suivante, dont on traitera, il s'est écoulé moins d'un demi-siècle. On avait acquis de connaissances nouvelles sur ces régions, sur la vie qui s'y déroulait ainsi que sur les infortunes de ses habitants. Un tableau nouveau de Belgrade a été offert aux lecteurs allemands au début de la troisième décennie du XIX^e siècle. En effet, c'est alors que fut publiée le travail sur Belgrade dans l'*Encyclopédie générale des sciences et des arts*. Il est intéressant de mentionner que l'auteur de cet article était un homme qui avait travaillé, pendant de longues années, comme professeur au Lycée de Sremski Karlovci, ville située non loin de Belgrade, mais qui était en ce temps-là dans l'autre Empire, au nord de la Save et du Danube. C'était Carl Georg Rummy, dont nous rencontrons souvent le nom sur les pages des publications périodiques de l'époque.⁶

C. G. Rummy a noté, en annexe, la dénomination turque de Belgrade et expliqué aux lecteurs l'étymologie de ce mot. Comme son prédécesseur, il a également cité dans l'encyclopédie susmentionnée les autres noms de la ville et décrit sa situation géographique. Pourtant, il a ajouté à sa description quelques détails.

„Tout l'espace sur lequel est bâti Belgrade, est une grande colline rocheuse, dont le sommet domine les langues de terre amassées à la jonction de la Save et du Danube. Sur le sommet même se trouve la citadelle ou haute forteresse, siège du pacha du Royaume de Serbie.”⁷

L'auteur a complété sa description de Belgrade par l'énumération de ses parties:

„Belgrade se compose de quatre parties: de la haute citadelle, de la ville proprement dit, de la ville sur les rives des fleuves et de la ville des Racz.”⁸

A cette description de Belgrade, nous pouvons ajouter encore quelques données empruntées à la contribution de Rummy. Elles ont pour nous de l'intérêt parce qu'elles nous présentent le tableau de la ville lorsqu'y régnaient les Autrichiens, et ensuite les Turcs. Par la paix de Požarevac de l'année 1717 ou plutôt par la conquête d'Eugène de Savoie qui précéda, la ville revint à la Monarchie des Habsbourg.

„Sous le sceptre de l'Autriche Belgrade devint en très peu de temps une ville florissante, de sorte qu'en 1739 c'était déjà une cité commerçante, ornée de jolis édifices publics, de palais somptueux et de maisons remarquables.”⁹

L'aspect de Belgrade que nous présente ensuite C. G. Rummy est intéressant comme contraste avec le précédent, mais aussi parce que ce tableau de la ville n'a pas changé jusqu'à l'année 1818 lorsqu'il l'a visitée.

„Lorsque les Turcs récupérèrent la ville, les maisons leur parurent trop hautes, parce qu'ils n'aimaient pas monter de hauts escaliers, de sorte qu'ils laissèrent les étages supérieurs entièrement à l'abandon et de cette façon enlaidirent cette jolie

ville. Presque toutes les églises furent démolies et sur leurs emplacements furent bâties de laïdes mosquées, construites généralement en bois. En quelques années disparut tout à fait la magnificence antérieure et les rues, dont le pavé était tout-à-fait négligé, furent en partie couvertes de débris qui tombaient des murs des maisons. Et la ville devint à nouveau ce qu'elle était auparavant: un espace inculte, couvert d'herbe où paissaient les chevaux, les vaches et les chèvres."¹⁰

A la description de Belgrade qui, dans la deuxième décennie du siècle dernier, était devenu, dans la lutte pour la libération, „une scène sur laquelle on versait le sang”, l'auteur a ajouté encore quelques détails qu'il avait observés lui-même lors de sa visite de la ville:

„A Belgrade il y a quatorze mosquées turques dont la plupart ont été démolies par les Serbes. Les Serbes ont ici un évêque qui réside dans l'église nouvelle, bâtie sur la Save en face de Zemun. La majeure partie de la ville est située aujourd'hui sur les bords du Danube et Belgrade s'est étendu à tel point qu'à ceux qui passent en bateau à côté d'elle, la ville paraît être plus grande qu'elle ne l'est en réalité. Les rues sont sales et négligées, la boue, les déchets et toutes sortes d'ordures, déjà putréfiées, entourent le visiteur étranger de tous côtés."¹¹

A Belgrade, selon la connaissance de l'auteur, vivent environ 30.000 habitants et ils sont pour la plupart commerçants et artisans. L'emplacement de Belgrade sur la route qui joint Constantinople à Vienne, a contribué au développement rapide du commerce, et dans la ville vivent aussi quelques artisans, quelques artistes et un horloger allemands.

Les articles sur Belgrade dans les encyclopédies allemands citées sont adoptés aux livres dans lesquels ils sont imprimés. L'accent y est mis plutôt sur l'histoire de la ville, ce qui est le cas aussi pour les textes sur les autres villes européennes.

La description de Belgrade dépend de la source utilisée et de l'image que l'auteur s'en est fait lui-même. La première est superficielle. Dans la seconde nous trouvons déjà des données qui peuvent être utiles comme pièces de mosaïque pour se faire une image plus complète de Belgrade. Pourtant, malgré les différences entre les descriptions, les contributions ont tout de même quelque chose de commun.

Belgrade, comme son histoire le montre nettement, fut d'abord une agglomération pour se transformer en place forte et ensuite en ville. A l'époque où furent écrites ces contributions ce n'était déjà plus une petite forteresse aux tours et murailles puissantes, mais plutôt une localité qui avait commencé à se transformer en ville commerçante, en centre administratif civil et militaire.

Ecrits pour le lecteur allemand, les articles sur Belgrade ont un accent particulier. Comme nous l'avons déjà vu, la ville a atteint son plus haut degré de prospérité pendant les années où elle fut gouvernée par les Autrichiens. Les auteurs insistent précisément sur les différences dans l'aspect de la ville pendant les années où elle a changé de maîtres. Les maisons hautes et belles ont été remplacées par des masures basses et délaissées. Les trottoirs entretenus sur lesquels se promenaient les habitants de la ville, ont été transformés en tas d'ordures. Dans les jardins fleuris d'autrefois, à présent se pavanent les animaux domestiques à la recherche de l'herbe verte. Belgrade a ainsi changé de physionomie, la ville bâtie selon le goût public allemand est devenue une ville orientale. D'ailleurs, il en était bien ainsi. Pour l'Empire au sud de la Save et du Danube il était „un rempart insurmontable, une digue ferme et la clé de la porte de l'Empire Ottoman” et pour le lecteur allemand „le rempart de la chrétienté toute entière”.

¹ *Grosses vollständiges Universal-Lexikon aller Wissenschaften und Künste, welche bishero durch menschlichen Verstand und Witz erfunden und verbessert worden. Darin so wohl die geographisch-politische Beschreibung des Erd-Creysses, nach allen Monarchien, Kayserthümern, Königreichen, Fürstenthümern, Republicken, freyen Herrschaften, Ländern, Städten, See-Häfen, Festungen, Schlössern, Flecken, Aemtern, Klöstern, Gebürgen, Pässen, Wäldern, Meeren, Seen, Inseln, Flüssen und Canälen; Samt der natürlichen Abhandlungen von dem Reich der Natur, nach allen himlichen, lüfftigen, feurigen, mässerichen und irdischen Cörpern, und allen hierinnen befindlichen Gestirnen, Planeten, Thieren, Pflanzen, Metallen, Mineralien, Salzen und Steien u. Als auch eine ausführliche historisch-geneologische Nachricht von den Durchlauchten und berühmtesten Geschlechtern in der Welt: den Leben und Thaten derer Kayser, Könige, Chur-Fürsten und Fürsten, grosser Helden, Staats Minister, Kriegs-Obersten zu Wasser und zu Lande, denen vornehmsten geist- und weltlichen Ritte-Orden u. Ingleichen von allen Staats= Kriegs= Rechts= Policay= und Haushaltungs= Geschäften des abelichen und bürgerlichen Standes, der Kauffmannschaft, Handthierungen, Künste und Gewerbe, ihren Innungen, Zünften und Gebräuchen, Schiff=Fahrten, Jagden, Fischereyen, Berg= Wein= Acker= Bau und Biehzucht u. Wie nicht weniger die vällige Vorstellung aller in denen Kirchen-Geschichten berühmten Alt=Väter, Propheten, Apostel, Päbste, Cardinäle, Bischöffe, Prälaten und Gottesgelehrten, wie auch Concilien, Synoden, Orden, Wassfahrten, Verfolgungen der Kirchen, Märtyrer, Heiligen, Sectirer und Ketzler aller Zeiten und Länder; Endlich auch ein vollkommener Inbegriff der allergelehrten Männer, berühmter Universitäten, Academien, Societäten und der von ihnen gemachten Entdeckungen: Ferner der Mythologie, Alterthümer, Münz=Wissenschaften, Philosophie, Mathematik, Theologie, Jurisprudenz und Medicin, wie auch aller freyen und mechanischen Künste, sammt der Erklärung aller darinnen vorkommenden Kunst=Wörter u. s. s. enthalten ist. Leipzig und Halle. Verlegts Johann Heinrich Zedler.*

² *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge von genannten Schriftstellern bearbeitet und herausgegeben von J. S. Ersch und J. G. Gruber, Professoren zu Halle. Leipzig.*

³ *Universal-Lexikon, 1733, T. 3, 1022; Allgemeine Encyclopädie, 1822, T. 8, 420.*

⁴ *Universal-Lexikon, 421: „ist eine grosse, feste, volckreiche Handels=Stadt an dem Zusammenfluß der Donau und Sau“.*

⁵ *Ibid., 1023: „An 1728. wurde ein Bisthum hier angeleget, und ist der erste Bischof daselbst Ioannes Matthias, Graf von Thurn und Balfoßinna. Derselbe hat im Sept. selbigen Jahres den Grund=Stein zu der Capuciner=Kirche gerissen“.*

⁶ *K. Petrović, Istorija Srpske pravoslavne velike gimnazije karlovačke, Novi Sad 1951, 119-125.*

⁷ *Allgemeine Encyclopädie, 420: „Der ganze Platz, auf welchem Belgrad steht, ist ein felsichter Hügel, dessen Gipfel recht im Winkel auf der Erdzunge liegt, welche die Donau und Sava bei ihrer Vereinigung bilden. Dieser Gipfel trägt die Citadelle oder obere Festung, Wohnsitz des Paschas des Königreichs Serbien“.*

⁸ *Ibid., 420: „Belgrad besteht aus 4 Theilen: aus der obern Citadelle, aus der eigentlichen Stadt, aus der Wasserstadt und aus der Raizenstadt“.*

⁹ *Ibid., 421: „Unter dem österreichischen Scepter blühte Belgrad in kurzer Zeit so sehr auf, daß es im J. 1739 bereits ein wichtiger, mit schönen öffentlichen Gebäuden, prächtigen Palästen und ansehnlichen Häusern gezielter Handelsplatz war“.*

¹⁰ *Ibid., 421: „Als die Türken Belgrad bekommen hatten, waren ihnen die meisten Häuser zu hoch, weil sie nicht gern viele Treppen steigen; sie brachen deswegen die obersten Glockwerke ab und gaben dadurch dieser schönen Stadt ein schlechtes Ansehen. Auch mehre Kirchen waren niedergegriffen und auf deren Platz schlechten, zum Theil hölzerner Moscheen hingesezt. In wenige Jahren verschwand die vorige Pracht ganz und die Gassen, deren Pflaster man ganz eingehen ließ, wurden zum Theil mit dem Schutt abgetragener bedeckt, und bin und wieder entstanden in der Stadt ganz wüste Plätze, die jetzt mit Gras bewachsen sind, wo Pferde, Kühe und Ziegen weiden“.*

¹¹ *Ibid., 421: „Man findet in Belgrad 14 türkische Moscheen, von welchen den Serblern die meisten zerstört wurden. Die Serbier haben hier einen Bischof, der in der Nähe der neuen, Semlin gegenüber an der Sava erbauten Kirche wohnt. Der größte Theil der Stadt liegt gegenwärtig an der Donau, wo dieselbe bedeutend verlängert wurde, so daß sie im Vorbeischießen ein viel größter Ort zu seyn scheint, als sie wirklich ist. Die Gassen sind schmutzig und unsauber; Koth, Schutt und ander Unrath, oft selbst in Fäulniß übergehende Äfer stoßen dem Fremden überall auf“.*

Re z i m e

Beograd su, u njegovoj dugoj istoriji, često opisivali putnici namernici, ljudi kojima je on obično bio jedna od važnijih usputnih stanica na lutanjima po nepoznatim krajevima jugoistočne Evrope ili Bliskog istoka. O gradu na ušću dve reke sačuvane su i beleške njegovih žitelja, kao i zapisi bojovnika koji su ga opsedali, rušili i ponovo iz pepela zidali. Slici Beograda, menjanom kroz vekove, dodaćemo ovde još jednu. Reč je o opisima grada štampanim na nemačkom jeziku u nekoliko enciklopedija XVIII i prvih decenija XIX veka. Leksikoni o kojima je reč su: Veliki potpuni univerzalni leksikon svih nauka i umetnosti (*Grosses vollständiges Universal-Lexikon aller Wissenschaften und Künste, welche bishero durch menschlichen Verstand und Witz erfunden und verbessert worden*) Johana Hajnriha Cedlera iz XVIII veka i Opšta enciklopedija nauka i umetnosti (*Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste*) Johana S. Erša i Johana G. Grubera iz prvih decenija XIX veka.

Određnice o Beogradu u navedenim nemačkim leksikonima prilagođene su knjigama u kojima su štampane. U njima je akcenat stavljen više na istoriju grada, što je slučaj i sa tekstovima o ostalim evropskim mestima.

Opis Beograda zavisio je od korišćenog izvora i slike koju je autor sam stekao o njemu. Prvi je samo ovlašno naznačen. U drugom već nalazimo podatke koji mogu da posluže, kao kamenčići mozaika, za sticanje jedne celovitije slike Beograda. No, bez obzira na razlike u opisu prilozima imaju i ponečeg zajedničkog.

Beograd je, što se lepo vidi iz njegove istorije, prerastao iz naselja, potom tvrđave u grad. U doba pisanja priloga on nije više malo utvrđenje sa kulama i jakim zidinama već mesto koje je počelo da se razvija kao trgovački grad, centar administrativne i vojne uprave.

Pisane za nemačkog čitaoca, odrednice o Beogradu imaju u sebi jednu naglašenu notu. Grad je svoj prosperitet doživljavao u onim godinama kada su njime upravljali Austrijanci. Autori upravo insistiraju na tome da pokažu razlike u izgledu grada u godinama kada je on menjao gospodare. Visoke i lepe kuće zamenile su niske i zapuštene. Održavani pločnici po kojima su se šetali stanovnici grada pretvoreni su u smetlišta. Po nekada negovanim cvetnim baštama sada se šepure domaće životinje u potrazi za zelenom travom. Beograd je tako menjao sliku, od grada sazdanog po ukusu nemačke čitalačke publike do orijentalne varoši. Takav je, uostalom, i bio. Za carstvo južno od Save i Dunava on je „nesavladivi bedem, stamena brana i ključ na kapiji Osmanskog carstva“, a za nemačkog čitaoca „bedem celokupnog hrišćanstva“.

QUELQUES PARTICULARITÉS DE L'INSTITUTION MATRIMONIALE DANS LE BEGOVAT DE BOSNIE

L'historiographie et les études ottomanes de Yougoslavie se préoccupent depuis une centaine d'années déjà de la question de l'origine et du caractère du *begovat* en Bosnie. (*Begovat* est un turcisme spécifique de Bosnie, dérivé du pluriel ottoman *begāvāt*).¹ Parmi cette littérature on distingue les contributions et travaux théoriques et synthétiques de Safvet-bey Bašagić,² Ćiro Truhelka,³ Vladislav Skarić,⁴ Vasa Čubrilović,⁵ Nedim Filipović.⁶ D'autre part, Hamdija Kreševljaković a fourni la contribution probablement la plus approfondie à la solution de la question de l'origine et du caractère du *begovat* de Bosnie par ses études relatives aux capitaineries et aux capitaines de Bosnie,⁷ ainsi que par les monographies sur deux célèbres familles de beys bosniaques, Čengić et Dženečić.⁸ C'est que ces études sont remplies de données provenant de matériaux de premier ordre, de sorte que les conclusions s'imposent au lecteur d'elles-mêmes. Il n'y a pas longtemps, Behija Zlatar a présenté les débuts du *begovat* de Bosnie, parlant des familles qui exerçaient leur activité en Bosnie à partir de l'année 1463 jusqu'à la fin du XVI^e siècle.⁹ Au niveau actuel des recherches, on peut dire que le *begovat* bosniaque est une couche sociale spécifique qui s'est formée graduellement sur le sol du sandjak ou du pachalik de Bosnie de 1463 à 1800, qu'il a eu sa pleine manifestation historique et sociale dans la période entre 1800 à 1918 et qu'il a disparu entre 1918 et 1945.

L'origine des familles de cette noblesse bosniaque militaire et plus tard terrienne, est variée. Certaines de ces familles sont les descendantes des petits propriétaires terriens de la Bosnie médiévale (Brankovići, Sijerčići, Todorovići, Kopčići, Vilići, Stančići, etc.), d'autres se sont formées dans la Bosnie ottomane et sont issues de particuliers islamisés (Arnautovići, Boljanići, etc.), les troisièmes sont les descendantes d'immigrés provenant de différentes parties de l'Empire Ottoman (Čengići, Serifije-Fadilpašići), les quatrièmes tirent leur origine des dizdars (châtelains), ayans et capitaines (Cerići, Gradaševići, Beširevići, Kulenovići, Tuzlići, Fidahići). Comme nous l'avons déjà fait remarquer, cette couche sociale s'est constituée graduellement. Dans la période entre 1463 à 1516 parmi les spahis et zaïms des sandjaks de Bosnie et d'Herzégovine nous trouvons un certain nombre de spahis islamisés ou non-islamisés qui proviennent des rangs de la petite noblesse de la Bosnie médiévale, des chefs valaques et d'autres dont nous ne pouvons pas déterminer l'origine sociale plus précisément. En 1516 déjà la kanunnamé de Bosnie stipule que les timars devenus vacants dans le sandjak de Bosnie doivent être donnés à nouveau à des gens de ce

vilayet et pas à des gens d'autres sandjaks.¹⁰ Après la grande défaite des Ottomans près de Sisak en 1593, le beglerbey de Bosnie, Ayazpachazadé Mustafapacha, promulgue le décret sur l'établissement des odjaklik-timars (en turc *ocaklik timarlari*), c. à d. des timars avec droit de succession dans la famille.¹¹ Bien que l'institution de l'odjaklik en Bosnie ne soit pas une spécificité bosniaque, comme on l'affirme souvent dans notre historiographie, car les odjakliks existaient également dans certaines autres provinces de l'Empire (Kurdistan, Georgie), elle a contribué à la formation du begovat bosniaque, noblesse héréditaire, de caractère militaire aussi bien que terrienne. De nombreuses familles en possession du décret d'odjaklik, en particulier les familles de zaïms ont effectué au cours des XVII^e et XVIII^e siècles la transformation en čitlouks de leurs propriétés, et ils ont acheté aussi d'autres čitlouks (ott. *çiftlik*). De cette façon, de nombreux zaïms de Bosnie étaient aussi propriétaires de čitlouks – čitlouk sahibije (ott. *çiftlik sahibileri*), ce qui n'était pas fréquent dans le reste de la Roumélie et en Anatolie. Vers la fin du XVII^e et au cours du XVIII^e siècle, à cette noblesse ancienne s'ajoutent aussi des parvenus des rangs des capitaines et quelques ayans des villes. Vers l'année 1800 le begovat de Bosnie apparaît définitivement sur la scène historique comme un fait social accompli.

Dans l'étude du begovat de Bosnie il serait nécessaire de passer des spéculations théoriques sur le caractère de cette institution, souvent fondées sur des matériaux pauvres et partiels, aux études empiriques des familles des beys de Bosnie, de leurs propriétés et de leur mentalité.

La présente contribution qui traite des particularités de l'institution du mariage dans cette couche sociale, est basée sur des matériaux d'archives, des récits de voyages, la littérature scientifique sur le begovat et les enquêtes que nous avons faites entre 1980 et 1988 parmi les descendants des familles de beys bosniaques.

Mariage consanguin

Parmi les beys de Bosnie, beaucoup plus souvent que parmi les autres Musulmans de Bosnie, on observe le prénomène de mariages consanguins. Des mariages entre enfants de deux frères (ott. *bint-i 'amm*, terme technique en anglais *parallel cousin marriage*) étaient conclus dans la plupart des familles de beys bosniaques.¹² Moins fréquents étaient les cas où les mariages étaient conclus entre les enfants du frère et ceux de la soeur. Et les mariages entre parents au troisième, quatrième degrés ainsi qu'aux degrés plus éloignés sont encore plus fréquents que les mariages entre parents plus proches. Ce phénomène s'explique populairement par le désir d'éviter le morcellement du domaine, de le garder dans la famille, par le fait que les beys étaient fort peu nombreux dans une localité et qu'ils étaient obligés d'épouser des jeunes filles de leur famille proche, bien que, précisément parmi ces beys la coutume eût été répandue de prendre pour femme des jeunes filles d'autres familles de beys qui habitaient des localités fort éloignées.¹³ Ce phénomène se fondait sur le code musulmane (chériat). Un tel mariage était justifié par l'application analogique de la doctrine de *kufv* (en ar. *kufw*),¹⁴ règle du chériat selon laquelle on impose aux descendants de Mahomet, dits seyids (en ar. *sayyid*) et chérifs (en ar. *šarif*) de se marier exclusivement avec des femmes issues de ces catégories. De nombreux beys ont affirmé que leur mariage avec la parente la plus proche ou avec une femme

issue d'une famille de beys était une chose recommandée par l'Islam. De la doctrine de *kufw* on s'écartait uniquement, ainsi que le faisaient les seyids et les chérifs, si le gendre appartenait à la haute classe des intellectuels religieux – l'uléma, et concrètement à celle des *mufti* (chefs religieux). Déjà les cadis étaient moins appréciés comme gendres.¹⁵ Les mariages avec des membres de la caste des cadis et du reste de l'uléma (hatibs, imams, mualims) et les mariages avec des hommes appartenant à la caste des petits propriétaires, des marchands et des artisans (ott. *agāvāt*) étaient proscrits et il n'était pas rare que le père-bey exclut de l'héritage la fille ou le fils qui avait contracté le mariage de leur propre gré.¹⁶ La doctrine religieuse recommandant le mariage consanguin et le mariage à l'intérieur d'une communauté sociale fermée assurait aussi parmi les beys l'exclusivité sociale de la couche à laquelle ils appartenaient. Il est intéressant de mentionner que les paysans musulmans de Bosnie et la majeure partie de la bourgeoisie, considéraient le mariage consanguin comme un péché d'inceste, malgré les prescriptions claires de l'Islam selon lesquelles un tel mariage était permis.¹⁷ L'héritage vieux-slave et chrétien pré-islamique était dans ce cas-ci également plus fort que les prescriptions du chériat.

Sororat et lévirat et quelques phénomènes analogues

En droit et en anthropologie on nomme sororat le mariage d'un veuf avec la soeur de son épouse morte et le lévirat est le cas où la veuve se marie au frère de son mari décédé.¹⁸ L'un et l'autre de ces phénomènes ont été remarqués aussi parmi les beys de Bosnie et ils sont approuvés également par le droit de chériat. Cependant, nous penchons à conclure que le sororat était plus fréquent que le lévirat. Le lévirat, le mariage avec la veuve du frère, n'a été pratiqué que pour sauver la fortune ou bien pour empêcher la famille de s'éteindre. Ainsi, par exemple, au début du XVIII^e siècle hadji Kerim-alaybey Filipović, comme unique descendant masculin de la famille, se rendit de Rastoka près de Ključ dans la région de Bosanska Krajina, au foyer familial de Glamoč dans la Bosnie du sud-ouest et y épousa la veuve de son frère, mort sans laisser de postérité.¹⁹ Il l'avait fait, dit la tradition familiale, parce que son frère lui avait fait cadeau de tous ses biens à la veille de sa mort, et elle avait, comme dot, des domaines immenses, car elle était issue d'une famille de Travnik, les Teskeredžić, qui, en tant que hauts fonctionnaires du divan de Bosnie – teskeredžis (ott. *tīmār tezki-recisi*) à partir de la fin du XVII^e siècle déjà, s'étaient emparés de grandes propriétés dans toute la Bosnie.²⁰ Le lévirat n'était pas vu d'un bon oeil partout parmi les beys. Vers l'année 1890, la veuve de hadji Emin-bey Gradašević de Gradačac – et cette famille, selon le registre des beys de Bosnie, dit de Thalloczy, datant de l'année 1912, possédait le plus grand nombre de chitluks (domaines) puisqu'il s'élevait à 1200 – a refusé la main de son beau-frère Reuf-bey, en expliquant qu'un tel mariage était une honte.²¹ D'autre part, le sororat était justifié dans le peuple par l'assertion que la tante devait être la meilleure belle-mère pour les enfants de sa soeur. En fait, puisqu'il s'agissait de mariages qui étaient pour la plupart conclus par les parents, le mariage de la seconde fille à la place de sa soeur décédée permettait de réaliser les intentions des parents qui pouvaient avoir des motifs différents. Osman Mazhar-pacha Sulejmanpašić, vali de Scutari, de Skopje et de Bosnie, a épousé, vers le milieu du XIX^e siècle, la soeur cadette de sa première épouse décédée, Kiamila-hanum Čengić, fille du fameux ayan de Gacko, Smail-aga Čengić.²²

Fréquents étaient aussi les mariages de plusieurs soeurs à plusieurs frères. Ainsi les trois filles de hadji Osman-bey Dženetić (mort en 1848) étaient mariées à trois frères de la famille Uzunića de Sarajevo.²³ Nous avons à notre disposition des données relatives aux mariages de riches veuves de beys à d'autres beys et, à cette occasion, elles mariaient leurs filles du premier lit à leurs beaux-fils. Ceci s'est produit entre autre, sur deux générations entre 1800 à 1850, dans les familles Babić, Čengić, Homarija. Vers l'année 1910 un émigré de Bosanski Petrovac, de la famille Kulenović-Bajbut, devenu veuf, s'est marié à Istanbul avec une femme de la famille de Gradašević et il a marié son fils à la soeur cadette de sa femme.²⁴

Polygynie et concubinage

La polygynie n'était pas répandue parmi les beys de Bosnie. Nous disposons de très peu de données concernant ce phénomène, ce qui témoigne de sa sporadicité. Arthur Evans nous a laissé des données dans ses *Lettres illyriennes*, datant de la période entre 1875 et 1878, et raconte que de nombreuses personnes regardaient de travers un membre de la famille des beys de Banjaluka, Džinić, qui avait pris une seconde femme. La polygynie n'était répandue plus largement parmi les Musulmans que dans la région de Cazinska krajina, où les paysans libres de cette contrée, descendants des garnisons des forteresses de cette région limitrophe, utilisaient les femmes, dans une grande mesure, pour les travaux agricoles et pour cette raison avaient recours aussi à la polygamie à cause du besoin de main-d'oeuvre.

Le concubinage n'était pas répandu parmi le begovat de Bosnie non plus. En Bosnie il n'y a jamais eu rien de semblable aux Konaks d'Istanbul du XIX^e siècle, pleins d'esclaves circassiennes. On n'avait recours au concubinage que par nécessité et les beys libéraient alors ces esclaves et les épousaient selon les prescriptions du chériat. La mère de Husein-capitaine Gradašević, chef du mouvement autonomiste de Bosnie des années vingt et trente du XIX^e siècle, était une esclave géorgienne libérée. Fadil-pacha Šerifija, poète et homme politique, avait épousé en exil à Ismit, en 1851 une esclave circassienne affranchie et elle avait habité Sarajevo avec lui et plus tard avec ses fils, depuis le retour du pacha à Sarajevo en 1857 jusqu'à sa propre mort en 1900. Il est caractéristique qu'elle n'avait pas déménagé avec le pacha à Istanbul en 1878, mais était restée avec ses fils à Sarajevo.²⁵ Le gouverneur d'Herzégovine Ali Galib-pacha Rizvanbegović avait épousé en 1849 Misliđihané, esclave affranchie, selon toute probabilité circassienne.²⁶ Il est caractéristique que la plupart des cas qui nous sont connus de mariage avec une esclave libérée se sont produits dans des familles faisant partie du begovat le plus opulent. Ces hommes étaient souvent éduqués à Istanbul, ils occupaient de hautes positions administratives et, par conséquent, adoptaient plus souvent et plus aisément les coutumes de la capitale, bien qu'ils ne se soient jamais complètement identifiés à la haute société d'Istanbul.

La façon dont on regardait le concubinage parmi les beys de Bosnie peut être illustrée par le cas suivant. Un membre de la famille de Bešliđić de Banjaluka était marié, vers le milieu du XIX^e siècle, avec une femme provenant d'une famille notable de beys de Banjaluka, Djumišić. Ils n'avaient pas d'enfants. La femme conseillait à son mari d'aller à Istanbul pour acheter une esclave

circassienne qui lui donnerait des enfants. Cependant, les enfants issus de cette liaison ont été élevés, avec l'assentiment de l'esclave, dans la conviction que la femme légitime de leur père était en même temps leur mère.²⁷

Les quelques particularités déjà citées suffisent pour tirer certaines conclusions. Le mariage chez les beys de Bosnie avait considérablement plus de traits islamiques et ottomans que le mariage des autres Musulmans de Bosnie. A la vérité, la polygynie et le concubinage, très répandus dans la haute société musulmane, n'ont jamais été populaires parmi les beys de Bosnie. Les différentes sortes de mariages consanguins, de sororat et de lévirat et de relations analogues à celles-ci, permettaient d'homogénéiser la famille, de conserver sa puissance économique, de réaliser aussi des alliances de familles grâce auxquelles on pouvait plus facilement participer à la politique et s'enrichir (les postes les plus lucratifs en Bosnie ottomane au XIX^e siècle se trouvaient entre les mains de quelques familles seulement, unies par de multiples liens de parenté) et par le mariage on apaisait aussi des conflits entre certaines familles. A la différence des beys, les agas et les commerçants (en ott. *agāvāt*), qui peuvent être nommés conditionnellement le tiers état, contractaient beaucoup plus rarement des mariages consanguins et des mariages de lévirat et de sororat. On observe chez eux le phénomène d'enfermement dans le cadre de la ville. Dans cette couche de la population, très rares sont les mariages entre des personnes qui vivent dans des localités différentes. Ce qui est caractéristique chez les beys c'est le caractère fermé de la formation sociale à laquelle ils appartiennent et chez les agas celui de leur appartenance locale. C'est la cause de la haine qui se manifeste sur tous les marchés balkaniques envers les nouveaux-venus, qu'ils soient étrangers provenant d'un autre pays ou habitants d'une autre ville ou de la campagne. Le mariage des beys, par ses institutions caractéristiques, a exercé une plus grande influence sur le mariage dans le patriciat des commerçants serbes et aussi sur les commerçants sefardi de Bosnie que sur les habitants des villes appartenant aux catégories des petits propriétaires, des commerçants et des artisans musulmans. A Sarajevo on observe le caractère totalement fermé de cette catégorie et les mariages sont contractés dans le cercle d'une dizaine de familles de gros commerçants serbes.²⁸ Les membres de ces familles (Despić, Jeftanović, Besarović, Budimlić, Kraljević, Srškić, Kujundžić, Hadžiristić et autres) concluaient des mariages exclusivement entre eux. Le peuple les nommait, et ils se nommaient eux-mêmes, des Tašlihani (d'après le caravansérail de Gazi Husrev-bey à Sarajevo, dans lequel ils avaient la plupart de leurs magasins) et ils méprisaient le menu peuple serbe des quartiers de Varoš, de Potok et de Piruša (quartiers de Sarajevo, où habitaient les petits commerçants et artisans serbes) et ne permettaient pas à leurs enfants de se marier avec eux. A la différence de ceux-ci, le peuple n'utilisait jamais pour les commerçants musulmans de la ville de Sarajevo de terme spécial et chez eux les mariages avec des enfants d'artisans et de petits commerçants. L'unique condition que devait remplir le futur gendre et la future bru était d'être originaire de Sarajevo. L'apparition du terme de Tašlihani et le mépris pour les couches basses de la population de la ville, manifesté chez le patriciat commerçant serbe, sont analogues à la transformation du titre

militaire de bey en un titre de propriétaire terrien et au mépris pour la plèbe musulmane, caractéristique de cette couche. Chez les Sefardi de Bosnie des phénomènes analogues se sont produits, selon toute probabilité, à cause de la contamination des influences qu'exerçaient sur eux, au cours des processus d'acculturation, les beys de Bosnie, et à cause de l'application des prescriptions religieuses hébraïques qui permettent, tout comme le chériat, le mariage consanguin et le mariage léviratique (en hébr. *jibbum*).²⁹

Et, pour terminer, puisqu'il s'agit d'un symposium sur les villes et la culture urbaine dans les Balkans entre le XV^e et le XIX^e siècle, il faudrait répondre aussi à la question de savoir si le mariage entre les familles de beys une institution de la vie urbaine. Il l'est en premier lieu parce qu'il est beaucoup plus fondé sur l'Islam et les coutumes ottomanes que ne l'est le mariage chez les autres Musulmans. Et il est notoire que la civilisation ottomane dans les Balkans exerçait son influence en premier lieu en ville. Les beys bosniaques, de la campagne ou des villes, pratiquaient une manière de vivre répandue dans les villes ottomanes. Pour cette raison, toutes les manifestations de la vie du begovat bosniaque, qu'il s'agisse d'architecture, d'arts appliqués ou de costumes, de cuisine, de coutumes, de littérature orale et écrite etc., appartiennent à l'histoire de la ville levantine dans les Balkans ottomans et post-ottomans, de même que l'institution du mariage traitée dans le présent rapport.

¹ Cf. Abdulah Škaljić, *Turcizmi u srpskohrvatskom jeziku*⁵, Sarajevo 1985, s. v. *begovat*.

² S. Bašagić, *O bosanskom plemstvu*, Bošnjak, 4/1894, 5, 1-2, Sarajevo; Idem, *Najstariji ferman begova Čengića*, p. o. de GZM, Sarajevo 1897; Idem, *Kratka uputa u prošlost Bosne i Hercegovine*, Sarajevo 1900.

³ Č. Truhelka, *Historična podloga agrarnog pitanja u Bosni i Hercegovini*, p.o. de GZM, XXVII, Sarajevo 1915.

⁴ V. Skarić, *Postanak i razvitak kmetstva u Bosni i Hercegovini*, in: Idem, *Izabrana djela*, III, Sarajevo 1985, pp. 89-97; Idem, *Popis bosanskih spahija iz 1123 (1711) godine*, in: *op. cit.*, 215-293.

⁵ V. Čubrilović, *Poreklo muslimanskog plemstva u Bosni i Hercegovini*, in: Idem, *Odabrani istorijski radovi*, Beograd 1983, 207-237.

⁶ N. Filipović, *Odžakluk timari u Bosni i Hercegovini*, POF/V, Sarajevo, 1955, 251-275.

⁷ H. Kreševljaković, *Kapetanije u Bosni i Hercegovini*, Sarajevo 1954.

⁸ H. Kreševljaković, *Dženetići*, Radovi, knj. II, Odj. istorijsko-filoloških nauka, knj. I, Naučno društvo NR BiH, Sarajevo 1954, pp. 111-161; Idem, *Čengići*, Sarajevo 1959.

⁹ B. Zlatar, *O nekim muslimanskim feudalnim porodicama u Bosni u XV i XVI stoljeću*, Prilozi Instituta za istoriju, god. XIV, br. 14-15, Sarajevo 1978, 81-141.

¹⁰ *Kanuni i kanunname za bosanski, hercegovački, zvornički, kliški, crnogorski i skadarski sandžak*, Sarajevo 1957, 26.

¹¹ Avdo Sućeska, *Evolucija u nasljeđivanju odžakluk timara u Bosanskom pašaluku*, Godišnjak društva istoričara BiH XIX/1971, Sarajevo 1973, 35.

¹² Le premier à avoir attiré l'attention sur le phénomène du mariage *bint-i'amm* chez les Musulmans bosniaques est notre grand ethnologue Milenko S. Filipović. Cf. M. S. Filipović, *Brak između prvih rođaka (bint-i'amm) kod srpskohrvatskih muslimana*, publié dans Sociologija, No 3-4, Beograd 1960. Les résultats de nos recherches nous ont, cependant, dicté des conclusions qui diffèrent essentiellement de celles de ce grand connaisseur de la culture populaire des Balkans.

¹³ C'est ainsi que, pour citer quelques exemples, dans la période entre 1850 et 1930, un certain nombre de mariages ont été conclus entre des membres des familles Kapetanović de Vitina près de Ljubuški en Herzégovine et Pašić de Bijeljina en Bosnie du nord-est, Gradašević de Gradačac et Vilić de Travnik, Filipović de Glamoč et Bišćević de Bihać, Sulejmanpašić de Bugojno et Uzeirbegović de Maglaj, Šerifija de Sarajevo et Tuzlić de Tuzla, Šerifija-Fadilpašić de Sarajevo et Gradašević de Gradačac, Džinić de Banjaluka et Firdus de Hlivno, Teskeredžić de Travnik et Đumišić de Banjaluka, etc.

¹⁴ Sur le *kufu* cf. *Eherecht, Familienrecht und Erbrecht der Mohamedaner nach dem hanefitischen Ritus*, Wien 1883, 21–23; Hafiz Abdulah Bušatlić, *Porodično i nasljedno pravo muslimana*, Sarajevo 1926, 22, 23; Muhamed Hadžijahić, *Bračne ustanove u bosanskih muslimana prije 1946. godine*, POF XXXI/1981, Sarajevo 1981, 155–169.

¹⁵ Dans la deuxième moitié du XIX siècle, dans la famille Bišćević de Bihac quatre des six soeurs étaient mariées à des beys (les Filipović de Ključ, les Cerić et Kapetanović de Bosanski Novi), une était mariée à un célèbre érudit et muderis de Travnik (professeur d'école secondaire religieuse), hadji Munib-efendi Korkut. Il était issu d'une famille dans laquelle la profession de mufti était héréditaire, si bien que son mariage à un éminent intellectuel religieux a été approuvé. Contrairement à elle, la sixième soeur a provoqué par son mariage à un cadî, l'indignation des parents qui l'ont reniée.

¹⁶ Mustafa-bey Dženetić (Sarajevo 1806–Sarajevo 1874) a légué à l'église en tant que *evladiyyet vakif* (fidei comis) les biens immobiliers familiaux pour éliminer de l'héritage ses quatre filles qui s'étaient mariées à des gens de modeste extraction. Son fils également, Sulejman Zaim-bey (Sarajevo 1836–Sarajevo 1895), dont la fille Arifa s'était mariée à un homme qui n'était pas bey, a exclu cette fille unique de l'héritage et lui a interdit l'entrée de sa maison. Cf. H. Kreševljaković, *Dženetići*, 149–150.

¹⁷ Nous avons constaté ce fait en enquêtant auprès d'un assez grand nombre de personnes interrogées. M. S. Filipović fait la même conclusion, *op. cit.*, à plusieurs endroits.

¹⁸ Sur le lévirat et le sororat voir M. Filipović, *Levirat i sororat kod Srba, Hrvata i Arbanasa*, publié dans *Rad vojvođanskih muzeja*, 3, Novi Sad, s. a., 139–146.

¹⁹ Cette histoire m'a été racontée par ma grand-mère Đula Filipović, aujourd'hui défunte (Glamoč 1890–Sarajevo 1974), et elle lui avait été racontée par son père Ali-bey Filipović (Glamoč 1860–Glamoč 1912), descendant direct de ce hadji Kerim alaybey.

²⁰ Les *Teskeredžić*, qui étaient en fait une branche de la famille Kapetanović–Ljubušak, avaient au début du XX siècle, d'après Thaloczy dont les données sont souvent incomplètes, plus de cent parcelles de terre données à bail à des cultivateurs. Cf. Ludwig von Thaloczy, *Ó bosanskohercegovačkom nazivu beg*, traduction manuscrite de l'article paru dans la revue *Turul*, I, II, Budapest 1915. Le traducteur est l'écrivain Enver Čolaković.

²¹ Pour ce renseignement, je remercie chaleureusement une de mes parentes Mme Feriha Bostandžić–Kulenović de Belgrade, qui est la petite fille par filiation maternelle de hadji Emin-bey Gradašćević. Sa grand-mère était issue de la famille Vilić de Travnik.

²² H. Kreševljaković, *Čengići*, 27.

²³ *Idem*, *Dženetići*, 153.

²⁴ Pour ce renseignement, je remercie chaleureusement Mme Feriha Bostandžić–Kulenović. Il s'agit de son père hadji Mahmud-bey Kulenović–Bajbut et de son demi-frère dr Asim-bey Kulenović–Bajbut.

²⁵ Pour ce renseignement, je remercie Mme Fahrija Fadilpašić de Sarajevo et un de mes parents, arrière petit-fils de Fadil-pacha, M. Nadir Kapetanović de Sarajevo.

²⁶ Hajrudin Čurić, *Ali-paša Rizvanbegović–Stočević*, *Godišnjica Nikole Čupića*, knj. XLVI, Beograd 1937, 291.

²⁷ Pour ce renseignement, je remercie Mme Zilha Filipović de Sarajevo dont la grand-mère est de la famille Đumišić.

²⁸ C'est Mme Jelena Krstić–Varda, descendante des familles Besarović et Ilić–Kerleta, qui a attiré notre attention sur l'existence de nombreux mariages semblables parmi les Tašlihani. Dans plusieurs cas, il a été nécessaire d'obtenir l'autorisation du patriarcat oecuménique de Constantinople pour conclure de tels mariages. C'est ce qu'a dû faire dr Milan Srškić (Sarajevo 1880–Beograd 1937), avocat de Sarajevo, politicien de la période austro-hongroise, ministre dans plusieurs gouvernements de l'ancienne Yougoslavie et président de l'un d'eux, lorsqu'il s'est marié à une proche parente fille du célèbre commerçant serbe, et dirigeant politique de Sarajevo Gligorije Jeftanović.

²⁹ Dr Dušan Glumac, *Jibbum, Leviratski (deverski) brak kod Jevreja*, Beograd–Zemun 1928.

Re z i m e

Jugoslavenska historiografija i osmanistika bave se već oko stotinu godina pitanjem nastanka i karaktera bosanskog *begovata*. (*Begovat* je specifičan bosanski turcizam izveden od osmanskog plurala *begāvāt*). U toj literaturi ističu se radovi i prilozi Safvet-bega Bašagića, Ćire Truhelke, Vladislava Skarića, Vase Čubrilovića, Hamdije Kreševljakovića, Behije Zlatar. Na današnjem stepenu istraživanja, o bosanskom begovatu se može reći da je to specifična socijalna formacija koja je postupno nastajala na tlu Bosanskog sandžaka odnosno pašaluka od 1463. do 1800. godine, svoje puno historijsko i socijalno ispoljavanje doživjela u vremenu od 1800. do 1918. godine, a nestala između 1918. i 1945. godine.

Zainteresovale su nas neke specifičnosti institucije braka u toj socijalnoj formaciji, pa smo ih nešto detaljnije proučili. Naš rad se temelji na arhivskoj građi, putopisima, naučnoj literaturi o begovatu, te na anketama potomaka bosanskih begovskih porodica, koje smo vršili od 1980. do 1988. godine. Utvrdili smo pojavu brakova između najbližih rođaka, djece dva brata, rjeđe djece brata i sestre, te brakova između rođaka u trećem, četvrtom i daljim koljenima. Ovakva praksa je opravdavana islamskim učenjem o *kufvu*, odnosno pojavi sklapanja braka između Muhamedovih potomaka u uskom porodičnom krugu. Među begovima su uočene i institucije sororata i levirata. Sve ove specifičnosti braka imaju svoje izvorište u nastojanju da se proširi ili očuva porodični posjed, kao i da se što je moguće više osujete brakovi djece iz begovskih porodica sa onima iz nebegovskih i da se time sačuva ekskluzivnost i nepatvorenost porodičnog stabla.

Institucije mnogoženstva i konkubinata nisu bile česte među bosanskim begovima, ali se među njima češće susreću nego u nekim društvenim slojevima bosanskih Muslimana. Ustanova rođackog begovskog braka, po svojoj prilici, utjecala je na slične pojave zabilježene među sarajevskim patrijarhalnim trgovačkim patricijatom te u uskom krugu sefardske plutokracije.

LES POÈTES OTTOMANS DES VILLES DE BOSNIE ONT-ILS ÉCRIT UNE POÉSIE URBAINE?

Il faudrait, avant tout, convenir, qu'il est, de toute manière, difficile de parler de la poésie urbaine, et notamment de celle de Bosnie de l'époque ottomane (car nous allons nous intéresser ici à cette période), de même qu'il serait difficile de répondre d'une façon certaine à la question posée ci-dessus. En fait, cette question en révèle d'autres telles que:

- Qu'est-ce qu'une « poésie urbaine »?
- Qui sont les poètes des villes de Bosnie (de l'époque ottomane)?
- De quelles villes s'agit-il ici?
- Quelles sont les formes dans lesquelles une éventuelle « poésie urbaine » a été écrite?
- Enfin, peut-on qualifier de « poésie urbaine » toute poésie créée dans les villes, de même que toute poésie qui chantait des villes.

En effet, nous évoquerons ici ces deux catégories: la poésie écrite par les poètes des villes de Bosnie et la poésie qui chantaient des villes de Bosnie. Ainsi, nous essayerons de répondre aux questions posées ci-dessus.

Notons, avant tout, que la plupart de poètes bosniaques qui vivaient à l'époque ottoman étaient musulmans et qu'ils écrivaient en langue turque. Ces poètes pourraient être divisés en:

1. Poètes savants qui écrivaient une poésie de « divan », c'est à dire une poésie d'élite, qui imposait à ses auteurs des règles complexes et un lexique spécifique: cette poésie était le plus souvent inspirée de la pensée mystique (soufie). Or, les poètes des villes de Bosnie écrivaient pour la plupart (ou bien essayaient d'écrire) une poésie de ce genre, en essayant également d'imiter les grands poètes du centre de l'Empire.

2. Poètes dont la poésie peut se situer plutôt dans le genre de la poésie populaire; il s'agit ici pour la plupart des derviches qui écrivaient un poésie de tekke, dite « halk tekke siiri », et qui utilisaient un metre et un vocabulaire plus simple que les poètes de « divan ». Le genre le plus fréquent de cette poésie était « ilahi » (ode de Dieu qui chante l'Unité de l'Être).

3. Il s'agirait ici d'une catégorie intermédiaire qui comprendrait des poètes écrivant à la fois une poésie de cour et une poésie populaire. Les poètes de Bosnie appartenant à cette catégorie sont d'ailleurs les plus nombreux (ce qui est généralement le cas dans la poésie ottomane).

Si l'on accepte le fait que la poésie de cour (celle de « divan ») équivaut à la poésie urbaine, étant donné qu'elle est, entre autre, représentative des grandes

villes de l'Empire, si l'on admet également que la plupart des poètes de Bosnie écrivaient une poésie qui se situe entre celle de « divan » et celle de « halk tekké siiri » (comme par exemple le poète Kaimi du XVII^e siècle, de Sarajevo),¹ de même que si l'on admet qu'il n'y a pas eu de poètes vivant dans la campagne, alors la réponse à la question posée ci-dessus serait plutôt la suivante: les poètes des villes de Bosnie n'ont pas, ou presque pas, écrit une poésie urbaine. Car, rares sont des poètes qui écrivaient une poésie d'élite, semblable à celle de Nedim ou de Fuzuli, par exemple. Même chez les poètes considérés comme poètes savants et fin lettres, tel que Nihadi du XVI^e siècle, on lit de nombreuses fautes de langue turque qui était la langue de leur poésie.

Il est également difficile de trouver des poètes de Bosnie dont l'oeuvre ressemble à celle de Yunus Emre, ou bien à celle de Karaca Oglan par exemple; c'est à dire, on ne peut pas constater l'existence d'une poésie d'« asik » à proprement parler. En fait, F. Nametak évoque les poèmes populaires tels que « destan » ou « turku », mais il affirme également qu'il s'agit ici d'auteurs anonymes.² Or, nous ne tiendrons pas compte, dans cette communication, de la poésie des auteurs anonymes. On s'aperçoit, par ailleurs, que la plupart des poètes de Bosnie écrivaient les odes de Dieu qui très souvent représentaient un mélange du genre poétique; d'une part, ils étaient inspirés du soufisme et, d'autre part, ils décrivaient des événements politiques (comme par exemple le poète Kaimi, cité ci-dessus). De plus, les poèmes des auteurs bosniaques sont très souvent spécifiques par rapport à ceux des poètes du centre de l'Empire car, outre les fautes de langue, ils peuvent également comporter de nombreux éléments de langue slave, nommée bosniaque. Malgré tout cela, il est un fait paradoxal: la poésie des poètes de Bosnie est écrite dans le même « style » que celle des poètes du Centre de l'Empire ottoman.

Aussi, avons-nous en partie déjà répondu à la question « qui sont les poètes des villes? », étant donné que pratiquement tous vivaient dans des villes de Bosnie, et que la plupart étaient nés dans celles-ci. On ne connaît pas un seul poète qui, résigné, se serait retiré à la campagne, mais on sait, par ailleurs, que les poètes, ayant eu des démêlés avec les autorités locales, changeaient souvent de ville, soit restant en Bosnie, comme Kaimi, soit partant pour la capitale, comme par exemple Habiba Rizvanbegović, pour ne citer que celle-ci, l'une des rares poétesses de l'Empire ottoman.

Les villes de Bosnie dans lesquelles les poètes vivaient le plus souvent étaient surtout Mostar et Sarajevo. C'est également dans celles-ci qu'ils sont souvent nés. Viennent ensuite Travnik, Banja Luka, Prusac, Stolac, etc. Il suffit de consulter des ouvrages bio-bibliographique pour s'en convaincre.³

Notons, une fois de plus qu'il est difficile de parler de la poésie urbaine du point de vue de la poétique orientale islamique; mais ayant accepté le fait que la poésie de « divan » représente une poésie urbaine, il faut également souligner qu'il n'existe pratiquement pas de genres dans cette poésie. Autrement dit, les formes de cette poésie ne sont pas les genres, à la différence de la poésie arabe ou persane. On s'aperçoit que les poètes ottomans pouvaient utiliser presque toutes les formes possibles pour exprimer les différents sujets ou thèmes. Par exemple, les odes de Dieu pouvaient être exprimées soit sous forme de « kaside » soit sous forme de « gazel ». Or, une « poésie urbaine » aurait pu être rédigée sous n'importe quelle forme poétique de poésie de « divan ».

Toutefois, il n'est pas rare que les commentateurs de cette poésie utilisent des catégories propres à une esthétique européenne. C'est ainsi qu'on évoque les poètes lyriques, tels que Ziyai, Nerkesi, Mezaki etc., ainsi que des poètes

épiques (bien qu'il s'agisse, comme l'affirme également F. Nametak, le plus souvent d'auteurs anonymes).⁴

Or, si l'on ne peut pas parler d'une véritable poésie urbaine, on peut, tout au moins, constater avec certitude qu'il existe un grand nombre de poèmes écrits sur les villes de Bosnie. V. Boškov situe cette poésie dans un genre à part, le désignant par le terme allemand de « Städtgedichte ». ⁵ D'autre part, le même auteur souligne la différence entre la poésie de « Städtgedichte » et un autre genre, celui de « šehr-engiz ». Nombreux sont, selon Boškov, les motifs utilisés par les poètes qui écrivaient des poèmes de « Städtgedichte », alors que les « šehr-engiz » (qui signifierait ceux qui excitent la ville), ne chante qu'une seule et même chose: la beauté des garçons d'une ville.⁶

Tous les poèmes à propos des villes auraient été, salon V. Boškov, édités par D. Mušić et M. Handžić, alors que F. Nametak cite d'autres poèmes qui n'ont pas encore été édités de nos jours.⁷ Toujours selon F. Nametak, les plus beaux « šehr-engiz » ont été écrits par Derviš Žagrić et Adli Čelebi, tous les deux de Mostar.⁸ Nametak suppose, cependant, que le poète Mesihî de Priština fut le premier à rédiger un véritable « šehr-engiz », alors que, selon Boškov, Derviš Paša Bejazidagić, qui, en 1601/2, séjourna à Mostar, ville à laquelle il consacra son poème, était l'un des premiers auteurs de ce genre poétique.⁹ Par ailleurs, tous les commentateurs affirment que la première ville chantée par les poètes, fut Mostar.

Notons également que tous les poètes de ce genre, selon V. Boškov, ont chanté uniquement les villes de Mostar et de Sarajevo. Ceci est compréhensible si l'on sait que la plupart des poètes étaient originaires de Sarajevo ou de Mostar, mais F. Nametak cite également des poèmes qui ont chanté d'autres villes.¹⁰

Parmi les poètes qui ont décrit Sarajevo, il faut citer avant tout Nerkesi et Meyli Gurani, alors que le poète Medjazi aurait écrit, peut-être, les plus beaux vers sur Mostar, notamment sur le vieux pont de la ville, qui a été d'ailleurs le sujet de prédilection des poètes de cette ville. Citons, à titre d'exemple, l'un de ces vers: « Le pont, tel un amoureux au coeur assoiffé, serra la rivière dans ses bras ».¹¹

V. Boškov affirme également que tous les poètes qui ont chanté des villes, ont toujours fait des éloges à ces villes, alors que l'on lit chez F. Paša Šerifović, par exemple, plusieurs poèmes où le poète ne cache pas son antipathie pour Mostar.¹²

Outre les poètes cités, il existerait encore une autre catégorie des poètes qui en décrivant les luttes dans l'Empire, ont également décrit de nombreuses villes de Bosnie, ou même des villes dalmates: Split, Zadar et d'autres, comme par exemple le poète Kaimi.¹³ Ce genre de poètes ne sont pas cités par les commentateurs.

Par ailleurs, il nous semble intéressant de constater qu'il n'y a presque pas eu de poètes qui ont écrit sur la ville d'Istanbul, quoi que nombreux furent ceux qui y ont fait leurs études. A part le poète Vusleti (Ali Beg Pašić), qui a décrit la construction du Seray de Beşiktaş à Istanbul, on ne connaît pas à présent un autre poète de ce genre.¹⁴

Bien que de nombreuses villes soient présentées dans la poésie populaire des auteurs anonymes, nous ne sommes pas intéressés, cette fois-ci, à cette dernière qu'il s'agisse des « sevdalinke », chansons de villes, ou bien des romances des Sepharades bosniaques.¹⁵

Et pour terminer, on pourrait poser, une fois de plus, la question suivante: la poésie qui chante des villes de Bosnie, peut-elle être obligatoirement considérée

comme une poésie urbaine? Si nous avons supposé que seule la poésie de « divan » peut être considérée comme une véritable « poésie urbaine », alors on peut convenir du fait que les poètes de « divan », qui ont écrit sur des villes, sont également des auteurs de la « poésie urbaine ». Enfin, seules de nombreuses monographies sur les poètes de Bosnie pourront confirmer ce qui reste toujours une hypothèse de nos jours.

¹ Cf. entre autres, J. Šamić, *Divan de Kaimi*, Editions ADFP, Paris 1986.

² Cf. Fehim Nametak, *Pregled književnog stvaranja bosansko-hercegovačkih Muslimana na turskom jeziku*, Starješinstvo Islamske Zajednice, Sarajevo 1989, 35, 36.

³ Cf. entre autres, Hazim Šabanović, *Književnost Muslimana Bosne i Hercegovine na orijentalnim jezicima*, Sarajevo 1973, et F. Nametak, *op. cit.*

⁴ F. Nametak, *op. cit.*

⁵ Cf. Vančo Boškov, *Motivi u pjesmama o gradovima Bosne i Hercegovine na turskom jeziku*, Poseban otisak Odjeljenja za književnost Instituta za jezik i književnost u Sarajevu knj. III–IV, Sarajevo 1975.

⁶ Cf. V. Boškov, *op. cit.*

⁷ Cf. V. Boškov, *op. cit.*, et F. Nametak, *op. cit.*

⁸ F. Nametak, *op. cit.*, 36.

⁹ Cf. F. Nametak, *op. cit.*, 36 et V. Boškov, *op. cit.*

¹⁰ Nametak cite les poètes Derviš Paša Bejazidagić et Turabi de Travnik qui ont chanté Stoni Beograd, c. à d. la ville Sekesfehervar, ainsi que Selman Turabić qui a chanté les villes hongroises Budim et Egri. Cf. Nametak, *op. cit.*, 91–92.

¹¹ Cf. V. Boškov, *op. cit.* et O. Mušić: *Mostar u turskoj pjesmi iz XVII vijeka*, Prilozi za orijentalnu filologiju, XIV–XV (1964–65), Sarajevo, 73–100.

¹² Cf. F. Nametak, *Fadil paša Šerifović, pjesnik i epigrafičar Bosne*, Sarajevo 1980, 130.

¹³ Cf. J. Šamić, *op. cit.*

¹⁴ Cf. F. Nametak, *Pregled...*, 129.

¹⁵ Cf. H. Tahmišić, *Poezija Sarajeva*, Svjetlost, Sarajevo 1968, 264 et 373–376.

DA LI SU PJSNICI BOSANSKIH GRADOVA PISALI URBANU POEZIJU?

Re z i m e

Mada je teško govoriti o urbanoj poeziji, posebno o urbanoj poeziji u Bosni u otomansko doba, pokušali smo da odgovorimo na nekoliko pitanja što ih proučavanje tog pjesništva otkriva: šta je to urbana poezija, ko su pjesnici, u kakvim formama je ta poezija pisana itd. U stvari, osvijetlili smo dvije kategorije pjesnika: one koji su živjeli u bosanskim gradovima i one koji su te gradove opjevali.

Ako se složimo da urbanoj poeziji odgovara samo dvorska poezija (poezija „divana“), a većina bosanskih pjesnika je pisala poeziju koja se može smjestiti negdje između „divanske“ i narodne („halk siiri“), odgovor na pitanje postavljeno samim naslovom bio bi sljedeći: otomanski pjesnici u bosanskim gradovima nisu, ili gotovo da nisu, pisali poeziju elite, tj. urbanu poeziju u pravom smislu te riječi. S druge strane, mudro je zabilježiti da su bosanski pjesnici osobeni u poređenju s onima iz centralnog dijela Carstva, jer turski jezik kojim pišu često ima grešaka, kaogod i mnogobrojne elemente slovenskog jezika nazvanog bosanskim. Uprkos tome, nešto je paradoksalno: poezija otomanskih pjesnika u Bosni pisana je istim „stilom“ kao poezija pjesnika u središnjim dijelovima Otomanskog Carstva.

Ako se i ne može govoriti o pravoj urbanoj poeziji, može se makar konstatovati da su o bosanskim gradovima napisane mnogobrojne pjesme. Na koncu, može se reći da su bosanski pjesnici najčešće pjevali o dva bosanska grada – Mostaru i Sarajevu.

TANZIMAT TURC ET CULTURE URBAINE EN SERBIE DU XIX^e SIÈCLE

Dans le cadre de plusieurs siècles d'histoire de l'Empire Ottoman Tanzimat (1839–1876) occupe une place particulière. Le problème des rapports mutuels et des liens entre Tanzimat et la culture urbaine en Serbie du XIX^e siècle n'a pas reçu l'attention méritée dans la littérature professionnelle de notre pays. Les principaux courants culturels et artistiques durant la première moitié du XIX^e siècle ont surtout été étudiés dans le cadre de la vie des Serbes en Autriche et en Hongrie et des liens avec eux, donc de cette partie de notre population qui était tout au long du XVIII^e, avec les autres peuples de la monarchie austro-hongroise, insérée dans les courants des Lumières.¹ C'est un fait que l'Etat serbe devenu indépendant au XIX^e siècle se dirigeait d'un pas ferme vers la modernisation et l'euro péisation dans l'intention de rejeter et repousser un autre fait objectif, celui du pouvoir, ne serait-ce que formel, du gouvernement turc à Istanbul, jouissant encore d'une certaine influence dans ses provinces, et avec lui tout l'héritage oriental devenu au cours des siècles partie intégrante et indissoluble de la culture serbe. Le résultat en est que les réformes de Tanzimat dans notre histoire culturelle ou bien ne sont pas mentionnées² ou bien, quand elles le sont, le jugement sur cette période est négatif.³ Les années de Tanzimat coïncident d'autre part avec une époque importante de l'histoire serbe récente: c'est l'époque qui s'étend entre l'année où le prince Miloš a quitté la Serbie en 1839 et la date où le drapeau turc, dernier symbole du pouvoir suprême turc, a été enlevé de la forteresse de Belgrade le jour de la déclaration de guerre à la Turquie en 1876. Donc, les réformes de Tanzimat méritent l'attention particulière de nos futurs chercheurs.

Nous ne trouvons pas l'explication du terme «Tanzimat» dans le Dictionnaire serbe de Vuk St. Karadžić de 1852, mais il est notoire qu'il s'agit d'un terme arabe dont la traduction est Réformes. Tanzimati-hayrie (arabe) signifie bons décrets, (lois) bienfaisants, promulgués dans l'Empire Turc à partir du Hatishérif (charte du sultan) de 1839 et introduisant des réformes.⁴ L'époque orageuse des changements vers le milieu du siècle a été précédée du règne du sultan Mahmoud II (1808–1839), qui a amorcé et orienté les réformes en abolissant les anciennes institutions et en organisant de nouvelles, en majeure partie empruntées à l'Occident. Sous la pression de sévères mesures économiques et financières, fruits des réformes et des guerres, il a commencé la division du pouvoir central ce qui a eu ensuite pour résultat la répartition des tâches législatives et exécutives en ministères. Sur la recommandation de Mustapha

Reschid le sultan a établi plusieurs conseils, chargés de l'étude des projets de lois et de propositions de nouvelles lois, ainsi que le conseil suprême, chargé des « réorganisations bienfaisantes » de la société et de l'Etat, qui mèneraient à « un Etat ordonné et stable ». Le projet de réforme a été nommé Tanzimat, d'après le travail de ce conseil au pluriel plutôt qu'après le décret qui le constituait.⁵ Le règne de Mahmoud II a apporté une prise de conscience et l'intérêt pour l'occident, mais aussi le sentiment qu'il faut abandonner les traditions ottomanes si l'empire veut survivre face à l'Europe plus avancée du point de vue technique.⁶ Les changements s'effectuèrent progressivement dans les diverses sphères de la vie – depuis la manière de se vêtir jusqu'au langage, la manière de penser et même de se divertir. Le sultan lui-même a introduit les journaux. En 1815 Mahmoud II a quitté sa résidence de la vieille Topkapi pour s'installer dans un palais moderne près de Dolmabahché au Bosphore, qui est resté la résidence officielle jusqu'à la fin du siècle et il a été meublé de canapés, de tables et de chaises à l'occidentale. Le sultan lui-même a commencé à se vêtir comme un souverain européen, il a raccourci sa barbe et il s'est mis à porter des bonnets, vestons et pantalons occidentaux adaptés à ses goûts. Il était le premier sultan à prendre part aux réceptions publiques et à assister aux concerts, opéras et ballets présentés dans les ambassades des pays occidentaux; avec l'aide de Donizetti il a amené des musiciens occidentaux et il a transformé les Hassa-musiciens en orchestre militaire organisé à la manière de l'Europe occidentale. Sous peu les ministres, les fonctionnaires de l'administration et les dignitaires militaires sont apparus en vêtements occidentaux, avec le fêz qui auparavant couvrait officiellement la tête de Mansure militaire. Le fêz représentait le plus important symbole de l'homme turc moderne, il a du coup effacé toutes les différences dues à l'appartenance aux diverses classes, religions ou catégories officielles, contrairement au turban qui manifestait et symbolisait tout cela dans la société ottomane traditionnelle.⁷ Puisque presque toutes les classes sociales avaient adopté la manière moderne de se vêtir, celle-ci est devenue en 1829 obligatoire de par la loi pour les civils, les militaires et les fonctionnaires administratifs, tandis que le turban et les autres vêtements n'étaient permis qu'aux dignitaires religieux.⁸ Le sultan s'est mis à apprendre le français et bientôt les écoles de traduction ont été assiégées par de jeunes gens, les contacts entre les ottomans et les étrangers se sont considérablement améliorés. Puisque Mahmoud II est mort en 1839 de tuberculose, ses fils et héritiers étaient Abdumédjid (1839–1861) et Abdulaziz (1861–1876), dont les règnes couvrent toute l'époque de Tanzimat. Dès le début de règne du nouveau sultan les réformes ont été proclamées, réformes élaborées par le « père » du Tanzimat Mustapha Reschid, alors ministre des affaires étrangères. Il a rédigé le Décret impérial et Abdulaziz l'a signé et proclamé le 3 novembre 1839 en présence du Grand Vizir, de la cour, du gouvernement et des ambassadeurs et représentants étrangers.⁹ Par sa signature le sultan a donné son accord à l'établissement de nouvelles institutions qui garantiraient à ses sujets la sécurité de la vie, de l'honneur et des biens, qui, ensuite, définiraient une manière régulière de fixer les impôts et de les collecter qui également développeraient de nouvelles méthodes en vue d'assurer un recrutement de soldats équitable, ainsi que les exercices et l'entretien de l'armée. Le décret a donné une forme définitive à l'interprétation des compétences et des responsabilités de l'Etat, y compris la protection de la vie, de l'honneur et des biens des sujets et une justice égale pour tous les sujets indifféremment de leur confession, en adoptant ainsi une bonne partie des idéaux proclamés par la Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen de 1789.¹⁰ Un groupe

de ministres et de fonctionnaires, dits partisans de Tanzimat – tanzimatchilars – a assuré la réalisation de ces promesses pendant les 40 années suivantes. En même temps le Décret impérial a été un pas décisif vers l'occidentalisation de la culture et des arts turcs et la littérature classique du « Divan » a été remplacée par une nouvelle littérature, entièrement occidentale à la fois par sa forme et par ses techniques. La peinture, après presque un demi-siècle d'errements allant de l'ancienne miniature décorative aux premières apparitions du goût occidental, a maîtrisé vers le milieu du siècle la perspective accompagnée du jeu clair-obscur et de l'imitation réaliste de la nature.¹¹ Les anciens métiers d'art ont rapidement perdu leur prestige face à la concurrence étrangère et aux limites imposées par de puissants corps de métiers, mais l'industrie moderne commençait déjà à se développer.¹² Dans des villes importantes d'Anatolie et de Roumélie des usines de tapis et de trames de tapis ont été ouvertes, ainsi que des usines textiles, de soie en particulier. D'autres industries ont également été développées, ainsi Tanzimat a indirectement stimulé la croissance des classes moyennes urbaines, constituée par les boutiquiers, commerçants, artisans et usuriers, musulmans ou non, qui avaient tous les mêmes intérêts économiques et les mêmes tendances sociales. La position économique supérieure des classes moyennes a ébranlé la communauté traditionnelle, fondée sur la religion, donc la conséquence directe des réformes de Tanzimat a été l'affaiblissement des institutions religieuses et l'abolition du monopole de l'uléma (corps de théologiens) dans les domaines de la juridiction et de l'enseignement. En même temps la montée des classes moyennes a provoqué l'éveil intellectuel et la formation d'une nouvelle catégorie d'intellectuels ottomans, qui ont enlevé à l'uléma son rôle traditionnel de guide culturel de la communauté musulmane. Les intellectuels progressistes musulmans ont abandonné les formes et les thèmes traditionnels de la littérature ottomane et on a emprunté à l'occident des pièces de théâtre,¹³ des romans, des opéras, des nouvelles, des essais, ainsi que des traités politiques sur des problèmes intéressant tous les sujets de l'Empire. La réforme de l'enseignement et l'ouverture d'écoles laïques, accessibles à tous les sujets de l'Empire indifféremment de leur confession, ont rapidement fait baisser le nombre d'illétrés, ce qui a fait augmenter le nombre d'imprimeries et de maisons d'édition.¹⁴ Non seulement le nombre de livres mais aussi celui de journaux et périodiques a augmenté, la modernisation de l'alphabet et de la langue étaient en cours; une Commission consultative a été formée avec pour tâche d'élaborer un système d'enseignement laïque et elle a proposé dès 1845 le remplacement de nombreux mots et expressions arabes et persans par des équivalents turcs.¹⁵

Conformément à la Loi sur l'enseignement de 1869 un certain nombre d'institutions culturelles a été fondé. Le Musée d'antiquités a été fondé en 1847 à l'église de Sainte Irène et cette collection est devenue la base du nouveau Musée Impérial inauguré au même endroit à la fin des années soixante du XIX^e s. Le Musée était dirigé par des directeurs étrangers, qui ont également entrepris des fouilles archéologiques dans tout l'Empire. En 1847 un décret sur les antiquités a été publié et l'année suivante l'école formant des archéologues et des muséologues ottomans a été ouverte au Musée. Le Palais Dolmabahché a été modernisé en 1865 et le sultan Abdulaziz est allé à Paris à l'inauguration de l'Exposition mondiale de 1868 sur invitation de l'empereur Napoléon III. Les intellectuels turcs séjournant à Paris étaient de plus en plus nombreux, surtout les écrivains et les peintres,¹⁶ qui ont eu l'occasion de prendre contact personnellement avec les orientalistes français renommés de l'époque.

L'objectif principal du Tanzimat était un contrôle plus rigoureux des provinces par le centre en vue de protéger et d'améliorer la vie et la situation matérielle des sujets. Le Décret sur la réforme de 1856 a confirmé de nouveau les garanties données par le Décret Impérial, notamment en ce qui concerne la liberté de confession, la sécurité des personnes et des biens ainsi que l'égalité et les fruits des réformes pour tous les sujets de l'Empire. Jusqu'à la fin de 1876 le nouveau système des provinces a été mis en place dans l'ensemble de l'Empire. Les nouveaux règlements visaient surtout les non-musulmans et leur but était de les faire renoncer à leur désir d'autonomie ou d'indépendance et à leurs efforts dans ce sens. Par la réforme du système fiscal Tanzimat a supprimé en 1840 toutes les taxes additionnelles en établissant un seul impôt de base généralisé et l'impôt traditionnel dû par les non-musulmans (dzizje) datant de la lointaine année 1592 a été définitivement supprimé dès l'année cruciale – 1839. La guerre de Crimée en 1853 a aggravé la situation générale, puisque l'entretien des troupes alliées et leur installation sur le territoire ottoman représentaient des charges énormes. Malgré diverses mesures financières en vue d'améliorer la situation, la stabilité financière de l'Empire s'est trouvée ébranlée, le menaçant de catastrophe en 1876, année où ont été institués grâce à la propagande des Jeunes Ottomans, la Constitution et le Parlement pour lesquels des préparatifs avaient déjà été faits à l'époque du Tanzimat.¹⁷

Le début du XIX^e siècle marque dans la vie politique, économique et sociale de la Serbie le commencement d'une époque orageuse. Au moment de la guerre russo-turque l'aide russe a encouragé les nationalistes serbes sous la direction de Karageorges et l'insurrection initiale contre la tyrannie des janissaires de Belgrade s'est transformée en guerre d'indépendance. Lors de la signature du Traité de Bucarest l'empereur Alexandre a réussi à faire admettre l'autonomie serbe aux Ottomans et à les convaincre de renoncer à la punition des Serbes pour leur rôle dans la guerre. Puisque la politique centraliste de Karageorges rebutait les représentants du peuple et les francs-tireurs (haïdouks) les Ottomans ont battu sans grande peine son armée et après le départ de Karageorges de Serbie en 1813 les représentants serbes, qui acceptaient la domination turque, recevaient le titre de « knez » (prince) de leurs territoires. Le rival de Karageorges, Miloš Obrenović, qui avait gagné la confiance de la population locale, a été proclamé grand prince de Šumadia, partie centrale de la Serbie. En 1815 une nouvelle insurrection éclate, connue comme deuxième révolution serbe, avec à sa tête Miloš, qui souhaitait une Serbie unie, gouvernée par un prince, mais sous le pouvoir suprême des Ottomans. L'activité de la Russie contre les Ottomans a obligé Mahmoud à proclamer Miloš prince de toute la Serbie et à autoriser les Serbes à former leur propre armée et leur parlement. Par le Traité d'Andrinople de 1829 le sultan a reconnu Miloš comme prince héréditaire de Serbie et il a autorisé le retrait des soldats féodaux et de toutes les garnisons ottomanes de Serbie, ne laissant que quelques troupes dans les forteresses frontalières. Les Serbes ont été considérablement soulagés par l'abolition de toutes les taxes versées auparavant à l'administration ottomane, l'impôt annuel restant l'unique redevance aux Turcs. L'année suivante la France a conquis l'Algérie, le plus important des territoires nord-africains, le sultan s'est donc vu obligé d'élargir les privilèges accordés à l'Etat autonome serbe: il a reconnu l'hérédité du titre de Miloš en lui rendant les régions (nahia) enlevées à la Serbie à la suite de l'échec de la Première insurrection. Quoiqu'illettré le Prince a pu appréhender l'esprit de l'époque nouvelle: à partir de 1830 on a commencé à envoyer les jeunes Serbes faire des études en Russie, en Hongrie, en Autriche et

en Allemagne. D'autre part des médecins, des professeurs, des ingénieurs se sont mis à venir de l'étranger, invités par le Prince. Le despotisme du prince Miloš a provoqué, après la rébellion de 1835 dite Insurrection de Mileta, la promulgation de la première constitution de l'Etat moderne serbe, dite Constitution de la Visitation (d'après sa date), qui prévoyait le partage du pouvoir par le Prince avec le Conseil. Bien que cette constitution ne soit jamais entrée en vigueur, elle a été suivie d'un *Hatisherif* promulgué par la Porte en 1838, dit « Constitution turque » qui a limité le pouvoir du Prince par le Conseil et instauré des conseillers que le Prince ne pouvait pas licencier. Leurs différends ont mené à l'abdication du prince le 13 juin 1839 et les défenseurs de la constitution ont amené au pouvoir le fils de Karageorges, Alexandre, qui a régné jusqu'en 1858, continuant à développer la Serbie et son système juridique et légal. Après 19 ans d'exil le prince Miloš est revenu en Serbie et a commencé son deuxième règne, de deux ans seulement. La Paix de Paris de 1856 a confirmé l'autonomie de la Serbie sous le pouvoir suprême des Ottomans, garantie par les grandes puissances, et les Ottomans se sont réservé le droit de stationnement de leurs garnisons sur son territoire. A partir de 1860 l'héritier de Miloš, Mihailo (Michel) s'est efforcé d'abolir définitivement le pouvoir turc dans cette partie de l'Europe en concluant des accords avec les peuples chrétiens des Balkans. Malgré tous les efforts pour éviter un conflit, il a tout de même éclaté et le 3 juin 1862 la ville de Belgrade a été bombardée par l'artillerie de la forteresse de Kalemegdan. L'assassinat inattendu du prince Michel a de nouveau changé la situation politique en Serbie et Milan Obrenović, petit-fils encore mineur du frère de Miloš, Yevrem, a été proclamé prince. L'insurrection en Herzégovina en 1875 et l'état d'esprit du peuple ont incité Milan à déclarer la guerre à la Turquie le 18 juin 1876, le jour même où le drapeau turc a été enlevé de la forteresse de Belgrade. Ce conflit, avec une armée turque considérablement plus nombreuse, dans lequel la Russie est intervenue, s'est soldé par la signature du Traité de San-Stefano en 1878, défavorable à la Serbie. Sur la demande des autres grandes puissances celui-ci a été remplacé par le Traité de Berlin, qui a apporté à la Serbie l'indépendance et une certaine extension territoriale.

La culture urbaine en Serbie entre le Congrès de Vienne de 1815 et la Révolution de 1848 a été fortement marquée par les générations d'étudiants serbes formés à Vienne et à Budapest, qui ont contribué à l'eupérisation de l'art serbe en introduisant les caractéristiques des conceptions et du goût dominants de Biedermeier non seulement dans l'art, mais aussi dans la vie quotidienne. Le Biedermeier serbe, dont les meilleures oeuvres atteignent le niveau européen, éclaire tout d'abord, grâce aux portraits des personnalités de la vie publique, des commerçants, des officiers, des fonctionnaires et de leurs familles, les rapports sociaux; les conditions matérielles et même la situation culturelle de l'époque. Les peintres des autres régions, surtout ceux de l'autre côté de la Save et du Danube, avaient déjà commencé à affluer en Serbie dès l'époque de Karageorges, mais alors les maîtres du pays, formés dans l'esprit de l'art traditionnel balkanique, dominaient.¹⁸ Le pouvoir insurrectionnel s'efforçait d'éliminer tout ce qui rappelait le règne turc et d'adopter la culture et les moeurs occidentales; il introduisait donc également des nouveautés dans l'habillement. Dès 1808 les troupes régulières ont obtenu des uniformes faits selon les modèles européens et même Karageorges avait des vêtements européens.¹⁹ Par contre le prince Miloš restait fidèle à la manière orientale dominante et sa résidence a été jusqu'aux années trente aménagée à la manière orientale,²⁰ quoique le sultan eût dès 1815 aménagé la sienne à la mode européenne. Les palais du prince conçus

classe, nationalité et confession, ce que le « Serbske novine » (Journal serbe) a cité en exemple à d'autres gouvernements européens.²⁸ De nombreuses institutions ont été formées en Serbie et à partir des années soixante il y a eu d'autres formes de travail organisées avec l'intention de promouvoir tous les domaines scientifiques qui stimuleraient l'euro péisation. Ceci coïncide précisément avec la publication du Décret sur les réformes, et le Tanzimat, selon les historiens turcs, « a été l'assaut vers la culture, la science et l'enseignement européens ».²⁹

Dans l'année qui marque le 150^e anniversaire du début de Tanzimat, nous pourrions réexaminer notre conviction que le peuple serbe sous l'autorité turque dans la région du pacha de Belgrade vivait dans des conditions sociales, politiques et culturelles³⁰ très défavorables et définir la portée et les résultats véritables des réformes de Tanzimat, dont les effets ont été sensibles surtout dans les parties balkaniques de l'Empire Ottoman au milieu du XIX^e siècle et dont l'influence a, certes, été grande dans nos régions. Il est hors de doute que l'Etat serbe s'est tourné vers l'Europe pendant sa période de rénovation, mais il faut également examiner les conditions et les circonstances de ces événements. Le fait que l'Empire régnant ait à cette même époque pris pour modèle l'Europe aurait contribué – semble-t-il – à une rapide euro péisation de la culture urbaine en Serbie.

¹ D. Medaković, *Srpska umetnost u XIX veku – do 1870, Istorija srpskog naroda*, V-2, Beograd 1981, 416-426; Isti, *Srpska umetnost u XIX veku*, Beograd 1981; B. Vujović, *Umetnost obnovljene Srbije 1791-1848*, Beograd 1986.

² Groupe d'auteurs, *Beograd u XIX veku*, catalogue de l'exposition, Zagreb 1968, litt. de la note l. De l'influence de Tanzimat sur la situation culturelle en Macédoine: chez M. Karahasan, *Obrazovanieto vo Turcija i Makedonija vo vremeto na Tazimatot*, Odbrani trudovi, Skopje 1983, 9-27.

³ Dans la préface au catalogue de l'exposition « Belgrade au XIX^e siècle » on cite que « le puissant Empire turc en entrant en crise essayait, sans en choisir les moyens, de conserver ses positions conquises dans le système féodal conservateur ».

⁴ A. Škaljić, *turcizmi u srpskohrvatskom jeziku*, Sarajevo 1979, 600.

⁵ J. von Hammer, *Historija Turskog (Osmanskog) carstva*, 3, Zagreb 1979, 322.

⁶ L'euro péisation de la Turquie ainsi que l'introduction des styles européens dans tous les domaines des activités artistiques se sont déroulées tout au long du XVIII^e siècle. Puisque l'art baroque a conquis la Turquie l'art de la miniature s'est éteint doucement, les arts appliqués ont perdu leur pureté traditionnelle et l'architecture classique a dégénéré. N. Berk, *Istanbul Resim ve Heykel Müzesi*, sans lieu d'édition, 1975, 85.

⁷ Des couvre-chefs à travers l'histoire de la Turquie cf. la riche présentation illustrée et textuelle: I. Kumbaracilar, *Serpuşlar*, sans lieu ni année d'édition.

⁸ S. J. Shaw, K. Ezel, *History of the Ottoman Empire and Turkey*, II, Cambridge 1977, 49.

⁹ I. Artuk-C. Artuk, *The Reform Medal, Türkiyemiz*, 26, (Sans lieu d'édition), Ekim 1978, 46.

¹⁰ La publication du décret a été marquée en 1850 par une médaille de bronze dont l'avvers porte au bord l'inscription des divers buts de la réforme: Justice égale pour tous – L'Instruction Répandue – Les Arts de la Paix encouragés – Les Droits de l'Hospitalité Maintenus – La Dignité de l'Empire Relevée – Protection des Faibles. I. Artuk-C. Artuk, *op. cit.*, 47.

¹¹ N. Berk, *op. cit.*, 85.

¹² Dès l'époque de Mahmoud II des usines de fabrication de képis et d'uniformes pour l'armée ont été construites, et du temps d'Abdulmedjid des machines et des techniciens sont arrivés d'Europe et un certain nombre d'usines a été construit.

¹³ Avant 1839 il y a déjà eu trois théâtres à Istanbul qui jouaient des pièces italiennes, et le premier théâtre vraiment ottoman a été édifié en 1840. Le premier théâtre en langue ottomane a été fondé en 1867. J. von Hammer, *op. cit.*, 405.

¹⁴ Les premières imprimeries ont été fondées à Istanbul par des techniciens étrangers et du pays. M. Karahasan, *op. cit.*, 16.

¹⁵ En 1839 une Commission a été fondée avec pour tâche de préparer des propositions de fondation d'institutions d'enseignement supérieur, scientifiques et d'académies à Istanbul, Andrinople et Salonique. B. Ami, *La Turquie d'Europe*, II, Paris 1840, 518. Le Conseil de l'enseignement public a été constitué en 1846 et dès l'année suivante le Ministère des Ecoles publiques a été fondé. Après la guerre de Crimée les systèmes scolaires militaires et civils se sont rapidement développés et en 1869 la Loi sur l'enseignement public a été promulguée et l'année suivante l'université a été établie.

¹⁶ Un des peintres turcs – tête de file au XIX^e siècle, Ahmet Ali-Pacha (1841–1907) a fait un séjour prolongé à Paris. B. Toprak, *Sanat Tarihi, Güzel Sanatlar Akademisi Yayınları*: 25 (Sans lieu d'édition), 1963, 235.

¹⁷ « Ce Parlement comptait dans ses rangs 180 représentants des peuples musulmans, dont Turcs, Arabes et d'autres, et 60 représentants des peuples chrétiens, c'est à dire Serbes, Bulgares, Macédoniens et d'autres... » C. Baysun, *Mustafa Reşit Paşa, Tanzimat*, I, Istanbul 1940, 68.

¹⁸ D. Medaković, *Srpska umetnost u XIX veku*, 64–65.

¹⁹ P. Vasić, *Odela i oružje*, Beograd 1974, 190.

²⁰ Nous sommes informés de deux inventaires du Konak du Prince Miloš de 1824 et 1829. C'est seulement après 1830 et jusqu'à son abdication en 1839 que nous retrouvons dans les documents de la chancellerie du Prince des commandes pour la Cour faites en Europe (Vienne, Budapest, Londres). V. Han, *Primenjena umetnost u Beogradu od Hatišerifa do predaje gradova (1830–67)*, Zbornik radova, *Oslobođenje gradova u Srbiji od Turaka*, Beograd 1970, 693, 694.

²¹ M. Gavrilović, *Miloš Obrenović, 1821–1826*, II, Beograd 1909², 729. Portrait du prince Miloš en turban, peint par Pavel Đurković en 1824.

²² O. D. Pirh, *Putovanje po Srbiji u godini 1829*, Beograd 1899, 34.

²³ P. Vasić, *Preobražaj nošnje u Srbiji tokom XIX veka*, *Etnološki pregled* 4, Beograd 1962, 111, 115.

²⁴ Le tableau de Jovan Isaïlović représentant le prince Milan sur son lit de mort (1839): les membres masculins de la famille régnante sont représentés en uniformes européens et les membres féminins en costume oriental.

²⁵ Les filles du prince Alexandre étaient habillées selon la dernière mode de Paris, tandis que la princesse Persida portait le costume de ville serbe. P. Vasić, *Gradska nošnja Srba od XVI do XIX veka, Gradska kultura na Balkanu*, I, Beograd 1984, 270.

²⁶ La coupe du costume européen est devenue si attrayante que dès la fin du siècle certaines parties du costume traditionnel oriental étaient retaillées selon le modèle occidental. J. M. Scarce, *Turkish Fashion in Transition, Costum*, 14, London 1980, 144–168.

²⁷ B. Vujović, *op. cit.* 430.

²⁸ « Novine serbske », 3. III 1841.

²⁹ S. S. Antel, *Tanzimat Maarifi*, Istanbul 1940, 445.

³⁰ B. Vujović, *op. cit.*, 427.

TURSKI TANZIMAT I GRADSKA KULTURA U SRBIJI U XIX VEKU

Re z i m e

U istoriji Osmanskog carstva, Tanzimat (1839–1876) zauzima posebno mesto. Problemu međusobnih odnosa i veza između Tanzimatata i gradske kulture u Srbiji u XIX veku nije posvećena odgovarajuća pažnja. Osamostaljena srpska država je tokom XIX veka čvrsto koračala putevima modernizacije i evropeizacije, ali je turska vlada iz Carigrada i dalje imala uticaja u svojim provincijama. Tanzimat-hajrije (arapski) označavaju dobre, blagotvorne uredbe (zakone), izdane na osnovu Hatišerifa iz 1839, kojima su sprovedene reforme. Promene su nastupale postepeno, u raznim sferama života, od odevanja do jezika, mišljenja, čak i zabave. Dekretom su određene odgovornosti države prema njenim podanicima, uključujući zaštitu sigurnosti života, časti i imovine, i jednaku pravdu za sve podanike bez obzira na veru. Istovremeno, Carska naredba je bila i odlučan korak u pozapadnjavanju turske kulture i umetnosti, a uspon srednje klase je izazvao i intelektualno buđenje. Dekretom o reformi iz 1856. još jednom su potvrđene sloboda veroispovesti i lična i imovinska sigurnost, kao i jednakost i reforme za sve podanike Carstva.

Godine Tanzimatata poklapaju se sa značajnim i burnim periodom u novijoj srpskoj istoriji, od godine Miloševog napuštanja Srbije 1839. do uklanjanja turske zastave sa beogradske tvrđave na dan objave rata Turskoj 1876. godine. U periodu od Bečkog kongresa

1815. do Revolucije 1848, snažan doprinos evropeizaciji srpske kulture dale su generacije srpskih studenata školovane u Beču i Pešti. U Srbiji su osnivane mnoge ustanove, a od 60-tih godina javili su se i drugi oblici organizovanog rada s ciljem da se unaprede sve naučne oblasti koje bi podstakle evropeizaciju. Kako je to upravo i vreme objavljivanja Dekreta o reformi, čini se da je istovremeno ugledanje Osmanske imperije na Evropu stvorilo povoljne uslove i višestruko doprinelo evropeizaciji gradske kulture u Srbiji u XIX veku.

LE MILIEU URBAIN DES RÉGIONS NOUVELLEMENT LIBÉRÉES DANS LA PROSE SERBE JUSQU'À L'UNIFICATION EN 1918

La notion de *régions nouvellement libérées* est liée au territoire que la Serbie a obtenu après la conclusion de la paix au congrès de Berlin en 1878. Ces régions comprenaient quatre circonscriptions: celles de Pirot, de Niš, de Toplice et de Vranje, où se trouvaient, à l'époque, quatre centres urbains importants: Pirot, Niš, Leskovac et Vranje. Ce territoire se distinguait de la Principauté de Serbie d'antan de par la répartition nationale de sa population, surtout urbaine. Avec les régions nouvellement libérées, la Principauté et, plus tard, le royaume de Serbie, a obtenu des territoires qui ont apporté des spécificités ethnopsychologiques et linguistiques. Jusqu'à la première guerre mondiale, mais même après, ces spécificités trouveront leur écho dans la littérature, surtout dans l'oeuvre d'un des plus grands écrivains serbes, Borisav Stanković.

Afin de pouvoir concevoir la différence qui existe entre les régions nouvellement libérées et la Serbie d'autrefois, il convient d'avoir à l'esprit que la Principauté se trouvait depuis pratiquement déjà soixante ans dans une position de réelle indépendance que seule perturbait le fait que le sultan en était le suzerain. Cependant, à partir de 1833, quand, suite au deuxième édit (*hatisserif*) du sultan, les Turcs ont commencé à quitter la Serbie, à l'exception des villes fortifiées (Belgrade, Šabac, Užice, Sokol, Smederevo et Kladovo) et jusqu'à leur départ définitif (en 1867), les Turcs ne jouaient plus aucun rôle dans la vie sociale et culturelle de la Principauté.

Mais, déjà avant cela, les Turcs ne représentaient pas une minorité influente dans le pachalik de Belgrade. En effet, compte-tenu des secousses permanentes, qui ont duré de la fin du XVIII^e siècle jusqu'en 1815, le territoire de la future Principauté de Serbie a connu des changements spécifiques, atypiques pour la Turquie. Tout d'abord, le nombre d'habitants a brutalement baissé alors que les Turcs ne représentaient plus qu'un pourcentage insignifiant de la population. Les Turcs étaient, pour la plupart, des citadins et l'on distinguait les *erlija* (pour la plupart, des artisans) des *spahija* (grands propriétaires terriens – nobles). Il serait ici intéressant de noter que la notion de *Turcs* sous-entend trois groupes nationaux: les véritables Turcs, les poturaks (Serbes convertis à la religion musulmane) et les Albanais. Jusqu'en 1830, la population urbaine fut, dans une grande majorité, composée de Turcs. Les chrétiens qui, avant les insurrections, vivaient dans les villes avaient été tués ou avaient dû s'enfuir. Pour ce qui est des villes-mêmes, elles avaient été complètement appauvries aussi

bien du point de vue matériel que du point de vue de leur nombre d'habitants. Cela avait été surtout le cas des villes non-fortifiées. Ainsi, par exemple, la ville de Valjevo qui, pendant la *Kočina krajina* (La guerre de Koča, guerre qui opposa l'Autriche à la Turquie de 1788 à 1791), comptait 3000 familles turques, 200 serbes et 24 mosquées, fut, quarante ans plus tard, en 1827, une ville complètement ruinée. Elle ne dénombrait plus alors que 150 familles chrétiennes et 30 turques. Il convient cependant de remarquer que la baisse du nombre de la population turque fut compensée par l'implantation massive des chrétiens, surtout des Serbes, implantation qui fut encouragée par le prince Miloš. Ainsi, quand la « question turque » fut réglée par les *hatisserifs* de 1830 et de 1833, le profil de la population urbaine avait complètement changé. Il ne restait plus dans les villes comme groupe islamique d'assez grande importance que les Gitans-musulmans. Il y avait, par ailleurs, aussi des Gitans-chrétiens, même sur le territoire sous domination turque qui fut annexée à la Serbie en 1878. La Principauté de Serbie s'est constituée comme un Etat particulièrement mononational, surtout à la campagne. Il existait en effet une certaine diversité dans les villes parce qu'il y avait aussi parmi les Serbes de petits groupes de Grecs, de Tsintsares, de Juifs, d'Arméniens et, un peu plus tard, d'Allemands et de Tchèques.

Quand la guerre serbo-turque éclata en 1876, la population citadine dans les futures régions nouvellement libérées se distinguait considérablement de celle de Serbie. De par sa mentalité, c'était une population de » *čaršija* « (ville de marché) typique (Cvijić). Il y avait des centres urbains importants dont deux étaient aussi des sièges de pacha (Niš et Vranje). Niš était aussi le siège d'un évêque et Vranje celui du vicaire du métropolite de Skopje. La population citadine, qui comptait beaucoup de Turcs, avait aussi des groupes influents de commerçants chrétiens qu'on appelait *čorbadžija* (patrons). Leskovac était la ville la plus » turque « et comptait aussi le moins de Serbes parmi la population chrétienne. Par contre, la bourgade voisine, Vlasotinca, ne comptait pas de population turque. La vie de la population chrétienne, dans les dernières années de la domination turque, ne fut pas si difficile et c'est aussi pourquoi les habitants de ces régions affirmèrent plus tard » qu'ils avaient le mieux vécu pendant les dernières années de l'époque turque et au début de l'époque serbe ». A côté des Turcs, le gros de la population était constitué de Serbes, de Grecs, de Tsintsares et de nombreux Gitans. Pour ce qui est de la population villageoise, elle comprenait des Sebes, des Albanais, des Gitans, des Chopes (*Šopovi*: groupe ethnique transitoire entre les Serbes et les Bulgares), des Bulgares, quelques Tsintsares, des Grecs et des Juifs.

Ce qui est caractéristique pour les régions nouvellement libérées c'est que les villes étaient habitées par un grand nombre de Serbes qui jouissaient d'une grande richesse et donc aussi d'une grande puissance politique qui, vu la corruption de Constantinople, découlait directement de la richesse. Ce qui, toutefois, compliquait les relations nationales, c'était la propagande nationale bulgare qui s'est intensifiée après la mise en place de l'Exarchat. Cette propagande se fit surtout ressentir à Pirot et à Vranje. La pression fut moins prononcée à Niš grâce aux bons offices de l'évêque Viktor, par ailleurs d'origine bulgare mais qui était un grand serbophile. Les adeptes de l'Exarchat et ceux du patriarcat de Constantinople étaient en grand conflit, surtout au niveau de la religion et de l'éducation. C'est ainsi que chaque camp essayait de refouler les prêtres et instituteurs du camp adverse n'hésitant pas, bien souvent, à recourir à l'aide des autorités turques corrompues. Vranje fut un exemple typique de leur

conflit. On y ferma les portes de l'école serbe et on y chassa le vicaire du métropolitain de Skopje qui appartenait, par ailleurs, au patriarcat oecuménique. Outre l'option nationale pour ou contre l'exarque, pour beaucoup le motif de ce conflit fut de nature purement personnelle. Ainsi il est notoire que les vieilles familles riches de Vranje furent pratiquement toutes pour le patriarcat, donc pour la Serbie, alors que les nouveaux riches soutinèrent l'exarque. Ces nouveaux *čorbadžija* (patrons) provenaient pour la plupart de la campagne. Nous soulignerons ici que jusqu'à ce qu'il ne s'étende à la Macédoine, ce conflit entre les partisans du patriarcat et ceux de l'exarchat ne fut pas trop mentionné dans la littérature serbe. On n'en parlait principalement que dans la presse politique quotidienne et dans la littérature politique.

Cette division géo-politique peut difficilement se discerner dans la littérature de l'époque. En effet, on y insiste surtout sur la vengeance du Kosovo et sur la libération des frères assujettis, sur l'unification des Serbes. Ainsi, dans les régions de l'Est de la Serbie, on suivait, avec un intérêt qui faiblissait, l'assimilation bulgare de la population non bulgare depuis Vidin jusqu'à Trnovo. Mais, tout cela servait la politique du jour.

Un assez grand nombre d'écrivains ont choisi le milieu des régions nouvellement libérées comme cadre pour l'action de leurs oeuvres littéraires. Cette poésie et cette prose furent, dans la majorité des cas, publiées dans les quotidiens et périodiques qui, aujourd'hui, ne sont plus accessibles au lecteur. On remarquera aussi que dans ces oeuvres, les problèmes de ces régions se trouvent mêlés à ceux de l'Ancienne Serbie et de la Macédoine. C'est aussi pourquoi le nombre des écrivains à s'être consacrés exclusivement aux régions nouvellement libérées se trouve sensiblement réduit. Cependant, il convient toutefois de citer Milan Đ. Milićević et Dragutin J. Ilijć. Milićević, qui a décrit dans son oeuvre *Les soirées* la population rurale de ces territoires, est particulièrement intéressant. Ilijć a, quant à lui, paraphrasé dans un de ses recueils la poésie populaire de la région de Vranje.

Mais, on peut estimer que les créateurs-clés qui se sont inspirés pour leurs oeuvres des régions nouvellement libérées sont: Stevan Sremac, Jelena Dimitrijević et Borisav Stanković. Et on peut affirmer que ce qui distingue leurs oeuvres des autres courants de la littérature serbe est *l'exotisme*. Cet exotisme qui, par exemple, dans les oeuvres de Pierre Loti a attiré les lecteurs français a aussi attiré, sous une forme quelque peu différente dans les oeuvres qui décrivaient les régions nouvellement libérées, les lecteurs yougoslaves. On y découvre à nouveau l'Orient. Un Orient sans peur et sans esclavage. Un Orient aux jets d'eau, aux harems, aux amours romantiques pleines de dangers, aux clairs de lune, aux chagrins d'amour (dert), aux personnages passionnés qui sont à la fois croyants jusqu'au bigotisme et libertins. Le lecteur découvrira ou reconnaîtra tout cela dans leurs oeuvres dont la spécificité sera: la langue.

Il est notoire que les gens se moquent de la langue et des coutumes des régions ou des villes voisines. Et ils s'en moquent d'autant plus qu'elles se ressemblent plus. Il semble que ces petites différences dans l'habillement, la langue et les coutumes sont vécues comme quelque chose de déformé et non pas de différent. On ne pourrait cependant pas qualifier cette déformation de laide mais bien de comique. La langue parlée par les habitants des régions nouvellement libérées ne se différencie pas tellement et ne se différencie pas beaucoup non plus aujourd'hui de la langue serbe codifiée si bien qu'on ne peut en parler comme *quelque chose de différent* comme cela serait le cas, disons, du slovène. Cette langue se distingue, en gros, par son maintien des semi-voyelles propres au vieux-ser-

be, par un nombre réduit de cas (il y en a quatre en tout), par une accentuation plus simple, par une construction différente de la phrase, et par un vocabulaire archaïque. C'est à cause de ces différences que la population qui se servait de la langue serbe codifiée vivait cette langue comme quelque chose de faux, de comique, comme le signe d'une culture inférieure. Cependant, qu'on veuille le reconnaître ou non, cette langue a attiré les lecteurs et les auditeurs par sa mélodie et son rythme. Cette langue est en effet à bien des égards *mélodieuse*.

Stevan Sremac, Jelena Dimitrijević et Borisav Stanković ont tous trois utilisé tous les éléments linguistiques que nous venons de mentionner, malgré les différences qui existaient entre eux quant à leur intérêt pour les habitants de ces régions et leur présentation littéraire. Et c'est justement grâce à cela que l'on peut, aujourd'hui, reconstituer avec assez de succès le mode de vie de la population de ces contrées.

Stevan Sremac, qui est un des personnages les plus intéressants de la littérature serbe, était historien de profession et conservateur de par ses convictions politiques. Il a réussi, dans ses oeuvres, à dépeindre les trois milieux différents où vivaient les Serbes: la Vojvodine (« Pop Ćira i pop Spira »), la Serbie (« Vukadin ») et les régions nouvellement libérées (« Zona Zamfirova », « Ivkova slava » – la fête d'Ivko, « Ibiš-aga » et « Putujuće društvo » – le théâtre ambulant). Il s'est également servi dans ces oeuvres de différents idiomes. Non seulement il s'est servi d'un vocabulaire différent mais il a aussi dépeint, dans le cadre des spécificités linguistiques de ses héros, les différents milieux sociaux: le clergé et la population villageoise en Vojvodine, la population citadine avec les éléments de la couche bureaucratique naissante en Serbie, les *čorbadžija* et les artisans dans « Zona Zamfirova », les habitants de la ville dans « Ivkova slava », la population turque en disparitions dans « Ibiš-aga » et la population des petites villes dans « Putujuće društvo ». Le fait qu'il ait adopté, dans ses oeuvres, une approche humoristique de ces milieux, surtout quand il est question des régions nouvellement libérées, ne réduit en rien sa contribution à l'analyse de leurs couches sociales et culturelles. Je m'abstiendrai ici, en raison du temps dont nous disposons, de citer des exemples illustrant à quel point Stevan Sremac est entré dans les détails quand il a décrit la vie de Niš, les différents comportements des milieux sociaux, de la hiérarchie sociale et des spécificités ethno-psychologiques.

Jelena Dimitrijević a débuté comme poétesse. Cependant, elle a très vite commencé à s'intéresser à un problème spécifique, celui des harems. Ses meilleures oeuvres en prose sont consacrées aux femmes et à leur vie dans les harems. Comme il existait encore, dans les régions nouvellement libérées, des harems chez les musulmans qui n'étaient pas encore partis, Jelena Dimitrijević a pu dépeindre, de façon romantique et quelque peu sentimentale, une région et un milieu social spécifiques.

L'écrivain le plus célèbre qui s'est inspiré dans ses oeuvres des régions nouvellement libérées (la ville de Vranje) est Borisav Stanković. De très grand talent, enclin au naturalisme, aux analyses psychologiques mais aussi à un romantisme spécifique, il a créé l'image d'un milieu urbain de type oriental et byzantin (Jovan Cvijić). Sa vision de la ville de Vranje et de ses habitants a quelque peu été remise en question dans les années 30 du XX^e siècle quand a éclaté un débat intéressant entre le jeune docteur es lettres, Miloš Savković, qui a élaboré une thèse, soutenue à la Sorbonne, sur les réalistes serbes, et un groupe assez important d'intellectuels de Vranje. A la tête de ces derniers se trouvait Jovan Hadži-Vasiljević, un des représentants les plus éminents des ethnologues et

historiens qui étudiaient les régions nouvellement libérées, l'Ancienne Serbie (aujourd'hui le Kosovo) et la Macédoine. Miloš Savković qui, dans ses études, était de plus en plus enclin à adopter une interprétation philo-marxiste, appelée sociale, de l'oeuvre littéraire, interprétation selon laquelle la fonction essentielle de l'oeuvre est sa participation à la lutte de classe, s'était servi de l'oeuvre littéraire de Borisav Stanković pour confirmer sa thèse sur l'action destructive, exploiteuse de la culture bourgeoise sur les couches sociales les plus démunies. Jovan Hadži-Vasiljević, auteur, jusque-là, de la seule étude publiée sur l'histoire de Vranje, estimait non seulement que Miloš Savković avait mal interprété l'oeuvre de Borisav Stanković mais aussi que Stanković, lui-même, sous l'influence de sa poétique naturaliste, avait déformé la véritable image de la culture urbaine de Vranje. Son principal reproche était que les citadins étaient de plus grands conformistes et des personnes plus morales que ne l'avait présenté B. Stanković. Il reprochait aussi à l'auteur d'avoir négligé la religiosité et la moralité de la couche bourgeoise de Vranje pour des raisons purement littéraires et d'avoir trop insisté sur le côté animal, sensuel de l'homme.

Nous nous attarderons ici sur le problème de la fonction de la religiosité dans la culture des centres urbains sur le territoire des régions nouvellement libérées. Voici comment Jovan Cvijić a caractérisé la culture urbaine à laquelle appartenaient les villes dont nous parlons ici: « Tous, les Slaves, les Aroumains ou les Grecs, se distinguaient par une bigoterie toute byzantine. »

Mais, les écrivains qui se sont consacrés aux régions nouvellement libérées ont rarement parlé de la religiosité de leurs habitants. Ce n'est que dans les nouvelles de Zarije Popović et, un peu plus tard, de Grigorije Božović, qui ont décrit la vie de la population de l'Ancienne Serbie, de la région de Stari Vlah, et de la Macédoine, qu'un rôle plus important sera accordé à la description de la religiosité de la population, du clergé et des moines.

Il est vrai que l'on rencontre chez Stanković plusieurs descriptions de phénomènes religieux dans le milieu urbain: la description d'une fête religieuse, celle de Noël, des veuves au cimetière, et la fonction du *božjak* et des *božji ljudi* (hommes de Dieux – hommes marqués) dans la vie quotidienne des citadins. L'emploi du mot *božjak* dans la culture citadine définit sa fonction dans la religiosité collective des citadins. Etymologiquement, ce mot vient de *Bog* (Dieu). Le *božjak* demande la charité *en invoquant le nom de Dieu*, et c'est pourquoi aussi on emploie à la place du verbe mendier, l'expression *bogorađenje* (mendier au nom de Dieu). Ce n'est que beaucoup plus tard, sous l'influence de la culture occidentale, que le *bogorađenje* se transforme en *prošnja* (la mendicité). Dans l'ancienne culture chrétienne (byzantine), on ne demandait pas la charité (*milostinja*), en fait, on ne mendiait pas (*prositi*). *Prositi* est un verbe du vieux-slave qui est, aujourd'hui encore, employé chez les Croates et les Slovènes de Yougoslavie dans la signification de *prier*, mais *on demandait la charité au nom de Dieu*. Le *božjak* avait donc une fonction importante dans le code moral et cette fonction était issue de la conscience religieuse. Il attirait l'attention, de par son malheur, sa pauvreté, son infirmité, sur le statut éphémère de l'homme sur terre. C'est pourquoi l'on peut estimer que les hommes malheureux et les *zadušne babe* (femmes qui rendaient visite aux malades, qui se rendaient aux enterrements et qui visitaient les cimetières) chez Stanković représentent un des aspects les plus importants du code religieux de la culture urbaine.

Il convient aussi de souligner que la hiérarchie sociale de la population chrétienne dans les régions nouvellement libérées a été décrite avec une grande précision aussi bien dans les oeuvres de Stanković que dans celles de Stevan Sre-

mac. On trouvait au sommet de l'échelle sociale les *čorbadžija* qui, dans la majorité des cas, étaient commerçants. Ils étaient à bien des égards au même rang que la noblesse turque, les *agas* et les *beys*. Tout comme les *agas*, ils avaient de grandes propriétés terriennes aux environs des villes mais aussi à la campagne où travaillaient, toute l'année ou à la journée, des paysans chrétiens, les *čivčija*. En ville, dans les maisons, ils avaient des serviteurs, les *izmečar*. Le rapport entre les *čorbadžija* et les *čivčija* et les *izmečar* était patriarcal. Le *čorbadžija* jouait le rôle de père, il se mêlait à leur vie privée, il les mariait et c'est lui qui réglait les conflits familiaux. Le *čorbadžija* était aussi, presque par principe, un *hadžija* (pèlerin) et beaucoup d'entre eux sont même allés plusieurs fois à Jérusalem, sur le tombeau du Christ. Ainsi, la sainteté qui découlait de cet acte ne faisait que renforcer sa position. Il y avait aussi à côté des *čorbadžija* dont le statut, nous venons de le voir, ne dépendait pas de sa puissance économique mais bien de sa fonction religieuse, la couche des artisans. Mais, comme on peut le voir dans la prose de Stanković, un grand nombre d'artisans était très proche des *čorbadžija*. Cependant, Stevan Sremac a fait une nette distinction entre les *čorbadžija* et les artisans dans son oeuvre « *Zona Zamfirova* ». Au bas de l'échelle, on trouvait la couche la plus pauvre, composée, habituellement, de chrétiens démunis venus récemment des villages avoisinants.

Il existait parallèlement à l'échelle sociale chrétienne, l'échelle musulmane. Avec comme différence le fait que la couche supérieure était constituée de la noblesse, des grands propriétaires terriens qui avaient à leurs services des domestiques de pauvres qui étaient appelés *fukara*. Le pacha était au sommet de la pyramide sociale alors que chez les chrétiens c'était l'évêque. Cependant, dans les villes du Sud, il arrivait souvent que les riches chrétiens jouissent d'un plus grand pouvoir politique que ces deux derniers. Mais, tous obéissaient à un code moral qui était un étrange mélange de comportement islamique et chrétien et qui était même respecté par les bandits albanais qui, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, terrorisèrent systématiquement la population chrétienne et même musulmane. Toute cette structure sociale a été décrite dans les oeuvres de Stevan Sremac, de Borisav Stanković, de Grigorije Božović et de Zarije Popović.

C'est aussi pourquoi nous estimons que la discussion, mentionnée ci-dessus, entre Savković et Hadži-Vasiljević, était davantage de nature politique qu'elle ne s'est réellement consacrée à la présentation littéraire de la civilisation de la ville de Vranje. En effet, l'image que Borisav Stanković a donnée du milieu urbain et la répercussion que ce milieu culturel a eu sur la psychologie et sur le caractère de ses habitants, ne peut être remise en question. Ce qui caractérise sa prose s'est justement le fait que ses héros, qui sont en général des membres, matériellement ruinés, de la haute couche sociale d'autrefois, vivent selon des règles qui appartiennent davantage à la société aristocratique que bourgeoise. Borisav Stanković a décrit Vranje comme un milieu urbain de type oriental où sont venus habiter des hommes aux passions enflammées et dont le comportement social et la manière de penser rappellent le comportement des personnages de la littérature occidentale, des membres de la noblesse décadente et du patriarcat urbain. A bien des égards, Stanković est très proche du seul écrivain serbe à s'être consacré au milieu patriarcal traditionnel, au comte Ivo Vojnović.

Et pour terminer, j'aimerais faire ressortir que le milieu urbain des régions nouvellement libérées, différait beaucoup de l'image extrême, gravée dans la conscience traditionnelle, représentant la violente confrontation entre la population musulmane et la population chrétienne, sauf quand les Albanais étaient

en question. Il n'existait pas non plus en réalité d'infériorité du village oriental ou de la ville orientale et byzantine. Ces clichés sont finalement la conséquence de préjugés des chercheurs d'autres milieux culturels, pour la plupart ruraux, ce qui apparait notamment dans la prose des auteurs mentionnés.

GRADSKA SREDINA NOVOOSLOBOĐENIH KRAJEVA U SRPSKOJ PROZI DO UJEDINJENJA 1918. GODINE

Re z i m e

Autor govori o novooslobođenim oblastima tj. okruzima koje je Srbija dobila posle Berlinskog kongresa 1878. godine. Reč je o krajevima čiji važne urbane centre predstavljaju Pirot, Niš, Leskovac i Vranje. Oni u okviru Srbije unose etnopsihološke i lingvističke specifičnosti koje će se u periodu do I svetskog rata, pa i kasnije, odraziti u književnosti. Autor razmatra istorijske i političke prilike, demografsku strukturu gradova, dakle, sve one elemente koji su ovu oblast učinili specifičnom. Posebno govori o stvaraocima koji su tu specifičnu, orijentalnim obeležjima prožetu sredinu koristili kao pozornicu za život svojih literarnih likova. Među njima posebno mesto pripada Borisavu Stankoviću, koji je na najosobniji način ponovo otkrio Orijent, bez straha i ropstva, Orijent derta, strasti, egzotike.

Cependant, quelques années seulement plus tard, vers le milieu des années trente du siècle dernier, l'édifice de Djumrukana (Douane) ou celui de la cour du prince Miloš dans le quartier de Savamala, les deux à Belgrade, représentent en effet une rupture fondamentale avec la manière de construire traditionnelle.

Les deux édifices mentionnés ont été construits d'après des modèles qui existent dans les régions serbes septentrionales depuis plus d'un siècle. Et la Cathédrale restaurée (1837 – 1841) reflète fidèlement le modèle de bâtiment religieux classiciste de l'Europe Centrale à clocher baroque. Enfin, le mélange de motifs classicistes, de colonnes et de pilastres, pouvait se rencontrer aussi dans le façonnement des maisons particulières richement bâties, telle qu'était par exemple la maison de Cvetko Rajović, construite à proximité du parc de Kalemegdan vers l'année 1840.

En ce qui concerne le façonnement architectonique des édifices eux-mêmes, non seulement à Belgrade, mais aussi dans les autres villes de Serbie, l'adoption de la manière de bâtir européenne, s'est effectuée, pour ainsi dire, momentanément et a été complète. Pour ce qui est des autres éléments de l'art de bâtir les villes – la détermination de l'emplacement des bâtiments publics, la formation des rues, le façonnement des places publiques – le processus d'adoption du modèle d'Europe Occidentale a été beaucoup plus lent, avec de nombreuses improvisations et d'importantes modifications. Au cours du XIX^e, et même du XX^e siècle, les villes serbes se rapprochaient des modèles européens, rompant facilement et radicalement les liens avec l'ancien, mais adoptant lentement et incomplètement le nouveau. Nombreux sont les exemples d'un tel phénomène.

Prenons comme point de départ la capitale serbe, Belgrade. Une des premières interventions de planification fut la construction de la partie nouvelle de la ville, destinée à la population serbe, sur le vaste espace allant de Zeleni venac jusqu'au quartier de Vračar. L'initiative pour cette entreprise de construction a été donnée par le prince Miloš, et le plan a été dressé par l'ingénieur slovaque Franc Janke au début des années quarante du siècle dernier.

En principe, le plan embrassait tous les éléments d'urbanification connus à cette époque: le marché, les grands édifices publics, la place, les quartiers d'habitation. Quelques éléments de ce plan, la largeur des futures rues, le schéma rectangulaire sans compromis du réseau des rues, la grandeur de blocs de maisons d'habitation peuvent nous enthousiasmer et présenter l'état de la conscience urbaine en Serbie vers le milieu du XIX^e siècle sous un jour extrêmement favorable. Cependant, un regard critique remarque que les rues sont tracées sans division en parcelles et sans considération sur la destination des blocs, ce qui ressemble à la manière de penser d'un arpenteur. Le nouveau centre de la ville, constitué autour des édifices déjà bâtis, le palais du prince Miloš et la Grande caserne, est resté sans cadre solide, semblable à un village sans plan défini à la croisée des chemins, tandis que la direction de la route de Kragujevac, une des plus importantes voies de communication à la sortie de Belgrade de l'époque est tout simplement niée par le nouveau réseau de rues.

Le niveau de la conscience urbaine en Serbie au XIX^e siècle est illustré d'une manière extraordinaire aussi par le plan de reconstruction de la « ville dans le fossé », oeuvre tant louée d'Emilijan Josimović, de la fin des années soixante. Le projet, le text de ce plan et sa réalisation sont deux choses, radicalement différentes. En outre, il ne faut pas perdre de vue le fait que Josimović s'occupait de ce qui existait déjà, ce qui avait été hérité et non du nouveau Belgrade, et, par conséquent, cette entreprise est d'autant plus indicative de l'attitude

du milieu envers les problèmes complexes de passage d'un système urbain à un autre.

L'initiative pour l'élaboration du plan provenait de l'administration d'Etat, après les événements dramatiques au cours desquels la Serbie avait démontré la fermeté de son organisation et acquis son indépendance effective. L'élan général qui avait résulté de ces événements, avait encouragé Josimović à essayer de faire du Belgrade oriental une petite Vienne. Au cours des années soixante-dix et quatre-vingt, suivant le plan de Josimović, mais aussi les interventions ultérieures de l'ingénieur Sreten Zarić, on a labouré l'espace du versant du Danube et si bien nettoyé le Belgrade turc que, de ce quartier autrefois riche et développé il ne nous reste plus à présent qu'une petite mosquée et un palais de bey, plus connu sous le nom de Lycée de Dositej, qui a failli lui-même être démoli vers le milieu des années vingt de notre siècle, de même que ce qui restait de l'ancienne rue sinueuse.

On n'a pas fait preuve d'autant d'esprit de suite et de radicalisme courageux lors de la construction des nouvelles structures urbaines. Le fossé comblé ne fut jamais transformé en zone de plantations, l'édifice du Théâtre National n'a pas été placé au centre par rapport à la Place du Monument, mais de côté, ce qui est contraire à l'architecture urbaine, tandis que le Grand marché, malgré la position exceptionnelle de l'édifice du Capitain Miša, est resté un terrain vague jusqu'à l'intervention de Milutin Borisavljević en 1929.

Une série d'exemples semblables à Belgrade mais aussi dans d'autres villes de Serbie montre que lors du remplacement de l'ancien système urbain par le nouveau, on a respecté le modèle européen presque exclusivement dans les détails, dans la forme de la base des maisons et leurs positions par rapport à la ligne de construction des rues. En ce qui concerne la création de l'atmosphère de la rue, le règlement verticale ou le façonnement artistique des façades, le modèle européen, qui suppose l'ordre et l'unité des formes, était le plus souvent présent dans sa variante qui tolère le besoin naturel d'irrégularité et de diversité. C'est ainsi que se produisait souvent des situations peu communes comme le fait que des bâtiments à cinq étages cotoient des maisons à un seul étage sans encombre pendant des décennies, ou que sur la façade d'un édifice apparaissent des éléments appartenant à des courants stylistiques divers et même contraires.

L'incapacité de structurer les places des villes, qui va de pair avec le choix illogique de l'emplacement des grands édifices publics, fait partie des déviations caractéristiques par rapport au modèle européen dans la transformation des villes serbes au cours du XIX^e siècle. Les places de Belgrade, la Place de la République, Terazije et la Terrasse de Terazije, Slavija sont restées désordonnées jusqu'à nos jours à cause de l'irrégularité initiale des solutions, l'absence de conscience collective en ce qui concerne la nécessité d'un choix réfléchi de l'emplacement des édifices et des monuments publics. Les grands travaux de construction serbes du XIX^e siècle, comme l'ont été l'édification du palais de la Banque Nationale, de l'ensemble des bâtiments de la cour, de l'édifice de la Centrale Téléphonique ou de l'Assemblée Nationale sont restés sans solutions adéquates quant à la création des lieux publics. Au contraire, le bâtiment de la Centrale Téléphonique a été bâti derrière celui de l'Assemblée Nationale, l'ensemble des édifices de la cour a été bâti le long de la rue principale, le palais de la Banque Nationale fourré dans une partie d'un terrain à bâtir.

On remarque des phénomènes analogues dans d'autres villes de Serbie. Il n'a pas été donné à Niš, qui a été complètement réorganisé, de voir le noyau même de la ville se former autour de l'édifice monumental de la Préfecture, un des

plus grands palais construits au cours du XIX^e siècle en Serbie. La même chose s'est produite à Čačak, Vranje, Kruševac et Valjevo.

L'unique espace public dont on faisait cas dans les villes serbes du XIX^e siècle était le marché (čaršija). Après avoir effacé, vite et efficacement, toute trace des ruelles sinueuses, des « čor-sokaks » (impasses), des maisons de torchis tournées vers la cour, des hammams (bains turcs) et des mosquées, les Serbes ont créé dans leurs villes au cours du XIX^e siècle, des marchés de plusieurs kilomètres de long, qui étaient le centre de toute vie économique et spirituelle. Même de nos jours, le mot « čaršija » est resté symbole de l'atmosphère spécifique des milieux citadins serbes. D'autres éléments d'urbanisme au sens européen, comme la place classique fermée avec un édifice public monumental de caractère sacré ou profane qui la domine, les fontaines, les monuments publics et commémoratifs, les boulevards aux façades de hauteur égale, ne peuvent pas être rencontrés dans les villes serbes, non seulement au XIX^e siècle, mais aussi de nos jours.

URBANA TRANSFORMACIJA GRADOVA U SRBIJI TOKOM XIX VEKA

Rezime

Istorijski posmatrajući problem, autor zaključuje da su, za razliku od sunarodnika severno od Save i Dunava, Srbi u oblastima pod turskom vlašću početkom XIX veka imali vrlo nizak nivo urbane kulture. Njihova naselja svodila su se na selo ili na izolovane kvartove u okviru turskog grada, lišene urbanog identiteta. Od tridesetih godina veka, međutim, pristupa se postepenom urbanom uređenju životne sredine, a evropska iskustva prenose nemački « baumajsteri ». Temeljni raskid s tradicionalnom gradnjom u Beogradu, na primer, obeležen je podizanjem Đumrukane i Miloševog dvora. No, autor zapaža, i to ilustruje primerima, da je evropeizacija brzo i potpuno uticala samo na arhitektonsko oblikovanje zgrada, dok je usvajanje zapadnoevropskih urbanističkih modela u širem smislu (lokacija javnih zdanja, formiranje ulica, oblikovanje trgova itd.), teklo neuporedivo sporije i uz dosta improvizacija. Izuzev „čaršije“, drugi elementi urbanizma u evropskom smislu, ne mogu se tražiti u srpskim gradovima XIX veka, pa čak ni danas.

LE DÉVELOPPEMENT DE L'ÉCONOMIE MUNICIPALE ET LA MODERNISATION DES GRANDES VILLES BALKANIQUES (DEUXIÈME MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE – DÉBUT DU XX^e SIÈCLE)

L'un des principaux aspects du développement socio-économique des pays balkaniques au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle est le processus de l'urbanisation. Pendant cette période la population des grandes villes augmente à un rythme accéléré. En moins de 50 ans dans de nombreuses villes balkanique la densité de la population et le nombre des habitants se multiplient plusieurs fois. La population d'Athènes par exemple a quadruplé en 4 décennies, tandis que celle de Belgrade et de Sofia a triplé. En ce sens, la Péninsule balkanique suit les tendances que l'on peut observer à cette époque dans toute l'Europe. Mais il convient de préciser ici que la notion de « grande ville » dans sa variante balkanique a un contenu différent de celui en Europe occidentale. A la veille de la Première Guerre mondiale, dans les Balkans il n'y a que 18 « grandes » villes dont la population s'élève à plus de 50 mille d'habitants. D'autres part, il y a 39 villes « moyennes » dont la population est de 20 à 50 mille habitants.¹

A l'instar de la population, l'extension spatiale des grandes villes augmente elle aussi. Voilà pourquoi, l'urbanisation suscite d'importants problèmes d'ordre technique et économique dont la solution est étroitement liée à la modernisation des anciennes villes orientales.

La présente communication est consacrée au développement de l'économie municipale. Il va sans dire que les éléments qui constituent l'économie municipale sont interdépendants, mais ils peuvent être différenciés d'après leur importance. On va examiner ici plus particulièrement l'approvisionnement en eau et les canalisations, le transport et l'éclairage urbain, ainsi que les entreprises respectives, leur état et leur développement, ces derniers étant révélateurs du degré de modernisation des grandes villes balkaniques au cours de la période envisagée. On ne doit pas, bien entendu, sous-estimer l'importance des autres éléments de l'économie municipale, comme la construction de maisons d'habitation et d'édifices publics, ainsi que les autres communications.

La tâche principale qui incombait aux autorités urbaines était la mise en place d'un réseau moderne de conduites d'eau et de canalisations qui puisse satisfaire aux besoins de la population augmentante. Les travaux dans cette direction commencent dès le milieu du XIX^e siècle. Dans certaines villes, comme Athènes par exemple,² on reconstruit et on utilise initialement les anciennes

canalisations romaines. Ce n'est que vers les années 70 et 80 du XIX^e siècle que commence la construction de systèmes modernes de conduites d'eau centralisées, mais ceci n'est valable que pour quelques grandes villes. Par ailleurs, l'installation de canalisations du centre vers la périphérie est souvent sensiblement ralentie. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que dans la plupart des villes balkaniques on remplace les puits et les fontaines par des réseaux de canalisation modernes, et les égouts à ciel ouvert par des tuyaux souterrains. On peut citer le cas de la Bulgarie: l'édification du réseau de canalisation d'eau à Sofia commence au début des années 80 du XIX^e siècle, et en 1912 des aqueducs modernes existent déjà dans 6 des 9 villes à population de plus de 20 mille habitants. Mais la mise en place des égouts s'effectue beaucoup plus lentement: en 1912 seulement 3 villes en Bulgarie sont dotées de réseaux d'égouts modernes.³

La construction de canalisations d'eau potable et des égouts pose de sérieux problèmes aux autorités urbaines: l'eau doit être captée de plusieurs sources éloignées, on doit rectifier le cours de certaines rivières, fournir des tuyaux de fonte. Il y a aussi d'autres difficultés, liées à l'existence de petites ruelles sinueuses et étroites. Ces constructions nécessitent aussi d'importants moyens financiers.⁴ Dans certaines villes, on recourt à l'octroi de concessions pour la construction et l'exploitation du réseau de canalisation par des sociétés anonymes étrangères, mais, dans la plupart des cas, on crée des entreprises communales. Afin de pouvoir réaliser ces travaux publics, les villes dépensent une grande partie de leurs revenus et recourent souvent à des emprunts de banques locales ou étrangères.⁵

Vers le début de la Première Guerre mondiale, on achève en grande partie la construction des canalisations d'eau potable dans les grandes villes balkaniques et la majorité d'entre elles sont également dotées de réseaux d'égouts.

La modernisation des villes est aussi liée à l'introduction de l'éclairage, qui connaît deux étapes. Au cours de la première étape (vers le début des années 70), on commence à utiliser l'éclairage à gaz dans les parties centrales des villes. C'est le cas de certaines plus grandes villes, comme Bucarest, Constantinople, Salonique, etc.⁶ L'introduction de l'éclairage à gaz dans les Balkans est en retard de près d'un demi-siècle par rapport à l'Europe occidentale: à Londres il est introduit en 1813, à Paris en 1815, etc. Pendant la seconde étape, c'est l'électricité qui est utilisée pour l'éclairage dans les grandes villes. Ici le retard par rapport à l'Europe de l'Ouest est beaucoup moins grand, mais cela est vrai pour les délais, et non pas pour les dimensions. L'éclairage à l'électricité est introduit en Europe au début des années 70 du XIX^e siècle, mais il se généralise après l'utilisation de l'ampoule électrique d'Edison, créé en 1879. Dès le début des années 80, dans quelques grandes villes des Balkans, comme Bucarest et Constantinople par exemple, on commence à éclairer à l'électricité les édifices publics, tels les palais, les théâtres, les gares, etc. Pendant les années 90 sont déjà électrifiées les parties centrales de 6 villes (Bucarest, Kraiova, Belgrade, Galatz, Sarajevo, Rijeka, Ljubljana). Mais ce n'est qu'au début du XX^e siècle que l'éclairage électrique des villes se généralise. Aux environs de 1914 sont déjà électrifiées toutes les villes balkaniques de plus de 50 mille d'habitants, et une grande partie des villes dont la population est entre 20 et 50 mille habitants. Cela est surtout valable pour la Roumanie et pour les provinces balkaniques de l'Autriche-Hongrie.⁷ Au début de la Première Guerre mondiale, par exemple, en Roumanie fonctionnent 42 entreprises d'éclairage électrique, situées dans les grandes villes, dans certaines villes industrielles, ainsi que dans quelques centres de villégiature. L'énergie est obtenue généralement au moyen

de petits générateurs, qui fonctionnent à la vapeur, au diesel ou à l'essence. Les plus importantes entreprises sont la propriété de sociétés occidentales.⁸

En Roumanie, comme dans les autres pays balkaniques, jusqu'au début de la Première Guerre mondiale sont construits assez peu de centrales hydroélectriques ou thermiques: il y en a notamment à Belgrade (1894), à Sofia (1900), à Bucarest (1904), à Constantinople, à Zagreb et à Salonique (1908). Leur production permet à une partie de l'énergie électrique d'être utilisée par des entreprises industrielles, ou pour les tramways.

Mais avant d'envisager le développement du tramway électrique, arrêtons-nous sur son prédécesseur, le tramway mu par la traction animale.

Le premier tramway à chevaux apparaît dans les rues de Paris en 1854. Dans les Balkans la première entreprise de ce genre est créée à Constantinople au début des années 70 du XIX^e siècle par une société française, et, à l'origine, les voitures du type « omnibus » ne se déplaçaient pas sur des rails. En 1884 à Athènes a été construit un réseau de tramway sur rails, dont une partie des voitures était tirée par des chevaux, tandis que sur le trajet Athènes – Pirée, les voitures étaient pourvues de moteurs à vapeur.⁹

Avec l'aggrandissement et le développement de l'industrie, le besoin d'un transport public peu cher se fait ressentir de plus en plus. Voilà pourquoi, après 1890, le nombre des villes balkaniques qui donnent des concessions à des entrepreneurs occidentaux pour l'exploitation des tramways augmente rapidement. En 1900 le tramway à chevaux existe déjà dans 7 autres villes: Bucarest, Belgrade, Zagreb, Salonique, Galatz, Braila, Rijeka. En 1894 à Bucarest et à Belgrade sont construites les premières lignes du tramway électrique. Sous ce rapport, le retard en comparaison avec l'Europe occidentale est de 13 ans. Au début du XX^e siècle ont été construits des réseaux de tramway électrique dans 16 autres villes et tous les tramways à chevaux ont été électrifiés jusqu'en 1914. Une comparaison entre la Roumanie et la Belgique peut donner une idée du degré de modernisation des villes balkaniques à cette époque. Vers 1900 dans 4 villes roumaines il y avait des entreprises de transport par tramway, qui disposaient de lignes sur rails d'une longueur totale de 88,5 km, et transportaient annuellement environ 33 millions de passagers. A la même époque, les lignes de tramway de 5 villes en Belgique avaient une longueur totale de 356,6 km, et transportaient annuellement environ 280 millions de personnes, donc 8 fois plus qu'en Roumanie.¹⁰

Au début de notre siècle, dans les villes balkaniques apparaît aussi un autre moyen de transport – le transport automobile. Vers 1910 sont fondées les premières sociétés avec des capitaux locaux ou étrangers, qui avaient pour tâche d'assurer le transport automobile des personnes et des marchandises. Il y en avait par exemple à Bucarest, à Sofia, à Belgrade, etc., mais l'utilisation en masse des transports automobiles dans les Balkans date de la période qui a suivi la Première Guerre mondiale.

On peut dire en conclusion que le développement des entreprises communales de canalisation, d'éclairage et de transport jusqu'au début de la Première Guerre mondiale contribue grandement à la modernisation de la vie urbaine dans la Péninsule balkanique. Bien entendu, cela est surtout vrai pour les grandes villes, ou plus exactement pour certaines d'entre elles, et notamment pour leurs parties centrales. Néanmoins, il faut réléver qu'une étape importante a été parcourue dans le rapprochement des villes balkaniques des standards européens modernes.

Entreprises municipales dans les Balkans*
(Début des activités)

Ville	Eau	Eclairage		Tramways	
		Gaz	Electr.	Chev.	Electr.
Constantinople	1885	1891	1908	1870	1913
Bucarest	1880	1871	1890	1871	1894
Athènes	1872	1873	1907	1884	1907
Salonique	1891	1892	1908	1892	1908
Sofia	1885		1901		1901
Belgrade	1892		1893	1892	1894
Pirée			1907	1884	1907
Zagreb	1878		1907	1892	1910
Adrianople	1900				
Iași	1906		1900		1900
Galatz		1893	1900		1900
Braïla	1889		1904		1901
Craïova	1895		1895		
Ploești			1900		
Sarajevo	1899		1895		1907**
Rijeka	1894		1895		1899
Pula					1904
Ljubljana			1897		1902

* Dans les villes de plus de 50 mille habitants (vers 1914).

** Train électrique (elektrische Stadtbahn).

¹ Ces données statistiques concernent la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, le Monténégro et provinces balkaniques de l'Empire ottoman et de l'Autriche-Hongrie.

² Хр. Станишев, *История на строежите и съобщенията в България от Освобождението до края на 1939 г.*, София 1984, 67-72.

³ ΜΕΓΑΛΗ ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΕΓΚΥΚΛΟΠΑΙΔΙΑ, ΑΘΗΝΑΙ 1927 (ΜΑΚΡΗΣ) Τ. Β', Γ. 234-235.

⁴ Les travaux pour l'écartement de la rivière Medveščak du centre de la ville de Zagreb ont causé des dépenses, remontant à la somme d'un million de francs.

⁵ Seulement pour la rectification de la rivière Dîmbovița la municipalité de Bucarest a obtenu deux emprunts (1881 et 1884) à 27 millions de francs. Cf. M. Popovici, *Aspecte din istoria finanțelor orașului București*, București 1960, 80.

⁶ La première entreprise d'éclairage à gaz de Bucarest a commencé à fonctionner en 1871.

⁷ Jusqu'à la fin des années 90 il existait déjà l'éclairage électrique dans d'autres villes aussi de la partie sud-est de l'Autriche-Hongrie - Škofja Loka, Varaždin, Zadar, Subotica, Vršac, Cluj, Arad.

⁸ *Die rumänische Volkswirtschaft*, Berlin 1917, S. 48.

⁹ Pour les entreprises de tramways cf. Al. Kostov, *Le capital belge et les entreprises communales de tramways et d'éclairage dans les Balkans (fin du XIX^e-début du XX^e siècle)*, Etudes balkaniques, 1989, 23-33.

¹⁰ A. Onciul, *Wirtschaftliches Handbuch von Rumänien*, Gotha, 1917, S. 38. Annuaire statistique de la Belgique et du Congo belge. T. 64, 1914, 487.

Re z i m e

Polazeći od činjenice da urbanizacija predstavlja jedan od glavnih aspekata društveno-ekonomskog razvitka balkanskih zemalja XIX veka, autor daje opšti i ilustrativan pregled toka tog procesa na Balkanu. Pri tom, ima u vidu specifičan sadržaj pojma „velikog grada“ na tom prostoru, naročito u odnosu na zapadnoevropski grad. Pred I svetski rat, npr., na Balkanu ima samo 18 „velikih“ gradova (više od 50.000 stanovnika). Prateći demografski i prostorni rast grada, autor prati i tok njegove modernizacije: vodosnabdevanje, kanalizacija, transport, osvetljenje itd., kao i način na koji je opštinska ekonomija, uz manje ili veće učešće zapadnoevropskog kapitala, rešavala probleme približavanja evropskim standardima.

LES PETITES VILLES EN SERBIE: STRUCTURE DÉMOGRAPHIQUE ET SOCIALE VERS LE MILIEU DU XIX^e SIÈCLE

Pendant la première insurrection serbe et après cet événement, 23 agglomérations étaient considérées comme petites villes, 12 comme *palankas* (bourgades) et 3 comme *cassabas*. Comme les termes de palanka et de cassaba étaient employés comme synonymes de petite ville, il est clair que dans les premières années de la principauté autonome, 35 agglomérations étaient considérées comme petites villes. Un demi-siècle plus tard 40% de ces agglomérations avaient perdu ce statut: 14 petites villes et 11 palankas, étant donné que par la loi, dite *Loi sur les localités* de l'année 1866, le statut de petite ville n'a été reconnu qu'à 21 agglomérations. Deux agglomérations seulement de ce groupe s'étaient transformées en ville (Zaječar et Loznica). Les autres étaient passées dans la catégorie de villages, et certaines communes considéraient qu'elles avaient perdu leur statut antérieur sans raison justifiable et exigeaient, sans succès, la modification de cette loi.¹

La disparition d'un assez grand nombre de petites agglomérations urbaines sous-développées, et l'urbanisation relativement rapide dans la première période après la libération de sous la domination turque, devraient être mises en rapport avec les changements de civilisation qui se sont produits après la révolution.

Il était impossible d'intégrer le système urbain hérité des Turcs à la nouvelle société paysanne serbe dans laquelle il n'existait pas de tradition urbaine. La possibilité d'intégration était rendue encore plus difficile par le fait que la majeure partie des agglomérations urbaines avaient été détruites lors de l'insurrection, restant sans population autochtone à tradition et à culture urbaines, ou bien cette ancienne population avait été décimée et puis ces villes avaient été peuplées par une nouvelle population serbe, pour la plupart rurale.² De cette façon, la dualité du système d'agglomérations, selon lequel les villes « appartenaient » aux Turcs et les villages aux Serbes, disparaissait graduellement et le système devenait plus homogène du point de vue de sa structure nationale, mais, par contre, il devenait aussi moins organisé du point de vue hiérarchique. Par conséquent, les petites agglomérations urbaines perdaient leur identité du fait que l'ancienne population était peu nombreuse et que l'affluence de la population rurale et la production agricole niaient les formes urbaines d'économie.

Pendant cette période, la croissance démographique des agglomérations urbaines a été de deux à quatre fois plus importante que celles des aggloméra-

tions rurales et, cependant, pendant ces cinq ans (de 1834, lorsque fut effectué le premier recensement général de la population, jusqu'en 1839) la population urbaine ne s'est accrue que de 0,75%. L'accroissement de 13,19% de la population des petites villes n'est cependant pas, en raison des petites valeurs initiales, l'indice de grands changements démographiques. Les villes et les petites villes n'étaient pas encore devenues attrayantes pour la population rurale et, pour cette raison, l'abandon des villages et l'exode dans les agglomérations urbaines sont restés pendant longtemps encore un phénomène négligeable.³

Vingt ans plus tard (en 1859), la population urbaine représentait 8,1% de la population totale, et d'après le recensement de l'année 1863, qui a servi de base à cet exposé sur la structure démographique et sociale des petites villes, la part de celles-ci dans la population totale s'était élevée à 8,8%.⁴

Le fait que le peuplement plus intensif des agglomérations urbaines ne s'est produit qu'au temps des « *ustavobranitelji* » (défenseurs de la Constitution) est révélé aussi par l'âge moyen bas de la population. Les petites villes, ainsi que les villes, sont peuplées, en majeure partie, par une population jeune, âgée en moyenne d'environ 23 ans, à l'exception de Grocka – 27 ans. Le pourcentage des personnes âgées de 60 ans et plus est très petit et on rencontre rarement aussi des familles dans lesquelles les deux parents du chef de famille vivent en ménage commun (environ 53%). Les familles élargies sont, bien entendu, plus nombreuses et elles sont, en général, constituées par les parents les plus proches (frères et soeurs, parfois aussi avec leurs familles ou des membres de la famille de la femme). Dans le nombre total des familles ce type représente environ 15%. Les basses moyennes d'âge et la grandeur des familles montrent que le pourcentage de la population apte au travail est grand et de ce fait une des conditions pour le développement économique des petites villes se trouve assurée.⁵

Il faut attirer l'attention sur l'important pourcentage (de 25% à 32%) de ménages à un seul membre – ce sont pour la plupart des jeunes gens à revenu bas, avec une propriété modeste ou sans propriété. Quant à leur profession, ce sont généralement des salariés. Le nombre de personnes célibataires décroît brusquement dans les classes supérieures des contribuables. Il faudrait mettre en relation le grand nombre de salariés célibataires avec le moindre pourcentage de femmes dans la population totale des petites villes. Une telle structure sexuelle est compréhensible, si l'on sait que le travail des femmes ne pouvait être utilisé que pour un nombre restreint de travaux et que l'unique surplus qui permettait d'établir l'équilibre étaient les servantes. L'utilisation des femmes pour les travaux domestiques n'était usuelle à cette époque que dans les maisons aisées, pour la plupart celles des fonctionnaires. Pour les travaux dans le ménage on utilisait les domestiques, et chez les commerçants et artisans pour la plupart les apprentis et les commis.⁶

Le grand nombre de familles à un membre a déterminé, en grande partie, la faible moyenne de membres de la famille: 3,5 membres. Tout cela mène à la conclusion que la famille dans les petites villes est unicellulaire (c. à d. composée du mari, de la femme et de leurs enfants seulement). On ne mentionne que très rarement les *zadrugas* (communautés familiales) et, à ce qu'il semble, ce terme ne désigne pas toujours la communauté familiale, étant donné qu'on dit explicitement que les *zadrugari* (membres de la communauté) possèdent leur propres biens. Il y a, pourtant, des exemples où la propriété est considérée comme commune et à chacun de ses membres on n'attribue qu'une part égale, sur laquelle il paie des impôts. Le revenu de la propriété n'est pas considéré comme revenu commun et dans l'inventaire il est inscrit comme propriété individuelle.⁷

Il s'agit, selon toute probabilité, de communautés dites fraternelles qui, après la mort du père de famille étaient en voie de transformation en véritable propriété individuelle et en famille unicellulaire.

Il faut souligner qu'au milieu du XIX^e siècle la famille urbaine était presque aussi stable que la famille rurale. Les divorces étaient, en effet, rares et liés à une série de circonstances graves. D'autre part, il n'y avait presque pas d'enfants illégitimes. Un à deux enfants par an étaient nés « du père inconnu ».⁸

La structure sociale des petites villes ne différait pas foncièrement de la structure des grandes villes, mais le pourcentage des divers groupes sociaux dans la population totale et leur importance respective différaient. Le nombre des artisans et des commerçants y était relativement petit et variait de 16% à 30%. L'avantage numérique était toujours du côté des artisans, mais les commerçants étaient plus aisés. Bien qu'ils aient constitué la partie la plus riche de la population, ne cédant qu'exceptionnellement cette position aux fonctionnaires, dans les petites villes il n'y avait presque pas de commerçants réellement riches, dont les propriétés valaient plus de 3.000 ducats impériaux (autrichiens). La plupart n'avait que des propriétés modestes et des revenus sur lesquels il était difficile d'épargner une somme considérable. Rares étaient les commerçants dont les biens immobiliers valaient plus de 500 ducats, et dans la plupart des cas cette valeur s'élevait à peine à un peu plus de 100 ducats. Leurs revenus étaient en moyenne un peu plus grands et pour cette raison la plupart de ces contribuables étaient inclus dans une classe d'impôt plus élevé sur le revenu que sur la propriété.⁹

Bien qu'étant le groupe social économiquement le plus actif, les commerçants ne pouvaient ni réaliser de profits plus importants ni acquérir de propriétés plus importantes, parce que, dans les conditions du marché interne non-développé, la demande était petite. Le salaire d'un commis de Belgrade pouvait souvent être comparé au revenu d'un commerçant de petite ville, qui en une année ne pouvait pas vendre autant de marchandises que le marchand de Belgrade en une journée. On faisait du commerce de détail, les jours de marché ou aux foires avec les paysans des environs. Pendant le reste de la semaine les magasins étaient en général vides.¹⁰ Les boutiquiers non seulement vendaient les produits des artisans, mais ils les produisaient eux-mêmes et s'occupaient aussi d'agriculture comme profession complémentaire. Pourtant, la partie de leur propriété qui avait le plus grande valeur était constituée par leur magasin et les marchandises qui s'y trouvaient. Le crédit était la manière habituelle de leur négoce, aussi bien dans la vente des marchandises que dans leurs rapports avec le commerçant en gros qui les pourvoyait en marchandises. Une partie des marchands étaient excessivement endettés et la valeur de la dette atteignait parfois la moitié de la valeur du capital investi dans les affaires.¹¹ La dépendance des petites villes et de leur population non-agraire vis à vis de la situation économique de leurs environs immédiats se manifestait particulièrement dans les mauvaises années qui étaient régulièrement accompagnées du déclin de l'agglomération. Une partie des commerçants étaient ruinés, tandis que le reste s'en allaient travailler dans les localités où ils avaient plus de chance de réussir. Les marchands de bétail étaient en général les plus aisés, mais le prestige social était assuré par la possession d'un magasin au marché.¹²

La condition sociale des artisans était semblable à celle des commerçants, mais ils étaient relativement moins riches. Pourtant ils ne s'étaient pas encore différenciés selon leur fortune. Il y avait peu d'artisans sans propriété et c'était en pour la plupart des ravaudeurs et cordonniers. La plupart des artisans

possédaient une maison, un pré, un champ, parfois un verger ou un vignoble. La valeur de leur propriété s'élevait d'habitude à un peu moins de 100 ducats et presque aucune ne pouvait rivaliser avec la richesse de celles des commerçants aisés. Jusqu'au milieu du siècle le nombre des artisans a augmenté dans la plupart des agglomérations urbaines et dans certaines localités il a même doublé, mais malgré tout cela, ils ne représentaient nulle part plus d'un quart de tous les ménages de la petite ville.¹³

L'artisanat n'était pas très développé dans les petites villes. Le maître exerçait lui-même le métier sans main-d'oeuvre auxiliaire ou avec un seul ouvrier. Dans la plupart des métiers, pratiqués dans les petites villes, il n'y avait pas un nombre suffisant d'artisans pour fonder des corporations homogènes et, par conséquent, elles étaient presque toutes mixtes. C'étaient encore les métiers dits anciens qui prédominaient, et les artisans, surtout les *abadžije* (tailleurs des villages qui utilisaient, pour les parties du vêtement qu'ils produisaient, l'étoffe grossière, dite *aba*) et les *terzije* (tailleurs des villes) faisaient le commerce des marchandises qu'on vendait d'habitude dans les magasins, que cela leur soit permis ou non par le *Règlement des Corporations*, et étaient souvent en procès avec les commerçants à ce sujet. Le commerce sur le marché des petites villes revêtait aussi un caractère mixte – les magasins étaient toujours pourvus de menus produits et de produits artisanaux, de sorte qu'il n'y avait presque pas de véritables marchands qui faisaient le commerce de marchandises de boutique exclusivement.¹⁴

Le développement insuffisant du mode de production urbaine et l'agriculture comme activité économique complémentaire des artisans et des commerçants, suggèrent l'idée que la production agricole constituait encore une partie importante de l'activité économique des petites villes. L'analyse de la structure de la population confirme entièrement ces conjectures: les ménages d'agriculteurs représentent un peu moins de la moitié du nombre total des ménages, excepté à Majdanpek où, du fait que c'était une agglomération de mineurs, leur nombre était négligeable (1,8%).¹⁵

La plupart des agriculteurs possédaient une propriété et un revenu correspondant à la I^{ère} ou la II^e classe d'impôts et seulement un dixième d'entre eux était dans les classes supérieures. Parmi les gens les plus riches des petites villes il n'y avait pas d'agriculteurs. Il est difficile d'évaluer l'importance de la propriété dont ils disposaient, car le recensement ne mentionne pas son importance, mais seulement l'espèce des surfaces agricoles, mais il est clair qu'il s'agissait de propriété émietlée et petite qui se composait d'habitude du jardin, de quelques champs et prairies, d'un verger ou vignoble. Certains ménages possédaient aussi des forêts (bosquets) et des enclos. La plus grande partie de ces terrains se trouvait dans la finage de la petite ville, qu'il s'agisse des propriétés des agriculteurs ou de celles des commerçants et artisans.¹⁶

A la différence de ceux des grandes villes, les journaliers des petites villes possédaient pour la plupart une petite propriété (d'habitude une maison, un champ ou un pré); quant aux serviteurs, dont un grand nombre travaillaient dans l'agriculture, ils étaient en général sans propriété. Le salaire des serviteurs et des journaliers était environ de 5–6 écus (thalers) par mois et, par conséquent, ils appartenaient à la catégorie de population des petites villes qui touchait les moindres salaires. Seuls les journaliers de Majdanpek, où ce terme ne désignait pas un ouvrier agricole, mais un ouvrier travaillant à la journée, gagnaient de 8 à 13 thalers par mois.¹⁷

Entre autre, l'importance de la population agricole montre que les petites villes ne différaient, de par leur aspect et leur fonction, que peu des villages. La

ligne de démarcation fondamentale résidait dans l'existence d'un marché plus ou moins développé et l'exercice des fonctions administratives. Une seule petite ville diffère considérablement des autres. Majdanpek non seulement n'avait pas de marché, qui constituait le noyau de formation des autres petites villes, mais aussi ses fonctions administratives dépendaient de la rentabilité et de l'intérêt que l'administration d'Etat portait à l'entreprise minière dans cette localité.¹⁸

Les petites villes étaient le siège des autorités d'arrondissement (bien qu'il y eût aussi des bureaux dont le siège se trouvait dans les villages) et, par conséquent, dans ces localités habitaient aussi quelques fonctionnaires. La condition sociale des quelques représentants du clergé était analogue. Les fonctionnaires des petites villes étaient d'un rang moyen, leur revenus correspondaient à la III^e ou la IV^e classe d'imposition (16–30 thalers). Les fonctionnaires ne possédaient pas en général de propriétés, ou bien, s'ils en possédaient, elles se trouvaient en dehors du finage de la petite ville. Seuls les sous-préfets avaient des propriétés d'une valeur assez grande (environs 300 ducats), tandis que les propriétés des autres fonctionnaires appartenaient à la I^{re} et, plus rarement, à la II^e classe d'imposition. Les garçons de bureaux non seulement ne possédaient pas de propriétés, mais aussi leurs payes étaient analogue à celles des journaliers.¹⁹

Le fait que les fonctionnaires dépendaient de l'autorité d'Etat, ce qui s'est pleinement manifesté pendant le règne du prince Michel Obrenović, avait pour résultat que les fonctionnaires représentaient le groupe social peut-être le plus mobile. Pour cette raison, ils constituaient dans les petites villes la plus jeune couche d'immigrés.²⁰

En résumé, on pourrait dire que les petites villes étaient, vers le milieu du XIX^e siècle, encore des agglomérations semi-agraires, dans lesquelles même la condition sociale des couches sociales qui leur prêtait, par leur activité, le caractère urbain, et par là aussi la physionomie de l'agglomération urbaine, était, dans une grande mesure, dépendante de l'efficacité économique de l'arrière-pays agricole. Elle les tenait sans cesse à la limite entre la petite ville et la menace constante de devenir de nouveau des villages.

¹ Les petites villes de la Principauté de Serbie ont été étudiées sous différents aspects: de l'aspect architectural à l'aspect géographique et économique, mais on n'a pas accordé grande attention à leur structure sociale. Voir par ex. B. Maksimović, *Urbanizam u Srbiji, osnivanje i rekonstrukcija varoši u XIX veku*, Beograd 1962; D. Milanović, *Kraljevo i njegovo uže gravitaciono područje*, Beograd 1973; B. Kojić, *Varošice u Srbiji XIX veka*, Beograd 1970; Idem, *Stari balkanski gradovi, varoši i varošice*, Beograd 1976; Ž. Andrić, *Rača i okolina, prilog za istoriju Lepenice*, Kragujevac 1979; O. Savić, *Gornji Milanovac i njegovo stanovništvo*, Zbornik radova Geografskog instituta XXIX, Beograd 1979; Idem, *Gradovi i manja središta Istočne Srbije*, Beograd 1977; Idem, *Uticaojne sfere gradova u dolini Velike Morave*, Beograd 1955; M. Spasojević, M. Milinković, *Raška i okolina*, Kraljevo 1971; P. Ž. Petrović, *Raška – antropogeografska i etnografska ispitivanja varoši*, Glasnik Etnografskog instituta 11-111, 1953–54, Beograd 1957, 213–256; *Grocka, spomeničko nasleđe*, Beograd 1970; R. Uskoković *Ivanjica*, Glasnik Geografskog društva 6, 1921, 135–140; B. Drobnjaković, *Varošice u Jasenici*, 140–153. Voir la liste des petites villes dans l'oeuvre de B. Kojić, *Sistemizacija naselja u Srbiji*, Glas SANU CCLXVIII, eograd 1966, 191–192. Da par la loi sur les agglomérations, les localités suivantes étaient reconnues comme petites villes: Banja, Grocka, Obrenovac, Ub, Arandelovac, Rača, D. Milanovac, Kladovo, Trstenik, V. Gradište, Krupanj, Palanka (Smederevska), Ivanjica, Požega, Karanovac (Kraljevo), Raška, Lešnica, Mitrovica (les deux dans le district de Šabac), Svilajnac, Paraćin i Majdanpek (*Zbornik zakona i uredaba u Knjaževstvu srpskom*, XIX, Beograd 1866, 102–103). Voir également V. Karadžić, „Danica“, 1827, dans *Sabrana dela Vuka Stefanovića Karadžića*, knj. VIII, 137; Idem, *Srpski rječnik*

(1852), *ibidem*, knj. XI/I, *mot palanka* (672), B. Peruničić, *Aleksinac i okolina*, Beograd 1978, 1152, R. Ljušić, *Kneževina Srbija (1830-1839)*, Beograd 1986, 86.

² V. Stojančević, *Gradovi, varoši, palanke i tržišta pred prvi srpski ustanak 1804. godine, kulturno-istorijska problematika*, dans: *Gradska kultura na Balkanu (XV-XIX vek)*, Beograd 1984, 162; R. Ljušić, *Kneževina Srbija*, 86; M. D. Milićević, *Kneževina Srbija*, Beograd 1876, 111; R. Uskoković, *Ivanjica*, 136.

³ Du fait qu'on a utilisé une méthode de calcul des valeurs moyennes différente, on a obtenu, à partir des mêmes données, un résultat un peu différent, cf., R. Ljušić, *Kneževina Srbija*, 86 (15,5%), voir aussi 79-80.

⁴ Sur les 1.100.000 habitants environ que comptait la Principauté de Serbie en 1859 (Državopis Srbije, 11, p. 14:1.083.363; *ibidem*, III, p. 107:1.100.879; *Stanovništvo NR Srbije od 1834-1953*, Beograd 1953, 11- 1.087.281), 86.841 habitants vivaient dans des agglomérations urbaines (H. Sundhaussen, *Historische Statistik Serbiens 1834-1914*, München 1989, 99).

⁵ Pour éviter de nous répéter continuellement, nous soulignons que la structure sociale a été définie d'après l'analyse des matériaux suivants: Arhiv Srbije (Archives de Serbie), Ministarstvo finansija (Ministère des Finances), Promišljenost (Industrie) (que nous désignerons désormais AS, MF, P), popisne knjige inv. br. 134 (okrug beogradski, varoš Grocka, 1862), inv. br. 136 (varoš Majdanpek, 1862)-publié dans B. Peruničić, *Grad Požarevac i njegovo upravno područje*, Beograd 1977, 1477-1500; inv. br. 190 (požarevački okrug, varoš Gradište, 1863)-publié dans B. Peruničić, *op. cit.*, 1500-1558; inv. br. 202 (ćuprijski okrug, varoš Svilajnac, 1863) et inv. br. 209 (čačanski okrug, varoš Karanovac, 1862)-publié dans B. Peruničić *Jedno stoleće Kraljeva*, Kraljevo 1966, 231-276. Les familles ont été classées en catégories fiscales selon l'échelle suivante:

CLASSE	D'APRES LES BIENS	D'APRES LE REVENU
I	jusqu'à 200 ducats impériaux	jusqu'à 6 écus
II	200-300 ducats impériaux	6-12 écus
III	300-500 ducats impériaux	12-20 écus
IV	500-800 ducats impériaux	20-30 écus
V	800-1000 ducats impériaux	30-50 écus
VI	1200-2000 ducats impériaux	50-100 écus
VII	plus de 2000 ducats impériaux	plus de 100 écus

⁶ "... la classe des domestiques compte aujourd'hui encore plus de membres masculins que de membres féminins" (*Popis ljudstva Srbije u godini 1866*, Državopis Srbije III, 104). Sur les devoirs de l'apprenti voir V. Karadžić, *Srpski rječnik*, mot *šegrt*, 1133; N. Vučo, *Raspadanje esnafa u Srbiji*, knj. II, Beograd 1958, 208.

⁷ Voir AS, MF, Administrativno odeljenje, popisna knjiga inv. br. 216 (krajinski okrug, varoš Negotin, 1864), numéros 662, 742-744, 1150, 1152, 1155; AS, MF, P inv. br. 134 (Grocka), numéros 122, 361; inv. br. 202 (Svilajnac), numéros 965 et 966. C'est seulement sous les numéros indiqués que sont mentionnées les communautés familiales.

⁸ Muzej i arhiv Negotin, Knjiga naredaba Pravoslavne crkvene opštine Negotin, Nastavljenije kako će sveštenici i protojereji zavade ne supruge savetovati i ubeđivati da brak ne raskidaju, K No 63, Negotin, 17. I 1863. L'exemple de Jon et Flora Živanović de Kladovo est illustratif: bien que l'épouse « fornique non seulement avec deux ou trois mais avec une dizaine d'hommes, et qui plus est avec des Turcs, des Gitans, des Gitans islamisés, des Juifs etc., bien que deuxièmement elle soit voleuse et que troisièmement elle se soit adonnée au vice affreux de la boisson, ... malgré tout cela je les ai tous deux invités chez moi plusieurs fois, conseillés et j'ai fait en sorte de les reconcilier » - écrit le vicaire de Kladovo (Arhiv Pravoslavne crkvene opštine Negotin 1859, No 33, 9. VII 1859; exemples semblables No 407, 14. XII 1859; 1856-1857, No 13, 29. XII 1856, No 84, 15. III 1857 et autres. Pour des données sur les enfants naturels voir Istorijiski arhiv Kraljevo, Zbirka matičnih knjiga, Matična knjiga rođenih od 1. jula 1860. do 15. septembra 1868.

⁹ Les commerçants et artisans représentent à Grocka 19,21% des familles (les artisans 48, les commerçants 20 familles). Dans les villes étudiées, seul un commerçant de Grocka avait une propriété dont la valeur dépassait 3000 ducats (popisna knjiga, No 156).

¹⁰ V. Macura, *Čaršija i gradski centar*, Niš-Kragujevac 1984, 150; O. Savić, *Gradovi i manja središta Istočne Srbije*, 22; J. Vujić, *Putešestvije po Srbiji*, I, Beograd 1901, 66-67.

¹¹ B. Peruničić, *Aleksinac i okolina*, 1151; N. Vučo, *Raspadanje esnafa*, knj. I, 234, 245, knj. II, 94-95, 102-103; Istorijski arhiv Valjevo, Okružni sud Valjevo, 1861, boîte 2, No 136; *Ibidem*, Varia 1, boîte 1, livre de comptes d'un commerçant inconnu de Valjevo.

¹² J. Cvijić, *Balkansko poluostrvo i južnoslovenske zemlje*, Beograd, Sans date, 236-237.

¹³ N. Vučo, *Raspadanje esnafa*, knj. I, 29, 32, 39-40, 43, 49, 54, 56, 60, 64, 67, 69. A certains endroits les corporations ont été mixtes jusqu'au XX siècle (par ex. à Arandelovac), à d'autres, en raison du nombre insuffisant d'artisans et de commerçants on a formé des corporations de commerçants et artisans (par ex. à Raška). Même certaines corporations qui étaient homogènes d'après leurs noms avaient des membres divers (par ex. à Lešnica).

¹⁴ N. Vučo, *Raspadanje esnafa*, knj. I, 48, 61. A Grocka on a recensé, par ex., seulement 4 garçons et à Karanovac 3. Voir aussi B. Peruničić, *Jedno stoleće Kraljeva*, doc. numéro 137, 324.

¹⁵ Les familles d'agriculteurs représentaient à Grocka 48,87%, à Veliko Gradište 16,39%, à Svilajnac 37,43%, mais à Karanovac seulement 6,44% du nombre total des familles.

¹⁶ Nous exposons plus en détails la structure des propriétés agricoles à Karanovac: sur 35 familles d'agriculteurs, 10 en étaient sans propriétés, 20 appartenaient à la I classe d'impôts, 2 à la II et 1 à la IV. Elles avaient toutes des maisons bâties en matériaux médiocres et 4 agriculteurs avaient aussi des magasins. La majorité avait un champ de la grandeur d'une charrue (c'est à dire de la grandeur équivalents à celle que peut labourer en un jour une charrue tirée par deux boeufs): 7 familles et une prairie de la grandeur moyenne de 5,7 faux d'herbe (1 faux: surface que peut faucher un faucheur par jour). Les propriétaires de réserves avaient une seule réserve (6 personnes), de même que les propriétaires de vergers.

¹⁷ B. Katić, *Struktura stanovništva Velikog Gradišta i Majdanpeka*, Istorijski časopis XXXV, 1988, 127.

¹⁸ V. Simić, *Izgradnja Majdanpeka i njegovo naseljavanje 1849-1857*, Beograd 1982, 57-59; V. Macura, *Čaršija*, 7, 19-20.

¹⁹ Les familles des membres du clergé et des fonctionnaires représentaient 5,36% des familles à Grocka, 3,03% à Veliko Gradište, et 2,93% à Svilajnac. Sept familles de fonctionnaires à Karanovac étaient sans propriétés (et 5 garçons de bureaux), 3 appartenaient à la I. classe d'impôts, 1 à la IV, alors que tous les garçons de bureaux ayant une propriété appartenaient à la I classe - 2 familles.

²⁰ D'après les registres d'avancement des fonctionnaires, on remarque qu'ils changeaient relativement souvent de lieu de service. Voir par ex. Istorijski arhiv Čačak, Načelstvo okruga rudničkog, K-1, no 6,1856. La préfet du département avait, par exemple, servi dans l'armée pendant trois ans en Russie, à partir de 1837 il avait servi comme officier de garnison, et comme fonctionnaire de la police à partir de 1846. En 1850 il avait été nommé préfet du département. Son adjoint, avant sa nomination à sa fonction actuelle, avait été préfet d'un arrondissement de Monténégro (1839-1842), et ensuite jusqu'à 1854 adjoint du préfet du département d'Užice.

VAROŠICE U SRBIJI: DEMOGRAFSKA I SOCIJALNA STRUKTURA SREDINOM XIX STOLJEĆA

Rezime

Autor je na osnovu popisa stanovništva iz 1862/3. godine prikazao osnovne karakteristike socijalne strukture stanovništva varošica. Pokazano je da su varošice nastanjene pretežno mladim stanovništvom (prosječne starosti oko 23 godine), da prosječna porodica ne broji ni 4 člana i da je inokosna, te da postoji stalan višak muškog stanovništva. Budući da su to naselja s malo starosjedilačkog stanovništva i da je imigracija ekonomska, višak muškog stanovništva posljedica je nemogućnosti da se u nerazvijenoj sredini u većoj mjeri koristi najamni rad žena.

Nerazvijenost varošica očitovala se i u njihovoj socijalnoj strukturi. Veliki je udio zemljoradničkih domaćinstava (i do polovine ukupnog broja), a i trgovci i zanatlije, drugi po brojnosti društveni sloj, pored osnovne djelatnosti, gotovo bez iznimke bavili su se poljoprivredom, budući da su i zanatstvo i trgovina bili nerazvijeni. Broj stručnih najamnih radnika je zanemariv (posao redovno radi sam majstor), a mješovit karakter trgovine, u kojoj su trgovci prodavali i zanatske proizvode ili ih i sami izrađivali, pokazuje da je i tržište bilo ograničeno na užu okolinu naselja. Najimućniji su bili trgovci, prvenstveno stočni, ali se društveni položaj sticao posjedovanjem dućana u čaršiji.

Malobrojni činovnici i duhovna lica nisu se bogatstvom mnogo izdvajali među čarširlijama.

LISTE DES PARTICIPANTS

Andrej ANDREJEVIĆ

Faculté de Philosophie de l'Université de
Belgrade
Belgrade

Dragoslav ANTONIJEVIĆ

Institut des Etudes Balkaniques de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts
Belgrade

Nicoară BELDICEANU

Ecole Pratique des Hautes Etudes, IVe
Section
Paris

Dušanka BOJANIĆ-LUKAČ

Institut d'Histoire
Belgrade

Nenad FEJIĆ

Institut d'Histoire
Belgrade

Nenad FILIPOVIĆ

Institut des Etudes Balkaniques de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts
Belgrade

Sabira HUSEDŽINOVIĆ

Centre pour la protection des monuments
culturels et de la nature
Banjaluka

Dorđe JANIĆ

Bibliothèque de l'Université Nationale
Kolarac
Belgrade

Jovanka KALIĆ

Faculté de Philosophie de l'Université de
Belgrade
Belgrade

Bojana KATIĆ

Institut d'Histoire
Belgrade

Dorđe S. KOSTIĆ

Institut des Etudes Balkaniques de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts
Belgrade

Alexandre KOSTOV

Institut des Etudes Balkaniques de l'Académie Bulgare des Sciences
Sofia

Desanka KOVAČEVIĆ-KOJIĆ

Université de Sarajevo
Sarajevo

Zoran MANEVIĆ

Institut pour la protection des monuments
culturels de Belgrade
Belgrade

Pierre PINON

Ecole d'Architecture de Paris-La Défense
Paris

Toma POPOVIĆ

Institut d'Histoire
Belgrade

Alexandre POPOVIĆ

Ecole Pratique des Hautes Etudes, IVe
Section
Centre National de Recherche Scientifique
Paris

Milena VITKOVIĆ

Musée des Arts appliqués
Belgrade

Radovan SAMARDŽIĆ

Académie Serbe des Sciences et des Arts
Belgrade

Olga ZIROJEVIĆ

Institut d'Histoire
Belgrade

Jasna ŠAMIĆ

Paris

Behija ZLATAR

Institut d'Histoire
Sarajevo

Gilles VEINSTEIN

Ecole des Hautes Etudes en Sciences
Sociales
(Centre d'Etudes sur l'URSS, l'Europe ori-
entale et la domaine turc)
Paris